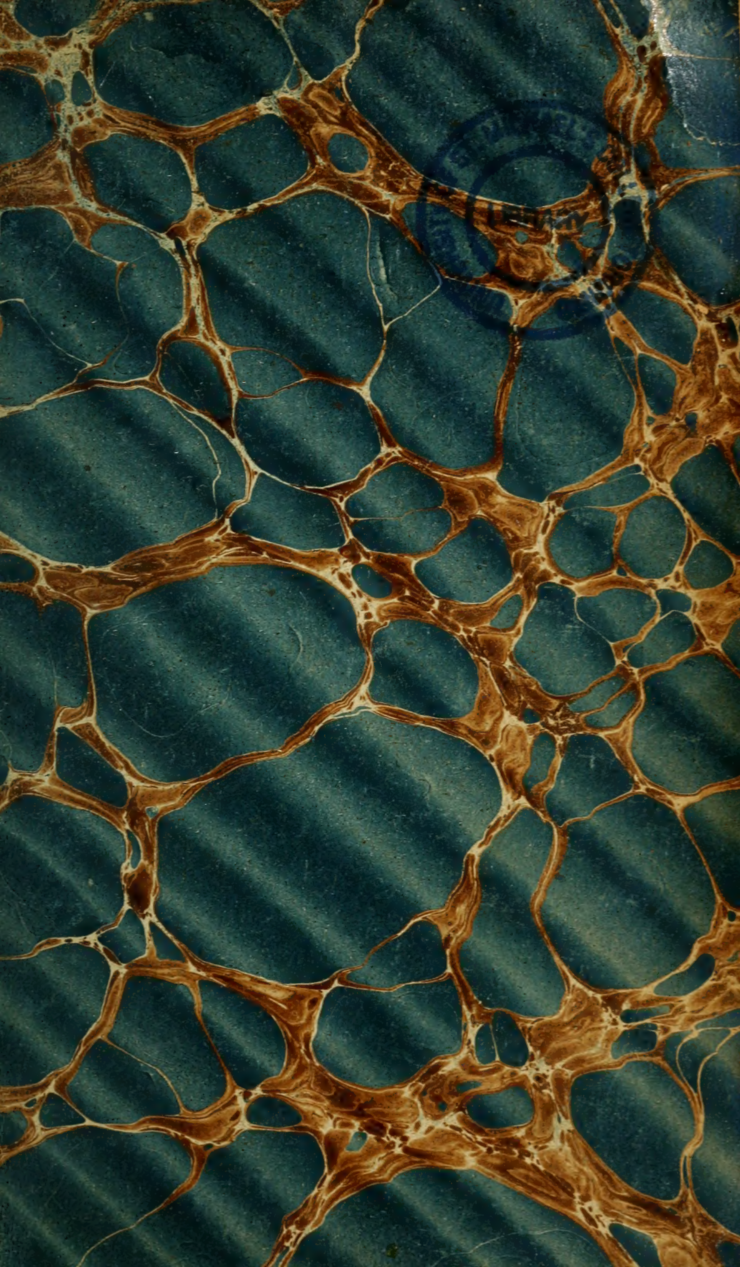

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04053 9603



NOUVEAU COURS

DE MÉDITATIONS SÀCERDOTALES.

ANGERS, IMP. DE LAINÉ FRÈRES, RUE SAINT-LAUD, 9.

NOUVEAU COURS

de

MÉDITATIONS SACERDOTALES,

OU

Le Prêtre sanctifié par la pratique de l'oraison,

PAR

LE R. P. CHAIGNON, S. J.

Quomodò dilexi legem tuam, Domine?
Totâ die meditatio mea est. *Ps. 118. 97.*

(*Huitième édition, revue et augmentée.*)

TOME DEUXIÈME.

ANGERS,
LIBRAIRIE DE BRIAND ET HERVÉ,
Rue Saint-Laud, 9.

PARIS,
CH. BLÉRIOT, LIBRAIRE,
55, quai des Augustins.

—

1871


ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

LE PRÊTRE
SANCTIFIÉ PAR LA PRATIQUE DE L'ORAISON.

SECTION TROISIÈME.

Les remèdes du péché. — La méditation des fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer.

(*Suite.*)

LIX. MÉDITATION.

La mort du bon prêtre.

I. Ce qu'il voit dans le passé.
II. Ce qu'il éprouve dans le présent.
III. Ce qu'il espère dans l'avenir.

Premier prélude. Figurez-vous que vous assistez à la mort d'un prêtre fervent, et que vous voyez sur son visage comme un doux reflet de la sérénité de son âme, *Ridebit in die novissimo.* (Prov. 31. 25.)

Deuxième prélude. Demandez la grâce de commencer enfin et de ne plus interrompre cette vie sainte, qui a pour récompense la sainte mort : *Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia!* (Num. 23. 10.)

Ier P. *Dans le passé, que voit le bon prêtre mourant?* Des peines, dont il ne lui reste qu'un doux souvenir. Si la vie du Sauveur n'a été

qu'une croix et un martyre continuel [1], on peut en dire autant, avec quelque proportion, de celle du bon prêtre, sa plus fidèle image ici-bas. Que de travaux entrepris, que de contradictions essuyées pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Il a porté dans son cœur les infirmités de tout son peuple : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II. Cor. 11. 29.) Il peut dire de son troupeau ce que Jacob disait du sien : Que de soins pénibles il m'a occasionnés ! *Æstu urebar et gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis.* (Gen. 31. 40.) Peut-être on a méconnu, calomnié ses intentions ; on lui a rendu l'outrage pour le bienfait...

Mais le voilà au bout de sa carrière. Que pense-t-il maintenant de tout ce qu'il a souffert pour une si noble cause? Où sont ces fatigues auxquelles il s'est dévoué, ces persécutions de tout genre que lui ont attirées les œuvres de son zèle? Elles sont passées. Répugnances qu'il a vaincues pour visiter les malades, prévenir ou supporter certains pécheurs, violences qu'il s'est faites pour obéir à sa conscience, privations, ennuis, dégoût.., tout cela est passé. Vous le seriez aussi, petites jouissances de l'amour-propre, plaisirs des sens, commodités de la vie.. ; qu'il a bien fait de ne pas vous re-

[1] Tota vita Christi crux fuit et martyrium. *Imit. l.* 2. *c.* 12.

chercher ! Que lui laisseriez-vous ? Il a semé dans les larmes : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina tua;* (Ps. 125. 6.) il se voit chargé de mérites, il moissonne dans la joie : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos ;* (Ibid.) car si le temps des travaux n'est plus, le fruit de ses travaux lui reste. Saintes souffrances, tribulations aimables, qui lui avez fait pratiquer tant de vertus, qui avez mis dans ses mains un si riche trésor de bonnes œuvres, que votre souvenir lui plaît ! *Amodo jam dicit Spiritus ut requiescant à laboris suis ; opera enim illorum sequuntur illos.* (Apoc. 14. 13.) Quand les épreuves de la vie sacerdotale nous font peur ou nous lassent, rapprochons-les du moment de la mort.

IIe P. *Dans le présent, qu'éprouve le saint prêtre mourant ?* Son âme est cette Jérusalem fidèle, à qui Dieu a promis les plus abondantes bénédictions de la paix : *Declinabo super eam quasi fluvium pacis.* (Is. 66. 12.) Le bon témoignage de sa conscience, qui a souvent adouci les épreuves de sa vie, le remplit de consolations dans ses derniers moments. Il a cherché Dieu dans la simplicité de son cœur. Docile aux inspirations de sa foi, il s'est appliqué à ne rien faire dont il dût se repentir à la mort. Il a commis des fautes cependant ; quel est donc l'homme qui ne pèche jamais ? Mais ces fautes, il s'en est purifié dans le sang de Jésus-Christ

et dans ses larmes. Dieu les a pardonnées, et, comme gage de ce pardon, il l'a comblé de nouvelles faveurs; ces fautes, une Providence miséricordieuse les a fait tourner au profit de ses vertus, puisque c'est dans leur souvenir qu'il a puisé le mépris de lui-même, la compassion pour les pécheurs, la patience, le zèle, la reconnaissance... Il m'a aimé, se dit-il à lui-même, il m'a aimé, ce Dieu si bon, malgré tant de raisons qu'il avait de me haïr. Je l'aimerais moins si je l'avais moins offensé... O mon âme, entre dans ton repos, livre-toi à des pensées de paix, en te rappelant les bienfaits du Seigneur : *Convertere, anima mea, in requiem tuam, quia Dominus benefecit tibi.* (Ps. 114. 7.)

S'il aperçoit quelque bien dans sa vie, il en fait honneur à la grâce sans laquelle il ne pouvait rien : *Gratiâ Dei sum id quod sum.* En se consumant au service du Seigneur et des âmes, il n'a fait que remplir un devoir indispensable, et le rang qu'il se donne est parmi les serviteurs inutiles : *Servi inutiles sumus : quod debuimus facere, fecimus.* (Luc. 17. 10.) Mais qu'il lui est doux d'entendre sa conscience lui dire que la grâce n'a point été stérile en lui : *Et gratia ejus in me vacua non fuit!* (I. Cor. 15. 10...) Son divin maître l'encourage intérieurement : « *Euge, serve bone et fidelis!* Bon et fidèle serviteur, encore quelques instants, et tu entreras dans la joie de ton Seigneur. Quand je t'appelai

à être mon ministre, je te prédis des souffrances et des larmes : *Plorabitis et flebitis vos.* (Joan. 16. 20.) Mais j'eus soin de t'annoncer qu'un jour la joie succéderait à la tristesse et que personne désormais ne pourrait troubler ton bonheur : *Iterùm videbo vos, et gaudebit cor vestrum, et gaudium vestrum nemo tollet à vobis.* (Ibid.) Je viens accomplir ma promesse ; sors de ta prison, âme bien-aimée, chef-d'œuvre de ma grâce, instrument de ma miséricorde. Tu as partagé mes épreuves ; il est temps que tu sois associée à la gloire de mon royaume. »

Et la vue du crucifix, et les prières que fait l'Église pour le soutenir dans ses derniers combats, et principalement la présence de Jésus-Christ, qui veut être son viatique dans ce dernier voyage.., quelles sources de consolations pour le bon prêtre au moment de la mort! Il est en paix, parce que Dieu l'a solidement établi dans l'espérance : *In pace in idipsum dormiam et requiescam : quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.* (Ps. 4. 9. 10.)

IIIe P. *Dans l'avenir qu'espère le bon prêtre mourant?* De même que la présomption des pécheurs se change souvent à la mort en affreux désespoir, la pieuse timidité des justes est ordinairement remplacée par une confiance inébranlable. Le prêtre fervent a trop craint Dieu pendant qu'il était le dispensateur de ses mystères, pour le craindre beaucoup lorsqu'il va

lui rendre compte de son administration. Si quelque trouble s'élève dans son âme, il se rassure en pensant, comme sainte Thérèse, qu'il sera jugé par son meilleur ami. Il dit avec saint Paul : Je sais à qui j'ai confié le dépôt de mes œuvres ; il est en mains sûres : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare.* (II. Tim. 1. 12.) J'ai combattu pour vous, ô mon Dieu ; j'ai observé les lois de votre sainte milice, parcouru la carrière où vous m'aviez appelé, gardé la foi que je vous avais jurée : que me reste-t-il, sinon d'attendre la couronne que vous avez promise à ma fidélité? *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus.* (II. Tim. 4. 7, 8.) Oh ! qu'il fait bon mourir, quand on n'a vécu que pour aimer et faire aimer son Dieu !

Précieuse mort, qui n'apporte aucune sérieuse alarme, et qui finit toutes les alarmes ! Peut-on répondre de soi pendant la vie? Il est si aisé de faillir à quelqu'une des obligations du sacerdoce ! Plus un prêtre est avancé dans la vertu, plus il craint d'offenser Dieu. Sans doute cette crainte fait sa sûreté ; mais qu'elle est pénible ! Vous aimer, Seigneur, et se voir toujours exposé au malheur de vous déplaire et de vous perdre ! *Da amantem, et sentit quod dico.* O mort, viens détruire en moi tout le corps du péché, et les

causes et les suites du péché. Elle vient, bon prêtre, et en fermant un passé plein d'amertumes et de dangers, elle vous ouvre le plus joyeux avenir : une éternité de triomphes, des délices encore plus enivrantes que ne sont celles des autres élus, un rang distingué dans le royaume de Dieu, un trône, un ciel de choix! O source intarissable de vie et de lumière, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra! *Satiabor, cùm apparuerit gloria tua.* (Ps. 16. 15.)

Le désir de mourir comme les saints prêtres, doit me déterminer à vivre comme eux ; où en suis-je? — Colloque avec Jésus, Marie et Joseph, en leur demandant la grâce d'une sainte mort.

Ier P. *Dans le passé que voit le bon prêtre mourant ?* Des peines, dont il ne lui reste qu'un agréable souvenir. Sa vie n'a été qu'une croix et un martyre continuel... Mais le voilà au bout de sa carrière ; que sont pour lui maintenant les ennuis et les fatigues du chemin ?.. Où sont ces peines de tout genre, ces répugnances, ces combats ?.. Tout cela est passé... Mon Dieu, que j'ai bien fait de ne pas aimer le monde, de ne pas flatter ma chair, de m'attacher à Jésus-Christ !.. J'ai travaillé ; voici la fin du jour : je vais me reposer en paix. J'ai semé dans les larmes, je vais moissonner dans la joie. Saintes tribulations, que votre souvenir m'est doux !

IIe P. *Dans le présent qu'éprouve-t-il ?* Le bon témoignage de sa conscience le remplit de consolations. Il a cherché Dieu dans la simplicité de son cœur, et s'est appliqué à ne rien faire dont il dût se repentir à

la mort. Il a commis des fautes cependant: mais il les a pleurées, lavées dans le sang de Jésus-Christ. Il voit que l'infinie bonté du Seigneur a fait tourner ces fautes au profit de son âme : c'est dans leur souvenir qu'il a puisé le mépris de lui-même, la patience, le zèle... S'il découvre en lui quelque bien, il en fait honneur à la grâce, et se range parmi les serviteurs inutiles. Mais qu'il lui est doux d'entendre sa conscience lui dire que la grâce n'a point été stérile en lui ! . Et la vue du crucifix, et les prières de l'Église, et surtout l'arrivée de Jésus-Christ, qui veut être son viatique... Tout concourt à l'établir dans la paix.

IIIe P. *Dans l'avenir qu'espère-t-il ?* Comme la présomption des pécheurs se change souvent à la mort en désespoir, la sainte timidité des justes a coutume de se changer en confiance. Le bon prêtre peut dire : « Je sais à qui j'ai confié le dépôt de mes œuvres. J'ai combattu pour vous, ô mon Dieu, j'ai gardé la foi que je vous avais jurée.. ; que me reste-t-il, sinon d'attendre la couronne que vous m'avez promise? » Oh ! qu'il fait bon mourir, quand on n'a vécu que pour aimer Dieu et pour le faire aimer ! Le désir de mourir comme les saints doit me déterminer à vivre comme eux.

LX. MÉDITATION.

Le prêtre tiède au lit de la mort.

I. Séparations douloureuses.
II. Souvenirs amers.
III. Prévisions accablantes.

Il n'y a que ténèbres et illusions dans l'âme du prêtre qui languit dans la tiédeur ; mais à l'arrivée de la mort, qui est comme l'aurore du

jour éternel, toutes les illusions se dissipent. Le pécheur verra : *Peccator videbit;* hélas, que verra-t-il? Autour de lui, des objets qu'il a trop aimés et dont il faut qu'il se sépare ; derrière lui, une vie courte et précieuse qu'il devait remplir d'œuvres saintes, et où il n'aperçoit que des œuvres inutiles ou criminelles ; devant lui, l'éternité, et à son entrée un tribunal redoutable !.. Séparations douloureuses, souvenirs amers, prévisions accablantes.., fallait-il marcher par des voies difficiles, pour arriver à un terme si désolant?

Ier P. *Séparations douloureuses.* Le cœur humain s'attache toujours nécessairement ; s'il ne tient à Dieu, il tient aux créatures. Ce prêtre, qui a si souvent répété : *Sursùm corda !..* a laissé son propre cœur se traîner dans les affections terrestres. — Il aimait ses proches, non pour les sanctifier et les sauver, mais pour s'occuper de leur bien-être temporel, et se perdre avec eux. Combien de fois ils ont entravé son ministère ! Que de péchés ils lui ont fait commettre ! — Il aimait l'argent. Lui, représentant d'un Dieu pauvre jusqu'à n'avoir pas où reposer sa tête, prédicateur d'un Évangile qui interdit la sollicitude du lendemain, il avait fait des épargnes, qui peut-être avaient été pour sa paroisse un sujet de scandale, et certainement pour lui l'occasion de mille coupables distractions : *Ubi thesaurus vester est, ibi et cor ves-*

trum erit. (Luc. 12. 34.) — Il aimait sa demeure; il s'était donné tant de peine pour l'embellir et la rendre commode ! — Il aimait les réunions, les festins, une vie sensuelle... La mort brise tous ces liens, et lui apprend que l'on ne quitte point sans douleur ce qu'on a possédé avec plaisir : *Non relinquitur sine dolore quod cum delectatione retinetur.* (S. Aug.) O mort, si ta pensée est déjà si importune à celui qui a établi sa paix dans les biens d'ici-bas, combien ta présence doit l'être davantage ! *O mors, quàm amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis !* (Eccli. 41. 11.)

IIe P. *Souvenirs amers.* Le voilà donc au terme de la vie ; ah ! que la plus longue paraît courte quand elle est sur le point de finir ! Il se rappelle toutes les facilités qu'il eut de faire le bien, les trésors de mérites qu'il pouvait si aisément amasser, et qu'il aurait maintenant entre les mains.., tant d'occasions favorables, tant de bonnes œuvres qui s'offraient à lui pour chacun de ses moments, tant d'actions communes qu'il ne tenait qu'à lui d'élever au rang des plus parfaites par la sainteté des intentions !.. Et je n'avais à me vaincre, se dit-il à lui-même, que ce petit nombre d'années, que ces quelques jours ! Quoi ! par des peines si légères et si tôt passées, je pouvais m'ouvrir l'entrée à d'éternelles délices, et j'ai préféré m'en faire un chemin à une mort pleine d'a-

larmes.., peut-être, hélas ! à des supplices sans fin ! Où était ma raison ? Où était l'amour de moi-même ? Criminelles sensualités, lâchetés misérables, je vous expie déjà cruellement, et cette expiation suffira-t-elle ?.. Ah ! que le plaisir de mourir sans peine valait bien la peine de vivre sans plaisir !

Il se souvient du mal qu'il a fait, et quel jugement en porte-t-il alors ? Une lumière effrayante éclaire son âme. Mille doutes, qu'il avait traités de vains scrupules, lui paraissent très-sérieux. Là où il n'avait vu que des négligences, il voit des crimes. Tout lui devient suspect : et ces décisions irréfléchies, et ces sacrements refusés ou accordés presque sans discernement, et ces malades, ces mourants si rarement, si froidement visités, et ces récitations de l'office, ces messes, ces cérémonies sacrées, où il ne découvre qu'inattention, irrévérence, routine, peut-être profanation !.. Il n'y pensait pas dans ce hors de lui-même où il vivait. Il avait oublié la grandeur de Dieu, la sainteté de son sacerdoce, la gravité, l'étendue de ses obligations... Maintenant il y pense : *Nunc reminiscor*. Je me souviens, — ah ! que ne l'ai-je fait plus tôt ! — des engagements que j'ai contractés avec le Seigneur, des grâces qu'il m'a prodiguées, et de l'ingratitude dont j'ai payé tant de bienfaits : *Nunc reminiscor*. Je me souviens de tant d'avertissements charitables que j'ai re-

çus, de tant de résistances que j'ai opposées aux sollicitations de ma conscience.., de tant d'outrages que j'ai faits à mon Dieu : et où encore ? Dans un état qui n'avait que sa gloire pour objet. Je serais moins inexcusable si je n'avais pas été retiré du monde, consacré au service des autels, élevé au rang d'ambassadeur de Jésus-Christ. Mais c'est à Jérusalem que j'ai péché : j'ai fait le mal dans la maison de Dieu, dans son sanctuaire, dans *la terre des saints*[1]... *Nunc reminiscor malorum quœ feci in Jerusalem.* (I. Mac. 6. 12.)

III[e] P. *Prévisions accablantes.* Bientôt, bientôt on va lui assigner sa demeure dans l'une des deux éternités... Dans laquelle ? Il le demande à sa conscience... O éternité ! il sonde tes abîmes. S'il faut qu'il souffre aussi longtemps que tu seras délicieuse pour le saint prêtre !.. Que cette pensée est accablante ! Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; mais ce qui donne au bon prêtre tant d'espérance au moment de la mort : *Ego diligentes me diligo*, (Prov. 8. 17.) — *In quâ mensurâ mensi fueritis, remetietur vobis*, (Matth. 7. 2.) devient un motif de frayeur pour le tiède. Avec quelle anxiété il cherche à prévoir le résultat du jugement qui se prépare ! Quel accueil va me faire le maître

[1] In terrâ sanctorum iniqua gessit, et non videbit gloriam Domini. *Is.* 26. 10.

adorable que j'ai si mal servi? Est-ce à moi qu'il pourra dire : *Euge, serve bone et fidelis?* Quels regards va-t-il jeter sur un lâche et indigne ministre, qui n'a eu d'ardeur que pour l'offenser? Quelle sera ma réponse à l'épouvantable sommation : *Redde rationem villicationis tuæ.* (Luc. 16. 2.) Ces pensées le consternent. Le voilà presque en face de son juge; dans un instant il va savoir son sort. Ah! s'il pouvait revenir sur ses pas!.. Mais non. Sa volonté, emportée vers la vie par le poids immense de ses désirs, vient se briser contre ce décret immuable : Il faut mourir, et sur-le-champ! Oh! l'affreuse situation! Encore s'il pouvait demeurer là!.. Non, il faut qu'il avance, *Manere satagit, ire compellitur*. (S. Laur. Just.)

Cependant la religion qui a des consolations pour toutes les souffrances, n'en refusera pas à son ministre; elle accourt. Un pieux confrère s'approche du moribond, et s'efforce de relever son âme abattue en lui parlant des divines miséricordes. Il lui montre la croix, l'applique sur ses lèvres, la pose sur son cœur... Au nom de Dieu il lui offre le pardon de ses fautes, quels qu'en soient le nombre et l'énormité, pourvu qu'il s'en repente..; mais si, après une longue et criminelle présomption, ce malheureux va se refuser à lui-même les douceurs de l'espérance!.. On prononce sur lui les paroles

puissantes qui remettent les péchés.. ; mais s'il s'est confessé sans componction, comme il avait l'habitude de le faire ! On lui annonce Jésus-Christ qui vient le fortifier de sa divine présence.. ; mais s'il reçoit le viatique des mourants avec la même tiédeur qu'il portait tous les jours au saint autel ! L'Église, redoublant de tendresse et de soins dans un moment si décisif, aura beau appeler à son secours tous les saints du ciel et de la terre, imprimer l'onction sacrée sur tous ses sens, exhorter son âme à quitter ce monde pour un monde meilleur.. ; ces pieuses cérémonies, ces encouragements consolants pour le bon prêtre, n'auront-ils point un effet tout contraire pour celui qui a vécu et qui meurt dans la négligence et la tiédeur ?

Ne soyez pas de ces prêtres qui n'ont de prudence que pour les autres ; qui prêchent avec tant de vérité que tous les intérêts de l'homme se résument dans une bonne mort, et qui s'en préparent une affreuse !

Mon Dieu, aidé de votre grâce, je secoue le joug de ma tiédeur. Je veux que chacun des instants qui me restent à vivre, soit une expiation du passé, un motif de confiance pour ma dernière heure ; la confiance alors me sera si nécessaire et si douce ! *Maria, mater gratiæ, mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et mortis hora suscipe.*

Ier P. *Séparations douloureuses.* Le cœur humain n'est jamais sans attachement ; s'il ne tient à Dieu, il tient aux créatures. On ne quitte pas sans regret ce qu'on a trop aimé. Si la pensée de la mort est déjà si importune à celui qui a établi sa paix dans les biens de la terre, combien sa présence doit l'être davantage !

IIe P. *Souvenirs amers.* Le prêtre tiède se rappelle à la mort toutes les facilités qu'il eut de faire le bien ; tant d'occasions favorables lui furent ménagées !.. Et je n'avais à me vaincre que ce petit nombre de jours, se dit-il à lui-même. Quoi ! j'ai pu, par des peines si légères, m'ouvrir l'entrée à d'éternelles délices, et j'ai préféré m'en faire un chemin à une mort pleine d'alarmes ! — Il se souvient du mal qu'il a fait, et il en juge autrement que dans le cours de sa vie dissipée. Une lumière effrayante éclaire son âme... Là où il ne voyait que des négligences, il voit des crimes. Il n'y pensait pas ; il y pense maintenant... *Nunc reminiscor.*

IIIe P. *Prévisions accablantes.* Bientôt on va lui assigner sa demeure dans l'une des deux éternités !.. Dans laquelle ? Il le demande à sa conscience ; que peut-elle lui répondre ?.. *Chacun recevra selon ses œuvres.* Sujet de joie pour le prêtre fervent, et d'effroi pour le tiède ! Cependant un confrère accourt ; il cherche à relever son âme abattue.., lui montre la croix, lui offre le pardon, imprime l'onction sacrée sur tous ses sens.. ; l'exhorte à partir pour un monde meilleur... Touchantes cérémonies, encouragements consolants pour le bon prêtre, n'aurez-vous point un effet tout contraire pour celui qui a vécu dans la tiédeur ?

LXI. MÉDITATION.

Comment on doit se préparer à la mort.

I. Faire maintenant ce que peut-être on ne pourra faire à la mort.
II. Ce qu'il faudra nécessairement faire à la mort.
III. Ce qu'on voudra avoir fait à la mort.

Premier prélude. Après vous être recueilli le plus parfaitement que vous pourrez, figurez-vous que votre bon ange vient vous dire, comme autrefois le prophète Isaïe à Ézéchias : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.* (Is. 38. 1.)

Deuxième prélude. Vous daignez, Seigneur, me recommander avec instance d'être toujours prêt pour le moment où il vous plaira de m'appeler ; préparez-moi vous-même, et apprenez-moi comment je dois seconder votre grâce dans cette préparation.

I[er] P. *Faire maintenant ce que peut-être on ne pourra faire à la mort.* Lorsqu'on nous avertira que la mort est proche, la première chose qui se présentera à notre esprit sera l'image de notre vie, telle qu'elle aura été réellement. Nous en verrons le désordre autrement que maintenant. Dans cette conduite, louée du monde pour sa régularité, ma conscience peut-être ne verra que recherche de moi-même et immortification. J'entrerai en défiance sur cent

choses qui jusque-là m'avaient laissé sans inquiétude. Ces ressentiments secrets, que je portais même à l'autel, n'avaient-ils point éteint la charité dans mon cœur? Ces épargnes, que je colorais du nom de prudence, n'étaient-elles point entachées d'avarice? Serai-je rassuré par le souvenir de mes pénitences? N'y aura-t-il point des confessions précipitées, des déterminations hasardées, qui me causeront de vives alarmes? Dans quel trouble cette vue doit jeter un prêtre qui n'a plus que quelques heures pour se préparer à mourir, à plus forte raison celui qui, en mourant, n'a, pour ainsi dire, que le temps de s'apercevoir qu'il meurt!..

On voit la nécessité de revenir sur toute la vie ; mais, hélas! le temps manque, la liberté d'esprit manque.., tout manque pour bien faire une chose si grave. Donc, si j'ai à cœur mon salut, je dois mettre au plus tôt ma conscience en tel état qu'elle n'ait rien à me reprocher dans ce moment redoutable : ni négligence dans l'examen, ni défaut de sincérité dans la douleur, ni lâcheté dans la pénitence. Durant deux ou trois jours, prendre quelques instants pour m'exciter à la véritable contrition, la demander avec ferveur. Aller ensuite me confesser ; régler les affaires temporelles, afin qu'aux approches de la mort, je n'aie plus à m'en occuper. Les dernières heures de la vie sont si précieuses, soit pour assurer le salut, soit pour abréger

les peines du purgatoire et embellir notre couronne! C'est le temps de la plus riche moisson, pour celui qui a si bien pris ses mesures, que ce temps est tout à lui.

Dès qu'on lui annonce qu'il va mourir, il peut dire avec tranquillité : « Mon Dieu, il ne me reste plus que quelques heures à croire en vous, à espérer en vous, à souffrir pour vous ; la mort va m'ôter tout moyen de vous honorer, de vous aimer librement et avec mérite ; ah ! du moins jusqu'à mon dernier soupir, je ne m'appliquerai qu'à vous honorer et à vous aimer de toutes mes forces. O mon âme, profitons du temps qui nous reste. Aimons, s'il est possible, à chaque moment, autant que tous les saints ont aimé dans toute leur vie. Faisons en vingt-quatre heures plus que nous n'avons fait en soixante ans. Souffrons ces dernières atteintes de la maladie avec la constance des martyrs. Acceptons la mort avec une entière résignation, et même avec joie. Mon Dieu, je voudrais avoir mille vies à vous offrir, je vous les sacrifierais toutes. Vous me redemandez celle que vous m'aviez donnée ; Seigneur, je vous la rends. Je consens à être dépouillé de tout ce que j'aimais sur la terre, et même de ce corps que j'ai trop aimé. Je me soumets à la loi qui va le livrer aux vers et le réduire en poussière. Quant à ces douleurs que je sens, hélas ! elles ne sont que trop légères ; elles ne seront que

trop courtes, puisque c'est la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour et du désir que j'ai de vous plaire. Tout en vous suppliant d'avoir pitié de moi, j'accepte les peines de l'autre vie dont je serai redevable à votre infinie justice ; que ne les ai-je moins méritées ! Je vous remercie de tout le bien que vous m'avez fait, et particulièrement du don inappréciable de la foi. Oui, mon Dieu, je crois fermement tout ce qu'enseigne votre Église, et j'espère tout ce qu'elle promet. J'ai un grand regret d'avoir si mal servi le meilleur et le plus aimable de tous les maîtres : mais tous mes crimes n'affaibliront pas ma confiance. Elle repose sur les mérites infinis de mon Sauveur ; car voilà ce qui me remplit de joie au milieu de mes affligeants souvenirs : Jésus-Christ m'appartient, il est à moi ; vous me l'avez donné, Seigneur ; il s'est donné lui-même. Sa vie, sa mort, sa pénitence, ses vertus, voilà ce que j'ai à vous offrir, pour suppléer à ce qui me manque. »

Mais pour avoir ces sentiments aux portes de l'éternité, il faut s'y être exercé souvent pendant la vie. Elle est donc prudente, la pratique de ces bons prêtres qui, tous les mois, prenant un jour pour se préparer à la mort, renouvellent les actes que nous venons d'indiquer avec autant de ferveur que s'ils devaient expirer un instant après.

II[e] P. *Faire maintenant ce qu'il faudra nécessairement faire à la mort.* Quittons de nous-mêmes, et par un sacrifice méritoire, ce qu'alors il nous faudrait quitter malgré nous et sans mérite. Quelle honte, si nous réduisons Dieu à nous arracher de force ce qu'il nous demande avec bonté, ce qu'il voudrait ne devoir qu'à notre amour ! Saint Paul disait aux Colossiens : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* [1]. Il entendait que ces nouveaux fidèles avaient renoncé à toutes leurs affections charnelles et terrestres. S'ils possédaient encore des biens, leur cœur n'y tenait plus ; s'ils avaient eu jusqu'alors des habitudes vicieuses, ils les avaient ensevelies dans les eaux du baptême... Heureux les prêtres qui n'ont plus rien à sacrifier quand le Maître les appelle ! Ils sont morts à tous les faux biens, à tous les penchants déréglés ; tout est dans l'ordre, tout est prêt ; *les adieux sont faits*, dit saint François de Sales. Oh ! qu'il y a de liberté, qu'il y a de paix et de douceur dans une mort si sagement prévue, si saintement attendue, si heureusement préparée !

Quand on entreprend le grand ouvrage de la mort spirituelle, on n'a pas tant à faire pour se détacher des biens extérieurs, que pour dé-

[1] Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss.* 3. 3.

truire ou régler ses penchants. On meurt à la possession réelle des plaisirs, des honneurs, des richesses, et l'on vit encore à soi-même. L'oraison, l'attention à la présence de Dieu, la mortification des sens, la croix de Jésus-Christ fortement embrassée sont les moyens d'arriver à cette mort mystique *toute vive, toute vivifiante en la vie de Notre-Seigneur* [1]. Commencez la pratique de ce détachement évangélique. Elle consiste à traiter le corps avec moins de délicatesse, soit pour la nourriture, soit pour le vêtement.., à aimer la retraite, à se préoccuper moins du succès des affaires temporelles, à offrir souvent à Dieu ce qu'on aime le plus, le priant d'en disposer à son gré ; enfin, à s'abandonner aux soins de la Providence, lorsqu'elle permettra qu'on soit éprouvé par des contradictions, des maladies, des humiliations. On s'accoutume ainsi à dire avec l'Apôtre : *Quotidiè morior ;* oui, tous les jours je meurs, non-seulement parce que ma mort s'approche à chaque instant, mais parce que tous les jours je sens s'affaiblir en moi l'affection pour la vie ; je n'ai plus ni tant d'empressement à rechercher l'estime, ni tant de crainte d'encourir le blâme... Mon cœur se détache de toutes les choses du monde, et mon âme commence en quelque sorte à se séparer de mon corps. Telle

[1] S. François de Sales. *Lettre* 593.

fut toujours, ô mon Dieu, la vie de vos bons prêtres : une vie de mort, un sacrifice continuel; en paraissant devant vous, ils étaient remplis uniquement de votre saint amour.

IIIe P. *Faire maintenant ce qu'on voudra certainement avoir fait quand il faudra mourir.* Une des plus grandes peines du mourant est de voir le mauvais usage qu'il a fait de la vie, tant il comprend alors qu'elle ne lui était donnée que pour mériter le ciel ! S'il a négligé ce point essentiel, il entre avec frayeur dans le sens de ces terribles paroles : *Jam non poteris villicare.* (Luc. 16. 2.) C'en est fait ; vous n'aurez plus de talents à faire valoir. Tant que la vie durait, vous pouviez amasser des mérites, vous ne le pourrez plus. Vous avez ce que vous avez pour l'éternité ; vous n'y ajouterez rien. Jusqu'ici vos bras sont demeurés inactifs, maintenant ils seront enchaînés. Quelle honte et quels regrets !

Quand je paraîtrai devant Dieu, il y paraîtra avec moi de fervents chrétiens, dont tous les jours ont été pleins d'œuvres saintes ; il y paraîtra de bons pasteurs, de zélés missionnaires, suivis des âmes nombreuses qu'ils auront enlevées au démon... Ils offriront à Jésus-Christ leurs sueurs, leurs travaux apostoliques, tout le bien qu'ils auront fait.. ; et moi, que lui offrirai-je ? Oserai-je lui présenter ce ministère si languissant, ces prières si froides, ces messes

célébrées avec tant de tiédeur?.. O mon âme, prévenons un malheur irréparable. Vivons, et ne cessons de vivre, comme il nous sera si doux alors d'avoir vécu. Jamais nous ne ferons tant de bien, qu'à l'heure de la mort nous ne désirions en avoir fait davantage.

Réglez et ménagez si sagement le temps qui vous reste, prenez de si fortes résolutions, que quand il faudra mourir, vous puissiez vous rappeler le moment présent comme ayant inauguré pour vous une vie toute nouvelle. Déterminez le jour que vous consacrerez chaque mois à la retraite, et où vous ferez, avec toute la ferveur possible, l'exercice de la préparation à la mort [1]. Ce jour-là, vous célébrerez la messe en esprit de viatique ; célébrez-la dès aujourd'hui, comme si c'était pour la dernière fois de votre vie.

Ier P. *Faire maintenant ce que peut-être on ne pourra faire à la mort.* Aux approches du dernier moment, on voit les choses autrement que pendant la vie... On entre en défiance sur des points dont on ne s'était pas troublé jusque-là... On reconnaît peut-être la nécessité de revenir sur tout le passé... Le temps manque, la liberté d'esprit manque... Donc, au plus tôt, je dois mettre ma conscience en tel état qu'elle n'ait alors aucun reproche sérieux à me faire. . Les dernières heures

[1] On trouvera à la fin du IIIe volume une méthode pratique pour cette retraite et pour cette préparation.

de la vie sont si précieuses!.. Prenons si bien nos mesures que ce temps soit tout à nous.

IIe P. *Faire maintenant ce qu'il faudra nécessairement faire à la mort.* Quittons de nous-mêmes et avec grand mérite, ce qu'il nous faudrait alors quitter malgré nous et sans mérite. Vivons, comme si nous étions déjà morts; possédons, comme ne possédant pas... Oh! heureux le prêtre qui n'a plus rien à sacrifier quand le souverain Juge l'appelle! — Pratiquons généreusement le détachement évangélique. Mettons-nous en état de dire avec saint Paul : *Tous les jours je meurs..* parce que tous les jours je sens s'affaiblir en moi l'affection pour la vie, et les choses de la vie.

IIIe P. *Faire maintenant ce qu'on voudra certainement avoir fait quand il faudra mourir.* Une des plus grandes peines du mourant est de voir le mauvais usage qu'il a fait de son temps. O mon âme, vivons maintenant, et ne cessons plus de vivre, comme nous souhaiterons si ardemment d'avoir vécu. Jamais nous ne ferons tant de bien, qu'à l'heure de la mort nous ne désirions en avoir fait davantage.

LXII. MÉDITATION.

Le souvenir habituel de la mort, infaillible moyen d'arriver au bonheur de la sainte mort.

I. Le souvenir habituel de la mort assure l'innocence de la vie.
II. Il détache de toutes les choses périssables.
III. Il fait que l'on meurt le cœur rempli de la plus douce confiance.

Trois choses ont coutume de changer pour le bon prêtre le jour de la mort en un jour de fête et de triomphe : l'innocence de sa vie, la

pureté de son cœur portée jusqu'au détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, et la vivacité de sa confiance, fruit des œuvres saintes dont il a rempli ses jours. Qui croirait que le simple souvenir de la mort, si nous étions fidèles aux grâces qui l'accompagnent, serait suffisant pour nous enrichir de ces trois biens inappréciables ?

Ier. P. *Le souvenir habituel de la mort assure l'innocence de la vie,* soit en nous préservant de tomber dans la disgrâce de Dieu, soit en nous retirant promptement de cet abîme, si nous avions eu le malheur d'y tomber.

1° Qui pense à la mort ne pèche point. La foi nous l'enseigne clairement : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* (Eccli. 7. 40.) Pour celui qui connaît le péché, y eut-il jamais promesse plus consolante? — Dans sa certitude : c'est Dieu qui parle, refuserai-je de le croire? *Fidelis sermo, et omni acceptione dignus.* — Dans son étendue : que me promet l'Esprit de vérité? Qu'armé de ce souvenir, *memorare,* je n'éviterai pas seulement quelques péchés, je les éviterai tous et toujours, quelles que soient la violence et la durée des tentations : *In æternum non peccabis.* — Dans les avantages infinis de la victoire qui m'est promise : préservé du péché, je le suis de tout mal véritable ; plus d'obstacle ni au bonheur de ma vie présente, ni à celui de mon éternité. —

Dans la facilité du moyen qui m'est donné : plutôt que de vous offenser, ô mon Dieu, je dois être prêt à tout entreprendre, à tout souffrir, à tout sacrifier ; mais ici que me demandez-vous? Un souvenir... Quoi ! pour être agréable à vos yeux, pour être pur, saint, heureux, maintenant et toujours, je n'ai besoin que d'un souvenir, *memorare !* et d'un souvenir en quelque sorte inévitable pour un pasteur, qui est si souvent en présence de la mort ! d'un souvenir que tout me rappelle, jusqu'à la couleur de mon saint habit ! Ah ! Seigneur, votre prophète avait raison de dire que le salut ne coûte rien à vos élus : *Pro nihilo salvos facies illos*. (Ps. 55. 8.)

La raison confirme l'enseignement de la foi. Deux passions souveraines, qui mettent en mouvement toutes les autres, l'orgueil et la sensualité, sont la cause de tout péché ; la pensée de la mort les enchaîne et les rend impuissantes. L'orgueil est confondu par l'idée de la grandeur de Dieu et de notre néant, de son autorité suprême et de notre dépendance absolue ; or, la pensée de la mort nous en donne une conviction plus profonde que ne ferait toute autre démonstration. Quand on a sous les yeux le tombeau d'un grand roi, on s'écrie : *Dieu seul est grand*[1] *!* et tout sentiment de rebellion est

[1] Massillon.

étouffé par le souvenir de cette puissance irrésistible à laquelle toute chair vient rendre hommage en tombant à ses pieds : *Ad te omnis caro veniet*. (Ps. 64. 3.) Quant à la sensualité, rien ne la réprime plus efficacement que la pensée de la dissolution prochaine de notre corps, et l'espérance certaine de son immortalité bienheureuse, si nous ne l'aimons que comme nous devons l'aimer. Voilà donc les passions domptées, et le péché vaincu. L'oubli de la mort occasionne nos chutes ; son souvenir les répare.

2° Qui pense à la mort ne demeure pas dans le péché. Oh ! qu'une conscience coupable est un pesant fardeau pour celui qui se dit à lui-même : Dieu ne doit la vie à personne, encore moins à son ennemi ! Je le suis, hélas ! puisque j'ai foulé aux pieds sa loi sainte. Je puis mourir à tout instant ; les morts subites sont-elles rares ? Si ce grand Dieu refusait en ce moment de me prolonger une existence dont j'abuse pour l'offenser ; s'il cessait d'entretenir le battement de mon cœur.., je tomberais, mon corps sur cette terre, et mon âme, où ?.. Je frémis d'y penser. Quoi ! et je puis fermer l'œil dans une situation si effrayante ! et j'ose différer une pénitence qui me sauverait aujourd'hui, et que demain peut-être je vais commencer en enfer !.. On ne tient pas contre de pareilles réflexions. Ainsi, innocence conservée, ou promptement réparée, premier fruit de la pensée habituelle de la mort.

IIᵉ P. *Cette pensée detache de toutes les choses périssables*, et laisse au cœur la liberté de s'unir étroitement à Dieu. *Facilè contemnit omnia*, dit saint Grégoire, *qui semper se cogitat moriturum.* Qu'il y a de lumière dans la mort! Comme elle nous rend sensible le néant de toutes les choses d'ici-bas! Elle arrache au monde son voile imposteur et nous le montre tel qu'il est! Elle nous crie plus haut que Salomon : Vanité des vanités! il n'y a que vanité sous le soleil! — Vanité des richesses; que peuvent-elles pour le bonheur? Combien de temps les possède-t-on? Qu'en reste-t-il au mourant? *Et solum mihi superest sepulchrum.* (Job. 17. 1.) — *Nudus egressus sum de utero matris meæ, et nudus revertar illuc.* (Id. 1. 21.) — Vanité des honneurs, de la réputation..; qui s'occupera de moi, quand j'aurai disparu de ce monde? Je serai oublié comme ceux que j'ai vus mourir avant moi : *Periit memoria eorum cum sonitu;* (Ps. 9. 7.) et, alors même qu'après ma mort je serais jugé favorablement sur la terre, que m'en reviendrait-il, si j'avais eu le malheur d'être condamné au tribunal divin? *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* (S. Aug.) — Vanité des plaisirs; qu'ils passent rapidement! Que laissent-ils après eux? Oh! qu'une vie de privations et de souffrances apostoliques me consolerait bien davantage quand il me faudra quitter ce monde! — Vanité des ami-

tiés humaines ; la mort m'y découvre deux grands défauts : elles sont trompeuses et inconstantes : *Dilectio creaturæ fallax et instabilis.* (Imit. l. 2. c. 7.) Mais vous, ô mon Sauveur, vous serez toujours fidèle à vos amis ; jamais vous ne les abandonnerez moins que quand tout les abandonnera. Celui qui vous aura réservé toutes ses affections quittera sans regret une vie, où il ne trouvait de bonheur que dans l'accomplissement de votre volonté. Vous l'appellerez, et il vous répondra : Me voici.

IIIe P. *Le souvenir habituel de la mort fait que l'on meurt le cœur rempli de la plus douce confiance.* Que le serviteur infidèle ou négligent soit effrayé à l'arrivée de son maître, on le conçoit : *Videre eum, quem contempsisse se meminit, judicem formidat.* (S. Greg. *Hom.* 13. *in Evang.*) Il en est tout autrement du bon prêtre ; son espérance est appuyée sur des jours pleins d'œuvres saintes, auxquelles Dieu a promis une magnifique récompense. *Cùm tempus propinquæ mortis advenerit, de gloriâ retributionis hilarescit.* (Ibid.) Or, ce qui excite le prêtre fervent à multiplier ces œuvres, et à faire le bien tandis qu'il en a le temps, c'est la pensée que ce temps va bientôt lui manquer. De là cette sage économie de tous ses instants. Il se dit à lui-même : *Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare.* (Eccli. 9. 10.) — *Age, age nunc quidquid agere potes,*

quia nescis quandò morieris... Dùm tempus habes, congrega tibi divitias immortales. (Imit. l. 1. c. 23.) De là cette vie saintement occupée, où tout est pour le ciel, parce que tout est pour Dieu : *Beatus ille servus, quem, cùm venerit dominus ejus, invenerit sic facientem.* (Matth. 24. 46.) Il s'asseoira, dit un prophète, dans les douceurs de la paix; il habitera dans les tabernacles de la confiance et dans un repos opulent[1].

Heureux donc le prêtre qui se prépare à la mort par la pensée habituelle de la mort; sa vie est pure et remplie de mérites, son cœur ne tient qu'à Dieu. Qu'il meure âgé ou à l'entrée de sa carrière, dans le temps du travail ou pendant le sommeil, lorsqu'il est en prière ou dans un délassement raisonnable, après une longue maladie ou subitement, il est heureux, *beatus ;* son maître le met en possession de tous ses biens : *Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.* (Matth. 24. 47.)

Demandez cette grâce aujourd'hui dans la célébration des saints mystères. Vous y renouvelez chaque matin la mémoire de la mort de Jésus-Christ. Il se donne à vous sous des symboles de mort; comment pouvez-vous oublier la

[1] Sedebit... in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulentâ. *Is.* 32. 18.

mort? Ah! Seigneur, que j'ai négligé jusqu'à présent un moyen de salut si facile et si efficace! Mais je comprends mieux que jamais le prix de la grâce attachée à la pensée de la mort; je profiterai de tout pour l'entretenir dans mon esprit. Elle me fera marcher devant vous dans la sainteté et la justice tous les jours de ma vie; elle me conduira au bonheur de mourir dans la paix de la conscience, dans la joie de votre amour.

Ier P. *Le souvenir habituel de la mort assure l'innocence de la vie.* 1° Qui pense à la mort ne pèche point. — La foi nous l'enseigne : *Pensez à vos fins dernières et vous ne pécherez jamais.* Certitude de cette promesse: c'est Dieu qui parle. Étendue de cette promesse : par ce moyen j'éviterai tous les péchés et toujours. Facilité de ce moyen : je n'ai besoin que d'un souvenir, en quelque sorte inévitable. – La raison confirme la foi ; la pensée de la mort enchaîne et rend impuissantes les deux passions qui occasionnent tous les péchés : l'orgueil et la sensualité! 2° Qui pense à la mort ne demeure pas dans le péché. Dieu ne doit la vie à personne, encore moins à son ennemi. Je le suis, hélas! Que le battement de mon cœur s'arrête, mon corps tombe sur cette terre... et mon âme, où?... et je pourrais fermer l'œil dans une situation si effrayante!

II° P. *Le souvenir de la mort détache de toutes les choses périssables,* et laisse à notre cœur la liberté de s'élever à Dieu. *Bientôt il me faudra mourir :* cette pensée rend sensible le néant des choses d'ici-bas. — Vanité des richesses, des honneurs, du plaisir, des amitiés humaines... Vous seul, ô Jésus, vous serez toujours fidèle.

IIe P. *Le souvenir habituel de la mort fait que l'on meurt le cœur plein de confiance.* Ce qui excite le bon prêtre à multiplier ces œuvres saintes qui donnent tant de confiance quand il faut quitter la vie, c'est la pensée que le temps va bientôt lui manquer, et peut-être encore plus tôt qu'il ne le pense. De là cette sage économie de tous les instants, ces jours pleins, où tout est pour le ciel, parce que tout est pour Dieu. O précieuse pensée de la mort! Elle me fera marcher devant vous, Seigneur, dans la sainteté et la justice; elle me conduira au bonheur de mourir dans la paix de la confiance, dans la joie de votre amour.

LXIII. MÉDITATION.

Jugement particulier.

Le prêtre a de grands priviléges pendant la vie présente ; mais s'il arrive pécheur au tribunal de Dieu, il n'y aura plus pour lui d'autre distinction, que

I. De trouver un juge plus irrité.
II. D'être soumis à un examen plus rigoureux.
III. De subir une sentence plus sévère.

Premier prélude. Représentez-vous le tribunal de Jésus-Christ, et votre âme paraissant devant son juge, pour rendre compte de toutes ses œuvres.

Deuxième prélude. Priez Dieu de percer votre chair de cette crainte salutaire, qui, en éloignant du péché, devient le commen-

cement de la sagesse : *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.* (Ps. 118. 120.) — *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. 110. 9.)

Ier P. *Juge plus irrité.* Quel est-il ? C'est un Dieu, un Dieu sauveur et vengeur tout à la fois.

1° C'est un Dieu. *Quid faciemus*, s'écrie saint Augustin, *sub tanti judicis majestate ?* S'il y a de la douleur pour le prêtre tiède, en mourant, de quitter ce qu'il a trop aimé : *Dolor in exitu ;* si son départ de la vie est accompagné de cruelles angoisses : *Horror in transitu,* rien n'égale l'effroi dont il est saisi en paraissant devant un Dieu, son juge : *Sudor in conspectu Dei.* (S. Bern.) Comme les autres enfants des hommes, qu'il devait détromper de leurs erreurs, il a aimé la vanité et couru après le mensonge. Comme eux, il a dormi son sommeil : *Dormierunt somnum suum.* (Ps. 75. 6.) La mort le réveille ; tout s'évanouit autour de lui : *Velut somnium surgentium.* (Ps. 72. 20.)

O songe funeste, ô épouvantable réveil ! Il avait l'obligation de rappeler à ses frères la pensée des choses éternelles ; il les a oubliées lui-même. Il ne savait ni méditer, ni réfléchir ; maintenant il n'y a plus pour lui de distraction possible. Son âme est investie de la lumière de ce grand Dieu, qui fait peser sur elle tout le poids de sa majesté sainte : *Videte quod ego sim*

solus. (Deut. 32. 39.) Vois-tu enfin, homme insensé, qu'il n'y avait que moi.., que moi à craindre, à servir, à aimer ?

2° C'est un Dieu Sauveur ; mais qui vient venger son sang, ses grâces, son amour méprisés. Plus il s'est montré miséricordieux, plus son courroux est enflammé contre celui qui a tant abusé de sa miséricorde. Les frères de Joseph en Égypte tremblaient moins lorsqu'ils ne voyaient en lui que le puissant ministre, l'arbitre de leurs destinées, le maître de leur vie... Mais c'est Joseph lui-même, c'est leur frère, celui qu'ils ont vendu, sans pitié pour ses larmes : *Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis*. (Gen. 45. 4.) Cette parole est un coup de foudre ; ils sont consternés, incapables de répondre : *Non poterant respondere fratres, nimio terrore perterriti*. (Ibid. 3.)

Me reconnais-tu, dira le Seigneur à ce ministre de ses autels, qu'il avait traité longtemps en ami et en frère : *Ego sum Jesus ?* (Act. 9. 5.) Regarde ces membres qui portent encore la trace de mes blessures ; ils te rappellent ce que j'ai souffert pour toi... Voilà ce corps que touchaient tes mains impures... Cruel, quelle guerre impie tu m'as faite ! et qui moins que toi devait être mon persécuteur ? *Ego sum Jesus quem tu persequeris*. (Ibid.) Ma patience a été longue ; il est temps que ma justice éclate.

Ah ! que la rencontre d'un bienfaiteur géné-

reux est accablante pour un ingrat, celle d'un maître irrité pour un serviteur infidèle, celle d'un juge incorruptible pour un grand coupable, celle d'un ennemi puissant pour celui qui a provoqué sa colère, et qui n'a aucun moyen d'échapper à sa vengeance !

IIe P. *Examen plus rigoureux.* Homme, chrétien, prêtre, pasteur, que d'obligations étaient imposées à celui qui réunissait tous ces titres ! Pas une seule ne sera mise en oubli dans le compte que je rendrai. En qualité d'homme, je dois suivre en tout les lumières de ma raison, rapporter au service de Dieu l'usage de toutes mes facultés, l'emploi de tous mes instants. Comme chrétien, je dois vivre de la vie de Jésus-Christ. Comme prêtre, je dois m'élever en sainteté au-dessus des simples fidèles, autant que je leur suis supérieur en dignité ; comme pasteur, veiller à la garde de mon troupeau, lui donner la triple nourriture de la parole, de la prière et de l'exemple, *Pasce ore, pasce opere, pasce mente.* (S. Bern.) Je connaîtrai clairement ce que j'ai dû être à l'autel, au confessionnal, dans l'intérieur du presbytère, dans mes relations avec le monde...

En même temps que je verrai dans la lumière de Dieu toutes les obligations attachées aux diverses situations de ma vie : obligations oubliées, ignorées peut-être, par un effet de ma criminelle négligence, je verrai qu'il me fut

très-facile d'y satisfaire, à raison de tous les secours qui m'étaient offerts ; et au double tableau des devoirs imposés et des grâces prodiguées à son ministre, le souverain juge opposera celui de mes péchés. — *Redde rationem*, me dira-t-il ; j'attendais de toi une observation plus fidèle de mes commandements, des œuvres plus parfaites que de mes autres serviteurs ; je t'avais averti qu'il serait plus demandé à celui qui avait plus reçu. Comment as-tu rempli chacun de mes préceptes, et le premier de tous, celui de m'aimer de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces ? — *Redde rationem ;* rends-moi compte de ta vocation, de ta consécration au sacerdoce, de tes fonctions dans mon sanctuaire. Je t'ai laissé agir presque en souverain dans ma maison ; tu disposais de ma miséricorde et de moi-même !.. Rends compte de tous les prodiges que j'ai opérés à ta voix et par ton ministère.. ; de tant d'instants que j'ai passés sous tes yeux, dans tes mains, au dedans de toi-même... — *Redde rationem ;* comment as-tu dispensé les trésors de ma grâce, appliqué mes mérites, utilisé mon sang ? Qu'as-tu fait des âmes que je t'avais confiées ? Ma croix te disait jusqu'à quel point je les aimais. Quoi ! tu les as laissé périr ! Par ta faute, elles sont tombées dans l'éternel malheur !.. Tu me répondras de leur perte : *Quid proderit non puniri suo, si puniendus est alieno peccato?* (S. Greg.)

III[e] P. *Sentence plus sévère.* La cause est instruite : les charges sont accablantes, les preuves évidentes, l'accusé n'a rien à dire pour sa justification. En vain il entreprendrait de fléchir son juge en versant des torrents de larmes : *Porro triumphator in Israel non parcet, et pœnitudine non flectetur.* (I. Reg. 15. 29.) Appelle-moi *sans miséricorde,* lui dirait le Seigneur. Le temps de la clémence est passé ; n'a-t-il pas été assez long ? Le calice que j'ai bu pour toi n'a-t-il pas été assez amer, la part que je t'ai faite aux mérites de mes souffrances assez abondante ? Hélas ! il faut donc que je me venge, et d'un ennemi qui m'a été si cher ! *Heu ! vindicabor de inimicis meis.* (Is. 1. 24.) Oui, je te dégrade du haut rang où mon amour t'avait élevé ! oui, je te réprouve, puisque, avec toutes les richesses de ma grâce, je n'ai pu te sauver. Retire-toi de moi, maudit ; va au feu éternel !.. et ce maudit, c'est un homme consacré à Dieu, par qui Dieu bénissait son peuple !

O sentence effroyable, s'écrie saint Bernard ! *Totus tremo atque horreo ad memoriam istius sententiæ.* Représentez-vous l'état d'un malheureux prêtre au moment où il est écrasé sous le poids de cet arrêt. Que se passe-t-il dans son esprit, dans son cœur, dans tout son être ? Celui qui devait juger le monde avec Jésus-Christ, non-seulement est jugé lui-même, mais il est condamné irrévocablement ! Celui pour

qui étaient les plus riches bénédictions, le voilà chargé, accablé de malédictions, jeté dans un feu d'autant plus dévorant, que pour lui étaient préparées des délices plus enivrantes, enfermé dans un cachot d'autant plus sombre, qu'il devait briller au ciel sur un trône plus éclatant!..

O Jésus crucifié pour moi, je me cache dans vos plaies, et là je ne cesse de gémir jusqu'à ce que vous m'ayez pardonné : *Juste judex ultionis, donum fac remissionis, ante diem rationis. — Quœrens me sedisti lassus, redemisti crucem passus; tantus labor non sit cassus!* O Marie, vous pouvez encore me sauver ; ne le voudrez-vous pas ? *Memorare, ô piissima virgo Maria,* etc...

Ier P. *Juge plus irrité.* C'est un Dieu, un Dieu Sauveur et vengeur. — *Dolor in exitu, horror in transitu, sudor in conspectu Dei.* « Vois-tu enfin, homme insensé, qu'il n'y avait que moi : *Videte quòd ego sim solus :* que moi à craindre, à servir, à aimer? — Un Dieu Sauveur, mais qui vient venger son sang, ses grâces, son amour méprisés.

IIe P. *Examen plus rigoureux.* Homme, chrétien, prêtre, pasteur, que d'obligations m'étaient imposées à tous ces titres! Pas une ne sera mise en oubli dans le compte que je rendrai. Au tableau de mes devoirs et des grâces que j'ai reçues, sera opposé celui de mes péchés : *Redde rationem,* rends-moi compte, non-seulement du mal que tu as fait, mais du bien que tu as dû faire : *Quid prodest non puniri suo, si puniendus est alieno peccato ?*

IIIe P. *Sentence plus sévère.* La cause est instruite, l'accusé n'a rien à dire pour sa justification. Hélas ! dit le Seigneur, il faut donc que je me venge, et d'un ennemi qui m'a été si cher ! *Heu! vindicabor de inimicis meis!* Oui, je te dégrade, je te réprouve, puisque toutes mes grâces n'ont pu te sauver. Retire-toi de moi, maudit ; va au feu éternel... *Totus tremo atque horreo ad memoriam istius sententiæ.*

LXIV. MÉDITATION.

Gloire et bonheur du saint prêtre au jugement dernier.

I. Dans les préparatifs qui le précèdent.
II. Dans les circonstances qui l'accompagnent.
III. Dans la sentence qui le termine.

Ier P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans les préparatifs du jugement dernier,* la ruine du monde, la résurrection générale, la séparation des bons et des méchants, la réunion des élus à la droite du souverain juge.

Si le jour du jugement universel est le grand jour du Seigneur : *Dies Domini magnus,* (Malach. 4. 5.) il est aussi le grand jour des saints, et principalement des saints prêtres. Au milieu du bouleversement de la nature, alors que les pécheurs seront troublés d'une horrible frayeur : *Videntes turbabuntur timore horribili,* les justes se tiendront dans une grande assurance : *Stabunt justi in magnâ constantiâ.* (Sap. 5. 1.) Leur

justice sortira de leur conscience, dit le prophète, et marchera devant eux comme un flambeau qui les éclairera dans ce jour de ténèbres : *Tunc erumpet quasi mane lumen tuum.., et anteibit faciem tuam justitia tua.* (Is. 58. 8.)

L'appel au divin tribunal sera pour eux un appel au triomphe... « Levez-vous, ministres de Jésus, ses amis fidèles ; vous avez promulgué sa loi, soutenu ses intérêts ; vous l'avez honoré devant les hommes ; il va vous honorer à la face de l'univers. » L'heureuse résurrection que celle du bon prêtre, qui a porté dans ses membres la mortification de Jésus-Christ, et s'est nourri saintement de sa chair glorifiée ! Quel moment que celui où il se voit revêtu d'immortalité, *oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem ;* (I. Cor. 15. 53.) admis dans la plus ravissante société, pour y occuper un rang d'honneur ; entouré du cortége des âmes, qui après Dieu lui doivent leur salut !.. Qu'on se figure, se réunissant autour du souverain juge, tous ceux qui ont concouru avec lui à la rédemption du genre humain : Saint Pierre présentant au Sauveur les fidèles de la Judée, saint André les peuples de l'Achaïe, saint Jean les royaumes de l'Asie, saint Thomas ceux des Indes, saint Paul presque le monde entier. Là vous paraîtrez aussi, bon pasteur, accompagné

de vos brebis toujours dociles, et de celles dont le retour fut accordé à la constance de vos efforts, aux saintes industries de votre zèle, à la ferveur de vos prières[1]... Oh! le beau jour pour quiconque aura consacré sa vie à aimer et à faire aimer Jésus-Christ! mais ce ne sont là que les préludes.

IIe P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans les circonstances du jugement dernier*. Méditons-en deux : Au lieu d'être jugé, il jugera ; au lieu d'être accusé, il sera défendu et loué par le Seigneur.

Tout étant disposé, le Fils de l'homme paraît. Il descend dans cet état glorieux qu'il avait prédit, et que l'Église nous rappelle souvent : *Et iterùm venturus est cum gloriâ judicare vivos et mortuos*. A son aspect toute la nature frémit ; justes et pécheurs, tous tombent à genoux et l'adorent... Quel tressaillement de joie dans l'assemblée des saints ! Ils le voient enfin triomphant, ce Dieu du Calvaire et de l'autel, que le monde s'était obstiné à méconnaître. Leur amour pour lui est la mesure de leur bonheur. Ils s'élancent au-devant de lui dans les airs : *Rapiemur... obviam Christo in aera ;* et mêlant leurs voix à celles des anges, ils célèbrent

[1] Ibi omnes dominici gregis arietes cum animarum lucris apparebunt. *S. Greg. De curâ Past.*

la dernière victoire de l'Agneau, qui a tout réparé, tout sauvé en s'immolant[1].

Prêtre élu, une plus belle destinée encore vous attend. Vous suivez maintenant Jésus-Christ en qualité de son ministre : *Si quis mihi ministrat, me sequatur ;* il vous trouve à ses côtés dans toutes les peines et les souffrances de la vie apostolique : *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis.* « Et moi, » vous dit-il, « je dispose pour vous du royaume éternel, comme mon Père en a disposé en ma faveur : *Et ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum.* Dans ce royaume qui m'appartient et que je vous donne, vous n'aurez pas seulement les honneurs de ma table : *Ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo,* vous serez assis sur des trônes, jugeant avec moi les tribus d'Israël : *Et sedeatis super thronos, judicantes duodecim tribus Israel.* (Luc. 22. 28, 29, 30.) O privilége incomparable ! être l'assesseur du Fils de Dieu quand il viendra juger le monde, avec lui foudroyer le vice, couronner la vertu !.. *Quis mihi tribuat,* s'écrie saint Bernard, *sessionis hujus imperturbatâ frui requie, quam desidero, quam cupio, quam requiro ?* O bons prêtres, de quel éclat

[1] Dignus est Agnus qui occisus est, accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem. *Apoc.* 5. 12.

brillera votre front , quels doux transports feront battre votre cœur, lorsque vous irez, aux acclamations de toute la cour céleste, vous asseoir sur vos lits de justice? *Exultabunt sancti in gloriâ, lœtabuntur in cubilibus suis.* (Ps. 149. 5.)

Cependant des accusations se feront entendre ; mais les justes n'en seront point l'objet ; qui oserait accuser les élus de Dieu?.. *Quis accusabit adversùs electos Dei?* (Rom. 8. 33.) Lui-même sera leur défenseur, et toutes les créatures applaudiront à l'éloge qu'il en fera en présence de l'univers : *Tunc laus erit unicuique à Deo.* La louange qui vient du monde est toujours vaine, quand elle n'est pas dangereuse ; l'hypocrisie la dérobe, l'ignorance la donne, la flatterie la vend, le vice l'usurpe ; l'homme sage la redoute ou la méprise. Mais être loué de Dieu, *à Deo,* y a-t-il gloire plus solide? Jésus mettra en évidence toutes les belles actions, toutes les vertus que l'humilité de ses bons serviteurs avait tenues cachées dans les ténèbres. On l'entendra rendre justice aux intentions de ce saint prêtre, lui tenir compte de tous les actes de sa foi, de son espérance, de son amour, de tout ce qu'il a fait, ou voulu faire, pour établir et perfectionner le règne de la grâce dans les cœurs : *Cogita quanta gloria, quantus honor, quanta corona illa futura sit, cùm judex dicet : Iste verbum meum servavit, iste fidem*

meam prœdicavit, iste pauperem meum non despexit, iste avaritiam conculcavit, iste mundum, quasi non esset, derisit. (S. Chrys. *Hom. de cœco.*)

IIIe P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans la conclusion du jugement dernier.* Méditons la sentence des élus, nous mettant à la place des bons prêtres à qui le Sauveur l'adressera : « *Venite*, venez, unissez-vous à votre fin dernière, au centre de toute félicité. *Benedicti Patris mei ;* mon Père vous a bénis en ma considération, en qualité de mes membres et de mes prêtres : il vous a remplis de *toute bénédiction céleste,* comme vous le demandiez à l'autel ; recevez sa suprême et éternelle bénédiction. Vous m'avez suivi quand je vous ai appelés aux souffrances inséparables du sacerdoce, aux labeurs de l'apostolat ; vous avez marché sur mes traces, parmi les croix et les humiliations, pour la gloire de mon Père et le salut des âmes. Fidèles serviteurs, vous avez bien cultivé ma vigne ; vous avez droit au riche salaire qui vous était promis. Vous avez tout quitté pour moi, vous vous êtes quittés vous-mêmes ; venez vous retrouver en moi et tous les biens avec moi, *venite.* Venez du travail au repos, de l'exil à la patrie, de la pauvreté et de l'abjection à la possession d'un royaume, *possidete regnum.* Disciples d'un maître qui n'a voulu parvenir à la gloire que par le mépris et les persécutions,

vous n'avez pas rougi de ses opprobres ; vous l'avez reconnu et servi devant les hommes, non, il ne rougit pas de vous en présence de Dieu et de ses anges. Comme moi, vous avez été en butte à la haine et aux malédictions du monde ; aujourd'hui vous voilà bénis de mon Père, l'objet éternel de ses complaisances. Mon royaume vous a été préparé dès l'origine des temps ; je vous y ai acquis des droits ; aujourd'hui recevez-en l'investiture, et régnez avec moi dans les siècles des siècles. » O perspective encourageante ! O moment délicieux ! O éternité de joie et de triomphe !

Pour votre préparation à la messe, considérez que vous allez tenir entre vos mains, élever vers le ciel, recevoir dans votre poitrine le même Fils de Dieu, qui déploiera tant de majesté au dernier jour. Il vient dans la sainte communion, vous apporter le choix de la sentence : *In potestate nostrâ posuit qualiter in die judicii judicemur.* (S. Aug.) Adoptez la pratique de saint Thomas, qui, en visitant l'auguste sacrement de nos autels, s'excitait à l'adoration, à la confiance et à la crainte filiale, en récitant ces paroles : *Tu rex gloriæ, Christe ; tu Patris sempiternus es Filius. Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti virginis uterum... Judex crederis esse venturus. Te ergo, quæsumus, tuis famulis subveni, quos pretioso sanguine redemisti.*

Ier P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans les préparatifs qui précèdent le jugement dernier :* la ruine du monde, la résurrection générale, la séparation des bons et des méchants. — Au milieu du bouleversement de la nature et de la consternation des pécheurs, les justes montreront une noble assurance... L'appel à comparaître au divin tribunal sera pour eux un appel au triomphe. — O l'heureuse résurrection, lorsqu'en sortant de leurs tombeaux, ils se voient revêtus de la glorieuse immortalité! Alors on connaîtra lequel, du mondain sensuel ou du prêtre mortifié, aura le plus véritablement aimé son corps. — Le voilà ce bon prêtre admis dans la plus ravissante société. Oh! qu'il remercie le Seigneur de l'avoir arraché au monde et à ses vanités!

IIe P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans les circonstances du jugement dernier.* Au lieu d'être jugé, il jugera; au lieu d'être accusé, il sera loué par le Seigneur lui-même. — Méditons cette promesse : « Comme mon Père a disposé pour moi de son royaume, j'en dispose pour vous... Assis sur des trônes, vous jugerez avec moi les tribus d'Israël... » En voyant de quels sacrifices ont été capables des âmes faibles par elles-mêmes, les réprouvés seront convaincus qu'ils pouvaient en faire de plus faciles que Dieu leur demandait. — Le souverain juge défendra lui-même ses serviteurs, et les louera en présence de l'univers. Il rendra justice à la pureté de leurs intentions, et leur tiendra compte non-seulement du bien qu'ils auront fait, mais de celui qu'ils auraient voulu faire.

IIIe P. *Gloire et bonheur du saint prêtre dans la conclusion du jugement dernier.* Goûtons la douceur de la sentence des élus : « Venez... du travail au repos, de l'exil à la patrie, de l'abjection à la gloire... Mon Père vous a bénis, en qualité de mes plus chers disciples..; recevez sa suprême et éternelle bénédiction... Vous avez tout quitté pour moi; vous vous êtes quittés vous-mêmes; venez vous retrouver et retrouver en moi tous les biens... Mon royaume vous a été acquis

par mes souffrances; recevez-en l'investiture, et régnez avec moi dans les siècles des siècles... » O moment délicieux! O éternité de joie et de triomphe!

LXV. MÉDITATION.

Le prêtre réprouvé au jugement universel.

I. Il est cité.
II. Il est confondu.
III. Il est condamné.

Tout est gloire et bonheur pour le saint prêtre dans les préparatifs, les circonstances et la conclusion du jugement dernier; tout est honte et désespoir pour celui qui n'a pas répondu à sa sublime vocation.

Ier P. *Le prêtre réprouvé obligé de comparaître au jugement universel.* La résurrection est aussi redoutable pour lui que désirable pour le bon prêtre. Où était-il avant que le son de la trompette se fît entendre? Son corps dans un tombeau, et son âme dans l'enfer. Que ne peuvent-ils l'un et l'autre demeurer où ils sont! Le corps est sans souffrance; et pour l'âme, l'enfer est moins horrible que son retour dans le corps qui a été l'instrument de ses crimes. Mais Dieu a commandé: *Ipse Dominus in jussu, et in voce archangeli.* (I. Thess. 4. 15.) Morts, levez-vous; pasteurs et troupeaux, justes et pé-

cheurs... Levez-vous, profanateur de mon sanctuaire; venez sentir le poids de ma vengeance, puisque vous avez repoussé ma miséricorde. Venez montrer à l'univers cette robe sacerdotale que vous deviez me présenter si pure; où l'avez-vous traînée ?.. Déjà l'âme est rentrée malgré elle dans cette prison de chair, où elle porte le feu qui la dévore. Du même cimetière sortent des réprouvés et des élus. O honte, ô regrets d'un prêtre préposé à la sanctification de ses frères, quand il aperçoit autour de lui des habitants de sa paroisse, des brebis de son troupeau, avec des corps revêtus des splendeurs de Dieu même, tandis que le sien, son propre corps, nourri tous les jours de la chair glorifiée du Sauveur, est marqué du sceau de la réprobation! *Videntes turbabuntur timore horribili.., dicentes intrà se, pœnitentiam agentes :* — O tardive, ô effroyable pénitence! — *Nos insensati!.. Ecce quomodò computati sunt inter filios Dei!* (Sap. 5. 2, 3...)

Le moment de l'éternelle séparation est venu : à droite les amis de Jésus; à gauche ses ennemis. « Quoi de plus ignominieux, » dit Pierre de Blois, « des pasteurs mis avec les boucs, des pêcheurs d'hommes jetés au rebut avec les mauvais poissons, l'ouvrier de la vigne livré aux flammes avec le sarment inutile [1]? »

[1] Serm. 59. ad Sacerd.

Qu'on se figure un prêtre au milieu de cette foule immonde de tous les libertins, de tous les impies... Encore s'il était confondu avec eux sans en être distingué ; mais non. Isaïe le représente sous la figure d'un général d'armée qui vient de perdre la bataille, et qui voudrait échapper à la poursuite du vainqueur. Il jette les marques du commandement, il se déguise, il cherche à se cacher dans la multitude... Mais où fuirez-vous, prêtre indigne ? Vous dépouillerez-vous de votre caractère? Comme il devait faire votre gloire, il fera votre honte : *Ubi derelinquetis gloriam vestram ?* (Is. 10. 3.) Vous boirez le calice de la plus amère confusion.

Le Fils de l'Homme paraît dans toute la majesté du Fils de Dieu. Il descend ; une nuée éclatante lui sert de trône... Quels cris lamentables dans l'assemblée des méchants ! *Tunc plangent omnes tribus terræ.* (Matth. 24. 30.) Elle pleurera, la tribu des incrédules, la tribu des faux chrétiens, la tribu des hommes d'orgueil et de libertinage... Mais elle pleurera plus amèrement que toutes les autres, la tribu des mauvais prêtres, qui auront péché avec plus de lumière et de perversité. Ils trembleront à la vue de l'Agneau et voudront se dérober à sa colère [1]. Mais quoi ! Un agneau est-il si formidable ? Regardez, ô prêtres, c'est celui

[1] Apoc. 6. 16.

que vous avez si souvent offert à l'adoration des fidèles : *Ecce Agnus Dei*... Ah ! cet Agneau qu'ils devaient tant adorer eux-mêmes, ils l'ont égorgé, ils ont foulé aux pieds son sang divin !.. Non, il ne vient plus effacer les péchés du monde ; il vient les punir dans toute la rigueur de sa justice... Cependant, considérez votre Rédempteur. Quelle majesté, mais quelle bonté dans les traits de son visage ! N'est-il pas le plus beau des enfants des hommes ? — « C'est ce qui nous désespère, » leur fait dire saint Augustin. « Contempler notre Sauveur, et ne lire dans ses plaies que des arrêts de mort ! ne le voir un instant que pour ne le revoir jamais ! *Quàm amarum est Christum videre et perdere !* Montagnes, tombez sur nous ; rochers, écrasez-nous ; enfer, délivre-nous d'un spectacle tout à la fois si ravissant et si cruel : *Et dicunt montibus et petris : Cadite super nos, et abscondite nos à facie sedentis super thronum, et ab irâ Agni*. (Apoc. 6. 16.) »

IIe P. *Le prêtre réprouvé confondu au jugement universel*. Le livre des consciences est ouvert, le coupable est confronté ; et voilà ce qui cause au mauvais prêtre la plus horrible confusion.

1° Le souverain juge manifestera le secret des cœurs : *Manifestabit consilia cordium*. (I. Cor. 4. 5.) De quels cœurs ? Du sien d'abord, et ensuite du vôtre, prêtre pécheur ; et de cette

double manifestation résultera la justification la plus complète de la terrible sentence qu'il va porter.

Alors enfin il sera connu, ce cœur de Jésus, si grand, si tendre, si doux, si généreux pour ses amis, si bon, si patient pour ses ennemis eux-mêmes. On y verra les trésors de sa compassion, les mille ressorts de sa charité, les saints artifices de sa grâce pour attirer à lui des âmes ingrates, dont il désirait si vivement le bonheur. O prêtre, si vous étiez entré dans les desseins de son amour !..

Il a fait connaître son cœur, il va manifester le vôtre. Au tableau de ses bienfaits il oppose celui de vos crimes, et dissipe toutes les ténèbres dont vous aviez pris soin de vous couvrir : *Illuminabit abscondita tenebrarum.* (Ibid.) Ténèbres de l'amour-propre : vous cherchiez à vous tromper vous-même ; vous aimiez vos illusions... Ténèbres de la dissimulation : vous saviez contrefaire la modestie, la piété, le zèle... Ténèbres de la solitude et de la nuit : vous aviez pris vos mesures pour éviter tout soupçon : *Nemo nos videt.* (Dan. 13. 20.) Tout sera révélé. Le mystère ne sera plus un mystère. Combien de faiblesses, combien de péchés peut-être pour cacher un péché? On le saura ; et vos paroissiens, et vos confrères, et le monde entier verront ce qu'il y a eu de plus honteux dans votre vie : *Revelabo pudenda tua..., et os-*

tendam gentibus nuditatem tuam..; et projiciam super te abominationes tuas. (Nah. 3. 5, 6.)

Quel cri d'indignation s'élèvera dans l'assemblée des justes et dans celle des pécheurs, lorsque, les sépulcres blanchis étant ouverts, on apercevra tout ce qu'un saint habit cachait de corruption ! « Venez, » dira le Fils de Dieu à ce ministre prévaricateur, « c'est vous-même que je veux opposer à vous-même. Comment, avec des lèvres impures, osiez-vous raconter mes justices ? Ma parole eût été souillée, si elle eût pu l'être, en passant par votre bouche : *Quare tu enarras justitias meas, et assumis testamentum meum per os tuum?* (Ps. 49. 16.) En vain répétiez-vous que ma loi vous était chère plus que l'or et la topaze ; vous la haïssiez cette loi sainte : *Tu verò odisti disciplinam*. Et vous, qui m'aviez choisi pour la portion de votre héritage, que m'avez-vous préféré ? *Et cum adulteris portionem tuam ponebas!* Vous, sur qui l'Église votre mère comptait pour le salut de ses enfants, vous êtes devenu pour eux une pierre de scandale : *Adversùs filium matris tuæ ponebas scandalum*. Voilà ce que vous avez fait, et j'ai gardé le silence : *Hæc fecisti, et tacui*. Avez-vous pu croire que je serais semblable à vous, et prendre pour une approbation de vos désordres ce qui était le prodige de ma patience? *Existimasti, inique, quod ero tui similis ;* mais j'ai fixé ce jour pour vous confondre, en vous

mettant en regard de mes anges et de mes saints, des nations assemblées et de vous-même : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* » (Ibid.)

2° Quels rapprochements humiliants viennent encore augmenter la honte du mauvais prêtre ! — On le confronte avec de pieux laïques, qu'il n'a pas même imités, lui qui leur devait l'exemple : *Quomodò non sit confusio esse illos inferiores laicis, quos etiam esse æquales magna confusio est?* (S. Chrys. *Hom.* 40.) Ils lui reprochent le contraste de sa conduite avec ses prédications, avec son rang, avec les grâces qui lui étaient prodiguées. Eux-mêmes ont servi Dieu au milieu des tempêtes du siècle, ne le pouvait-il pas à l'ombre des autels ? *Erubescant sacerdotes, si sacratioris vitæ inveniantur laici, qui hujus mundi fluctibus sunt immersi.* (S. Greg.) — On le confronte avec les pécheurs dont il a censuré les vices, et qui sont bien étonnés sans doute de le voir au milieu d'eux, plus pécheur, et en quelque sorte plus réprouvé qu'eux : *Et tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es !.. Quomodò cecidisti ?..* (Is. 14. 10. 12.) — On le compare aux ministres de Satan, qui ont mis plus de dévouement au service des idoles, qu'il n'en a mis au service du vrai Dieu.

En méditant sur ce sujet, saint Augustin s'écrie : *Væ mihi misero, cùm venerit dies judicii, et aperti fuerint libri conscientiarum :*

cùm dicetur de me : Ecce homo et opera ejus! Quid faciam tunc, Domine Deus meus, cùm cœli revelabunt iniquitatem meam, et adversùm me terra consurget? Ecce nihil respondere potero; sed demisso capite præ confusione, coram te stabo trepidus et confusus. (Medit. c. 39.)

IIIe P. *Le prêtre pécheur condamné au jugement universel.* Saint Jean-Chrysostôme assure que le mauvais prêtre, ainsi convaincu et confondu, sera dégradé en face de l'univers, ne conservant que son caractère pour son opprobre éternel : *In die judicii sacerdos spoliabitur sacerdotii dignitate, et erit inter infideles.* (Hom. 40. in cap. 21. Matth.) Un prophète semble l'avoir prédit : *Denudabunt te vestimentis tuis, et tollent vasa gloriæ tuæ..; et dimittent te nudam, et ignominiâ plenam.* (Ezech. 23. 26, 29.)

Après avoir invité toutes les créatures à prononcer entre lui et son ministre, l'adorable juge va prononcer lui-même : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.* Qu'il se retire!.. Mais de qui, pourquoi, comment, pour aller où, pour combien de temps? Cinq questions épouvantables, auxquelles répond la terrible sentence. — Qu'il se retire!.. Mais de qui? De moi, dit le Seigneur, *à me.* Regardez pour la dernière fois celui que mes bons prêtres contempleront éternellement dans une sainte ivresse; vous ne me verrez plus!.. Retirez-vous de moi, créature fragile dont j'étais le seul ap-

pui, créature ingrate que j'ai trop aimée et que je ne puis trop haïr, créature rebelle, pour qui étaient mes plus riches bénédictions, et sur qui je lance mes plus foudroyants anathèmes, *maledicti*. — Qu'il se retire!.. Mais pourquoi? Ne le savez-vous pas? répond le Dieu vengeur. Si je me tourne contre vous, vous m'y avez forcé. Ah! que cet arrêt coûte à mon cœur! Que n'ai-je pas fait pour le prévenir! Qu'il vous a fallu d'opiniâtre résistance à ma grâce pour m'obliger à vous perdre! — Qu'il se retire!.. Mais comment! Hélas! qui peut le dire? Qui peut y penser sans frémir? C'est en se désespérant, en faisant mille efforts pour s'attacher au souverain bien qui lui échappe; efforts inutiles! retirez-vous, je ne vous connais plus, *discedite à me*. — Qu'il se retire!.. Et où l'envoie le Seigneur? *In ignem;* dans un feu d'autant plus dévorant, que vous y porterez un plus criminel abus de mes miséricordes. Je vous avais préparé le sort des bons anges, et vous avez choisi le supplice des mauvais : *Qui paratus est diabolo et angelis ejus*. — Enfin qu'il se retire!.. Et pour combien de temps? Pour toujours! Connaissez ici l'étendue et la rigueur de ma justice; vous avez voulu vous séparer de moi, lorsque je vous pressais de vous unir à moi... Que le divorce soit éternel! Non, plus de ressource, plus d'espérance! *æternum*.

Les deux sentences sont prononcées, les deux

cités se séparent : les élus font leur ascension triomphante ; les réprouvés sont précipités dans les abîmes... Tout est consommé : le péché et le souverain malheur, la sainteté et la félicité suprême ! O mon âme, choisis !

Voici mes résolutions : 1° Jeter les yeux sur toute ma vie, et y reconnaître la matière d'un jugement redoutable. J'ai péché, Seigneur ; j'ai excessivement péché : *Peccavi nimis ;* que ce soit là désormais l'objet continuel de mes larmes, et conservez en moi l'esprit de componction. 2° Me juger moi-même avec rigueur. Si je me fais justice, Dieu n'aura plus que sa miséricorde à exercer ; la promesse en est certaine : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* (I. Cor. 11. 31.) Me tenir en garde contre les artifices de l'amour-propre, toujours porté à flatter mes inclinations, à excuser mes lâchetés. 3° Ne point juger les autres : *Nolite judicare, ut non judicemini.* (Matth. 7. 1.) Dieu se servira envers moi de la mesure dont je me servirai envers mes frères. Je veux faire miséricorde pour obtenir miséricorde.

Ier P. *Le prêtre infidèle cité au jugement universel.* La résurrection est aussi affreuse pour lui qu'elle est désirable pour le bon prêtre. Dieu a commandé par la voix de l'archange : « Levez vous, ennemis de mon nom, et puisque mes bienfaits n'ont pu me gagner votre

cœur, venez soutenir le poids de mes vengeances. » Au son de la trompette les sépulcres se sont ouverts... Du même cimetière sortent des réprouvés et des élus... O honte du prêtre pécheur et impénitent, qui voit, revêtus des splendeurs de Dieu, ceux dont il devait être le modèle et qu'il n'a pas même imités ! Le moment de la séparation est venu : à droite les amis du Sauveur, à gauche ses ennemis... Le souverain juge descend !.. Quels cris lamentables dans l'assemblée des méchants !.. Ils voudront se dérober à la colère de l'Agneau... Cet Agneau divin ne vient plus effacer les péchés du monde, il vient punir ceux que la pénitence n'a point expiés.

IIe P. *Le prêtre infidèle confondu au jugement universel.* L'adorable juge manifestera le secret des cœurs : du sien d'abord, et ensuite du vôtre, prêtre indigne. Il mettra au grand jour tout ce qu'il a fait pour vous et tout ce que vous avez fait contre lui. Il dissipera toutes les ténèbres dont vous avez pris soin de vous couvrir : ténèbres de la solitude et de la nuit, de l'amour-propre et de la dissimulation.. ; tout sera révélé. Quel cri d'indignation dans l'assemblée des élus et dans celle des réprouvés, quand tous les sépulcres blanchis seront ouverts !

IIIe P. *Le prêtre infidèle condamné au jugement universel.* Le dernier coup est porté : le souverain juge prononce. — Retirez-vous ; mais de qui ? De moi, créature ingrate, pour qui étaient mes plus riches bénédictions, et qui m'avez contraint de vous maudire ! — Où l'envoyez-vous, Seigneur ? Dans un feu d'autant plus dévorant, qu'un sort plus délicieux lui était préparé. — Et pour combien de temps ? Hélas ! pour toute l'éternité !..

LXVI. MÉDITATION.

L'enfer. — Il n'est personne qui ne doive le craindre.

I. Qu'est-ce que l'enfer ?
II. Pour qui l'enfer ?

Premier prélude. Représentez-vous l'enfer comme une vaste et horrible prison, où les ennemis de Dieu sont détenus pour toute l'éternité. Mesurez-en la longueur, la largeur et la profondeur.

Deuxième prélude. Demandez à Dieu une vive appréhension des supplices de l'enfer, afin que si le sentiment de l'amour divin est trop faible dans votre cœur, la crainte au moins vous détourne du péché [1].

Ier P. *Qu'est-ce que l'enfer ?* On peut distinguer l'enfer du corps et celui de l'âme : *Timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam.* (Matth. 10. 28.)

[1] Prius præludium hic habet compositionem loci, subjectâ oculis imaginationis inferni longitudine, latitudine ac profunditate. Posterius vero consistit in poscendâ intimâ pœnarum quas damnati luunt apprehensione, ut si quandò me ceperit divini amoris oblivio, saltem à peccatis supplicii timor coerceat. *S. Ignat.* (*Exercit.*)

1° Dans les peines du corps, il faut considérer leur universalité, leur violence, leur continuité.

L'enfer est le *lieu des tourments*. (Luc. 16. 28.) Tous les maux, toutes les douleurs y sont rassemblées : *Congregabo super eos mala*. (Deut. 32. 23.) — *Omnis dolor irruet super eum*. (Job. 20. 22.) Ne frémit-on pas à la pensée de cette multitude presque infinie de souffrances, qui viennent fondre sur tous les membres du réprouvé comme des vautours sur leur proie? Si les douleurs de la tête se comptent par milliers [1], comment compter celles de tout notre corps? Ajoutez les souffrances que peuvent produire des causes étrangères : toutes les inventions de la justice ou de la férocité humaine, chevalets, ongles de fer, grils embrasés, huiles bouillantes.., les raffinements de cruauté employés par les tyrans et leurs bourreaux pour lasser la patience de leurs victimes, dans tous les pays du monde depuis la création... Réunissez toutes ces souffrances diverses sur une même personne. Une seule de ces douleurs arrache des cris à l'homme le plus courageux, et ici, c'est la complication de toutes les douleurs imaginables : *Omnis dolor irruet super eum*.

Quant à leur violence, les saints docteurs

[1] Galien, cité par Bellécius.

nous assurent que le moindre tourment des réprouvés est plus horrible que tout ce qu'ont jamais souffert, ou peuvent souffrir les malades, les martyrs et les victimes de la justice humaine. Si tel est leur moindre tourment, que penser des plus grands? Que penser de la réunion de tous? Jugeons des autres par celui du feu.

Est-il rien qui fasse éprouver des douleurs plus intolérables que le feu? Son nom seul répand l'effroi. Que sous nos yeux une malheureuse famille soit brûlée vive dans sa maison, au milieu d'un incendie, les cris que nous entendons nous déchirent les entrailles... Et cependant ce n'est là que le feu de la terre!.. Don précieux du Créateur, quels services ne nous rend-il pas? Celui de l'enfer, Dieu ne l'a créé que pour être l'instrument de ses vengeances; il l'a allumé dans sa fureur : *Ignis succensus est in furore meo.* (Deut. 32. 22.) Son activité est incompréhensible comme la toute-puissance irritée qui l'anime. De là les propriétés surnaturelles que la foi nous y découvre : il agit sur les âmes aussi bien que sur les corps; en dévorant les réprouvés, il les conserve pour les dévorer toujours; il entretient en eux autant de sensibilité à la souffrance, qu'il a lui-même d'énergie pour faire souffrir. C'est un feu intelligent, dit saint Jean-Chrysostôme; il distingue entre les pécheurs, entre les sens et les facultés

qui ont servi d'instrument au crime, proportionnant exactement la douleur au degré de perversité qu'il punit. Il est si pénétrant, qu'il s'identifie en quelque sorte avec ses victimes. *Omnis enim igne salietur, et omnis victima sale salietur.* (Marc. 9. 48.) Il fait bouillonner le sang dans leurs veines, la moëlle dans leurs os...

Et ces souffrances, il faut les endurer continuellement, sans le moindre adoucissement. Sur la terre, les plus grandes douleurs ont des intermittences; si l'on souffre toujours, on souffre moins. La fièvre n'est pas toujours aussi violente et le sommeil vient quelquefois interrompre les plaintes du malade; on a peut-être un ami qui console; on se remue sur sa couche, et c'est un soulagement; d'ailleurs le corps finit par s'endurcir, ou bien la vie s'en va et avec elle la souffrance. Rien de tout cela dans l'enfer. C'est toujours le paroxysme de la douleur. Nul dépérissement d'organes qui en émousse la pointe. Nul affaissement de la nature qui en absorbe la vivacité. Dans l'enfer, point d'amis; il n'y a que des bourreaux et des victimes, des réprouvés et des démons, et tous les réprouvés sont bourreaux et démons les uns à l'égard des autres. On est dans la gêne la plus horrible, et il faut rester là, immobile toute l'éternité, endurer toujours l'agonie de la mort la plus cruelle sans pouvoir jamais mourir. Voilà pour le corps.

2° L'enfer de l'âme est encore plus affreux.

Supplice de l'*imagination*. Elle tourmente sans cesse le réprouvé par les représentations les plus désolantes. Elle lui peint vivement ce qu'il était sur la terre, ce qu'il pouvait être dans le ciel, ce qu'il sera éternellement... Il avait des satisfactions, des jouissances ; il n'a plus que des tortures. Dans ses peines, il pouvait se promettre un avenir meilleur, il entendait quelquefois une parole de consolation, il rencontrait le regard d'un ami... Maintenant, il ne rencontre que la haine et la fureur. Haï des démons, haï des hommes et de lui-même, il ne peut que se maudire, grincer des dents, appeler la mort qui ne vient point et ne viendra jamais. O éternité ! O pensée toujours présente de l'éternité ! Il s'enfonce dans cette durée interminable, il entasse millions de siècles sur millions de siècles.., et cherche une fin à ce qui n'a point de fin. Ah ! s'il est terrible de souffrir toujours, n'est-il pas presque aussi terrible de savoir que l'on souffrira toujours ? Vous portez sur votre main un globe de plomb ; bien que vous n'en touchiez qu'une partie, vous sentez son poids tout entier ; ainsi le réprouvé, ramassant continuellement dans son esprit les souffrances futures, ajoutées aux présentes, porte pour ainsi dire à tout instant le poids de toute l'éternité.

Supplice de la *mémoire*. Elle lui rappelle ce qu'il a fait pour s'avancer dans le monde ; et que lui en revient-il ? Tant de circonstances

favorables qui lui ont mis le salut entre les mains... Que n'en a-t-il profité? Ah! si j'avais suivi telle inspiration de ma conscience! Si je n'avais pas succombé lâchement à cette tentation!.. Mais j'ai voulu me perdre. Par amour pour le plaisir et par orgueil, je me suis voué aux tortures et aux opprobres de l'enfer!

Supplice de l'*intelligence*. Elle lui fait voir clairement la folie de sa conduite, l'injustice, la honte, toute l'abomination de ses péchés. Elle lui montre la grandeur de Dieu, ses ineffables perfections, et surtout son infinie bonté! Ingrat, tu as outragé ton bienfaiteur! Parjure, tu as violé tous tes serments! Parricide, tu as voulu donner la mort à ton père!.. Non, ce n'est pas trop d'un enfer éternel pour punir tant de forfaits: *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables* [1].

Supplice de la *volonté*. L'âme est à peine séparée du corps, qu'elle s'élance vers Dieu, sa fin nécessaire. C'est une soif qui la dévore, une faim qui la consume. Elle se précipite toute haletante vers ce bien suprême, pour lequel elle se sent une inclination violente: « Dieu! Dieu! Il me faut Dieu! » Tel est le cri de tout son être. Dieu cependant excite encore le feu de ses désirs par sa beauté qu'il lui découvre. Il l'at-

[1] Ps. 118. 137.

tire avec la toute-puissance de ses charmes. Mais tandis qu'elle fait d'incroyables efforts pour s'unir à lui, Dieu la repousse, Dieu la brise, en lui répétant éternellement : « Retire-toi ; non, point de Dieu pour toi ; point de Dieu, si ce n'est pour te maudire : *Discedite à me, maledicti.* »

Cette âme désespérée entre dans des transports de rage. Elle voudrait ou ôter à Dieu les perfections qui le rendent si aimable et le détruire, ou arracher d'elle-même ce qui fait le fond de son être, cette inclination si entraînante à aimer Dieu ; et comme elle ne peut réussir à rien, elle blasphème contre Dieu, et retombe sur elle-même pour s'accabler de reproches et de malédictions. O l'épouvantable sort ! Vouloir toujours, et toujours avec la passion la plus ardente, ce qui ne sera jamais ; ne vouloir jamais ce qui sera toujours ! Il en est de l'enfer comme du ciel : l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point compris, ô mon Dieu, ce que vous avez préparé de supplices à ceux qui vous offensent, et de bonheur à ceux qui vous aiment.

IIe P. *Pour qui l'enfer?* On mérite d'y être condamné pour un seul péché mortel ; quel homme peut dire : je n'en ai jamais commis, et surtout : je n'en commettrai jamais ? La pénitence, il est vrai, offre au pécheur une ressource assurée ; mais quel homme encore peut s'affir-

mer à lui-même : si je pèche, j'aurai le temps et la grâce du repentir? ou : la pénitence que j'ai faite a très-certainement effacé tous mes crimes? Le danger de l'enfer est donc réel pour tous. Pour vous, saints de la terre : humiliez-vous, tremblez, veillez sans cesse. Vous servez Dieu dans la droiture de votre cœur ; votre vie est pure, ou, si elle ne l'a pas toujours été, vos larmes ont effacé les souillures d'un autre âge ; et la paix dont vous jouissez, les faveurs dont Dieu vous comble, sont un gage consolant du pardon qu'il a bien voulu vous accorder et des grâces nouvelles qu'il vous destine. Oui, espérez, réjouissez-vous dans le Seigneur ; mais que la crainte soit mêlée à votre joie : *Exultate ei cum tremore.* (Ps. 2. 11.) Hélas ! un moment de faiblesse suivi de la mort, c'en est assez pour que l'enfer devienne votre éternelle demeure.

Nous remarquons cette crainte salutaire dans les plus grands saints. L'Apôtre, ravi au troisième ciel, en même temps qu'il s'immole pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, tout en se rendant le témoignage que sa conscience ne lui reproche rien : *Nihil mihi conscius sum,* (I. Cor. 4. 4.) saint Paul a peur de trouver sa réprobation jusque dans les sueurs de son apostolat, et l'enfer au bout de sa laborieuse carrière [1].

[1] Castigo corpus meum, et in servitutem redigo, ne fortè, cùm aliis prædicaverim, ipse reprobus efficiar. *I. Cor.* 9. 27.

Saint Augustin dit à son peuple : « Vous craignez, mes frères ; je crains comme vous, et pour moi comme pour vous. J'ai feuilleté nos divins livres, je n'y ai rien lu qui me dispensât de trembler : *Nimis timens esse volo, ignem æternum metuo.* » — Saint Jérôme s'enfonce dans la solitude la plus sauvage, *Scorpionum socius et ferarum,* nous dit-il lui-même. Tous les jours son visage est inondé de ses pleurs, le désert retentit de ses gémissements : *Quotidiè gemitus, quotidiè lacrymæ ;* il arme sa main d'un caillou et ensanglante sa poitrine... Veut-on savoir la cause d'une pénitence si austère ? *Ob gehennæ metum tali me carcere damnaveram.* (Epist. 18, aut 21.) — On demande à saint François de Borgia pourquoi il paraît plus triste que de coutume : « J'ai médité sur l'enfer, » répond-il, « et j'en suis tellement saisi, qu'il me semble que tout le monde me regarde comme un monstre sorti de l'abîme, qui jette l'effroi partout où il va. » — Saint Pierre Damien avoue que les cheveux lui dressaient sur la tête, à la seule pensée de l'éternité malheureuse. — Saint Bernard, sur le point de recevoir sa couronne, tremblait avec sa vertu et ses miracles. Il s'écriait du fond de sa solitude : « O enfer, région cruelle, région de feu, ton souvenir porte l'épouvante dans mon âme [1]. »

[1] O gehennalis regio, ubi ignis ardens, frigus rigens,

Mon Dieu ! sauvez-moi de l'enfer par l'enfer même ; votre miséricorde aime à opérer ces miracles. Mais si vous me refusez les larmes d'une amère pénitence, comment pourrai-je espérer les torrents de délices que vous avez promis à ceux qui pleurent ? Ah ! Seigneur, donnez-moi des larmes, donnez-moi des souffrances, si vous le voulez. Ne m'épargnez pas sur la terre ; mais délivrez-moi du danger où je suis de me perdre pour toute l'éternité : *Hic ure, hic seca.., modo in æternum parcas.* (S. Aug.)

Ier P. *Qu'est-ce que l'enfer ?* On peut distinguer celui du corps et celui de l'âme.

1° Dans les peines du corps, considérez leur universalité, leur violence, leur continuité. — L'enfer est le lieu des tourments. Tous les maux y sont à leur comble. Aux souffrances qui viennent des maladies, qu'on ajoute celles qui sont produites par des causes étrangères : chevalets, ongles de fer, etc. — Quant à leur violence, les saints docteurs nous assurent que le moindre tourment de l'enfer est plus horrible que tout ce que l'on peut souffrir ou imaginer ici-bas. Qu'on médite seulement celui d'un feu, créé tout exprès pour être l'instrument des divines vengeances. — Et ces souffrances, il faut les endurer continuellement, sans le moindre adoucissement... Voilà pour le corps.

2° L'enfer de l'âme est encore plus affreux. — Supplice

vermis immortalis, fœtor intolerabilis..., horribiles facies dæmonum !.. Totus tremo ad hujus regionis memoriam. *Serm. De 5 regionib.*

de l'*imagination*. Elle tourmente le réprouvé par les représentations les plus désolantes sur ce qu'il était, ce qu'il pouvait être dans le ciel, ce qu'il sera éternellement. — Il s'enfonce dans les profondeurs de l'éternité; il entasse millions de siècles sur millions de siècles... — Supplice de la *mémoire*. Que lui rappelle-t-elle? — De l'*intelligence*. Elle lui montre la grandeur de Dieu, sa justice, sa bonté... et le force de reconnaître qu'il a mérité son sort. — De la *volonté*. Il se précipite vers Dieu... Il lui faut Dieu... et Dieu le repousse... Il voudra toujours ce qui ne sera jamais, et ne voudra jamais ce qui sera toujours.

IIe P. *Pour qui l'enfer?* On le mérite pour un seul péché mortel... Qui oserait dire : je n'en ai jamais commis, et je n'en commettrai jamais? — Danger de l'enfer réel pour tous .. Justes, réjouissez-vous, mais sans cesser de craindre. — Saint Paul, saint Augustin ., les plus grands saints ont redouté l'enfer... Ne m'épargnez pas dans ce monde, ô mon Dieu! mais préservez-moi de l'épouvantable enfer.

LXVII. MÉDITATION.

L'enfer. — Personne ne doit le craindre autant que les prêtres.

I. Parce qu'ils y sont très-exposés.
II. Parce que l'enfer des prêtres est plus horrible que celui des autres réprouvés.

Ier P. *Les prêtres sont fort exposés au malheur de se perdre.* On ne demande pas si la réprobation d'un prêtre est possible; le caractère

sacerdotal ne rend point impeccable ; et un prêtre, comme un autre, peut mourir dans l'état du péché. Des douze prêtres consacrés par Jésus-Christ, le premier qui soit mort est tombé dans les flammes éternelles, et cela au moment où s'accomplissait le mystère de notre Rédemption. Judas s'est damné presque dans les bras, et pour ainsi dire tout couvert du sang de Jésus-Christ !.. On parle de dangers particuliers au sacerdoce : du côté du monde, du démon, des fonctions du ministère, des péchés personnels et des péchés d'autrui.

1° Péril de l'enfer pour le prêtre du côté d'un monde corrupteur. Le solitaire échappe aux dangers du siècle en le fuyant ; il faut que le pasteur y demeure pour le combattre. Mais de quelle vigilance, de quelle mortification continuelle n'a-t-il pas besoin, pour conserver la vérité au milieu de tant d'erreurs, la pureté de son âme dans une corruption si universelle ! la santé la plus robuste résiste à peine aux malignes influences d'un air empoisonné.

2° Péril de l'enfer pour le prêtre du côté du démon, qui l'attaque avec plus de fureur et de persévérance. Afin de ravager aisément le troupeau, il commence par frapper le pasteur : *Antiquus hostis caput potiùs quàm membra, duces exercitûs potiùs quàm militum turmam, et pastores libentiùs quàm ovium greges oppugnare conatur*. (S. Laur. Just. *Regim. Præl.* c. 6.

n. 1.) L'orgueil de Satan est à peine flatté de la victoire qu'il remporte en jetant un simple fidèle dans le péché mortel ; mais la chute d'un prêtre qui lui enlevait des âmes !.. Voilà un triomphe qu'il ne croit jamais acheter trop cher. Ne demanda-t-il pas à cribler les apôtres, comme on crible le froment [1] ?

3° Péril de l'enfer pour le prêtre du côté de ses fonctions. Elles exigent de lui une pureté qui rivalise avec celle des anges, puisqu'il doit être toujours disposé à la célébration des saints mystères, à l'administration des sacrements... Il doit réunir les vertus les plus incompatibles en apparence : le sentiment de sa dignité avec l'humilité la plus profonde, le zèle le plus ardent avec une prudence consommée, la douceur avec la fermeté... Ses rapports nécessaires avec les justes et les pécheurs, le soin des malades, la pratique du saint tribunal, le placent tous les jours dans des circonstances délicates, où il n'est que trop facile de faire un faux pas et de se perdre.

4° Péril de l'enfer pour le prêtre du côté de ses propres péchés. Il n'en faut qu'un seul, dès qu'il est grave, pour lui mériter le sort des réprouvés ; et il y a tant de faiblesse dans l'homme qui paraît le plus fort ! les penchants au

[1] Ecce Satanas expetivit vos ut cribraret sicut triticum. *Luc.* 22. 31.

mal sont si entraînants !.. Et ce qui doit redoubler nos alarmes, c'est que des fautes qui ne seraient que légères dans un laïque, peuvent être en nous de véritables crimes, soit à cause de notre caractère divin, de nos lumières.., soit à raison du scandale. Le Concile de Trente est formel : *Levia etiam delicta, quæ in ipsis gravia essent.* (Sess. 22. De reform.)

5° Enfin, péril de l'enfer pour un prêtre du côté des péchés d'autrui, qui lui sont imputés, lorsqu'il ne s'y oppose pas autant qu'il le peut. Le chrétien n'aura presque à répondre que de lui-même ; le prêtre répondra de toutes les âmes au salut desquelles il a dû travailler : *Hoc interest inter unumquemque vestrûm et nos, quod vos penè de vobis solis reddituri estis rationem, nos autem et de nobis et de omnibus vobis.* (S. Aug.) Un prêtre, fût-il orné de toutes les vertus, s'il néglige de corriger les pécheurs ou de les instruire, il sera enveloppé avec eux dans la même condamnation : *Sacerdotes pro populorum iniquitate damnantur, si eos aut ignorantes non erudiant, aut peccantes non arguant.* (S. Isid. Hispal. *l.* 3. *Sentent. c.* 46.)

Voilà sur quoi se fondait saint Jean-Chrysostôme, lorsqu'il prononçait les terribles paroles que méditent souvent les bons prêtres, et que les tièdes ne devraient jamais oublier : *Non temerè dico, sed ut affectus sum et sentio ; non arbitror inter sacerdotes multos esse qui salvi*

fiant; sed multo plures qui pereant, non tam propriis peccatis, quàm alienis quæ non curaverunt. (Hom. 3. in Act. apost.) Mais voici un nouveau sujet de terreur. O mon Dieu ! soutenez-moi dans cette pénible méditation.

IIe P. *L'enfer des prêtres est incomparablement plus horrible que celui des autres réprouvés.* La simple raison démontre que, sous un Dieu juste, une perversité plus inexcusable doit être punie par des châtiments plus sévères. Si l'éclat de la couronne qui brille au ciel sur le front du bon prêtre surpasse la gloire des autres élus, comme la lumière des astres surpasse celle du firmament, suivant la comparaison de l'Esprit saint, une égale différence doit se trouver entre l'enfer du mauvais prêtre et celui du mauvais chrétien. Consultons l'Écriture : *Servus qui cognovit voluntatem domini sui.., et non fecit.., vapulabit multis.* (Luc. 12. 47.) — *Omni cui multum datum est, multum quæretur ab eo* (Ibid.) — *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (Sap. 6. 6.) — *Exiguo conceditur misericordia; potentes autem potenter tormenta patientur.* (Ibid.) Ainsi, l'étendue des lumières et des connaissances, *qui cognovit;* l'excellence, la multitude des dons reçus, *cui multum datum est;* la prééminence du rang, *qui præsunt;* la grandeur de la puissance, *potentes..,* toutes circonstances qui auront augmenté le désordre du péché dans un prêtre.

serviront de base à la justice de Dieu pour en déterminer le châtiment. Partons de là. Connaissait-il la volonté de son maître, celui qui avait le noble emploi de la manifester aux autres? Avait-il beaucoup reçu, celui à qui Dieu lui-même se donnait tous les jours? Était-il dans un rang élevé, celui que révéraient les anges? puissant, celui qui ouvrait le ciel et fermait l'enfer, et à qui le Roi des rois rendait obéissance?

Cela posé, je me représente un prêtre plongé *dans le grand lac de la colère de Dieu,* (Apoc. 14. 19.) confondu dans le hideux amas de tous les pécheurs impénitents. Il est sous les pieds des démons; livré dans toutes les parties de son être à l'action dévorante d'un feu intolérable pour toutes ses victimes, et qui cependant a pour lui des souffrances si particulières, qu'elles lui font envier le sort des autres réprouvés. N'est-il pas juste, en effet, qu'il y ait pour ce grand pécheur des tourments extraordinaires, comme ont été extraordinaires les grâces dont il a fait un si criminel abus? Ne faut-il pas qu'il soit puni plus sévèrement, cet homme placé au centre du christianisme, pour être le prédicateur de ses dogmes, le défenseur de sa morale, le soutien de son culte, et qui n'a pas même été chrétien? Où serait l'équité, si la peine était la même pour les pécheurs vulgaires et pour ceux qui ont couvert d'opprobres

et navré d'amertume la sainte épouse de Jésus-Christ ; profané les sacrements dont ils étaient les ministres, perverti les âmes dont ils étaient les gardiens et les pères, dont ils devaient être les sauveurs ? Voudrait-on que l'iniquité eût ses abîmes, et que la justice de Dieu n'eût pas les siens ? *Il sera rendu à chacun selon ses œuvres.* (Matth. 16. 27.)

Toutefois, le supplice du prêtre réprouvé est beaucoup moins dans le mal qu'il souffre que dans le bien qu'il a perdu : un si beau ciel, un Dieu qui a déployé à ses yeux tant de charmes, un bonheur infini qu'il pouvait si aisément se procurer... Le ciel du bon prêtre qu'il a toujours présent à l'esprit, malgré le chaos immense qui l'en sépare, et pour lequel il forme des vœux si ardents, malgré l'irrévocable arrêt qui l'en exclut, voilà, dit saint Jean-Chrysostôme, un enfer mille fois plus horrible que celui des flammes : *Si quis ponat mille gehennas, nihil est tale dicturus quale est à beatæ illius gloriæ honore propelli.* Séjour délicieux, il vous compare à son affreux cachot ; assemblée triomphante des élus, il compare votre société à celle des monstres qui l'environnent, votre heureuse liberté à ses chaînes brûlantes, vos torrents de délices à ses tortures.. : *Plus torquetur cœlo quàm gehennâ.* (S. Petr. Chrys.) Il a même perdu plus que son ciel ; il a perdu son Dieu. Retirez-vous de moi,

lui a dit le Seigneur ; et aussitôt s'est accomplie la terrible menace : *Abscondam faciem meam ab eo.* (Deut. 31. 17.) Cette peine est aussi grande que Dieu est grand : *Hæc est tanta pœna, quantus ipse.* (S. Aug. *De Civ. Dei.*) Oh ! avec quelle violence une âme qui a vu Dieu, est emportée vers lui, tourmentée par le besoin de s'unir à lui !..

Si du moins ce malheureux prêtre pouvait oublier que c'est lui-même, et lui seul qui s'est privé du ciel, privé de Dieu, et jeté par choix dans ce lieu de tourments ; mais non. Il repasse sans cesse dans sa mémoire les grâces dont il fut comblé, les circonstances favorables dans lesquelles il fut placé. On croit l'entendre qui s'écrie en frémissant de rage : Oui, j'ai voulu me damner ! Je pouvais m'asseoir sur un des premiers trônes du ciel, et me voilà jusqu'au fond de l'enfer ! O moment de la vie, à quoi t'ai-je employé ? Au prix de quelques légers sacrifices, je me procurais une gloire immortelle, des délices sans fin... J'ai mieux aimé me précipiter en enfer ! Je croyais à ce terrible enfer ; j'en menaçais les pécheurs, j'apprenais aux autres ce qu'il fallait faire pour l'éviter... Dieu, les hommes, ma conscience, ma raison et ma foi me pressaient de me précautionner contre un si grand malheur... Ah ! qu'ai-je fait ? Un Dieu est mort pour me préserver de l'enfer, et je suis en enfer ! Tous les jours il se donnait à

moi, m'offrait ses grâces, ses mérites, toutes ses miséricordes, et me voilà pour toujours en enfer ! Oh ! si j'avais encore une de ces heures que j'ai si imprudemment dissipées !.. Hélas ! je n'en ai plus ; elles ne reviendront jamais !

Mais pourquoi aigrir mes douleurs par d'inutiles regrets ? Je n'y veux plus penser. Effacez-vous de mon souvenir, facilités infinies que j'avais de me sauver ; perdez-vous dans un éternel oubli, faveurs inestimables, dont ma vie ne fut qu'un enchaînement ; paradis des élus, cache-moi tes couronnes ; confrères vertueux qui êtes au ciel, et dont les joies égalent mes douleurs, que m'en eût-il coûté pour être ce que vous êtes ? Qu'était-ce que cet argent misérable auquel j'ai eu la folie de m'attacher ? cette fumée d'honneur, ces distinctions frivoles qui ont fait le tourment plus que la jouissance de mon orgueil ? Amis de Dieu, je suis venu en enfer par des voies plus difficiles que celles qui vous ont menés au ciel !.. Mais quoi ! j'y pense donc encore ! j'y pense toujours !.. Désolantes réflexions, vous ne me laisserez donc pas un instant de repos ! Jamais je ne pourrai me distraire, ni de ce que je suis, ni de ce que je pouvais être, ni de ce que je serai toujours !.. Toujours le jouet et la victime des démons, moi qui détruisais leur empire ! Toujours séparé de Dieu, moi qui le portais dans mes mains, dans mon cœur ! Toujours prêtre et

toujours damné !.. O jamais ! ô toujours ! ô enfer éternel ! *Vermis eorum non moritur.* (Marc. 9. 43.)

Colloque avec Jésus mourant. Si la pensée de l'enfer vous a inspiré la généreuse résolution qui fait les saints, allez à l'autel ; vous y recevrez un préservatif assuré contre l'effroyable réprobation : *Ego sum panis vitæ... Hic est panis de cælo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur.* (Joan. 6: 48, 50.)

Ier P. *Les prêtres sont fort exposés au malheur de se perdre.* Dangers particuliers au sacerdoce. — Du côté d'un monde corrupteur. — Du côté du démon, qui attaque le prêtre avec plus de fureur. — Du côté de ses fonctions qui exigent tant de pureté. — Du côté de ses propres péchés. — Du côté des péchés d'autrui qui lui sont imputés.

IIe P. *L'enfer des prêtres est incomparablement plus horrible que celui des autres réprouvés.* La raison le démontre : sous un Dieu juste, une perversité plus inexcusable doit être punie par des châtiments plus sévères. La foi l'enseigne clairement : *Servus qui cognovit voluntatem Domini sui et non fecit.. vapulabit multis. — Cui multum datum est, multum quæretur ab eo. — Judicium durissimum his qui præsunt fiet. — Potentes potenter tormenta patientur.*

Le supplice du prêtre réprouvé consiste beaucoup moins dans le mal qu'il souffre que dans le bien qu'il a perdu. Un si beau ciel lui était réservé !.. L'enfer des enfers est pour lui la pensée toujours présente que c'est par son choix qu'il s'est jeté dans cet abime.

LXVIII. MÉDITATION.

L'enfer. — Application des sens.

Application de la vue. Figurez-vous que Dieu, dans sa miséricorde, vous favorise d'une vision semblable à celle qui fit sur sainte Thérèse une impression si décisive. Votre bon ange vous introduit dans la vaste et sombre demeure des réprouvés ; vous ne voyez pas seulement l'enfer en général, mais vous apercevez la place qui vous y est destinée, si vous ne triomphez de tel penchant qui compromet votre salut.

L'enfer est une région ténébreuse, éternellement couverte des ombres de la mort : *Terram tenebrosam, et opertam mortis caligine.* (Job. 10. 21.) Jamais un rayon de lumière ne pénétrera dans ce séjour d'horreur, *Ubi... sempiternus horror inhabitat.* (Ibid.) Il faut bien que la profonde obscurité de l'enfer soit un des grands supplices du réprouvé, puisque l'Écriture en parle si souvent. Le Sage nous représente les Égyptiens plongés dans une longue nuit, liés dans leurs maisons par une chaîne de ténèbres. Ce qu'ils ne faisaient qu'entrevoir rendait plus horrible ce qu'ils craignaient : *Monstrorum exagitabantur timore.* (Sap. 17. 14.) Ces ténèbres, cependant, n'étaient qu'une faible image de

celles de l'enfer, d'où elles étaient sorties [1].. Regardez tous ces fantômes dont l'aspect est si affreux, ces monstres menaçants.. ; regardez ces âmes enfermées dans des corps de feu.., ces démons qui mettent tant d'acharnement à tourmenter leurs victimes...

Application de l'ouïe. Entendez les plaintes et les gémissements de ces innombrables réprouvés, leurs cris de désespoir, leurs rugissements.., leurs blasphèmes contre Dieu, leurs imprécations contre eux-mêmes... Avec quelle fureur ils invoquent la mort! et la mort ne vient point... Entendez le bruit du tonnerre, le pétillement des flammes, et l'épouvantable parole dont retentissent les voûtes de l'enfer : Éternité! Éternité! Entendez le mauvais riche demander une goutte d'eau, et la triste réponse qui lui est faite. Saint Jean, dans l'Apocalypse, vit l'assemblée des Saints, dont le plaisir était de chanter les louanges du Seigneur; mais il vit aussi les réprouvés, dont toute l'occupation était de blasphémer. Dans l'excès de leur douleur, dit-il, ils se rongent la langue : *Commanducaverunt linguas suas præ dolore.* (Apoc. 16. 10.) Et leur langue ainsi rongée renaît toujours pour de nouveaux blasphèmes...

Entendez, coupable pasteur, les sanglants reproches que vous adressent ces pécheurs, qui

[1] Sap. 17. 13.

n'attendaient qu'une prévenance de votre part pour se réconcilier avec Dieu ; ces paroissiens sans instruction, à qui vous avez refusé le pain de la parole ; ces âmes faibles que vous avez scandalisées, et qui vous imputent leur malheur... Entendez les railleries des libertins que vous avez repris, ou peut-être que vous n'avez pas osé reprendre dans leurs désordres... Entendez les insultes des démons qui se moquent de vos larmes et de vos souffrances, comme les bourreaux se moquaient des martyrs : « Marchez, enveloppé de vos flammes, de ces flammes que vous avez allumées vous-même : *Ambulate accincti flammis vestris quas accendistis :* elles sont à vous, tous vos tourments sont à vous ; vous avez voulu la malédiction, elle est venue. »

Application de l'odorat. Imaginez-vous que vous êtes suffoqué par cette odeur de soufre embrasé, qui s'échappe du puits de l'abîme : *Pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure ;* (Apoc. 21. 8.) par l'horrible infection de tant de cadavres, qui conservent dans l'enfer toute la corruption du tombeau : *De cadaveribus eorum ascendet fœtor.* (Is. 34. 3.)

Application du goût. Quelle est la faim des réprouvés ? C'est une rage : *Famem patientur ut canes.* (Ps. 58. 7.) Elle les contraint de dévorer leur propre chair : *Unusquisque carnem brachii sui vorabit.* (Is. 9. 20.) Et dans la soif qui les

consume, quel est leur rafraîchissement? Dieu leur a préparé un breuvage qu'il tient caché et comme scellé dans les trésors de sa colère : *Nonne hæc condita sunt apud me et signata in thesauris meis?* (Deut. 32. 34.) C'est le fiel des dragons et le mortel venin des aspics : *Fel draconum vinum eorum, et venenum aspidum insanabile.* (Ibid.) Je le vois, ce Dieu terrible : la coupe de ses vengeances est dans sa main; il y a mélangé le vin de son indignation : *Calix in manu Domini vini meri plenus misto.* (Ps. 74. 9.) Il la penche d'un côté et de l'autre : *Inclinavit ex hoc in hoc,* forçant tous les réprouvés d'y boire ; buvez, pécheurs, la coupe n'est pas vide : *Verumtamen fæx ejus non est exinanita ; bibent omnes peccatores terræ.* (Ibid.)

Goûtez aussi spirituellement tout ce qu'il y a d'amertume dans les larmes.., dans les regrets.., dans les remords.., dans le désespoir, surtout quand le réprouvé est un prêtre. Il a tout perdu.., tout perdu par sa faute.. ; il s'est damné pour des riens.. ; son malheur est irréparable.

Application du toucher. Représentez-vous ces martyrs, dont les corps en feu servaient de flambeaux au féroce Néron ; ou votre propre corps, environné de flammes dévorantes comme d'un vêtement. Approchez seulement votre main de ce feu de l'enfer, dont le nôtre est à peine l'image.. ; que vous en semble?

Pourriez-vous habiter dans ces brasiers, je ne dis pas éternellement, mais pendant quelques heures?.. Répondez à Dieu, qui vous le demande par son prophète : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Quis habitabit ex vobis cum ardoribus sempiternis?* (Is. 33. 14.)

Pour fruit de cette méditation, prenons le parti que prirent les enfants d'Israël, lorsqu'ils virent la terre s'entr'ouvrir sous les pieds de Coré, Dathan et Abiron, profanateurs du premier sacerdoce : « Fuyons, » se dirent-ils les uns aux autres, en entendant les cris de ceux qui périssaient; « fuyons, pour n'être pas enveloppés dans le châtiment des coupables : » *Omnis Israel qui stabat per gyrum, fugit ad clamorem pereuntium, dicens : Ne fortè et nos terra deglutiat.* (Num. 16. 34.) Nous aussi, tournons à notre salut le malheur de tant d'autres qui se sont perdus dans notre saint état. Fuyons la vie tiède et sensuelle avec ses illusions..; fuyons au pied de l'autel, où nous immolons l'adorable victime; dans les bras, dans le cœur de Jésus-Christ... Arrachons à l'enfer le plus de victimes que nous pourrons, et ne cessons de bénir Dieu de nous en avoir préservés nous-mêmes; car nous devons tous le reconnaître : *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* (Thren. 3. 22.)

Ier P. *Application de la vue.* L'enfer est une région de ténèbres, éternellement couverte des ombres de la mort... Qu'y voit-on ? Des fantômes affreux, des monstres menaçants, d'horribles démons ! Leur vue, au jugement des saints, sera un des plus grands supplices de l'enfer...

IIe P. *Application de l'ouïe.* Entendez les gémissements, les hurlements de ces innombrables réprouvés, leurs blasphèmes, leurs imprécations... Entendez le mauvais riche demander une goutte d'eau, et la triste réponse qui lui est faite.., les sanglants reproches des âmes faibles que vous avez scandalisées, les dérisions des impies... les insultes des démons qui se moquent de vos larmes.

IIIe P. *Application de l'odorat.* Quelle infection ? Quelle suffocation ? *Une puanteur horrible*, dit Isaïe, *s'élèvera de cet amas de cadavres.*

IVe P. *Application du goût.* La faim des réprouvés est une rage ; et qu'ont-ils pour se rassasier ?.. Ils ont pour breuvage le fiel des dragons, le venin des aspics. Oh ! qu'il y a d'amertume dans leurs larmes, dans leurs regrets, dans leur désespoir !

Ve P. *Application du toucher.* Approchez votre main de ce feu de l'enfer, dont le nôtre est à peine l'image... Ah ! Seigneur, s'il faut que nous brûlions, que ce soit du feu de votre amour ! Achevez l'œuvre de votre miséricorde ; sans elle nous serions déjà dans l'enfer.

SECTION QUATRIÈME.

Le retour à Dieu. — Touchants effets de la miséricorde, surtout dans l'absolution sacramentelle. — Dignes fruits de pénitence.

LXIX. MÉDITATION.

Le retour de l'enfant prodigue.

Après les méditations qui précèdent, l'âme a besoin de se reposer sur des vérités consolantes. Fixons nos regards sur le tableau de la divine miséricorde, tracé par le Sauveur lui-même dans la parabole du fils prodigue ; nous l'appliquerons aux prêtres. Cette parabole a trois parties bien distinctes : le départ, les égarements, le retour. Les deux premières n'entrent point ici dans notre sujet ; nous nous bornerons à la dernière, et nous y remarquerons trois choses :

I. La sagesse du prodigue, rentré en lui-même, dans les réflexions qu'il fait.
II. Son courage dans la résolution qu'il prend et qu'il exécute.
III. Son bonheur dans l'accueil qu'il reçoit.

Ier P. *Sagesse du prodigue dans les réflexions qu'il fait.* La première démarche de la grâce dans la conversion d'un pécheur, est de le mettre en regard de lui-même. Elle lui découvre la

profondeur de l'abîme où il est tombé, et lui inspire le désir d'en sortir. Le prodigue *rentre en lui-même*... Hélas ! il n'y était plus depuis longtemps ; jusqu'où ne l'avaient pas égaré ses passions ?.. Il y rentre, *in se reversus*. Une lumière vive dissipe ses ténèbres ; l'illusion cesse. Il voit les choses ce qu'elles sont ; il ne s'exagère plus la valeur des satisfactions criminelles qu'il a tant désirées. « Oh! où suis-je et qu'ai-je fait? » se dit-il à lui-même. « Que signifient ces vêtements en lambeaux, cette occupation, cette faim ?.. Que sont devenues mes richesses, ma liberté, ma conscience, mon honneur ?.. Maison paternelle, ne te reverrai-je jamais? Qu'ils sont loin de moi, ces beaux jours où, n'ayant rien à me reprocher, je n'avais rien à craindre !.. Des animaux immondes, voilà ma société ; l'esclavage le plus dur, voilà ma condition ; languir dans la misère, voilà mon sort !.. Combien j'envie le vôtre, serviteurs de mon père ! Sa bonté prévient vos demandes, vous avez tout en abondance dans sa maison, et moi, son fils, je meurs de faim : *Ego autem hic fame pereo.* » (Luc. 15. 17.)

La grâce prépare ainsi le retour d'une âme égarée : elle l'éclaire. Elle dit à ce pasteur, placé dans une paroisse, comme le premier homme dans le paradis terrestre, pour la cultiver dans la paix et l'innocence, comme lui prévenu des bénédictions du Seigneur, ingrat

comme lui : « Pauvre Adam, où es-tu? *Ubi es?* (Gen. 3. 9.) Elle répand une lumière effrayante sur la conduite si peu sacerdotale de ce ministre des autels, et l'oblige à se rappeler de quelle élévation il est tombé : *Memor esto undè excideris.* (Apoc. 2. 5.) Elle retrace à son souvenir l'époque de son ordination et les premiers temps de son sacerdoce... Alors, il était si heureux! De quelles délices son âme était remplie dans la célébration des saints mystères, dans l'accomplissement de tous ses devoirs!.. Être appelé l'homme de Dieu, servir d'instrument à sa miséricorde ; tous les soirs, pouvoir se reposer sur cette pensée : Aujourd'hui j'ai consolé des affligés, réconcilié des pécheurs.. ; les œuvres de la charité ont rempli tous mes instants!

Ah! qu'il est maintenant différent de lui-même! Autrefois, vainqueur du démon, il lui arrachait des victimes : aujourd'hui, son plus malheureux esclave, il gémit dans ses fers. Autrefois il élevait les âmes jusqu'à la vie de Dieu, et lui-même aujourd'hui, quelle est sa vie? *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Abreuvé d'amertumes, déchiré de remords, il peut dire comme le prodigue : « *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus ; ego autem hic fame pereo!* De bons habitants de ma paroisse ont la conscience en paix, trouvent de saints plaisirs dans les pratiques religieuses, à la sainte table:

rien ne leur manque dans la maison de Dieu, dont ils sont les serviteurs ; et moi, qu'il a élevé au rang de ses amis, qu'il a établi dispensateur de ses mystères, hélas ! *je meurs de faim !* » O prêtre prévaricateur, rentrez en vous-même, retournez à votre cœur : *Redite, prœvaricatores, ad cor ;* (Is. 46. 8.) donnez suite à ces salutaires pensées, et bientôt aux sages réflexions succéderont les saintes résolutions.

II[e] P. *Courage du prodigue dans le parti qu'il prend.* Honteux du passé, effrayé de l'avenir, il s'arme de générosité et se détermine à réparer ses torts. *Surgam, et ibo ad patrem meum, et dicam ei : Pater, peccavi in cœlum et coram te ; jam non sum dignus vocari filius tuus ; fac me sicut unum de mercenariis tuis. Et surgens venit ad patrem suum.*

Voilà le modèle du pécheur pénitent. Au lieu de s'abandonner au stupide découragement, il prend confiance ; mais sa confiance n'ôte rien à son humilité. *Surgam ;* s'il y a de la honte à tomber, il y a de la gloire à se relever. — Mais où irez-vous, pauvre jeune homme ? Qui voudra s'intéresser à votre sort ? — *Ibo ad patrem meum ;* tant qu'il me reste un père dont la tendresse m'est si connue, il me reste une ressource assurée. Il est vrai, j'ai porté loin l'ingratitude à son égard ; mais si j'ai été un fils dénaturé, il est toujours bon père. — Et que lui direz-vous ? — *Dicam ei : Pater ;* ce seul

mot remuera ses entrailles. Si les sanglots m'empêchent de parler, mes larmes lui parleront pour moi ; mais si je puis maîtriser mon émotion, je lui ferai l'aveu de tous mes crimes. J'ai été audacieux pécheur, je ne serai pas timide pénitent. Je lui dirai : J'ai péché contre le ciel, témoin de mes désordres ; mais j'ai aussi péché contre vous, ô le meilleur des pères !

Jam non sum dignus vocari filius tuus. Il a rendu justice à la bonté de son père en espérant de lui son pardon ; il se rend justice à lui-même en s'humiliant. Il ne réclame pas les prérogatives du fils, il en est trop indigne ; ce sera bien assez pour lui d'être admis au rang des mercenaires : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Enfin, il ne s'arrête pas à de vains désirs : ce qu'il a résolu, il l'exécute, et sans aucun délai. Il a dit : *Je me lèverai*, et déjà il est debout ; *j'irai trouver mon père,* et déjà il a quitté son vil troupeau, il se dirige vers le toit paternel : *Et surgens venit ad patrem.*

O prêtre, qui avez oublié le sacerdoce, marchez par cette voie. Confondez-vous d'abord ; l'humilité vous rapprochera de Dieu autant que l'orgueil vous en a éloigné. La vraie pénitence enfante le mépris de soi-même. Dieu ne se défend pas de ses attraits : *Humili homini se inclinat.* (Imit. l. 2. c. 2.) Si vous vous abaissez devant lui, comptez sur sa miséricorde. Plus

vous êtes indigne d'un si bon père, plus vous exciterez sa compassion. Il sera propice à votre péché, précisément parce qu'il est grand : *Propitiaberis peccato meo : multum est enim.* Ps. 24. 11. Écoutez des paroles toutes pleines de son esprit.

Quantumvis multa atque enormia fuerint peccata tua, nunquàm de veniâ desperaveris. Corruisti? Surge, converte te ad medicum animæ tuæ; et viscera pietatis ejus tibi patebunt. Iterùm corruisti? Iterùm surge, geme, clama; et miseratio Redemptoris tui te suscipiet. Corruisti tertiò, et quartò, et sæpiùs? Surge rursùm, plange, suspira, humiliare; et Deus non te deseret. Nunquàm despexit, neque despiciet unquàm cor contritum, nunquàm rejecit, neque rejiciet unquàm confugientes ad se per veram pœnitentiam. Si non desinis surgere, ille non desinet te excipere. Etiamsi, post innumera gratiæ beneficia accepta, Deum (quod absit!) abnegaveris, et ejus sacramenta pedibus conculcaveris, agnosce humiliter culpam, detestare facinus, animo propone non ampliùs peccare, firmiter statue meliùs vivere, et de veniâ securus esto; neque enim tua malitia aut infirmitas tanta esse potest, ut misericordiam Dei superet, quæ modum et terminos non novit. (Ludov. Blos. *Cap.* 1. *de veniâ, etc.*)

IIIe P. *Bonheur du prodigue dans l'accueil qu'il reçoit.* Dieu a voulu nous montrer son

propre cœur dans la troisième partie de cette parabole, comme dans les deux premières il nous a montré le nôtre. Le bon père avait-il oublié son fils? Il y pensait sans cesse. Comment put-il le reconnaître, lorsqu'il l'aperçut de loin dans le triste état où l'avaient réduit le crime et la misère? Comment en le voyant ne s'éleva-t-il en lui aucun mouvement d'indignation? Comment oublia-t-il si promptement tous ses désordres pour ne penser qu'à son malheur?.. Ce sont là les secrets de l'amour paternel.

Cùm adhùc longè esset, vidit illum pater ipsius, et misericordiâ motus est. O mon Dieu, que j'étais loin de vous, et par quelles prévarications j'avais défiguré en moi votre image, lorsque vous m'avez fait sentir que vous pensiez toujours à moi, que vous me reconnaissiez encore! Et quand je devais m'attendre à porter le poids de vos vengeances, je ne trouve en vous que la pitié la plus tendre : *Misericordiâ motus est.*

Mais quel ravissant spectacle j'ai ici à contempler! Le père n'attend pas son fils : il court, il s'élance vers cet autre lui-même ; il se jette dans ses bras, s'attache à son cou, et par ses vives caresses et par ses larmes, il soulage son cœur oppressé de tendresse et de joie : *Et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum.* Un accueil si doux et si peu mérité redouble les regrets du coupable. Il veut faire

l'humble aveu, dont l'expression est déjà dans tous ses traits; mais son père l'interrompt, et s'adressant à ses serviteurs : « Hâtez-vous, » leur dit-il, « de donner à mon fils la robe première dont j'aimais à le voir revêtu ; mettez à son doigt l'anneau, à ses pieds la chaussure honorable qu'il portait dans ma maison ; préparez un festin, réjouissons-nous, et que tous ceux qui m'aiment s'associent à mon bonheur : mon fils était mort, il est ressuscité ; il était perdu, et je l'ai retrouvé. »

Prêtre repentant, ne craignez point les reproches d'un Dieu qui désirait tant votre retour ; il vous rendra son amitié, et avec elle tous vos droits, tous les biens que vous aviez perdus en l'offensant. Le fils aîné, revenu des champs, se plaint et s'afflige. Non, prêtres toujours fidèles, ne soyez point jaloux. On ne vous ôte rien, ni de vos mérites, ni de l'amour de votre Dieu. Votre frère esclave devient roi, mais sans vous détrôner ; on l'enrichit, mais vous ne perdez rien Il fallait se réjouir, parce que votre frère était mort, et le voilà ressuscité : *Adducite vitulum saginatum, et occidite ; et manducemus, et epulemur...* Prêtre réconcilié, montez à l'autel. Immolez vous-même l'Agneau sans tache, nourrissez-vous de sa substance divine, et célébrez un festin à la joie duquel participeront tous les justes de la terre et tous les anges du ciel.

Dites à Jésus-Christ tout ce que vous inspireront le repentir, l'amour et la reconnaissance. *Anima Christi.*

Ier P. *Sagesse du prodigue dans les réflexions qu'il fait.* La grâce lui découvre la profondeur de l'abime où il est tombé... Il rentre en lui-même ; l'illusion se dissipe. Il se rappelle son bonheur passé et compare son triste sort avec celui des serviteurs de son père. Bientôt aux sages réflexions succèdent les saintes résolutions.

IIe P. *Courage du prodigue dans le parti qu'il prend.* Honteux du passé, effrayé de l'avenir, il s'arme de générosité, et se détermine à retourner vers son père, encouragé par le souvenir de sa bonté. Ce qu'il a résolu, il l'exécute sans délai. Confiance et humilité, deux caractères de la véritable pénitence. Celui que j'ai offensé est un Dieu trois fois saint, mais il est un père mille fois bon. — Confondez-vous d'abord ; l'humilité vous rapprochera de Dieu autant que l'orgueil vous en a éloigné. Plus vous êtes indigne d'un si bon père, plus vous exciterez sa compassion. Il vous sera d'autant plus propice que votre péché est plus grand.

IIIe P. *Bonheur du prodigue dans l'accueil qui lui est fait.* Le père n'avait pas oublié son fils. Il l'aperçoit de loin et il le reconnait... Il ne l'attend pas, il court au devant de lui, se jette dans ses bras, s'attache à son cou, lui prodigue les plus tendres caresses. Sans lui permettre d'achever tout l'aveu de ses fautes, il ordonne un festin et veut que sa maison partage son bonheur. Qu'il est doux de penser que c'est Dieu lui-même qui s'est peint sous des traits si touchants, et que le retour d'un pécheur est un sujet de joie pour les anges du ciel!

LXX. MÉDITATION.

Trois touchants effets de la divine miséricorde à l'égard des pécheurs.

I. Elle les attend avec patience.
II. Elle les recherche avec sollicitude.
III. Elle les reçoit avec joie.

Nous devrons plus tard considérer, comme prêtres, cette conduite du Seigneur envers les âmes égarées, et y chercher le modèle de notre zèle. Nous la méditons aujourd'hui comme pécheurs et pour notre propre consolation.

Ier P. *Dieu attend le pécheur avec patience.* Pour concevoir tout ce qu'il y a de miséricorde dans cette longanimité, il faut ne pas perdre de vue ce que c'est que le péché, la haine que Dieu lui porte, et les raisons qui semblent l'obliger à le punir sans délai.

Que fait l'homme quand il se révolte contre Dieu par le péché mortel? *Tetendit adversùs Deum manum suam, et contrà Omnipotentem roboratus est. Cucurrit adversùs eum erecto collo.* (Job. 15. 25, 26.) — *Dixerunt Deo : Recede à nobis... Quis est omnipotens ut serviamus ei?* Ibid. 21. 14, 15.) — *Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* (Hebr. 6. 6. Quelle audace! quelle insolence! quelle fureur impie et sacrilége! Et

ces vases de colère, qui méritaient à tant de titres d'être brisés, le Dieu patient les souffre des cinquante et soixante ans! *Sustinuit in multâ patientiâ vasa iræ apta in interitum.* (Rom. 9. 22.) Il nourrit ces pécheurs, les porte dans son sein, les comble de bienfaits. Peu s'en faut que les justes n'en soient scandalisés; ils s'en plaignent à lui-même : *Mei autem penè moti sunt pedes.., quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns.* (Ps. 72. 2, 3.) — *Exurge, quarè obdormis, Domine?* (Ps. 43. 23.) Les méchants abusent d'une bonté que leur mauvais cœur ne peut comprendre, et ils se glorifient de leurs attentats contre le ciel : *Usquequo peccatores, Domine, usquequo peccatores gloriabuntur?* (Ps. 93. 3.) Ils veulent se persuader qu'un Dieu qui n'éclate pas contre leurs crimes, est un Dieu qui ne les voit pas : *Et dixerunt : Quomodò scit Deus, et si est scientia in excelso?* (Ps. 72. 11.) Mais quoi! Est-ce dans le Seigneur impuissance de se venger? D'un regard il fait trembler la terre [1]. Est-ce indifférence aux outrages qu'il reçoit? Il hait nécessairement, infiniment, le péché; il ne le trouve assez puni que dans l'enfer, assez pleuré que par les larmes d'un Dieu, assez réparé que par la mort d'un Dieu.

Or, dans un Dieu si ennemi du péché, tant

[1] Ps. 103. 32.

de constance à supporter le pécheur, quel prodige de miséricorde! *Expectat... ut misereatur vestri.* (Is. 30. 18.) — *Patienter agit propter vos, nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti.* (II. Petr. 3. 9.) — *Dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam.* (Sap. 11. 24.) Voilà ce qui retient son bras, et l'empêche de laisser agir contre ceux qui l'offensent les ministres qui s'offrent à servir sa colère. Car, si les serviteurs du père de famille sollicitent de lui la permission d'arracher l'ivraie que l'homme ennemi a semée dans son champ : *Vis? Imus et colligimus ea,* toutes les créatures, dit saint Grégoire, demandent à Dieu la permission de venger sa gloire outragée par le pécheur. « Le voulez-vous, Seigneur? dit le soleil, je brûlerai cet homme ingrat dans les feux dont je l'éclaire; et moi, dit la terre, j'ouvrirai des abîmes sous ses pieds; et moi, dit l'enfer, moi qui n'existe que pour punir les pécheurs, je les livrerai à mes supplices éternels... » A tant de voix qui crient vengeance, Dieu répond : Attendez : « *Sinite utraque crescere.* Il est vrai, je m'épargnerais bien des insultes en frappant des impies que ma bonté n'attendrit pas; mais il m'en coûte de les perdre! ah! plutôt, qu'ils reviennent à moi et qu'ils vivent! *Nolo mortem impii, sed ut convertatur... et vivat.* » (Ezech. 33. 11.) Ces délais, cette patience, cet amour ne sont-ils pas eux-mêmes un puissant

motif de retour au Seigneur? *Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœniteamus, et indulgentiam ejus fusis lacrymis postulemus.* (Judith. 8. 14.)

IIe P. *Dieu recherche le pécheur avec sollicitude.* Dans l'ordre des choses humaines, s'il s'agit de réconciliation, c'est au coupable de faire les premières démarches ; dans l'ordre du salut, l'homme est le coupable, Dieu est l'offensé ; c'est Dieu cependant qui recherche l'homme. Lorsqu'il devrait faire des miracles de rigueur pour nous punir, il fait des miracles de clémence pour nous sauver. Nous l'avons fui malgré la voix de sa grâce, il nous rappelle par la voix de notre conscience. Il nous trouble, il nous inquiète, il nous met devant les yeux tout ce qui est capable de nous toucher : incertitude de la mort, peines de l'autre vie, ses bienfaits, sa justice, sa bonté... Il nous poursuit avec sollicitude, faisant naître des circonstances favorables... Hélas ! s'il ne nous prévenait ainsi, que deviendrions-nous? Forts comme des frénétiques pour nous arracher de ses bras, nous sommes plus faibles que des enfants quand il est question de retourner à lui. Il faut que nous lui disions avec David : « Je me suis égaré, ô mon Dieu, je me suis perdu ; cherchez votre pauvre serviteur[1]. » Il le fait ; et avec une telle

[1] Ps. 118. 176.

ardeur qu'il semble craindre que nous ne puissions le comprendre.

Pour nous l'expliquer, il multiplie les paraboles. C'est un berger qui laisse tout son troupeau dans le désert pour aller à la recherche d'une brebis fugitive. Où est-elle ? arrivera-t-il à temps pour la sauver?.. Son amour s'alarme; il court, il gravit les rochers, traverse les torrents.. ; il ne se donnera aucun repos avant qu'elle soit rentrée dans le bercail : *Donec inveniat eam.* (Luc. 15. 4.) Brebis imprudente et volage, elle n'a suivi que son instinct; elle s'est arrêtée à un brin d'herbe, à un rien; et d'un rien à un autre, elle s'est éloignée, elle s'est perdue. Voilà bien notre image, Seigneur, quand nous nous égarons; mais qu'il nous est doux de trouver la vôtre, tracée par vous-même, dans ce tendre et généreux pasteur! C'est ainsi que l'Écriture vous représente, tantôt épuisé de forces, après avoir marché par des voies difficiles : *Fatigatus ex itinere;* (Joan. 4. 6.) tantôt dévoré par la soif, c'est le désir de nous sauver qui vous consume : *Da mihi bibere;* (Ibid.) tantôt ému de la plus vive compassion : *Misericordiâ motus;* (Luc. 7. 13.) tantôt enfin tout baigné de vos pleurs, à la vue de nos misères et des malheurs qui nous menacent : *Videns civitatem, flevit super illam.* (Luc. 19. 41.)

Après la parabole du berger, le Sauveur en

ajoute une seconde, qui sera suivie d'une troisième, toujours pour animer notre espérance en son infinie miséricorde. Une femme qui avait dix pièces d'argent, s'aperçoit qu'il lui en manque une : aussitôt elle allume sa lampe, et remue tout dans sa maison ; il faut à tout prix qu'elle la retrouve[1]. On dirait, ô mon Dieu, que nous sommes nécessaires à votre bonheur, et que vous comptez pour peu de chose ce que vous possédez, tant vous êtes préoccupé du soin de recouvrer ce que vous avez perdu.

III[e] P. *Dieu reçoit avec joie le pécheur qui revient à lui.* Qu'on se rappelle l'accueil fait à l'enfant prodigue, le festin et les réjouissances qui célèbrent son retour. Si je l'avais vu à table à côté de son père, lequel, du père ou du fils, m'aurait paru le plus satisfait ? Et le berger, quand il a retrouvé sa brebis, avec quel air triomphant il la charge sur ses épaules : *Imponit in humeros suos gaudens !* Dès qu'il est arrivé dans sa maison, la joie déborde de son cœur, il a besoin de la partager, et appelant ses amis et ses voisins : « Félicitez-moi, » leur dit-il, « j'ai trouvé ma brebis[2] ! » O Dieu, toute l'étendue de votre miséricorde se montre ici à découvert au pécheur pénitent. Si nos crimes

[1] Accendit lucernam, et everrit domum, et quærit diligenter donec inveniat. *Luc.* 15. 8.

[2] Ibid. 6.

vous fatiguent[1], notre âme est pour vous un doux fardeau, quand elle s'appuie sur vos promesses, et se repose avec confiance sur l'amour d'un si bon père.

Mais si c'est avec joie que Dieu reçoit la brebis égarée, pourquoi le pécheur repentant craindrait-il d'être, ou rejeté dans son retour, ou abandonné dans ses faiblesses? Dieu m'aima quand je le persécutais, me haïra-t-il quand je lui rapporte un cœur contrit et humilié? Il me rechercha quand je le fuyais, me repoussera-t-il quand je me jette dans ses bras?

Congratulamini mihi, quia inveni ovem meam quæ perierat; tels sont les transports de son amour. Un heureux de plus est pour lui comme un surcroît de bonheur. Quand il peut verser les délices de la paix dans une âme tourmentée par les remords, anges saints, glorieux élus, il demande vos félicitations: *Congratulamini mihi;* il veut qu'il y ait fête au ciel: *Dico vobis, gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* Luc. 15. 10. Mais si le pécheur converti est un prêtre, oh! combien la joie de cette fête est plus vive! Amis de Dieu, il ne s'agit plus pour vous de célébrer une victime arrachée à l'enfer; célébrez tout l'empire de Satan troublé, ses projets de mort sur tout un peuple heureusement dé-

[1] Laboravi sustinens. *Is.* 1. 14.

joués, la piété revenue dans une paroisse, peut-être tout un troupeau sauvé dans la personne de son pasteur !.. O sainte pénitence, que de motifs pour t'embrasser !

Ier P. *Dieu attend le pécheur avec patience.* Dieu, qui hait tant le péché, et qui a tant de raisons pour le punir sans délai ! — Que fait l'homme quand il se révolte contre le Seigneur ? Quelle audace ? Quelle insolence ? Quelle ingratitude ? Et Dieu le supporte pendant longtemps !.. Il nourrit ces ingrats, il les porte dans son sein... Est-ce impuissance à se venger ? Est-ce indifférence à l'outrage ?.. C'est miracle de bonté. Toutes les créatures lui demandent la permission de punir le péché... Il les retient ; il attend que le pécheur lui donne lieu de pardonner...

IIe P. *Dieu recherche le pécheur avec sollicitude.* Il est dans l'ordre que celui qui a offensé fasse les premières démarches de réconciliation... Dieu, si indignement outragé par l'homme, fait des prodiges de miséricorde pour le rappeler et le sauver. . Hélas ! s'il ne nous prévenait, que deviendrions-nous ? Il faut que nous lui disions : « Je me suis égaré, ô mon Dieu, cherchez votre pauvre serviteur. » — C'est un berger qui laisse tout son troupeau dans le désert pour courir après la brebis fugitive ; arrivera-t-il à temps... C'est une femme qui avait perdu une drachme.. ; elle allume sa lampe, remue tout dans sa maison ; il faut à tout prix qu'elle la retrouve... On dirait, ô mon Dieu, que la perte d'une âme est pour vous la perte d'un royaume.

IIIe P. *Dieu reçoit avec joie le pecheur qui revient à lui.* Comment l'enfant prodigue est-il accueilli par son père ? Et le berger qui a retrouvé sa brebis, avec quel air triomphant il la rapporte au bercail ? La joie dé-

borde de son cœur, il provoque les félicitations de ses amis. On dirait qu'un heureux de plus, est pour Dieu un surcroît de bonheur.

LXXI. MÉDITATION.

Le sacrement de Pénitence. — Miséricorde que Dieu exerce dans l'absolution sacramentelle.

Pour en prendre une idée juste, il est utile d'opposer la miséricorde à la justice, les consolants effets de la sentence d'absolution aux effets terribles de la sentence de réprobation. On suppose deux personnes également coupables. Elles ont commis les mêmes péchés mortels et en même nombre. Toutes deux ont la simple attrition. L'une meurt subitement dans cet état, elle est condamnée ; l'autre reçoit l'absolution, elle est justifiée. A l'un de ces pécheurs il est dit : *Retirez-vous de moi, maudit, allez au feu éternel ;* à l'autre : *Je vous absous de vos péchés.* Le malheur du premier fait vivement ressortir le bonheur du second.

Ier P. *Le péché rendu irrémissible par la sentence de réprobation, et remis par la sentence d'absolution.* Au jugement de la justice, la malédiction de Dieu, comme une chaîne de fer, lie pour toujours le pécheur à son péché ; les voilà

désormais inséparables : jamais rien ne pourra ni détruire le péché, ni délivrer le pécheur. Par un effet contraire, la sentence d'absolution est à peine prononcée dans les conditions voulues, que la chaîne est brisée, le pécheur délié : *Ego te absolvo,* le péché anéanti... Que cette parole est douce à méditer pour un prêtre qui s'est écarté de son devoir , sans oublier ce que c'est que le péché, principalement celui des prêtres !

Tout à l'heure j'étais au fond de l'abîme, accablé sous le poids de fautes énormes, hélas ! et en quel nombre ! Je me suis confessé le cœur contrit, au moins de cette imparfaite contrition dont l'infinie bonté se contente , quand elle est jointe au sacrement.. ; me voilà réconcilié avec Dieu et avec moi-même. Mes péchés sont remis ; ils cessent d'appeler sur ma tête d'effroyables vengeances , car ils n'existent plus. « A cause de moi, » dit le Seigneur, « à cause de la gloire que je trouve à pardonner, moi-même j'effacerai tes iniquités ; je n'y penserai plus : *Ego sum, ego sum ipse qui deleo iniquitates tuas propter me , et peccatorum tuorum non recordabor.* » (Is. 43. 25.)

Saint Cyprien appelle la confession *Anticipatum Christi judicium.* Absous par le prêtre, je le suis par Jésus-Christ ; et lorsqu'il viendra me juger dans sa justice , il ne se souviendra plus des fautes qu'il m'aura pardonnées dans sa mi-

séricorde : *Veniet immemor iniquitatum nostrarum.* (S. Bern. *Serm. Dominic.* 1. *post Epiph.*) Saint Thomas veut que le silence absolu auquel le confesseur est obligé, fasse partie du sacrement, parce qu'il signifie, dit-il, une grâce qui lui est propre ; quelle est cette grâce ? le silence éternel que Dieu gardera sur les fautes une fois effacées par l'absolution sacramentelle. O Seigneur ! puis-je assez vous bénir d'un tel bienfait ? Mes péchés, qui sont toujours devant moi [1], font entrer le trouble jusque dans la moëlle de mes os [2] ; c'est l'armée des Égyptiens poursuivant les Israélites effrayés ; mais, si je le veux, dans un instant ils seront tous noyés dans le sang de Jésus-Christ, comme les Égyptiens dans les flots de la mer Rouge.

IIe P. *Le pécheur condamné au feu éternel par la sentence de la justice, et délivré de l'enfer par la sentence de la miséricorde.* Du moment que le terrible arrêt a ôté tout moyen de réconciliation au pécheur impénitent, il est condamné à la prison d'où l'on ne sort jamais, comme débiteur insolvable. Au contraire, dès que le sacrement m'a réconcilié avec Dieu, je suis délivré de cette horrible dette. Plus de péché mortel, plus d'enfer. De quel fardeau, ô mon âme, te voilà déchargée ! Un homme qui était

[1] Ps. 50. 5.
[2] Ps. 6. 3.

condamné à une détention perpétuelle ou au dernier supplice, est transporté de joie quand il apprend que sa grâce est accordée. Je ne vois rien là de comparable à la clémence exercée envers le pécheur repentant au moment où il reçoit l'absolution; quelle captivité, quels supplices lui étaient réservés pour un seul péché mortel! Mais, dit saint Paul, il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ : *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* (Rom. 8. 1.) Je n'étais plus en Jésus-Christ : le péché m'en avait séparé; je n'appartenais plus à son corps mystique comme membre vivant : j'étais le sarment retranché de la vigne. Heureuse absolution qui m'a uni de nouveau à mon Sauveur, principe et source de la véritable vie! Quel admirable changement s'est opéré en moi! Et à qui en suis-je redevable, ô Jésus, sinon à votre infinie miséricorde?

IIIe P. *Le pécheur dépouillé de tout bien et livré au désespoir par la sentence de réprobation, rétabli dans tous ses biens et comblé de joie par la sentence de réconciliation.* Sur la terre une âme coupable n'est jamais tellement séparée de Dieu qu'elle n'en reçoive encore de très-grands biens. On ne peut jamais dire qu'elle a tout perdu, puisque toujours quelque grâce lui reste, au moins celle de la prière, et avec cette grâce elle peut tout recouvrer; l'espérance lui est tou-

jours permise et même commandée. Mais a-t-elle paru au divin tribunal et entendu l'accablante parole : *Retirez-vous de moi*, oh ! alors il faut dire dans le sens le plus vrai et le plus épouvantable : Tout est perdu !.. Il ne lui est plus même possible d'espérer. Au contraire, tout est retrouvé, tout est sauvé pour l'âme pénitente qui, par le sacrement, est rentrée dans l'amitié du Seigneur. Le péché mortel lui avait ravi sa beauté, sa dignité, ses mérites, le pouvoir de mériter, sa liberté, sa paix, sa vie.. ; toutes ces pertes sont réparées. Les trésors que j'avais amassés pendant une vie déjà longue peut-être, passée dans l'innocence et la ferveur, le fruit de mes bonnes œuvres, mes titres, mes droits.. : j'avais dissipé toutes ces inappréciables richesses ; toutes me sont rendues. Lazare ressuscité est remis en possession des biens que la mort lui avait enlevés. Après l'absolution, comme avant le péché, je suis l'enfant et l'ami de Dieu, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ. Beau ciel, tu m'appartiens ; je puis compter sur ta gloire et tes délices, pourvu que je demeure dans l'heureuse situation où m'a rétabli le sacrement. De là cette joie pure, ou du moins ce calme si doux, que les vrais pénitents ont coutume d'éprouver en sortant du saint tribunal. O réconciliation pleine de charmes, peut-on te connaître et se refuser à soi-même le bonheur que tu procures?

Ai-je compris jusqu'à présent toute l'excellence du ministère que j'exerce lorsque je donne l'absolution ; tout le prix de la faveur que je reçois, quand c'est à moi qu'elle est donnée ? Quelle admiration, quel respect, quelle reconnaissance, quel saint empressement devrait m'inspirer une miséricorde si touchante ! *O verbum salutis, verbum bonum, sermo efficax, in Jesu Christi sanguine vim habens, sermo pretiose :* Ego te absolvo, *quæ miracula patras! quæ mala radicitùs tollis! quæ bona substituis!.. Quantam debeo huic misericordiæ sacramento reverentiam! quantam gratitudinem, quantum amorem!.. O magnum et mirabile sacramentum!.. fons vitæ, medicina salutis, porta gratiæ, peccati excidium, animarum asylum, malorum finis et omnis boni principium!.. O felix pœnitentia!.. quàm stupendas mutationes efficis! Perdita recuperas, vitiata restauras, mortua vivificas, restituis universa! Felix pœnitentia! tu Deum concilias, debita expungis, mentem exornas, merita cumulas, pacem donas, gloriam multiplicas. Ter felix pœnitentia, quæ peccatores efficit sanctos, coronas nectit, palmas manibus inserit!.. Jesu, salvator perditorum, dux errantium.., quàm pius et potens es, dum facis mirabilia in sacratissimo tui sanguinis lavacro! Quis det amare pietatem, æstimare potentiam, magnificare gratiam, et misericordiæ tuæ prodigia celebrare? O vir-*

tus!.. ô pretium! ô sanguis! ô gratia Jesu Christi! (Dufrêne. *Decem triduana Exercitia.*)

Ier P. *Le péché rendu irrémissible par la sentence de réprobation, et remis par la sentence d'absolution.* Tout à l'heure j'étais au fond de l'abîme, chargé de fautes énormes. Dès que j'ai reçu l'absolution dans les conditions voulues, mes péchés n'existent plus. Le Seigneur me déclare qu'il en a perdu le souvenir. Le silence absolu auquel est obligé mon confesseur, est le signe du silence éternel que Dieu gardera sur mes prévarications. Elles sont noyées dans le sang de Jésus-Christ, comme les Égyptiens dans les flots de la mer Rouge.

IIe P. *Le pécheur condamné au feu éternel par la sentence de la justice, et délivré de l'enfer par celle de la miséricorde.* Plus de péché mortel, plus d'enfer. « Il n'y a point de condamnation, » dit saint Paul, « pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » Dans le triste état d'où m'a tiré l'absolution, je n'appartenais plus, comme membre vivant, à son corps mystique, pas plus que le sarment n'appartient à la vigne dont on l'a séparé..; me voilà rentré en participation de sa vie ; oh! l'heureux changement !

IIIe P. *Le pécheur dépouillé de tout bien et livré au désespoir par la sentence de condamnation, rétabli dans tous ses biens et comblé de joie par la sentence de pardon.* Tout ce que j'avais perdu en me séparant de Dieu, m'est rendu par ma réconciliation avec Dieu : mérites acquis, pouvoir de mériter, douce paix, droits au ciel... O réconciliation pleine de charmes, peut-on te connaître et se refuser à soi-même le bonheur que tu procures ?

LXXII. MÉDITATION.

Conduite du bon prêtre par rapport à la réception du sacrement de Pénitence.

I. Il y recourt fréquemment.
II. Il en use saintement.

Ier P. *Le bon prêtre recourt souvent au sacrement de Pénitence.* Il comprend la nécessité de la confession fréquente ; il en apprécie les avantages.

1° N'eussions-nous d'autre fonction à exercer que la célébration des saints mystères, elle exige de nous la pureté la plus éminente. Nous immolons une victime qui est infiniment sainte, nous représentons un sacrificateur qui est la sainteté même ; nous entrons d'ailleurs à l'autel dans un commerce intime avec Celui qui a trouvé des taches jusque dans ses anges.. ; quelque innocence de vie que nous y portions, nous devons toujours trembler et nous confondre à la vue de notre profonde indignité : *O quàm mundæ debent esse manus illæ ! Quàm purum os ! Quàm sanctum corpus ! Quàm immaculatum cor erit sacerdotis , ad quem toties ingreditur auctor puritatis.* (Imit. l. 4. c. 11.) Le saint Concile de Trente veut que nous offrions le divin sacrifice, *quantâ maximâ fieri*

potest interiori cordis munditiâ et puritate. (Sess. 22.) Or, le sacrement de Pénitence est pour nos âmes le bain sacré du sang de Jésus-Christ ; ne devons-nous pas nous y laver souvent, puisque nous contractons si souvent de nouvelles souillures ? *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni ; ut sit potestas eorum in ligno vitæ.* (Apoc. 22. 14.)

Défions-nous des répugnances qui nous portent à retarder nos confessions. D'où viennent-elles ? Où peuvent-elles nous conduire ? « C'est souvent une illusion de l'esprit de ténèbres, ou l'effet d'un orgueil secret, quelquefois une punition du relâchement. Mais de quelque côté qu'elles viennent, elles sont toujours un grand mal et un grand obstacle au salut. » (P. Nouet.) A quoi s'expose-t-on par ces délais ? A tomber dans la tiédeur, dans la profanation des choses saintes, dans l'endurcissement... On peut considérer cette négligence comme l'une des causes ordinaires des plus lamentables chutes qui déshonorent le sacerdoce. En regard de ces dangers, mettons les précieux avantages de la confession fréquente.

2° Outre la grâce sanctifiante, qui efface les péchés commis, le sacrement de Pénitence confère des grâces actuelles pour nous en préserver à l'avenir. Il entretient la vigilance, il augmente la ferveur, et rend un homme de jour en jour plus pur et plus parfait. « Quand nous

nous en approchons avec foi et fréquemment, nous nous sentons bien mieux armés contre nos penchants corrompus... Nous avons bien plus de force pour résister aux tentations extérieures ; nous nous détachons avec bien plus de facilité de l'amour des biens sensibles ; nous nous portons avec bien plus de vivacité et de goût vers les biens célestes ; nous éprouvons la paix dont parle l'Apôtre, et qu'il n'a pu mieux peindre, qu'en disant *qu'elle surpasse tout sentiment.* » (P. Berthier.)

Ajoutons tant de vertus pratiquées dans une confession bien faite : la crainte filiale, qui nous est si souvent recommandée dans l'Écriture, crainte qui doit s'étendre jusqu'aux fautes que nous avons lieu de croire déjà pardonnées : *De propitiato peccato noli esse sine metu;* (Eccli. 5. 5.) la foi aux promesses de Dieu, la confiance en sa miséricorde, le renoncement à nous-mêmes..; mais surtout l'humilité, qui met un prêtre aux pieds d'un autre prêtre, pour lui faire l'aveu de ses faiblesses, et en recevoir cette correction, ces avis, toujours pénibles à notre orgueil. Voilà pourquoi la pratique de la confession fréquente dans un prêtre, est une des marques les moins équivoques d'un grand zèle pour sa sanctification [1].

[1] En demandant la confession hebdomadaire, nous n'allons pas aussi loin à beaucoup près, que le pieux et

Cùm igitur adest tempus, quod tibi piæ vitæ regula ad confitendum præscribit, non tardes, nec differas de die in diem. (Memor. vit. sacer. c. 30.)

IIe P. *Le bon prêtre fait un saint usage du sacrement de Pénitence :* par les dispositions qu'il y apporte, par le soin qu'il prend d'éviter les défauts qui se glissent trop souvent dans ces confessions.

1° Le bon prêtre s'applique à se confesser toujours avec un cœur contrit et humilié; et comme cette condition est la plus indispensable et qu'elle entraîne nécessairement toutes les autres, c'est aussi sur ce point qu'il insiste davantage. Veut-il se préparer au sacrement? Il se met en la présence de Dieu avec un profond respect; et, après avoir demandé au Père le don de force pour faire pénitence et venger l'injure qu'il lui a faite, au Fils les lumières

savant cardinal Bona dans son excellent traité ascétique, *De sacrificio missæ*. Voici ses paroles : *Boni sacerdotes... vel quotidiè, vel alternis diebus, vel bis saltem in hebdomadâ animo verè contrito ad confessionem solent accedere*. C. 4. parag. 2.

Si l'on se confesse une fois la semaine, et même dans plusieurs diocèses, en vertu d'un rescrit du Siége apostolique, *saltem bis in mense*, on peut gagner toutes les indulgences plénières attachées aux œuvres que l'on pratique d'une confession à l'autre. Que notre négligence serait ici préjudiciable aux âmes du purgatoire et à nous-mêmes !

dont il a besoin pour connaître ses fautes, à l'Esprit saint le feu de son amour pour consumer et détruire dans son âme tout ce qui a pu lui déplaire, il en fait la recherche avec calme, et pour cela quelques instants lui suffisent, s'il est habituellement recueilli et fidèle à s'examiner tous les jours. Sa principale application est de produire un acte de contrition le plus fervent qu'il peut, s'y excitant par les motifs auxquels il est le plus sensible[1].

[1] On pourrait s'aider utilement de la prière suivante de saint Pierre Damien, méditée en même temps que récitée : *Rogo te, immensa pietas, porrige mihi manum tuam, Domine Deus meus, et eripe me de profundissimo lacu iniquitatum mearum. Erige lapsum, solve compeditum, illumina cœcum, sana mille malignorum spirituum vulneribus sauciatum. Heu me ! qui nunquàm te de me gaudere permisi. Produc, Domine, de saxeâ cordis mei duritiâ lacrymarum abundantiam. Domine Jesu, qui cavernas Tartari divinitatis tuæ radiis illustrasti, respice chaos istud, et tenebrosum cordis mei infernum visitationis tuæ luce perfunde. Expelle, Domine, frigus hoc atque torporem de meo pectore, et flammam in me dulcissimæ tuæ charitatis accende. Si, clementissime et piissime Domine, misericordiæ tuæ magnitudinem totius mundi flagitia non vicerunt, numquid unius canis mortui peccata quantumlibet gravia superabunt? Trahe me ad te, Salvator meus, accende me, purifica me : impleantur amore tuo omnia viscera mea. Spiritus sancte Deus, descende in me, meique pectoris glaciem flammâ charitatis dissolve. Tu Virtutes angelicas ad amorem tuum indesinenter inflammas ; tuæ charitatis incendio Cherubim et Seraphim incomparabiliter æstuant.*

En s'accusant, le vrai pénitent use de paroles simples, nettes et claires ; désirant que ses fautes soient connues de celui qui tient la place de Dieu, telles que Dieu lui-même les connaît. Il accepte la confusion attachée à l'accusation de ses fautes, comme une satisfaction bien légère, qui lui attirera la bénédiction du ciel. Quand la confession est achevée, il entre dans les plaies de Jésus-Christ, pour y trouver la guérison des siennes, et y puiser la grâce de se quitter généreusement lui-même. Il écoute avec humilité les avis du confesseur, reçoit d'une volonté prompte la pénitence qui lui est imposée ; et au moment de l'absolution, il se figure avec sainte Madeleine de Pazzi, qu'il voit tomber sur lui le sang adorable du Sauveur, ou bien qu'il est l'enfant prodigue, lorsque son père lui donne le baiser de paix, gage d'une entière réconciliation : *Dùm sacerdos profert verba absolutionis, iterùm actum contritionis elicies, teque à Christo, sicut filium prodigum, osculo excipi, novâ stolâ ornari, amplexu constringi putabis!.. Quarè gratias ei ages, dicens cum prophetâ :* « Nunc cœpi, » *et incipies ab illâ horâ vitam sanctius instituere.* (Bona. c. 4.)

2° Enfin le bon prêtre s'efforce d'éviter les

Tu me, Domine, totum tibi vindica, totum posside, nullamque in me partem à te vacare permitte, sed solus in me vivas, meque tibi soli vivere facias.

défauts dans lesquels tombent quelquefois ceux qui s'approchent fréquemment du saint tribunal. En voici quelques-uns signalés par le P. Judde. — On se confesse par habitude, et presque sans recueillement. Il faudrait toujours le faire après quelques instants d'une fervente oraison, et non après des visites, des conversations ou des occupations dissipantes. — On se confesse d'une manière vague, sans rien préciser, confondant les tentations ou les penchants vicieux avec les fautes : *Cavendus multorum error, qui se prolixè de iis accusant quæ peccata non sunt, et de pravis habitibus et passionibus.., quod sint superbi, iracundi.., et alia ejusdem generis multa.* (Bona.) — On s'accoutume à s'accuser de fautes très-légères, souvent involontaires, et dont communément on n'a point de regret. Il vaudrait mieux s'arrêter davantage à celles dont on se sent plus pressé de se corriger. — Après la confession, on rentre trop promptement dans ses occupations, ou dans les entretiens dissipants. On devrait remercier Dieu de l'insigne bienfait qu'on vient de recevoir. Le psaume 102, *Benedic, anima mea, Domino,* peut fournir une excellente formule d'action de grâces.

Devant Dieu et en présence de son éternelle vérité, demandez-vous compte du fruit que vous avez retiré d'un sacrement qui a ouvert le ciel à tant d'élus. Avez-vous mis à trouver un

saint et sage directeur tout le soin qu'exige un choix si grave? Avez-vous suivi ses conseils? Vous êtes-vous confessé assez souvent? Quel recueillement, quel esprit de foi avez-vous porté aux pieds de Jésus-Christ, que vous deviez reconnaître dans la personne de son ministre?

C'est surtout comme préparation à l'auguste sacrifice de nos autels, que vos prêtres, Seigneur, doivent se purifier dans le bain sacré de la pénitence. Oh! qu'il est pour eux bien autrement efficace que ne l'était, pour Aaron et ses enfants, le grand vase d'airain placé à l'entrée du tabernacle, et dans lequel ils se lavaient avant de pénétrer dans le sanctuaire! J'en fais l'aveu, j'ai trop négligé d'y recourir; et quand je me suis confessé, hélas! comment l'ai-je fait? N'ai-je point à faire pénitence de mes pénitences elles-mêmes? Mais votre grâce, ô mon Dieu, n'aura pas aujourd'hui parlé en vain au cœur de votre indigne serviteur. Désormais j'userai souvent et saintement de cette grande miséricorde. Je l'ai dit : je confesserai contre moi mon injustice au Seigneur : *Dixi : Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino.*

I[er] P. *Le bon prêtre recourt fréquemment au sacrement de Pénitence.* Il en a si grand besoin et il y trouve de si précieux avantages! — Contractant sans cesse de nouvelles dettes envers la justice du Seigneur, puis-

je recourir trop souvent au sacrement qui m'en décharge ? — La pureté de cœur me prépare à toutes les faveurs célestes ; le plus sûr moyen de l'obtenir n'est-il pas de me plonger fréquemment dans le bain sacré du sang de mon Sauveur ? Défions-nous des répugnances qui nous portent à retarder nos confessions. D'où viennent-elles ? où peuvent-elles nous conduire ? — Outre la grâce sanctifiante qui efface les péchés, ce sacrement confère aussi des grâces actuelles pour nous en préserver. Il augmente la ferveur, entretient la vigilance et nous donne occasion de pratiquer les vertus les plus excellentes.

IIe P. *Le bon prêtre fait un saint usage du sacrement de Pénitence.* Dispositions qu'il y porte, défauts qu'il prend soin d'y éviter.

1° Il s'y prépare, pour ne s'en approcher jamais qu'avec un cœur contrit et humilié. Il prie, il réfléchit, recherche ses fautes avec calme et s'attache principalement à produire des actes de repentir. — En s'accusant, il use de paroles simples et claires. — Quand l'accusation est faite, il entre dans les plaies de Jésus-Christ, pour y trouver la guérison des siennes. Il écoute avec humilité les avis du confesseur, et ranime sa foi au moment où il reçoit l'absolution.

2° Défauts à éviter : — Se confesser par routine, sans s'être recueilli. — Se confesser d'une manière vague, sans rien préciser. — Se confesser de tentations ou d'imperfections involontaires; comment peut-on s'en repentir ? — Après la réception du sacrement, rentrer aussitôt dans ses occupations, ou dans des entretiens dissipants ; il faudrait remercier le Seigneur et se remettre doucement à l'action.

LXXIII. MÉDITATION.

Conversion de saint Pierre. — Motif d'espérance pour les plus grands pécheurs.

I. Dessein de Jésus-Christ dans cette conversion.
II. Miséricorde qu'il y déploie.

Premier prélude. Représentez-vous saint Pierre, au moment où il vient d'affirmer pour la troisième fois qu'il ne connaît pas Jésus. Remarquez sur son visage l'impression que fait sur lui le regard du Sauveur.

Deuxième prélude. O Jésus, découvrez-nous les trésors de tendre commisération renfermés dans votre divin cœur. Le péché nous a donné la mort, un seul de vos regards peut nous rendre la vie : *Deus tu conversus vivificabis nos.* (Ps. 84. 7.) — *Deus virtutum, convertere : respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam.* (Ps. 79. 15.)

Ier P. *Dessein particulier du Sauveur dans la conversion de saint Pierre.* Inspirer la confiance aux pécheurs, quels que puissent être leurs crimes ; aux prêtres, l'indulgence et la compassion envers les âmes égarées, si coupables qu'elles soient : telles furent, au jugement des interprètes, les vues miséricordieuses de Jésus-Christ en permettant la chute de son apôtre, et

en lui pardonnant si facilement, aussitôt que le repentir fut entré dans son cœur.

Dans la parabole du prodigue si tendrement accueilli par son père, rétabli dans toutes ses premières prérogatives.., se trouvait admirablement renouvelée et confirmée l'ancienne promesse que Dieu avait faite au pécheur converti, d'oublier tellement ses iniquités, qu'elles ne pourraient lui nuire : *Impietas impii non nocebit ei, in quâcumque die conversus fuerit.* (Ezech. 33. 12.) Mais il pouvait rester quelque doute relativement à certains crimes plus énormes, que l'ennemi du salut ne manquerait pas de nous représenter comme placés en dehors de la loi du pardon. L'enfant prodigue n'était pas prêtre ; il n'avait pas *péché dans la terre des saints ;* (Is. 26. 10.) ses fautes n'avaient pas le caractère du sacrilége, comme celles de l'homme consacré au Seigneur. Ici c'est un prêtre, un apôtre, le chef des apôtres, qui tombe et se relève. « Son péché est monstrueux, parce qu'il renferme un excès de scandale uni à un excès d'ingratitude ; et cependant Jésus le pardonne sur-le-champ... Dès ce moment, Pierre converti porte en lui-même la bannière de l'espérance, afin que tous ceux qui ont le malheur de tomber comme lui, puissent se promettre de pouvoir par le repentir ressusciter comme lui, et publier au monde cette consolante vérité : qu'il n'y a pas de péché, quelque

grand, quelque horrible qu'il soit, qui ne puisse être effacé par les larmes d'un sincère repentir : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos*. De sorte que le Seigneur semble avoir dit au chef de ses apôtres : Souviens-toi, Pierre, d'affermir un jour, par l'exemple de ta pénitence, tes frères plus faibles et plus infirmes que toi, afin que, pécheurs eux aussi, ils ne désespèrent jamais de leur pardon : *Infirmiores fratres, exemplo tuæ pœnitentiæ, ne de veniâ fortè desperent, confortare memento*[1]. » (Ven. Bed.)

En inspirant de la confiance aux pécheurs pénitents, Jésus se proposait aussi d'instruire ses ministres. « Lorsqu'il permit qu'un apôtre, qui avait reçu de lui le pouvoir illimité d'absoudre, eût lui-même besoin d'une grande absolution, il voulut, » dit saint Jean-Chrysostôme, « que les prêtres apprissent, par l'exemple de Pierre, avec quelle facilité et quel empressement ils doivent accorder le pardon sollicité par le regret, se gardant bien de cette sévérité inflexible, qui désespère les pécheurs, plus qu'elle ne détruit les péchés[2]. »

IIe P. *Miséricorde que le Sauveur déploie dans la conversion de saint Pierre*. Ayons présentes à l'esprit les circonstances du moment,

[1] Ventura. *Confér. sur la Passion*, *t.* 1.
[2] Ventura. *Confér. sur la Passion*, *t.* 1.

du lieu où fut consommée l'odieuse apostasie, et de la personne qui s'en rendit coupable. Jésus est en butte à tous les genres d'outrages. De faux témoins le calomnient, des juges iniques le condamnent, une insolente soldatesque le tourmente et le déshonore en l'accablant de meurtrissures et d'indignes soufflets... C'est alors, dans le même lieu et tout près de lui, qu'un disciple tant aimé, lié par tant de promesses et de bienfaits, repousse comme une flétrissure l'idée de lui appartenir, ou seulement de le connaître. Mais à peine a-t-il fini de prononcer son troisième reniement, que Jésus, pour toute vengeance, se tournant de son côté, jette sur lui un de ces regards que le cœur n'oublie jamais : *Conversus Jesus respexit illum.* Oh ! que ce regard fut éloquent ! A la grâce extérieure le Sauveur ajoute une grâce intérieure, abondante, efficace. Il humilie Pierre en même temps qu'il le soutient ; il le fait rougir de lui-même, en lui découvrant la bonté de celui qu'il afflige. Tandis qu'il lui montre la grandeur de son péché, il lui en assure le pardon ; s'il l'invite à se repentir, il l'excite à l'aimer ; il l'attriste et le console, il le frappe et le guérit.

Pierre croit avoir lu son pardon dans le regard de son bon maître, et sa confiance n'est pas trompée. Non-seulement Jésus oublie son crime, mais il le rétablit dans tous ses privi-

léges de chef de l'Église, de pasteur suprême, chargé de paître les brebis et les agneaux, les évêques et leurs enfants dans la foi. Il lui rend même la place qu'il occupait auparavant dans sa prédilection, en voulant qu'il soit informé nommément de sa résurrection : *Dicite discipulis ejus et Petro,* (Marc. 16. 7.) et en le favorisant d'une apparition particulière, avant de se montrer aux autres apôtres qui ne l'avaient pas renié : *Visus est Cephæ, et post hoc undecim.* (I. Cor. 15. 5.) Sa divine clémence pouvait-elle se montrer plus touchante ?

Ne refusons pas à notre Dieu la joie qu'il trouve à pardonner. « Voici, » dit-il, « mon nom, mes titres, mes qualités, tout ce que je veux être pour vous, ô pécheurs, dès que vous reviendrez à moi : le Dieu souverainement bon, tendre, patient, miséricordieux, au-delà de ce que tout esprit peut comprendre [1]. Cessez donc de vous décourager au souvenir de vos prévarications, si nombreuses, si énormes qu'elles soient. Du moment que vous vous repentez, nul désordre, nulle noirceur de crime qui ne disparaisse en présence de mon amour pour vous, comme la plus sombre nuit disparaît au retour du soleil. Autant l'Orient est éloigné de

[1] Miserator et misericors Dominus : longanimis et multùm misericors. *Ps.* 102. 8. — Misericors et clemens, patiens et multæ miserationis. *Exod.* 34. 6.

l'Occident, autant j'éloignerai de vous toutes vos iniquités[1]. » Oui, Seigneur, c'est vous, c'est votre amour que j'entends; puis-je différer de me tourner vers vous avec une pleine et douce confiance, et de vous faire entendre à mon tour les soupirs et les gémissements de ma douleur, l'humble et sincère protestation d'un amour réciproque? Puisque vous daignez encore vous donner à moi dans votre auguste Sacrement, oh! venez vous venger de mon cœur, comme vous vous êtes vengé de celui de votre apôtre. Venez me mettre en état de vous dire avec autant de vérité que lui : *Domine, tu omnia nosti; tu scis quia amo te.* (Joan. 21. 17.)

Ier P. *Dessein particulier du Sauveur dans la conversion de saint Pierre.* Inspirer aux pécheurs une confiance sans bornes dans l'infinie miséricorde, et aux prêtres une inépuisable compassion envers les âmes égarées. — La parabole du prodigue ne suffisait pas pour relever et affermir l'espérance de toutes les classes de pécheurs..; le prodigue n'était pas consacré à Dieu. Ici le pécheur est un prêtre, un apôtre, un ami particulier de Jésus. Sa prévarication est énorme; et cependant avec quelle promptitude, avec quelle facilité elle est pardonnée! Cette conversion doit convaincre tout pécheur qu'il n'y a point de crime que ne puisse effacer la véritable contrition. — Elle doit aussi remplir les prêtres de la plus tendre compassion pour les âmes

[1] Quantùm distat ortus ab occidente, longè fecit à nobis iniquitates nostras. *Ps.* 102. 12.

égarées, et leur apprendre avec quel empressement ils doivent accorder le pardon, sollicité par le repentir.

IIe P. *Miséricorde déployée par le Sauveur dans la conversion de saint Pierre.* Rappelons-nous les circonstances du moment, du lieu où fut consommée l'odieuse apostasie, et de la personne qui s'en rendit coupable. C'est lorsque Jésus-Christ est en butte à tous les genres d'outrages, c'est tout près de lui, qu'un disciple tant aimé, qui lui était uni par tant de liens, proteste avec serment qu'il ne le connaît pas!.. — Jésus le regarde... Oh ! que ce regard fut éloquent ! En même temps qu'il découvre à Pierre la grandeur de son crime, il lui en assure le pardon. Non-seulement le crime est oublié; mais Pierre est confirmé dans tous ses priviléges. La divine clémence pouvait-elle se montrer sous des traits plus touchants ?

LXXIV. MÉDITATION.

Conversion de saint Pierre. — Parfait modèle de pénitence.

I. Il pleure,
II. Il quitte,
III. Il répare son péché.

Ier P. *Pierre pleure son péché.* Un seul regard du Fils de Dieu convertit Pierre : les avertissements multipliés, les paroles les plus énergiques et les plus attendrissantes, les miracles même, ne peuvent convertir Judas. Étrange et terrible vérité! Tel fait pénitence et se sauve avec de moindres secours; tel autre meurt en

impénitent et réprouvé, après avoir reçu du ciel les faveurs les plus singulières. Est-ce donc l'homme qui se *discerne ?* (I. Cor. 4. 7.) Non, mais c'est l'homme qui rejette le don de Dieu, ou le fait valoir, par le secours même de Dieu ; Pierre est prompt et fidèle à seconder la grâce qui le prévient, et c'est en cela d'abord qu'il mérite d'être proposé pour modèle aux pécheurs pénitents.

A la clarté du rayon céleste parti des yeux de son Sauveur, Pierre sort comme d'un profond sommeil : *Recordatus est Petrus*... « Grand Dieu ! qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? et quel moment ai-je pris pour affliger un si bon maître ? Quoi ! je ne le connais pas ! j'ai pu l'affirmer ! le répéter avec serment !.. O parjure ! ô lâcheté, ô ingratitude monstrueuse ! Désolante prédiction, te voilà donc accomplie ! J'ai renié Jésus, moi qui avais promis !.. » La lumière qui pénètre son âme lui découvre tous les péchés qu'il a commis en un seul : incrédulité, présomption, négligence, impiété, cruauté, scandale... *Recordatus est Petrus*.

Mais de quoi se souvient-il ? Ah ! si comme Judas il ne pensait qu'à son crime, il se désespérerait comme lui ; mais il se souvient *verbi Domini*, de tout ce qu'a dit le Seigneur pour consoler et encourager le repentir, de tant de paraboles, expressions touchantes de sa miséricorde. Il se rappelle ce qu'il lui a entendu dé-

clarer, qu'il n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, comme le médecin n'est que pour les malades; mais surtout il se souvient de ce qu'il lui a dit à lui-même peu d'instants auparavant, pour prévenir son crime et son malheur... Oh! que de souvenirs réveille en lui un regard si tendre! que de choses lui fait entendre ce langage du cœur!.. Il n'y tient plus : son âme est brisée, il fond en larmes : *Flevit amarè.* Il ne parle point, dit saint Ambroise, mais il pleure ; les larmes qu'il verse sont en même temps et sa confession extérieure, et le témoignage certain de sa douleur intérieure. Quoiqu'elles ne paraissent pas réclamer son pardon, elles le méritent et l'obtiennent [1]. Heureuses larmes, ajoute saint Léon, qui, ayant pour l'apôtre infidèle l'efficacité d'un nouveau baptême, effacèrent la tache et remirent la peine de son péché [2]. O mon Dieu, donnez-nous ces larmes, tout à la fois si amères et si douces : amères comme le repentir, douces comme la confiance et la reconnaissance. Des yeux d'où elles coulent, elles jaillissent jusqu'à votre trône, apaisent votre justice, et

[1] Lacrymæ culpam loquuntur, et veniam non postulant, sed merentur. *In Luc.*

[2] Felices lacrymæ quæ, ad diluendam culpam negationis, virtutem sacri habuere baptismatis. *Serm. 9. de Pass.*

attirent sur les pécheurs toutes les bénédictions de votre amour.

IIe P. *Pierre quitte son péché,* en quittant ce qui a été pour lui l'occasion de le commettre. À peine rendu à la grâce et à lui-même, il s'éloigne en toute hâte d'une société si fatale à sa vertu. Faisant réflexion que, si sa première chute a été suivie d'une seconde et d'une troisième, c'est parce qu'il est venu rejoindre les tentateurs après s'en être séparé pour un instant, il se défie maintenant de lui-même ; sa présomption lui a coûté trop cher ! sa témérité passée le rend prudent, il sort : *Egressus forès...* — Mais quoi ? n'y aurait-il pas plus de courage à se déclarer hautement pour Jésus-Christ, et sur-le-champ, et dans le même lieu où il a eu la faiblesse de le renier ? Peut-être, mais il y aurait moins d'humilité. — Les témoins de son crime ne doivent-ils pas l'être de sa pénitence ? Ils le seront bientôt ; en attendant, Pierre nous apprend que la première obligation de quiconque a scandalisé ses frères, est de fuir le lieu où le scandale a été donné, et que, sous prétexte d'une réparation nécessaire, il ne faut pas exposer une passion mal éteinte, et retourner soi-même au péché en entreprenant trop tôt d'en retirer les autres : *Egressus forès.*

Pourquoi tant de saintes résolutions restées inefficaces, tant de projets de conversion éva-

nouis et jamais réalisés? On n'a pas pris la précaution indispensable que prend ici l'apôtre. On a voulu croire que le cœur était changé parce qu'il était touché ; on s'est contenté de pleurer, quand il fallait *sortir*. Que ne disait-on, comme Pierre : tel objet a été funeste à mon innocence, je défends à mes yeux de le rencontrer jamais ; telle société m'a été dangereuse, je m'en retire ; c'est dans la maison de Caïphe que j'ai renié mon Sauveur, je n'y remettrai plus les pieds, à moins que la volonté elle-même de mon Sauveur ne m'y ramène ? La flamme se communique de proche en proche ; il faut, par l'éloignement, se mettre dans l'heureuse impossibilité d'en être atteint. On aime toujours le désordre, tant qu'on n'en fuit pas l'occasion.

IIIe P. *Pierre répare son péché.* Nous avons déjà vu sa présomption remplacée par une humble défiance de lui-même ; nous le verrons tout le reste de sa vie unir la plus sainte timidité au courage le plus intrépide. Rappelons-nous la triple protestation d'amour par laquelle il dut expier son triple reniement.

Lorsque le Sauveur, après sa résurrection, lui demanda s'il l'aimait plus que les autres, c'était lui dire : « Eh bien ! Simon, fils de Jean, vous croyez-vous encore supérieur à vos frères dans votre amour pour moi, plus ferme, plus inébranlable qu'eux tous dans votre dévoue-

ment ? » Pierre, en répondant, ne prend plus ce ton affirmatif et plein d'assurance qu'il avait si mal soutenu ; il use de paroles modestes : *Domine, tu scis quia amo te.* (Joan. 21. 15.) Loin de croire qu'il surpasse les autres en amour pour Jésus-Christ, il n'ose affirmer de lui-même qu'il l'aime véritablement ; et si son maître lui fait trois fois la même question, il en est contristé : *Contristatus est Petrus.* (Ibid. 17.) Il tremble pour la sincérité de ses sentiments, et la réponse qu'il fait revient à celle-ci : « Seigneur, il me semble que je vous aime ; mais je n'ose plus m'en rapporter à mon propre témoignage. Vous savez mieux que moi ce qui est en moi ; redressez mon jugement s'il s'égare ; donnez-moi votre amour s'il me manque. » Tel est le langage d'un véritable pénitent ; il a fait l'expérience de sa faiblesse ; il n'a plus de confiance qu'en Dieu.

Mais Pierre avait d'autres torts à réparer : sa lâcheté, son scandale, la peine qu'il avait causée au cœur de Jésus-Christ. Il avait commis son crime dans la maison de Caïphe, en présence de quelques personnes, par une crainte indigne ; il vient sur une place publique, le jour de la Pentecôte, au milieu d'une innombrable multitude ; et là, dans une attitude pleine de fermeté, il élève la voix : *Stans Petrus... levavit vocem suam.* (Act. 2. 14.) Sans redouter ni les prisons, ni les tourments, ni la mort, il

reproche aux grands et au peuple, aux docteurs et aux princes des prêtres, leur impie et détestable déicide : *Sanctum et justum negastis.., auctorem verò vitæ interfecistis.* (Ibid. 3. 14, 15.) O prodige de la grâce ! Qu'il est beau d'entendre de la même bouche qui a honteusement renié Jésus, sortir des paroles de feu, qui remuent le cœur de ces hommes si durs : *Compuncti sunt corde,* et les forcent de frapper leurs poitrines en s'écriant : *Quid faciemus, viri fratres?*

Pierre est converti : son humilité et son zèle le prouvent. Il faut qu'il mêle aux larmes de la pénitence les sueurs de l'apostolat ; il ne sera même pas content s'il n'y ajoute le sang du martyre. Que n'a-t-il mille vies ! il les donnerait à ce bon maître qu'il a si cruellement affligé. Du moins, il lui répétera par ses travaux, ses souffrances et sa mort, mieux que par ses paroles : *Domine, tu scis quia amo te.* Osons le dire : une faute ainsi réparée est devenue honorable pour Dieu, consolante pour l'Église, utile à celui qui l'a commise. Non, Seigneur, il n'appartient qu'à vous de me faire de mes péchés eux-mêmes des motifs et des moyens de m'élever à une plus haute vertu ; de me donner l'espérance de devenir un grand saint, précisément parce que j'ai été un grand pécheur ; d'allumer dans les larmes du repentir le feu sacré de l'amour et du zèle. Je veux imiter le modèle

de pénitence que vous m'offrez dans la personne de Pierre, et vous montrer la sincérité de mon retour, en travaillant de tous mes efforts à vous ramener le cœur de mes frères : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.*

Ier P. *Pierre pleure son péché.* A la clarté du rayon céleste parti des yeux de son Sauveur, Pierre paraît sortir d'un profond sommeil... Grand Dieu! qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait? Et quel moment a-t-il pris pour affliger un ami qui avait si grand besoin de consolation! Oh! que de souvenirs réveille en lui un regard si tendre! Il n'y tient plus; son âme est déchirée : il fond en pleurs. O mon Dieu! donnez-moi de pareilles larmes, amères comme le repentir, douces comme la reconnaissance et la confiance.

IIe P. *Pierre quitte son péché*, en quittant ce qui a été pour lui l'occasion de le commettre. Il s'éloigne en toute hâte d'une société si fatale à sa vertu... Pourquoi tant de saintes résolutions restées inefficaces, tant de conversions commencées, jamais achevées? On a voulu croire que le cœur était changé parce qu'il était touché; on s'est borné à pleurer, quand il fallait sortir. On aime toujours le péché, tant qu'on n'en fuit pas l'occasion.

III$_{e}$ P. *Pierre répare son péché.* Déjà une humble défiance de lui-même a remplacé sa présomption. On le verra tout le reste de sa vie unir la plus sainte timidité au courage le plus intrépide. Quand son maître lui demandera s'il l'aime plus que les autres, il ne prendra plus ce ton affirmatif qu'il avait si mal soutenu. Sa réponse reviendra à celle-ci : « Seigneur, il me semble que je vous aime; mais je n'ose plus m'en

rapporter à mon propre témoignage. Pierre est converti : son humilité et son zèle en sont la preuve. Que n'a-t-il mille vies à donner pour un si bon maître qu'il a si cruellement affligé ? »

LXXV. MÉDITATION.

La confiance du bon prêtre.

I. Il espère plus qu'il ne craint.
II. Il trouve dans sa crainte même un puissant motif de confiance.

I[er] P. *Le bon prêtre espère plus qu'il ne craint.* Il a trop étudié l'Écriture et son propre cœur, pour ne pas marcher devant Dieu dans cette crainte filiale, qui, loin d'être contraire à l'amour, en est l'effet et la sauvegarde. Telle est la grandeur de Dieu et notre bassesse, sa sainteté et notre corruption native ; tels sont les terribles objets que sa justice nous découvre dans un avenir éternel, que l'homme le plus saint n'est que trop fondé à craindre, n'eût-il contre lui que ces deux redoutables certitudes : l'une, qu'il peut tomber dans la disgrâce du Seigneur ; l'autre, qu'il peut mourir dans ce déplorable état.

Mais si sa confiance n'exclut pas toute crainte, voici les raisons qui lui persuadent qu'elle doit avoir la première place dans son cœur. Vous lui faites une loi d'espérer, ô mon

Dieu : *Propter legem tuam sustinui te, Domine.* Outre cette loi, il a vos promesses ; outre vos promesses, il a votre amour : amour sincère, par lequel vous désirez, infiniment plus qu'il ne peut le désirer lui-même, et lui pardonner et l'associer à votre souverain bonheur ; amour empressé, pour le prévenir et le rechercher d'amitié, comme si vous ne pouviez être heureux sans lui ; amour porté jusqu'à l'excès : *Propter nimiam charitatem suam, quâ dilexit nos.* (Eph. 2. 4.) Que n'avez-vous pas sacrifié et souffert, que n'avez-vous pas fait, que ne faites-vous pas encore tous les jours, pour lui témoigner cet amour ? Mais si un Dieu peut me recevoir en grâce et m'admettre à sa gloire ; s'il le veut, s'il me le promet, que manque-t-il à ma confiance, sinon que je consente à accepter le souverain bonheur qu'il m'offre ? Il est vrai qu'il impose à ses ministres de grandes obligations ; mais ne leur donne-t-il pas des secours prodigieux pour leur en faciliter l'accomplissement ? N'ont-ils pas la messe ?.. Il est vrai encore que le ministère sacerdotal m'expose souvent à faire des fautes ; mais aussi il me met continuellement dans l'occasion de pratiquer ces œuvres de miséricorde qui couvrent la multitude des péchés : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (I. Petr. 4. 8.)

IIe P. *Le bon prêtre sait changer les motifs mêmes de sa crainte en puissants motifs de con-*

fiance. Tout ce qui peut, tout ce qui doit lui causer des alarmes, c'est : Dieu d'une part, et lui de l'autre. Il vous craint, Seigneur, vous et votre justice, et il se craint encore plus lui-même. Il craint sa faiblesse, ses passions, ses péchés, son inconstance; et c'est parce qu'il a cette crainte qu'il prend de sages précautions. La défiance de soi fait éviter le danger, comme la présomption y précipite. Son humilité lui assure une toute-puissante protection; il sera délivré de tout péril : *Humilem Deus protegit et liberat.* (Imit. l. 2. c. 2.

Mais voici ce qu'il y a de plus consolant et ce qui mérite toute mon attention. Si je sais faire usage de ma foi et en bien prendre les principes, c'est votre justice même, ô mon Dieu, qui me rassure contre les alarmes qu'elle me cause. Ai-je assez médité cette parole célèbre : *De suo bonus, de meo justus?* Dieu tire sa bonté de son propre fonds, et sa justice du mien; donc, si je le veux, sa justice ne sera à mon égard que bonté, amour, libéralité. Car enfin cette justice qui me glace de frayeur, n'a-t-elle donc point d'autre emploi que de lancer des foudres? Ne distribue-t-elle pas aussi, et cent fois plus volontiers, de magnifiques récompenses? Que je vive, ô mon Dieu, soumis à votre loi; que je me dévoue, comme votre Apôtre, aux intérêts de votre gloire, afin de pouvoir dire comme lui, du moins pour la

portion de vie qui me reste : *Bonum certamen certavi,* votre justice fera ma joie, puisque je pourrai ajouter avec lui qu'elle me doit une couronne : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi... justus judex.* (II. Tim. 4. 7, 8.)

Oui, certes, Dieu est juste ; et c'est sa justice même, qui, pour avoir une satisfaction digne d'elle, a porté son amour à me donner dans Jésus-Christ un médiateur qui sollicite, et qui est toujours exaucé ; un avocat qui demande ma grâce avec autorité, et avec assurance de l'obtenir ; un Sauveur enfin, qui fournit *surabondamment*, dit encore l'Apôtre, le prix de ma rançon.

J'ose donc en appeler à votre justice elle-même, ô mon Dieu ; et lui présentant votre Fils, qui est à moi, puisque vous me l'avez donné et qu'il s'est donné lui-même ; et par lui, avec lui, vous offrant mon cœur coupable, mais repentant, je me tiens assuré de votre miséricorde. J'ose vous dire : Frappez-moi, si Jésus n'est pas infiniment meilleur que je ne suis méchant ; si vous ne prenez pas infiniment plus de complaisance dans sa sainteté que vous n'avez horreur de mes crimes... C'est donc votre justice elle-même qui me console, c'est sur elle que s'appuie mon espérance. Non, Seigneur, je ne serai point confondu : *In te, Domine, speravi : non confundar in æternum.* (Ps. 30. 2.)

Ier P. *Le bon prêtre espère plus qu'il ne craint.* L'homme le plus saint n'est que trop fondé à craindre, n'eût-il contre lui que ces deux redoutables certitudes : Je peux tomber dans la disgrâce de Dieu, et mourir dans ce déplorable état. Mais le bon prêtre est fortement persuadé que la confiance doit avoir la première place dans son cœur. Vous lui faites, ô mon Dieu, une loi d'espérer. Outre cette loi, il a vos promesses, il a votre amour .. S'il est souvent exposé à faire des fautes, n'est-il pas sans cesse dans l'occasion de pratiquer ces œuvres de miséricorde qui couvrent la multitude des péchés ?

IIe P. *Le bon prêtre sait changer les motifs mêmes de sa crainte en motifs de confiance.* Il se craint lui-même, et c'est pour cela qu'il prend de sages précautions : la défiance de soi fait éviter le danger. Il sera préservé de tout péril parce qu'il est humble. Il y a plus, c'est votre justice, ô mon Dieu, qui le rassure contre les alarmes qu'elle lui cause. Oui, certes, Dieu est juste, et c'est sa justice, qui, pour avoir une satisfaction digne d'elle, a porté son amour à me donner Jésus-Christ, sa vie, sa mort, ses mérites. J'ose donc en appeler à sa justice elle-même, et, lui présentant son Fils, j'ose lui dire : « Frappez-moi, Seigneur, si Jésus n'a pas infiniment plus de bonté que je n'ai de malice ; si vous ne prenez pas infiniment plus de complaisance dans sa sainteté que vous n'avez horreur de mes crimes. Non, mon Dieu, *je ne serai point confondu.. ; j'ai espéré en vous : délivrez-moi dans votre justice.* » (Ps. 70 1.)

LXXVI. MÉDITATION.

Dignes fruits de pénitence. — Parabole du figuier.

I. Arborem fici habebat quidam plantatam in vineâ suâ, et venit quærens fructum in illâ, et non invenit.

II. Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulneâ hâc, et non invenio ; succide ergo illam ; ut quid etiam terram occupat ?

III. At ille respondens, dixit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno usque dùm fodiam circa illam et mittam stercora : et siquidem fecerit fructum ; sin autem, in futurum succides eam.

Premier prélude. Représentez-vous Jésus-Christ au milieu de ses disciples, prononçant deux fois le terrible oracle : *Si vous ne faites pénitence vous périrez tous,* et proposant ensuite la parabole du figuier stérile [1].

Deuxième prélude. Il n'y a que votre lumière, ô mon Dieu, qui puisse dissiper les ténèbres dont mes penchants coupables cherchent à obscurcir une vérité qui les gêne, il n'y a que votre force qui puisse me faire triompher de moi-même ; éclairez mon esprit, touchez et fortifiez mon cœur.

Ier P. *Arborem fici habebat quidam plantatam in vineâ suâ, et venit quærens fructum in illâ, et non invenit.* Après les soins que m'avait prodigués le Seigneur, il devait s'attendre à

[1] Luc. 13. 6.

trouver en moi les fruits d'une éminente sainteté; jusqu'à présent les a-t-il trouvés ?

Il me semble voir ce beau figuier avec ses larges feuilles et ses tiges vigoureuses. Abrité par un bon mur, il enfonce ses racines dans un sol excellent... Jamais arbre ne fut dans des conditions plus favorables à sa fécondité ; et cependant il est stérile !.. Cet arbre infructueux, c'est moi. Dieu m'avait planté dans le champ de son Église : *Tanquàm lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum.* (Ps. 1. 3.) Placé dès ma naissance aux sources de la grâce, il n'a tenu qu'à moi de m'enrichir de tous ses trésors. Mon adorable cultivateur ne m'a-t-il pas arrosé de ses larmes et de son sang ? N'est-ce pas pour moi qu'il a pleuré ? Les sacrements que je reçois ne prennent-ils pas leur efficacité dans les mérites de ses souffrances et de sa mort ?

A peine adolescent je fus établi dans l'héritage du Seigneur : *In hæreditate Domini morabor,* (Eccli. 24. 11.) et celui qui m'avait créé me dit : « *In electis meis mitte radices.* Je t'ai choisi, je t'ai placé parmi les hommes de ma droite ; va, porte des fruits, et des fruits qui demeurent [1]. Prends garde qu'ils ne soient gâtés par le ver de l'amour-propre, et n'oublie pas qu'il n'y a de bien durable que ce qui est fait pour moi. »

[1] Posui vos, ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. *Joan.* 15. 16.

C'est-à-dire, ô mon Dieu, que, par un effet de votre aimable providence, je suis passé du sein de ma mère dans le sein de votre Église, où j'ai été nourri successivement du lait des enfants et du pain des forts. Bientôt, me retirant du siècle pour me faire entrer dans le sanctuaire, vous m'avez donné les soins d'une prédilection encore plus touchante. Que d'attentions de votre part, que de faveurs singulières pendant mon éducation cléricale! Et depuis mon élévation au sacerdoce, quelle continuité, quelle profusion de grâces! Ah! que vous pouvez bien dire : *Quid est quod debui ultrà facere... et non feci?* (Is. 5. 4.) Et dans cet état ecclésiastique, dans ce fonds si riche, qu'il faut appeler la terre sainte par excellence[1], quoi! je n'ai produit que des feuilles, des apparences de vertu! tout au plus quelques faibles désirs! Et c'est là tout ce que j'ai à vous présenter, Seigneur, en échange de tout ce que vous avez fait et souffert pour moi! C'est là tout le fruit de tant de lumières que vous m'avez données, de tant de sacrements que j'ai reçus et administrés, de tant de sacrifices que j'ai offerts!.. Encore, si vous n'aviez à vous plaindre que de ma stérilité pour le bien! Mais, hélas! n'ai-je point été une plante nuisible dans votre vigne mystérieuse? Ma tiédeur n'a-t-elle point déshonoré vos dons? Mes scandales n'ont-ils

[1] Locus in quo stas, terra sancta est. *Exod.* 3. 5.

point préjudicié à votre gloire et au salut des âmes ?

IIe P. *Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulneâ hâc, et non invenio; succide ergo illam; ut quid etiam terram occupat?* Le reproche est mérité, la sentence est juste. Faudrait-il que la patience de Dieu se fît complice de nos révoltes, encourageât notre ingratitude? *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ, et longanimitatis contemnis?* (Rom. 2. 4.) Si la miséricorde sollicite des délais, la justice veut qu'ils ne soient pas éternels. *Ecce anni tres sunt*... Il y a plus longtemps encore, ô mon Dieu, que je trompe votre attente. Si aujourd'hui même vous considérez mon âme ; si votre œil divin, parcourant toutes les branches de l'arbre, l'intelligence, la mémoire, la volonté, y cherche les fruits que vous avez droit d'en attendre, que trouverez-vous? Quelles ont été mes pensées, mes souvenirs, mes affections? *Venio quærens fructum.., et non invenio*. De là le terrible arrêt qui me condamne : « Mort, prends ton glaive, va trancher le fil de cette vie inutile à l'accomplissement des desseins de ma miséricorde : *Succide illam*. Que fait dans ma vigne un arbre qui n'est fécond que pour le mal? »

Je suis forcé d'en convenir ; hélas! Seigneur, je n'ai point rempli les vues de votre providence.

Je devais concourir avec vous à la sanctification d'un grand nombre d'âmes, et je n'ai pas même sanctifié la mienne. Combien de cœurs auraient appris de moi à vous aimer, si je vous avais aimé le premier ! Que de bien un saint prêtre aurait fait à ma place ! Que d'outrages il vous aurait épargnés ! Que de gloire il vous aurait procurée ! En me retirant tous vos dons, en me frappant, vous seriez juste ; et sous les coups de votre indignation, je serais contraint de m'écrier : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (Ps. 118. 137.) Mais le règne de votre miséricorde est-il donc passé sans retour ?

IIIe P. *At ille respondens, dixit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dùm fodiam circa illam et mittam stercora : et siquidem fecerit fructum ; sin autem, in futurum succides eam.* Dans son infinie bonté, Dieu m'accorde ce qui est demandé ici pour le figuier stérile. « Encore une année, » dit le cultivateur ; « à ma prière ne refusez pas ce délai. Je redoublerai d'efforts pour combattre la mauvaise nature de cet arbre ; peut-être enfin qu'il vous dédommagera du passé par des fruits abondants ; mais s'il trompe encore votre attente et la mienne, il sera jeté au feu. »

Moi aussi, j'ai trouvé auprès de Dieu une puissante médiation. Que je suis heureux d'avoir au ciel une mère dont la tendresse et le crédit me permettent de tout espérer ! Si c'est le plan

divin que tout secours d'en haut nous arrive par Marie [1], puis-je douter que je ne doive à son intercession la nouvelle faveur qui m'est faite? J'allais périr dans ma tiédeur ; elle a vu mon danger, son cœur maternel s'est ému. « Mon fils, » a-t-elle dit à Jésus, « prenez pitié de ce prêtre infidèle. Il n'a que trop mérité votre colère ; quelle a été votre patience de le supporter si longtemps ! Mais il s'est réfugié dans mes bras. Je suis aussi sa mère : vous me l'avez donné lorsque vous étiez sur la croix. Dans les jours de sa ferveur il s'est consacré à mon culte ; il m'a invoquée de temps en temps ; il a mis quelque zèle à orner mes autels, à défendre mes intérêts... Mon fils, je ne puis l'abandonner ; suspendez encore l'arrêt qui le condamne. Laissez-moi lui prodiguer de nouveaux soins ; à force de clémence vous parviendrez peut-être à le sauver. » Marie parle à Jésus moins en suppliante qu'en souveraine [2] ; un délai nouveau m'est donc accordé, et avec lui de nouvelles grâces.

O mon âme, bénis ton Sauveur et son auguste Mère ; mais hâte-toi de mettre à profit un talent si précieux, et n'oublie pas que l'excès de la bonté, si tu en abusais, attirerait sur toi

[1] Totum nos habere voluit per Mariam. *S. Bern.*

[2] Accedis non solùm rogans, sed imperans ; Domina, non ancilla. *S. Petr. Dam.* (*Serm.* 1. *in Nativ. B. M.*)

l'excès de la vengeance. Donc enfin, portons des fruits et de dignes fruits de pénitence ; qu'ils soient dignes de Dieu et de sa persévérante miséricorde, dignes de réparer la triste vie que j'ai menée jusqu'à ce jour ; dignes aussi de m'inspirer une sainte confiance, quand je paraîtrai devant Celui qui juge les justices mêmes.

C'est maintenant qu'il s'agit de couper la main, d'arracher l'œil ; jamais le courage ne me fut plus nécessaire ; c'est de vous que je l'attends, ô mon Dieu ! *Confirma me, Domine Deus, in hâc horâ.* (Judith. 13. 9.) Venez dans le sacrement de votre amour, ô Jésus, pain des forts, source et principe de toute énergie chrétienne, venez affermir mon âme, m'aider à faire ce que demande votre Apôtre : *Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum.* (Col. 3. 9, 10.) Puissé-je dire avec lui désormais, sans mentir à ma conscience : *Vivo autem, jam non ego : vivit verò in me Christus!* (Gal. 2. 20.)

Ier P. *Arborem fici habebat quidam plantatam in vineâ suâ, et venit quærens fructum in illâ, et non invenit.* Il me semble voir ce beau figuier avec ses larges feuilles..; tout favorisait sa fécondité : et cependant il était stérile... Qui fut jamais plus que moi dans des conditions favorables pour s'élever à la perfection de la vertu ? Et cependant où en suis-je ?

IIe P. *Dixit autem ad cultorem vineæ : Ecce anni tres sunt ex quo venio quærens fructum in ficulneâ*

hāc. et non invenio ; succide ergo illam ; ut quid etiam terram occupat? Voilà trois ans, dit le maître de la vigne, que je viens chercher des fruits dans cet arbre, sans jamais en trouver !.. Vous dites trop peu, Seigneur; il y a plus longtemps encore que je trompe votre attente. J'ai mérité le terrible arrêt : Mort, prends ton glaive ; va trancher le fil d'une vie toujours inutile à l'accomplissement de mes desseins...

IIIe P. *At ille respondens, dixit illi : Domine, dimitte illam et hoc anno, usque dum fodiam circa illam et mittam stercora : et siquidem fecerit fructum ; sin autem, in futurum succides eam.* Pour moi, comme pour le figuier, un délai a été demandé : Marie a détourné le coup fatal ; elle a obtenu que l'arrêt fût suspendu... O mon ame, bénis ton Sauveur et son auguste Mère ; mais n'oublie pas que l'excès de la bonté, si tu en abusais, attirerait sur toi l'excès de la vengeance. Hâte-toi de mettre à profit une grâce si précieuse. Donc enfin, portons des fruits et de dignes fruits de pénitence : dignes de Dieu et de son infinie miséricorde à mon égard : dignes de moi aussi et de mes intérêts les plus sacrés. Détester le mal que j'ai fait, changer mes voies, me faire un autre esprit et un autre cœur. M'attacher aux vertus opposées à mes criminels penchants, voilà, ô mon Dieu, ce que vous attendez de moi, et ce qui me consolera dans mes derniers moments ! Aidez-moi, Seigneur ; voici que je commence ; ce changement sera l'œuvre de votre droite et de ma fidélité.

———

LE PRÊTRE

SANCTIFIÉ PAR LA PRATIQUE DE L'ORAISON.

SECONDE PARTIE.

La sanctification du prêtre considérée dans ses progrès et sa consommation; ou vérités relatives aux trois dernières semaines des Exercices de saint Ignace.

AVANT-PROPOS.

En associant ses prêtres au magnifique ouvrage de la rédemption, et en les élevant à une incompréhensible dignité, par la mission et par les pouvoirs qu'il leur donne, Jésus-Christ leur impose de grandes obligations. Nous avons médité jusqu'ici la première et la plus indispensable, qui consiste dans une innocence de vie aussi complète que le comporte la faiblesse humaine. Comment pourraient-ils représenter le Saint des saints, et devenir les coopérateurs de son zèle pour le salut du monde, s'ils n'étaient dégagés des liens du vice par une éminente pureté; si même ils ne s'abstenaient de tout ce qui a l'apparence du mal, pour ne point scandaliser ceux à qui ils doivent, avec la prédication de la divine parole, l'édification du bon exemple? C'est à ce point qu'ont dû nous conduire les méditations précédentes, qui avaient pour but de détruire en nous le péché avec ses effets et ses causes. Heureux état d'un cœur pur! il a

le privilége de voir Dieu [1]; il goûte déjà quelque chose du céleste bonheur. Cependant arrivés là, il nous reste encore toute une carrière à parcourir, avant d'avoir atteint la perfection qui nous est propre. Éviter le mal n'est que la sainteté négative; elle ne suffit pas au chrétien, comment suffirait-elle au prêtre?

L'homme de Dieu n'est parfait que lorsqu'il s'est rendu propre à tout bien : *Ut perfectus sit homo Dei et ad omne opus bonum instructus.* (II. Tim. 3. 17.) La justice, qui est son vêtement, doit briller en lui d'un grand éclat : *Sacerdotes tui induantur justitiam.* (Ps. 131. 9.) *Eluceat in eis totius forma justitiæ.* (Pontif.) Saint Paul ne se borne pas à demander qu'il soit *irrépréhensible*, il veut qu'il soit *orné.* (I. Tim. 3. 2.) Mais quels sont ces ornements du sacerdoce catholique? Quelle est cette justice, quelle est cette perfection qu'on exige de nous? L'Église nous le fait connaître par ses docteurs : *Ornent clerici animas suas ornamentis dignissimis... decore pudicitiæ, splendore justitiæ, candore pietatis.* (S. Clem.) Mais encore, où la prendront-ils cette grave et sainte parure, qui convient à leur sublime dignité? Saint Cyrille nous l'apprend : *Formam Christi sumite vestem, ut habitus et forma illius undiquè fulgeat et repræsentetur in vobis.* La même pensée est rendue par saint Grégoire de Nazianze, avec une précision qui lui donne encore plus d'énergie : *Christus magna sacerdotum tunica.* (Orat. 4.)

Ainsi, nous revêtir de Jésus-Christ, nous couvrir du manteau royal de ses vertus, montrer au monde le Verbe fait chair, l'homme modèle, dans la personne de ses ministres; et, afin d'être réellement ce que nous paraissons, adopter ses jugements, ses mœurs, sa vie; en un mot, imiter notre divin réparateur et nous transformer en lui, selon la mesure des grâces qu'il nous donne, voilà ce qui soutient dignement l'honneur du caractère

[1] Matth. 5. 8.

sacerdotal, ce qui fait les prêtres selon le cœur de Dieu, selon les désirs de l'Église et le besoin des peuples.

Tel sera désormais le sujet de toutes nos réflexions, prières, résolutions. Dans cette seconde partie, nous entendrons le Fils de Dieu nous répéter sans cesse ce qu'il dit à tous ses disciples, mais surtout aux hommes apostoliques : *Tu me sequere.* (Joan. 21. 22.) Jésus, modèle aimable, modèle infaillible, modèle indispensable, concentrera toutes les pensées de notre esprit, toutes les affections de notre cœur. Nous le suivrons pas à pas, comme un guide fidèle, depuis son avénement au milieu des hommes par le mystère de l'Incarnation, jusqu'à sa triomphante Ascension. Partout et en toute circonstance il nous dira par ses exemples, authentique explication de ses discours, ce qu'il attend de notre amour et de notre dévouement à le servir. Les vertus du prêtre et du pasteur viendront ici s'offrir successivement à nos méditations.

Il y a pour nous sur la terre, comme il y a eu pour le Sauveur, une vie cachée, une vie publique, une vie souffrante, et, si nous sommes fidèles, il y aura dans le ciel une vie éternellement glorieuse. La première regarde notre sanctification personnelle, et prépare les bénédictions réservées à notre apostolat. Nous y transportons en nous, autant qu'il nous est possible, la vie même de Jésus-Christ. La seconde s'occupe de la sanctification du prochain, et s'applique à communiquer aux âmes la vie divine que nous avons puisée à sa source adorable. La troisième féconde nos travaux pour la gloire de Dieu et le salut de nos frères : car c'est par nos souffrances que nous procurons le plus efficacement l'un et l'autre. La quatrieme sera la récompense de nos efforts généreux et constants.

En méditant les trente premières années de Jésus-Christ, nous nous étudierons à devenir des saints. Dans les trois années de sa vie publique, il nous enseignera

le grand art de former d'autres saints; c'est alors que nous apprendrons à son école le véritable zèle, les qualités qu'il doit avoir, les ministères qu'il exerce. Dans sa Passion, il nous révélera à quel prix s'achètent les succès apostoliques. Enfin, dans sa vie ressuscitée, il nous offrira le gage de la gloire qui nous attend et le modèle de cette union intime avec Dieu, qui est déjà comme une anticipation de la vie céleste.

La première partie de cet ouvrage représentait le peuple de Dieu sortant de l'Égypte et brisant péniblement ses chaînes; la deuxième nous le montrera voyageant dans le désert, guidé par la nue lumineuse, et puis s'établissant heureusement dans la terre promise. Mais comme il nous serait impossible de faire un seul pas à la suite du Sauveur, si nous n'avions, au moins dans un certain degré, l'esprit de foi et l'esprit de sacrifice, qui sont le fondement de toute solide perfection, nous en ferons le sujet de quelques méditations préliminaires.

Voici donc l'ordre, et le plan de cette seconde partie, divisée en six sections :

1° L'esprit de foi et l'esprit de sacrifice, dispositions nécessaires pour se mettre à la suite de Jésus-Christ et entrer dans sa vie.

2° Jésus-Christ, le grand exemplaire des élus, et en particulier des prêtres, nous invite à le suivre dans la voie de la véritable sainteté; raisons pressantes qui nous obligent à marcher sur ses traces, et pratique de cette imitation.

3° Vertus spéciales dont le Sauveur nous donne l'exemple dans les mystères de son incarnation, de sa naissance, et pendant les trente années de sa vie cachée.

4° Jésus nous forme à procurer la gloire de Dieu et le salut du prochain par les exemples de sa vie publique.

5° La vie souffrante de Jésus-Christ nous soutient et nous anime au milieu des peines et des tribulations du ministère apostolique.

6° Jésus-Christ ressuscité est le gage de la gloire qui nous est réservée, si nous lui sommes fidèles, et le modèle de cette union intime avec Dieu, qui nous fait déjà participer à la vie du ciel.

SECTION PREMIÈRE.

Deux dispositions essentielles pour entrer à la suite de Jésus-Christ dans la voie de la sainteté : esprit de foi, esprit de sacrifice.

I. MÉDITATION.

L'esprit de foi.

I. En quoi il consiste.
II. Comment il nous sauve.
III. Comment il nous rend propres à sauver nos frères.

Ier P. *L'esprit de foi consiste* dans une conviction si profonde des vérités de la religion, que celui qui possède cet esprit est toujours plus ou moins occupé de ces vérités saintes ; il en porte partout avec lui l'impression salutaire. Cet esprit l'anime dans tout le détail de sa vie, comme l'âme est le principe de tous les mouvements du corps. C'est ce que l'Apôtre appelle vivre de la foi, et ce qui constitue la vraie justice : *Justus autem meus ex fide vivit.* (Hebr. 10. 38.

Dans l'homme juste, la foi ne se produit pas seulement par quelques actes passagers, ou même fréquents ; elle consacre l'ensemble de sa vie ; elle fait circuler l'esprit de Jésus-Christ

dans toutes ses pensées, paroles et affections, comme l'âme fait circuler le sang dans toutes les veines ; elle s'empare de tout son être, le pénètre, le transforme. Si nous nous laissons diriger par ce souffle divin, nous devenons les enfants de Dieu : *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* (Rom. 8. 14.) L'expression *aguntur* est remarquable : l'homme de foi, l'homme juste, l'enfant de Dieu, a pour principe d'action l'Esprit saint, qui est l'esprit de Jésus-Christ. Ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. S'il vit en lui, il y pense, il y parle, il y agit... Quelle dignité, quel mérite, quelle perfection dans l'homme de foi ! Séparée de l'esprit, qui la vivifie et la fait agir, la foi est un corps sans âme, c'est une foi morte ; saint Jacques le répète trois fois dans le même chapitre [1].

Vivre de la foi, c'est donc regarder les objets naturels ou surnaturels, dans la connaissance que Dieu en a, et qu'il nous en donne par la révélation ; c'est apprécier toutes choses d'après cette connaissance divine. Ainsi, c'est considérer les honneurs, les opprobres, la pauvreté, les richesses.., en un mot toutes les choses d'ici-bas, non à la clarté de notre faible raison, ni au faux jour des maximes du monde, mais à la lumière de l'infaillible vérité, qui nous en

[1] Jac. 2. 17, 20, 26.

fait juger comme Dieu lui-même en juge. Concluons de là que, si la foi est commune, l'esprit de foi ou la foi vive, est bien rare. Si je ne croyais pas, je ne ferais rien pour mon salut ; mais si j'avais l'esprit de foi, en ferais-je si peu ? Si je n'avais pas la foi, je ne monterais jamais à l'autel ; mais si j'avais la foi vive, resterais-je glacé au milieu de ces flammes ?..

IIe P. *Comment l'esprit de foi nous sauve.* Lorsque Jésus-Christ promet le salut à celui qui croira et sera baptisé [1], il ne parle pas d'une simple adhésion de notre esprit aux vérités qu'il nous enseigne, encore moins d'une vaine admiration de cette doctrine céleste, qui unit la foi des paroles et l'apostasie des œuvres ; il parle uniquement, ainsi que l'explique saint Paul, de cette foi vive *qui opère par la charité.* (Gal. 5. 6.) Elle nous sauve par l'influence qu'elle exerce sur nos *pensées*, nos *affections* et nos *œuvres :* elle met la vérité dans nos pensées, la sainteté dans nos affections, le mérite dans nos actes les moins importants en eux-mêmes.

1° Saint Pierre compare la foi à une lampe allumée, dont on se sert pour s'éclairer dans un lieu ténébreux, en attendant que le jour se lève : *Lucernæ lucenti in caliginoso loco, donec dies elucescat.* (II. Petr. 1. 19.) Quand le grand jour de l'éternité paraîtra, il absorbera la lumière de la

[1] Marc. 16. 16.

foi dans sa lumière plus éclatante ; jusque-là nous sommes dans les ténèbres. Qui ne plaindrait un homme marchant sans flambeau pendant la nuit dans un chemin bordé de précipices? Tantôt, prenant des ombres pour des réalités, il tremble lorsqu'il n'a rien à craindre ; tantôt, s'avançant avec sécurité, il roule dans un abîme au moment où il croit mettre le pied en lieu sûr ; triste image d'un grand nombre de chrétiens, et peut-être de prêtres, avec leur foi presque inutile, parce qu'elle est sans vivacité!.. Elle jette à peine quelques lueurs pâles et incertaines sur la voie par où ils marchent ; aussi, que de chutes, et quel aveuglement ! Ils appellent bien ce qui est mal ; ils se réjouissent quand il faudrait pleurer... Oh! qu'il en est bien autrement de celui qui tient toujours en main le flambeau de la foi, et se dirige à sa clarté ! Il est à l'abri de toute erreur en matière de salut. Il apprécie les choses ce qu'elles valent, il les voit ce qu'elles sont, parce qu'il les voit dans la lumière et pour ainsi dire par les yeux de Dieu même : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Ps. 35. 10.)

2° De plus, comme c'est l'intelligence qui donne au cœur ses affections, *Ignoti nulla cupido,* si mes connaissances, unies à celles de Dieu, participent à son infinie vérité, mes sentiments, venant de la même source que les siens, participent à son infinie sainteté. J'estime ce

qu'il estime, et autant qu'il l'estime ; je méprise ce qu'il méprise, j'aime ce qu'il aime... Amour et haine, crainte et désirs, tout en moi est dans un ordre parfait. C'est ainsi que la foi purifie le cœur [1] et le sanctifie, en même temps qu'elle préserve l'esprit de toute erreur funeste. Elle me découvre le néant des créatures, j'en retire mes affections ; elle me montre le tout de Dieu, je m'attache à ce bien suprême, et voilà mon salut. Je puis dire avec David, dans le sens le plus vrai, qu'en m'éclairant le Seigneur me sauve : *Dominus illuminatio mea et salus mea.* (Ps. 26. 1.)

3° L'influence de la foi sur nos œuvres ne contribue pas moins efficacement à notre bonheur éternel, par le mérite qu'elle communique à toutes, grandes et petites. L'action est le produit des pensées et des affections ; elle tire à peu près toute sa valeur du principe d'où elle émane : *Si radix sancta, et rami.* (Rom. 11. 16.)

Saint Paul fait admirablement ressortir la différence de deux chrétiens, dont l'un n'est guidé que par la foi dans toute sa conduite, et l'autre ne suit que les mouvements de la nature. Le fondement de leurs œuvres est le même, puisqu'ils sont chrétiens, c'est Jésus-Christ [2]. Mais

[1] Fide purificans corda eorum. *Act.* 15. 9.

[2] Fundamentum aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus. *I. Cor.* 3. 11.

tandis que l'homme de foi élève sur ce fondement divin les plus riches métaux, l'or, l'argent, les pierres précieuses ; l'autre n'emploie à la construction de son fragile édifice, que du bois, du foin, de la paille légère. Quelle magnifique récompense attend le premier ! Quelle déception désolante est réservée au second[1] ! La justice de Dieu, comme un feu dévorant, éprouvera ces œuvres diverses. Celles de la foi et de la charité brilleront comme l'or qui a passé par le creuset ; mais que restera-t-il de celles qui n'ont eu pour motif que la nature et la vanité ? Une vile poussière. Tout est méritoire dans la vie du juste, précisément parce qu'il vit de la foi. S'il prie, c'est en esprit de foi ; s'il converse, s'il lit, s'il écrit, c'est en esprit de foi ; s'il donne la nourriture à son corps, quelque relâche à son application, c'est toujours en esprit de foi. Tous les événements de la vie, la maladie, la santé, le mépris, l'honneur.., tout est dirigé par lui, au terme de la foi ; et c'est ainsi qu'il augmente sans cesse le trésor de ses mérites ; toutes ses œuvres sont des œuvres de salut.

IIIe P. *Comment l'esprit de foi nous rend propres à sauver nos frères.* Il est l'esprit de

[1] Si quis autem superædificat super fundamentum hoc, aurum, argentum, lapides pretiosos, ligna, fœnum, stipulam..., uniuscujusque opus quale sit, ignis probabit. *Ibid.*

Jésus-Christ, il est là vérité de Dieu en nous. — Comme vérité, il nous montre la dignité des âmes, la valeur infinie du sang divin qui a été versé pour leur salut, l'excellence de la gloire de Dieu, que nous procurons en les sauvant.., et par là, il enflamme notre zèle, il nous rend capables de tous les dévouements. — Comme esprit de Jésus-Christ en nous, l'esprit de foi féconde toutes les fonctions de notre ministère ; il donne à nos paroles, en chaire, au confessionnal, auprès des malades, une force qui ébranle les cœurs, une onction qui les pénètre... La voix de celui qui n'était qu'un enfant pour le talent, devient éloquente [1], et opère des miracles de grâce, parce qu'elle est la voix du Seigneur lui-même : *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentiâ.* Elle brise les cèdres, abat la science orgueilleuse, fait tomber au pied de la croix les pécheurs contrits et humiliés : *Vox Domini confringentis cedros;* elle remue et vivifie les âmes mortes depuis longtemps, qui ressemblaient au stérile désert : *Vox Domini concutientis desertum.* (Ps. 28.) Un seul homme, animé de cet esprit, suffirait pour convertir et sauver tout un peuple : *Sufficit unus homo fidei zelo succensus, totum corrigere populum.* (S. Joan. Chrysost. *Hom.* 1. *ad pop.*)

[1] Linguas infantium fecit disertas. *Sap.* 10. 21.

En finissant mon oraison, je demanderai pardon à Dieu du tort que j'ai fait à sa gloire en laissant s'affaiblir en moi cette foi vive, qui fit le bonheur et le mérite des premières années de mon sacerdoce. Je le supplierai de me renouveler dans la jeunesse de ces heureux temps ; et pour seconder sa grâce, je m'appliquerai à écouter plus attentivement, à suivre plus docilement les conseils de ma foi, qui sont les inspirations de l'Esprit saint lui-même.

Ier P. *En quoi consiste l'esprit de foi ?* Dans une conviction si profonde des vérités de la religion, qu'elles s'emparent de tout notre être, le pénètrent, l'animent... ce que saint Paul appelle vivre de la foi, et ce qui constitue la vraie justice. — Vivre de la foi, c'est donc considérer les choses, naturelles et surnaturelles, d'après la connaissance que Dieu nous en donne par la révélation et régler sa vie sur cette connaissance. C'est juger de l'honneur et du mépris, du plaisir et de la souffrance... comme Dieu lui-même en juge. Si la foi est commune, ah! que l'esprit de foi est rare !

IIe P. *Comment l'esprit de foi nous sanctifie et nous sauve.* Il met la *vérité* dans nos pensées, la *sainteté* dans nos affections, le *mérite* dans nos actes les moins importants par eux-mêmes. 1° Vérité dans nos pensées. La foi est une lampe, pour nous éclairer au milieu des ténèbres de cette vie. Si elle ne jette que quelques lueurs pâles et incertaines, à quelles illusions ne serons-nous pas exposés ? Mais si on se dirige à la clarté d'une foi vive, on est à l'abri de toute erreur ; on voit les choses dans la lumière et pour ainsi dire par les yeux de Dieu même. 2° Sainteté dans nos affections. Si je vois les choses comme Dieu les voit, j'estime ce

qu'il estime, j'aime ce qu'il aime. La foi me découvre le néant des créatures, j'en retire mes affections; elle me montre le tout de Dieu, je m'attache à ce bien suprême. Je puis dire : *En m'éclairant, le Seigneur me sauve.* (Ps. 26.) 3° Mérite dans toutes nos œuvres. L'action est le produit de la pensée et de l'affection; elle tire presque toute sa valeur du principe d'où elle émane. *Si la racine est sainte, les rameaux le seront aussi.* Tout est méritoire dans la vie du juste, précisément parce qu'il vit de la foi.

IIe P. *Comment l'esprit de foi nous rend propres à sauver nos frères.* Il est l'esprit de Jésus-Christ, et la vérité de Dieu en nous. — Comme vérité il nous montre la dignité des âmes, la valeur infinie du sang versé pour leur salut..; il enflamme notre zèle. — Comme esprit de Jésus en nous, il féconde toutes nos fonctions. C'est le Sauveur lui-même qui parle et agit en nous. De là tant de merveilles opérées par le ministère des hommes apostoliques.

II. MÉDITATION.

L'esprit de foi. — Sa puissance.

I. Sur le cœur de Dieu.
II. Sur le cœur de l'homme.

Un prêtre qui mesure à sa faiblesse les difficultés qu'il doit vaincre pour se sauver et sauver ses frères, se décourage inévitablement; mais il se rassure et prend confiance, lorsqu'il considère quelle force il ne tient qu'à lui de puiser dans sa foi. Est-il obstacle, en effet, dont ne triomphe un homme qui peut tout sur Dieu et sur lui-même? Sur Dieu, pour en obtenir tous les secours qu'il désire; sur lui-même, pour se déterminer à tous les sacrifices que la grâce demande. Telle est l'efficacité prodigieuse de l'esprit de foi : il nous donne cette double toute-puissance.

Ier P. *Toute-puissance de l'esprit de foi sur le cœur de Dieu.* Le Sauveur nous a promis de la manière la plus formelle, que jamais il ne serait rien refusé à la prière animée d'une foi vive. Écoutons, adorons celui qui parle, et croyons : *Quæcumque petieritis in oratione credentes, accipietis.* (Matth. 21. 22.) — *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis...* (Marc. 11. 24.) Ceux

qui entendaient ces paroles, venaient d'y être préparés par un langage encore plus étonnant : « Ayez la foi de Dieu, » leur avait dit le Sauveur, après des miracles opérés en leur présence : « *Habete fidem Dei,* c'est-à-dire une foi pleine et parfaite, telle que la mérite un Dieu quand il parle : *Amen dico vobis, quia quicumque dixerit huic monti : Tollere, et mittere in mare...* » C'est bien là demander un éclatant miracle ; pour me l'accorder qu'exige-t-on de moi ? Une seule chose : qu'il n'y ait point d'hésitation dans mon cœur, mais une foi simple et assurée : « *Et non hæsitaverit in corde suo, sed crediderit.* C'est pourquoi je vous le dis, » ajouta le Fils de Dieu, « tout ce que vous demandez dans vos prières, croyez que vous le recevrez, et vous le recevrez en effet : *Propterà dico vobis : Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis.* »

De cet oracle trop peu médité rapprochons celui de saint Jacques : « Si quelqu'un d'entre vous manque de cette sagesse qui fait goûter les choses d'en haut, en même temps qu'elle les fait connaître : *Si quis vestrûm indiget sapientiâ,* qu'il en demande à Dieu, sans crainte d'essuyer un refus ; car elle est un bien qu'il donne avec abondance, et qu'il voudrait donner à tous : *Postulet à Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat, et dabitur ei ;* mais que cette demande soit appuyée sur une foi ferme, sans

aucune hésitation : *Postulet autem in fide, nihil hæsitans ;* car si, en priant, vous n'avez pas cette confiance inébranlable que la foi seule peut donner ; si votre âme ressemble aux flots d'une mer agitée, que le vent pousse en sens divers ; si vous êtes comme ballotté entre la défiance et la foi aux divines promesses, ne comptez pas sur le succès d'une pareille prière ; elle n'obtiendra rien du Seigneur : *Qui enim hæsitat, similis est fluctui maris, qui à vento movetur et circumfertur ; non ergo æstimet homo ille quod accipiat aliquid à Domino.* » Remarquons ce raisonnement : votre prière est faite avec une foi chancelante ; donc elle est vaine.

Dieu est riche en faveur de ceux qui l'invoquent ; il n'a rien tant à cœur que de nous prodiguer ses dons ; il a tout promis à la prière.., et cependant que de prières à peu près inutiles ! Triste problème, qui n'en est plus un ; remplissons-nous la condition à laquelle est attaché le succès de nos demandes ? Sommes-nous des hommes de foi, *credentes ?*

Nous enseignons les différentes qualités que doit réunir la prière, pour s'élever jusqu'à Dieu et faire à son cœur une aimable violence : respect, humilité, attention, ferveur, persévérance ; mais toutes ces qualités se résument évidemment dans le mot de saint Jacques, *in fide*, et dans celui du Sauveur, *credite.* Croyons, en effet, à la présence, à la sainteté, à

l'infinie grandeur du maître à qui nous adressons nos vœux ; croyons à notre néant devant lui, à notre indignité comme pécheurs, et il ne sera pas nécessaire de nous dire : Abaissez-vous, humiliez-vous ; et le respect extérieur de notre corps ne sera que l'expression fidèle de la profonde religion dont notre âme sera pénétrée. Ayons foi, je ne dis plus aux incompréhensibles perfections de ce grand Dieu, qui nous permet de lui parler, mais à l'importance souveraine des affaires que nous venons traiter avec lui, et notre esprit, fût-il encore plus léger, sera saisi, captivé, fixé par des objets si graves et si sérieux. Notre prière ne sera plus l'insignifiant hommage de nos lèvres, elle sortira de notre cœur comme la flamme de la fournaise ; demande-t-on froidement des biens comme ceux-ci : *Ab æternâ damnatione nos eripi, et in electorum tuorum jubeas grege numerari?..* Croyons aux promesses de l'infaillible vérité ; soyons fortement convaincus que Jésus-Christ n'a pas prononcé de vaines paroles, quand il a dit : *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira..;* et, à quelque épreuve qu'il mette notre constance, nous ne cesserons de prier ; et nous emporterons, par une sainte importunité, ce qu'il semblait vouloir refuser à des vœux moins persévérants. Oh ! qu'il est vrai que c'est la foi qui prie : *Fides orat*, (S. Aug.) et qui donne à la

prière cette force victorieuse, à laquelle Dieu lui-même daigne assujettir sa puissance !

Les miracles opérés par le Sauveur en sont la preuve de fait. C'est toujours à la foi des suppliants qu'il les accorde, et il veut qu'on le sache ; n'a-t-il pas répété souvent : *Fides tua te salvum fecit?* C'est la foi qu'il encourage et qu'il admire : *Videns Jesus fidem illorum, dixit paralytico : Confide, fili.* (Matth. 9. 2.) — *O mulier, magna est fides tua!* (Matth. 15. 28.) — *Audiens Jesus miratus est.. : Non inveni tantam fidem in Israel.* (Matth. 8. 10.) C'est la faiblesse et la timidité de la foi qu'il reproche à ses disciples : *Quid timidi estis, modicæ fidei?* (Matth. 8. 26.) — *Necdum habetis fidem?* (Marc. 4. 40.) C'est à la grandeur de la foi qu'il mesure la grandeur de ses bienfaits : *Secundùm fidem vestram fiat vobis.* (Matth. 9. 29.) — *Sicut credidisti fiat tibi.* (Matth. 8. 13.) Un père affligé lui fait la peinture des mauvais traitements que le démon exerce sur son fils, et implore ainsi sa pitié : *Si quid potes, adjuva nos, misertus nostrî.* (Marc. 9. 21.) Quelle est la réponse ? « Vous me demandez si je puis quelque chose, et moi je vous demande si vous pouvez croire ; mon pouvoir ira jusqu'où ira votre foi ; car tout est possible à celui qui croit : *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti.* » (Marc. 9. 22.)

II[e] P. *Toute-puissance de l'esprit de foi sur le cœur de l'homme.* Le don de la foi vive et ses

trésors de grâce nous seraient inutiles, si nous n'y correspondions fidèlement. Mais comment obtenir de nous cette indispensable fidélité, puisque c'est de nous qu'elle dépend? Ce sera encore par la foi vive. Elle agit sur notre volonté avec tant d'énergie, qu'elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, et nous fait en quelque sorte franchir les bornes du possible. De là ce mot de Tertullien : *Fides Christianorum, fides impossibilium.* Quoi de plus entraînant en effet que les motifs qu'elle nous présente? Tantôt elle nous arrête par la crainte; et ses menaces ne sont-elles point assez terribles pour enchaîner nos passions? Un Dieu ennemi, un Dieu vengeur, une mort de réprouvé, un enfer éternel!.. Comment ne pas être glacé d'effroi? Et, pour échapper à une destinée si épouvantable, comment ne pas trouver douces les peines de la vertu, les austérités de la pénitence? *Hœc quàm dulcia meditanti flammas!* (S. Bern.) Tantôt c'est par l'espérance que la foi nous anime; et que peut-on ajouter soit à la certitude, soit à la magnificence de ses promesses? C'est un Dieu qui s'engage. Des torrents de délices, un royaume de gloire, un bonheur qui ne laisse rien à désirer, rien à craindre!.. A cette vue le cœur s'enflamme; on oublie les labeurs du chemin, pour ne faire attention qu'à l'heureux terme : *Si labor terret, merces invitet.* (S. Aug.) Il en

est de même des autres généreux sentiments que la foi nous inspire.

Aussi, dans les triomphes remportés par les saints de l'ancien Testament, saint Paul ne loue que la fermeté et la vivacité de leur foi : *Fide Abel... fide Enoch... fide Noe... fide qui vocatur Abraham obedivit!... Per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam.., extinxerunt impetum ignis..; lapidati sunt, secti sunt...* (Hebr. 11.)

Mais quels prodiges de courage opérés par la foi de saint Paul lui-même! Et, depuis ces commencements de l'Église jusqu'à nous, quelles vertus sublimes, quels héroïques dévouements enfantés par la foi! L'histoire des apôtres, des martyrs, des vierges, de tous les saints, est-elle autre chose que l'histoire de la faiblesse triomphant de la puissance par la force qui se puise dans la foi? C'est la foi vive, qui a soutenu tant de prêtres dans des circonstances délicates, où un faux pas les jetait dans l'abîme ; c'est elle qui en a déterminé tant d'autres à briser les liens de la chair et du sang, pour courir en toute liberté à la conquête des âmes... En un mot, tous les grands sacrifices, toutes les immolations de soi-même, que nous attribuons à cette énergique charité, qui peut lutter contre la mort, à cette espérance ferme que rien ne peut confondre, attribuons-les d'abord à la foi, principe de l'espérance et de l'amour.

Que je cesse donc, ô mon Dieu, d'alléguer ma faiblesse pour couvrir ma lâcheté. J'ai dans ma foi, si je sais m'en servir, le moyen de vaincre le monde avec ses erreurs, ses terreurs et ses caresses; par elle, je suis en état de vaincre l'enfer et de me vaincre moi-même; par elle, je puis tout sur votre cœur et sur le mien; par elle, malgré le poids de mes innombrables misères, je puis m'élever jusqu'à la perfection à laquelle vous m'appelez, jusqu'à la riche couronne que vous réservez à vos bons prêtres.

Ier P. *Toute-puissance de la foi sur le cœur de Dieu.* Le Sauveur a promis que jamais il ne serait rien refusé à la prière animée d'une foi vive. *Quoi que ce soit que vous demandiez, vous l'obtiendrez si vous le demandez avec foi.* La parole de saint Jacques n'est pas moins formelle : *Si quelqu'un manque de sagesse, qu'il en demande à Dieu.., mais avec foi, sans aucune hésitation.* — Toutes les qualités de la bonne prière, respect, humilité, attention, ferveur, persévérance ne sont que des effets de la foi vive. C'est elle qui lui donne cette force à laquelle Dieu lui-même daigne s'assujettir. — Les miracles opérés par le Sauveur en sont les preuves de fait; c'est toujours à la foi des suppliants qu'il les accorde, et il veut qu'on le sache; n'a-t-il pas répété souvent : *votre foi vous a sauvé?*

IIe P. *Toute-puissance de l'esprit de foi sur le cœur de l'homme.* Son action sur notre volonté est si énergique qu'il nous élève au-dessus de nous-mêmes. Quoi de plus entraînant que les motifs qu'il nous présente, soit qu'il s'applique à nous arrêter par la crainte, ou à

nous animer par l'espérance? — Aussi, dans les grandes choses opérées par les saints de l'ancienne loi, saint Paul ne loue que la foi vive. Et que n'a-t-elle pas fait depuis saint Paul jusqu'à nous? Tous les admirables dévouements que nous attribuons à cet amour qui rivalise de force avec la mort, à cette espérance que rien ne peut confondre, attribuons-les d'abord à la foi, principe de l'espérance et de l'amour. *Seigneur, augmentez notre foi.*

III. MÉDITATION.

Trois grands obstacles à l'esprit de foi.

I. L'irréflexion.
II. L'esprit du monde.
III. Les inclinations naturelles.

Ier P. *L'irréflexion.* Nous avons appris de saint Paul que la foi est dans le juste ce que l'âme est dans l'homme; elle est sa vie : la vie de son intelligence, par la vérité dont elle l'éclaire; la vie de son cœur, par les sentiments de justice et de sainteté qu'elle y fait naître; la vie de ses œuvres, qu'elle rend méritoires de la gloire éternelle. Mais pour qu'elle produise ces effets, il faut qu'elle agisse réellement sur l'esprit, sur le cœur et sur les œuvres. Or, l'irréflexion affaiblit beaucoup, ou même détruit entièrement cette action. Un docteur de l'Église dit que la foi est une connaissance abrégée de tout ce qu'il y a de plus stimulant, de plus pres-

sant : *Compendiosa rerum quæ urgent cognitio.* Quoi de plus pressant qu'un ciel à gagner, un enfer à éviter, une âme à sauver?.. Quoi de plus touchant qu'un Dieu aimant les hommes jusqu'à s'incarner, vivre et mourir pour eux; qu'un Dieu notre victime, nous permettant de l'immoler, de manger sa chair, de boire son sang? O mystères sacrés, n'avez-vous donc pas assez de flammes pour fondre la glace de nos cœurs et nous embraser du saint amour? Oui, mais il faut qu'on y pense. Quelle impression des vérités, toutes puissantes par elles-mêmes, feront-elles sur mon cœur, si elles ne sont présentes à mon esprit? Dans l'Écriture, la foi est comparée tantôt à un bouclier, et tantôt à un glaive; le bouclier ne protége que celui qui s'en couvre, et si l'on veut qu'un glaive soit utile à repousser l'ennemi, il faut le tirer du fourreau. Ce n'est pas l'habitude de la foi, c'est sa mise en œuvre qui fait son mérite et sa force. Or, ce qui détermine la foi à se traduire en actes, c'est ordinairement la réflexion. Tout chrétien croit à l'éternité; mais il n'y a que le chrétien réfléchi qui se demande : *Quid hoc ad æternitatem?*

Je m'explique maintenant comment la même parole de Dieu, qui était pour les saints pleine de vie et d'efficacité : *Vivus est sermo Dei et efficax,* (Hebr. 4. 12.) demeure pour moi presqu'à l'état de lettre morte : les saints la méditaient

continuellement, et je ne l'approfondis jamais; ils étaient hommes de recueillement et d'oraison, et je suis tout épanché au dehors. Je laisse la foi dans mon esprit comme un fait sans conséquence. Je considère de temps en temps les grands objets qu'elle me présente ; mais superficiellement, à la façon de cet homme léger, qui jette en passant un coup d'œil sur le miroir, et oublie aussitôt ce qu'il a vu [1].

II[e] P. *L'esprit du monde.* Nous en subissons l'influence, nous qui sommes chargés de lui faire une guerre implacable. La raison et le bien-être matériel, voilà les deux idoles de notre époque ; il y a du rationalisme et de la mollesse jusque dans la piété de nos jours. A moins d'en appeler à tout instant des jugements du monde à ceux de Jésus-Christ, on se surprendra souvent adoptant les pensées du siècle, et même son langage, sur les richesses et la pauvreté, l'honneur et le mépris, les divers événements heureux ou malheureux... Est-il rare d'entendre un prêtre parler avec estime de ces grandes bagatelles pour lesquelles se passionnent les mondains, plaindre ceux que le monde plaint, féliciter ceux dont il vante le bonheur, s'exprimer, en un mot, comme s'il croyait aux béatitudes du monde, plus qu'à celles de l'Évangile ?

[1] Jac. 1. 24.

Si l'on se détache des faux biens, c'est souvent par philosophie, plus que par esprit de foi. Il faudrait cependant, dit le P. Judde, qu'après trente raisons toutes de poids, on fût plus touché de cette seule parole : Jésus-Christ l'a dit, Jésus-Christ l'a fait, que de toutes ces raisons réunies. Le mot des Pythagoriciens, *le maître l'a dit,* n'était dans leur bouche qu'une idolâtrie insensée, puisqu'il n'y a point d'homme qui ne se trompe ; appliqué à Jésus-Christ, il doit être un premier principe, un axiome sacré pour tout chrétien. Le ciel et la terre passeront, mais la vérité du Seigneur demeure éternellement [1]. Soyons donc attentifs à la parole du maître, et réglons-nous sur ses leçons. *Il l'a dit :* Ce qui est grand devant les hommes est abominable devant Dieu. *Il l'a dit :* Malheur à vous pour qui sont toutes les jouissances de la vie présente ; heureux ceux qui pleurent ! *Il l'a dit :* Celui qui ne renonce pas à tout et à lui-même, ne peut être mon disciple, etc. Ma raison me dit peut être que ces oracles doivent être expliqués, adoucis, modifiés ; qu'elle ne comprend pas comment on peut trouver la paix dans la guerre, la gloire dans les opprobres, les délices dans la croix... Mais je n'écoute que

[1] Veritas Domini manet in æternum. *Ps.* 116. 2. — Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt. *Matth.* 24. 35.

mon maître. *Il l'a dit,* et il ne l'aurait pas dit si la chose n'était pas véritable, et s'il ne comprenait lui-même comment elle l'est. C'est ainsi que le vrai disciple de Jésus s'aveugle pour bien voir, renonce à la prudence de la chair pour suivre celle de l'esprit, devient fou pour être sage, car la sagesse de ce monde est folie devant Dieu [1].

IIIe P. *Les inclinations naturelles*. Elles combattent l'esprit de foi, comme l'esprit de foi les combat. Il n'est pas étonnant que la nature frissonne à la vue de son immolation qui se prépare. Elle sent bien que tout est perdu pour elle, si les vérités de la foi sont écoutées et prises pour règle de conduite. Il faudra s'interdire des jouissances qu'on aime, mourir au monde et à soi-même, porter la mortification de Jésus-Christ dans son corps.. ; *Durus est hic sermo*. A la seule pensée de ce crucifiement de la chair et de ses convoitises, imposé à quiconque veut appartenir au Sauveur [2], tout est en trouble dans l'imagination et dans les sens ; et, quand il s'agit de réduire en pratique ces rudes vérités, on trouve obscur, dit saint Fran-

[1] Si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat, ut sit sapiens. Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. *I. Cor.* 3. 18, 19.

[2] Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Gal.* 5. 24.

çois Xavier, ce qui avait paru évident dans la ferveur de l'oraison. On ne comprend presque plus la nécessité de se vaincre, quand l'heure du combat est venue. L'amour-propre aux abois invente mille raisons, pour ajourner au moins des sacrifices qui l'effraient.

Que fait donc l'homme intérieur, l'homme libre, maître de lui-même, qui gouverne ses actions et ne se laisse point gouverner par elles[1]? En toute circonstance, il commence par interroger sa foi, et lui demande ce qu'elle enseigne : *Excutiat unusquisque cor suum, et videat quid ibi tenet fides.* (S. Aug.) C'est en effet par là qu'il faut commencer; car si on laisse la nature prendre les devants, en quoi elle est fort habile, elle complique les questions les plus simples, attire à elle, en les flattant, les puissances de l'âme ; et, quand ensuite la foi veut interposer son autorité, trouvant l'entendement prévenu, la volonté vaincue ou ébranlée, elle parvient difficilement à reprendre son empire. Oh ! qu'il importe de veiller sur son cœur et sur ses premières impressions, pour diriger tous ses mouvements au flambeau de la foi! Qu'il est utile de faire précéder toutes ses déterminations, toutes ses œuvres, d'une parole de vérité, d'un oracle divin, suivant l'avertisse-

[1] Sis dominus actionum tuarum et rector, non servus. *Imit. l. 3. c.* 38.

ment que le Saint-Esprit nous en donne : *Ante omnia opera verbum verax præcedat te !* (Eccli. 37. 20.)

Ier P. *L'irreflexion.* La foi ne peut donner la vérité à notre esprit, la sainteté à notre cœur, le mérite à nos œuvres, si elle n'agit réellement sur notre esprit, sur notre cœur et sur nos œuvres. Or, l'irréflexion affaiblit singulièrement cette action, ou même la paralyse. Si puissantes qu'elles soient, les vérités de la religion ne font impression sur nous qu'autant qu'elles nous sont présentes. Tout chrétien croit à l'éternité ; mais il n'y a que le chrétien réfléchi qui se demande : *Qu'est-ce que cela par rapport à l'éternité?* Voilà pourquoi la même parole de Dieu, qui a été si efficace pour les saints, est pour nous si stérile : ils l'approfondissaient, et nous ne la méditons pas.

IIe P. *L'esprit du monde.* Nous en subissons l'influence, peut-être à notre insu. Nous nous surprenons partageant plus ou moins les pensées du siècle sur les richesses et la pauvreté, la maladie et la santé, . parlant avec estime des bagatelles pour lesquelles se passionnent les mondains... Ne cessons d'en appeler des maximes du monde à celles de Jésus-Christ. Il l'a dit : *Malheur aux riches ; heureux ceux qui pleurent...* Le ciel et la terre passeront ; la parole du Seigneur, qui est la vérité même, demeure éternellement.

IIIe P. *Les inclinations naturelles.* Elles combattent l'esprit de foi, comme l'esprit de foi les combat... La nature frissonne à la pensée de cette immolation que la foi lui impose... Commençons toujours par interroger notre foi, et lui demander ce qu'elle enseigne. Oh ! qu'il importe de veiller sur notre cœur, sur ses premières impressions, pour diriger tous ses mouvements à la clarté des vérités éternelles !

IV. MÉDITATION.

L'esprit de sacrifice. — Sa nécessité dans les prêtres.

I. Raisons prises de leur propre sanctification.
II. Raisons prises de leur ministère et de leurs fonctions.

La vie chrétienne et sacerdotale, dans son développement et sa perfection, n'est que l'immolation de la nature par la grâce; et la promptitude, la générosité avec laquelle nous faisons à Dieu ce grand nombre de sacrifices particuliers de nos lumières, de nos inclinations, de nos répugnances.., qui constituent l'immolation totale de nous-mêmes, c'est ce que nous appelons *l'esprit de sacrifice*. Il doit se trouver dans tous les chrétiens, qui ont tous, dit saint Pierre, un sacerdoce à exercer, des hosties spirituelles à offrir [1], mais des raisons spéciales demandent que les ministres du Sauveur en soient abondamment pourvus.

Ier P. *Raisons prises de leur propre sanctification*. Un prêtre qui n'a pas l'esprit de sacrifice, et dans un degré peu commun, ne pourra jamais profiter comme il le doit des grâces qui lui sont prodiguées, ni se corriger de ses défauts, ni acquérir les vertus solides et l'éminente sainteté que Dieu exige de lui.

[1] I. Pet. 2. 5.

1° Sans esprit de sacrifice, loin de mettre à profit les grâces que je reçois, j'en fais un effrayant abus. L'âme fidèle dit à Dieu dans le pieux livre de l'*Imitation : Opus est gratiâ tuâ et magnâ gratiâ, ut vincatur natura, ad malam semper prona.* (Lib. 3. c. 55.) Cette grâce, qui n'est refusée à personne, est communiquée au prêtre avec une véritable profusion. Mais pourquoi? principalement, *Ut vincatur natura;* et je ne fais ordinairement de ce divin secours l'usage pour lequel il m'est donné, qu'en m'élevant par son moyen au-dessus de moi-même, et en triomphant d'une nature, toujours portée au mal : *Ad malum semper prona.* Entre Dieu et une âme qu'il veut sanctifier, il se fait comme un échange continuel de grâces offertes et de sacrifices demandés C'est un *Do ut des* de tous les instants. Combien de fois je me sens averti intérieurement de ce que je devrais faire ou éviter ! Que d'attraits ! Que de lumières !.. La grâce parle, mais la nature parle aussi. Pour obéir à la grâce, il faudrait se gêner, se faire violence ; rien de plus commode au contraire, que de se prêter aux penchants naturels... Retirez-vous , Seigneur , offrez à d'autres les dons de votre amour. Il m'en coûterait pour faire valoir ce talent.

De là le peu de fruit que j'ai retiré des lectures faites, des exhortations entendues, des bonnes inspirations reçues pendant mon sémi-

naire, dans mes différentes retraites, et tant d'autres circonstances Il aurait fallu réfléchir, rentrer en moi-même, prier, franchir d'un pas ferme la distance qui sépare la spéculation de la pratique. J'ai consenti à voir la vérité, j'ai manqué de courage pour la suivre. Oh ! que de grâces perdues dans la vie d'un prêtre immortifié, et de quelle responsabilité il se charge !

2° Sans esprit de sacrifice, point de défaut corrigé : *Unum est quod multos à profectu et ferventi emendatione retrahit, horror difficultatis, seu labor certaminis ;* (Imit. l. 1. c. 25.) et dans un autre endroit : *Nisi tibi vim feceris, vitium non superabis.* La lutte qui est toujours pénible, l'est bien davantage, quand on est soi-même l'ennemi qu'il faut combattre.

J'étais sincère, lorsque touché de Dieu, dans certains jours de grâces et de ferveur, je dressais le plan d'une vie nouvelle et me déterminais à réformer en moi ce qui alarmait ma conscience ; qu'est-ce donc qui a paralysé mes bons désirs et fait échouer mes saints projets? *Horror difficultatis, labor certaminis.* Mes défauts me déplaisent, je rougis de leur opposition avec la dignité de mon caractère, je sens qu'ils compromettent mon salut et le succès de mes travaux ; mais il faudrait surveiller mon imagination, appliquer mon esprit, résister à mes penchants, m'assujettir à une règle, me surmonter moi-même... Tout cela me paraît difficile,

et j'ai peur, j'ai *horreur* de la difficulté. Ainsi, ma vie s'en va, et mes défauts me restent; ils me menacent de descendre avec moi dans le tombeau, de m'accompagner au terrible tribunal… Pourquoi? parce qu'au lieu de les réprimer avec force, j'ai eu pour eux jusqu'à présent mille criminelles condescendances. Quelle serait aujourd'hui la paix de mon âme, la douceur de mon espérance, la facilité et le bonheur de mes communications avec Dieu, si chaque année, depuis ma consécration au sacerdoce, j'avais courageusement entrepris et réalisé la réforme d'un seul de mes défauts!

3° Sans esprit de sacrifice, point de solides vertus, point de sainteté sacerdotale. La vertu n'est point sortie avec nous du sein de nos mères; nous naissons avec des penchants qui lui sont tout opposés et son premier exercice est de les vaincre. J'ai un caractère altier, indépendant, porté à la domination, et il faut que j'obéisse; je suis vif, ardent, impétueux, et il faut que je vive en paix avec des personnes dont les défauts contraires aux miens sont pour moi une épreuve incessante… Me voilà donc toujours aux prises avec moi-même.

Ce n'est pas sans une raison profonde qu'on emploie le même mot *virtus*, pour exprimer l'idée de la vertu et de la force. La vertu est la force de l'âme appliquée au bien. La vertu commence où le sacrifice commence. Le mérite est

attaché aux efforts. Défions-nous de toute vertu trop facile. *Sustine, abstine :* la sagesse païenne ne connut rien de plus parfait ; sous la loi évangélique, la perfection c'est l'amour : *Plenitudo legis est dilectio ;* (Rom. 13. 10.) mais l'amour qui se dévoue, qui s'immole, qui se prouve par les sacrifices, qui se mesure sur leur étendue et leur difficulté : *Si diligitis me, mandata mea servate.* (Joan. 14. 15.) Quelqu'un veut-il s'attacher à moi, dit le Sauveur, et me donner un témoignage certain de son amour, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive[1]...

L'abnégation, l'immolation de soi-même est donc la pierre de touche de la véritable vertu. Toute piété, toute prétendue sainteté, sans esprit de sacrifice, est un édifice sans base. On est humble jusqu'à la première humiliation, patient aussi longtemps qu'on est sans contradiction et sans souffrance... On n'a rien de ce qui constitue la justice chrétienne, à plus forte raison la perfection sacerdotale.

En quoi consiste cette perfection ? Écoutons saint Bernard : *Indefessum proficiendi studium, jugis conatus ad perfectionem, perfectio vocatur.* (Epist. 251.) Comment se maintenir dans cette ferveur qui ne se ralentit point, qui aspire toujours à faire de nouveaux progrès : *Indefessum*

[1] Matth. 16. 24.

proficiendi studium; comment avoir les forces de son âme constamment appliquées à devenir meilleur : *Jugis conatus ad perfectionem,* si on ne résiste pas avec énergie aux entraînements de la nature, toujours amie du repos et de ses aises? Il faut donc dire de la sainteté, comme du royaume des cieux qui en est la récompense : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (Matth. 11. 12.) Mais d'autres raisons encore nous rendent l'esprit de sacrifice rigoureusement obligatoire.

IIe P. *Raisons prises du ministère sacerdotal et de ses fonctions.* Le monde n'a été sauvé que par le sacrifice ; la rédemption, c'est l'Homme-Dieu immolé pour le salut des hommes. Notre ministère étant la continuation de celui de Jésus-Christ, nous appliquons aux hommes les fruits de la rédemption par les mêmes moyens qui l'ont opérée. Nous accomplissons, en nous immolant nous-mêmes, ce qui manque au grand sacrifice de Jésus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* (Coloss. 1. 24.) Jésus n'a souffert qu'à Jérusalem, dans son corps naturel ; et, puisque toute sa puissance de Sauveur est dans sa croix, il faut qu'il souffre par tout l'univers dans la personne de ses prêtres, qui sont les principaux membres de son corps mystique, afin de faire participer tout l'univers aux bienfaits de ses souffrances et de sa mort.

La vie du bon prêtre, comme celle de l'Homme-

Dieu, n'est qu'un martyre prolongé. Son zèle pour la gloire du Seigneur que tant de péchés outragent, son amour pour ses frères qui se perdent sous ses yeux et en si grand nombre, voilà pour lui un sujet continuel de tristesse et de douleur : *Tristitia mihi magna est, et continuus dolor cordi meo.* (Rom. 9. 2.) — *Nullam requiem habuit caro nostra; sed omnem tribulationem passi sumus : foris pugnæ, intùs timores.* (II. Cor. 7. 5.) Comment traiter avec tant de caractères divers, avec tant d'esprits mal disposés ; comment se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ, sans pratiquer continuellement l'abnégation ? Quelle est celle de nos fonctions qui ne demande pas des hommes détachés de tout, crucifiés au monde, morts à eux-mêmes ? C'est dans une grande patience, dans les tribulations, dans les nécessités et les souffrances que nous devons, dit saint Paul, nous montrer les ministres de Dieu [1].

Ah ! Seigneur, si pour porter dignement ce nom glorieux, il faut vivre de renoncement à soi-même, je reconnais à ma honte que je ne l'ai point mérité jusqu'à ce jour. Aussi, je ne demande plus pourquoi votre grâce a été si tristement stérile en moi ; pourquoi je suis toujours dénué de solides vertus, rempli d'imperfections, et pourquoi vous n'avez accordé à

[1] II. Cor. 6. 4.

mes travaux que des bénédictions mesurées : je n'ai point eu l'esprit de sacrifice. O Jésus, je vais me nourrir à l'autel de cette chair adorable que vous avez livrée pour moi aux déchirements les plus cruels ; je vais boire le calice qui a si saintement enivré vos bons prêtres, vos généreux martyrs, et leur a fait trouver des délices jusque dans les tourments et la mort; venez, embrasez-moi comme eux du feu sacré de votre amour. Qui vous aime, a besoin de souffrir et de s'immoler pour vous.

Ier P. *Raisons prises de leur propre sanctification.* Sans cet esprit j'abuserai des grâces que je reçois. Entre Dieu et une âme qu'il veut sanctifier se fait un échange continuel de grâces offertes et de sacrifices demandés... Pour suivre ces grâces, il faudrait se faire violence; on trouve plus commode de céder à ses penchants... Oh ! que de grâces perdues dans la vie d'un prêtre immortifié ! Quel compte il en rendra ! — Je ne me corrigerai d'aucun de mes défauts. « Jamais vous ne surmonterez un vice, si vous ne vous faites violence... » (Imit.) La lutte est toujours pénible, surtout quand on est soi-même l'ennemi qu'il faut combattre et vaincre... Ainsi, ma vie s'en va et mes défauts me restent... Ils vont descendre avec moi dans le tombeau et m'accompagner au tribunal de Dieu, parce qu'au lieu de les réprimer, j'ai pour eux de criminelles condescendances. — Jamais je n'arriverai à la solide vertu, à la sainteté, au salut. La vertu, c'est la force de l'âme appliquée au bien : elle commence où le sacrifice commence. Comptons peu sur les vertus faciles. Toute pré-

tendue sainteté sans esprit de sacrifice, est un édifice sans base. Il faut dire de la justice chrétienne et sacerdotale, comme du royaume des cieux, qu'on n'y parvient qu'en se surmontant soi-même.

IIe P. *Raisons prises du ministère sacré et de ses fonctions*. Le monde n'a été sauvé que par le sacrifice. Nous accomplissons en nous immolant nous-mêmes ce qui manque au grand sacrifice de Jésus-Christ. La vie du bon prêtre, comme celle de l'Homme-Dieu, n'est qu'un martyre prolongé.

V. MÉDITATION.

L'esprit de sacrifice. — Son étendue.

I. Immolation continuelle.
II. Immolation universelle.

« SEIGNEUR, combien de fois me résignerai-je, en quelles choses devrai-je me renoncer [1]? » La question que fait ici l'âme fidèle a un double objet : quand dois-je pratiquer l'esprit de sacrifice, et en quoi dois-je le pratiquer; Jésus-Christ répond : « Toujours et à toute heure, dans les petites choses comme dans les grandes, je n'excepte rien [2]. » L'immolation de la nature par la grâce doit donc être continuelle et universelle.

[1] Quoties me resignabo, et in quibus me relinquam? *Imit. l. 3. c. 37.*

[2] Semper et omni horâ; sicut in parvo, sic et in magno; nihil excipio. *Ibid.*

Ier P. *Immolation continuelle.* Quand on dit que nous devons être *toujours et à toute heure* dans la disposition de sacrifier au bon plaisir divin nos pensées et nos affections, nos répugnances.., on ne fait qu'énoncer une des conséquences immédiates du grand principe de la fin de l'homme, et du souverain domaine de Dieu sur toutes ses créatures. Étant toujours de lui et à lui, je dois toujours être pour lui, toujours le servir. Or, je ne sers Dieu réellement que par le sacrifice de ma volonté à la sienne. Telle est l'obligation de l'homme ; voici maintenant celle du chrétien, à plus forte raison celle du prêtre : *Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me.* (Luc. 9. 23.) Autant je suis obligé de suivre Jésus-Christ pour être son disciple, de le suivre de plus près en qualité de son ministre, autant je suis obligé de me renoncer moi-même et de porter ma croix *tous les jours de ma vie.*

La croix est l'autel du sacrifice ; me renoncer, c'est me sacrifier ; il faut donc que je sois toujours dans l'état de victime. Ma nature est toujours portée au mal par la triple concupiscence ; il est donc indispensable que je la surveille, que je la réprime, que je la sacrifie toujours, *semper et omni horâ.* Je ne puis aller à Dieu qu'en remontant le torrent de mes in-

clinations vicieuses; si je cesse de résister au courant, le flot m'emporte. En effet, quand je réfléchis sur moi-même, je me surprends à toute heure dans quelque accès d'orgueil, dans la recherche de ce qui flatte mes sens, sous l'empire de quelque cupidité ou attachement aux choses d'ici-bas. Sans une continuité de vigilance, d'efforts et de sacrifices, je serai de temps en temps gouverné par la grâce, mais habituellement je serai entraîné par la nature; je mènerai souvent une vie d'instinct, quelquefois une vie de raison, presque jamais cette vie de la foi qui est la seule véritablement chrétienne; je donnerai à Dieu quelques instants, et à mes penchants naturels la presque totalité de mes jours. N'est-ce pas là ce que j'ai eu à déplorer dans mes méditations précédentes? Quelles pertes j'ai faites! A quoi dois-je les imputer si ce n'est à mon peu d'énergie pour me vaincre! Combien de moments d'une tribulation très-légère je pouvais échanger pour le poids immense d'un bonheur éternel[1]!

IIe P. *Immolation universelle.* Grandes et petites choses, intérieures et extérieures, tout doit être mis sous la loi du divin amour par une entière conformité à la volonté du Seigneur. *Sicut in parvo, sic et in magno.. : in*

[1] II. Cor. 4. 17.

omnibus te nudatum inveniri volo. (Imit. l. 3. c. 37.) Ce n'est pas une partie de l'homme, c'est l'homme tout entier, ses pensées, ses actions, ses souffrances, que l'esprit de sacrifice doit retirer du domaine de la nature, pour le faire passer sous celui de la grâce.

Il s'attache d'abord aux *pensées*. Nous comprenons trop peu l'importance de ce conseil du Sage : *Fili mi, attende ad sapientiam meam.., ut custodias cogitationes.* (Prov. 5. 1, 2.) Veiller sur ses pensées, c'est aller à la source du mal pour le prévenir, du bien pour en favoriser le développement. Le désordre passe aisément de l'esprit au cœur. Les pensées perverses ne sont pas les seules qui portent atteinte à la pureté de notre âme ; nous devons nous purifier aussi des pensées vaines et étrangères, qui consument inutilement une part notable de notre vie et nous rendent coupables d'un grand nombre d'omissions : *Munda quoque cor meum ab omnibus vanis, perversis et alienis cogitationibus.* Si je veux savoir tout ce que j'ai à sacrifier, pour me renfermer dans le cercle des bonnes pensées, je n'ai qu'à écouter l'Apôtre dans son épître aux Philippiens : *Quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque justa.., quæcumque sancta, quæcumque amabilia.., hæc cogitate.* (Philip. 4. 8.) Oh! que de chimères, que de rêveries, que d'erreurs ont occupé dans mon esprit la

place de la vérité : *quæcumque vera !* Je puis faire la même réflexion relativement aux autres objets sur lesquels saint Paul veut que j'exerce mon intelligence : *hæc cogitate.*

Nos *actions* sont le produit de nos pensées ; l'esprit de sacrifice s'applique à toutes : mauvaises, il les repousse ; bonnes, il s'efforce de les perfectionner, en perfectionnant surtout l'intention qui en est le mobile. Il ne néglige pas les plus communes, les plus indifférentes en elles-mêmes, celles qui regardent les soins du corps, les bienséances sociales, etc. ; il les dépouille de leur caractère tout terrestre pour les élever par la foi au rang des œuvres surnaturelles et méritoires.

Enfin *la souffrance* n'est pas moins propre à l'homme déchu, que la pensée et l'action, et elle demande encore plus l'esprit de sacrifice. Il nous la fait estimer, supporter, aimer ; et par ces trois degrés, il remporte son plus beau triomphe sur une nature toujours ennemie de ce qui l'incommode. — Pour *estimer* les souffrances, il me suffit de considérer le choix qu'un Homme-Dieu en a fait, comme moyen de détruire le péché et de sauver le monde ; de me rappeler qu'elles viennent de Dieu, qu'elles conduisent à Dieu... Je n'ai ici à sacrifier que les préjugés de mon esprit ; — pour les *supporter,* au contraire, j'ai à sacrifier les révoltes de mon cœur. Je puis, avec mon divin modèle,

demander quelquefois l'éloignement du calice amer; mais je dois toujours comme lui me résigner à la volonté de mon Père. — La perfection est d'*aimer* les souffrances, elles et tout leur cortége : la pauvreté, l'humiliation, le mépris, le délaissement de la part des créatures... Qui consommera un sacrifice si complet et si difficile? La charité, armée de tous ses feux, en sera seule capable. C'est elle qui s'écrie par la bouche de saint Paul : *Quis nos separabit à charitate Christi? tribulatio? an angustia? an fames? an nuditas? an periculum? an persecutio? an gladius?..* (Rom. 8. 35.) — *Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in necessitatibus, in persecutionibus, in angustiis pro Christo.* (II. Cor. 12. 10.)

Jamais votre apôtre, ô mon Dieu, n'eût trouvé dans son cœur de pareils sentiments, si votre grâce ne les y avait fait naître : *Gratiâ Dei sum id quod sum.* (I. Cor. 15. 10.) Vous allez bientôt, dans la célébration des saints mystères, vous donner à moi avec toutes vos grâces ; ne me refusez pas, je vous en conjure, cette force, cette magnanimité, cet amour généreux dont j'ai besoin, pour me renoncer en tout et toujours, et pour vivre devant vous en état de perpétuelle immolation, avec l'Agneau toujours vivant et toujours immolé à la gloire de votre nom.

Résolutions. Accepter toutes les dispositions

de Dieu sur moi, toutes les peines qu'il lui plaira de m'envoyer, et les unir à celles de Jésus-Christ. Prévoir les occasions que je pourrai avoir aujourd'hui même de pratiquer l'esprit de sacrifice.

Ier P. *Immolation continuelle.* Étant toujours de Dieu, je dois toujours être pour lui, toujours le servir. Or, je ne le sers réellement que par le sacrifice de ma volonté à la sienne. Ma nature est toujours entraînée au mal par la triple concupiscence ; je dois donc toujours la réprimer. Si je cesse de résister au courant, le flot m'entraîne. Sans une continuité de vigilance et de sacrifices, je mènerai souvent une vie d'instinct, quelquefois une vie de raison, presque jamais cette vie de la foi, qui est la vie du juste.

IIe P. *Immolation universelle.* « En toutes choses j'exige de vous un dépouillement sans réserve. » (Imit.) Ce n'est pas une partie de l'homme, c'est tout l'homme, ses pensées, ses actions, ses souffrances, que l'esprit de sacrifice doit retirer du domaine de la nature, pour le mettre sous l'empire de la grâce. — Veiller sur ses *pensées*, c'est aller à la source du mal pour le prévenir, et du bien pour en favoriser le développement. — L'esprit de sacrifice s'applique à toutes les *actions :* mauvaises, il les repousse ; bonnes, il les perfectionne, surtout par l'intention ; indifférentes, il les élève par la foi au rang des œuvres surnaturelles et méritoires. — *La souffrance* demande encore plus l'esprit de sacrifice. Il la fait estimer, supporter, aimer. Pour l'*estimer*, il me suffit de considérer le choix qu'en a fait un Homme-Dieu, pour détruire le péché et sauver le monde. Pour la *supporter*, j'ai à sacrifier les révoltes de mon cœur. Je peux demander l'éloignement du calice, mais je dois me résigner. La perfection est de l'aimer ; mais qui

pourra consommer ce sacrifice? La charité, armée de tous ses feux. Elle me fera dire avec saint Paul : ***Je me plais dans mes infirmités, dans les outrages et les nécessités pressantes, dans les angoisses que je souffre pour Jésus-Christ.***

VI. MÉDITATION.

L'esprit de sacrifice. — Les sources où il se puise.

I. La considération de ses heureux effets.
II. L'exemple de Jésus-Christ et des saints.

Après la grâce et la prière, première source de toute vertu chrétienne, rien ne contribue davantage à faire pénétrer en nous l'esprit de sacrifice, que la considération des heureux effets qu'il produit, et des exemples que nous en ont donnés Jésus-Christ et les saints.

Ier P. *Heureux effets que produit l'esprit de sacrifice.* Il purifie l'âme et la dégage de tout l'alliage impur des vanités et des affections charnelles ou trop humaines, qui ternissaient l'éclat de sa beauté. Il établit un commerce intime entre une âme immolée et Jésus-Christ, qui trouve en elle sa parfaite image. Il substitue en nous la volonté, la vie de Dieu à notre propre volonté, à notre propre vie. Nous mettant sous la direction de l'Esprit saint, il nous transforme en véritables enfants de Dieu, sui-

vant la parole de saint Paul : *Quicumque spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei.* Il nous fait amasser d'inappréciables trésors de mérites par la pratique continuelle des plus excellentes vertus, l'abnégation et la charité.

C'est à l'esprit de sacrifice, comme à l'esprit de foi, qui en est le principe, qu'il faut attribuer, dans tous les temps, les vertus héroïques, les prodiges de dévouement, que nous admirons dans les grands serviteurs de Dieu. « O Seigneur, donnez à votre Église beaucoup d'âmes immolées par la grâce, et la beauté des premiers siècles reparaîtra, et la foi se ranimera dans le cœur de vos enfants, et les solitudes seront peuplées de saints, et votre sanctuaire sera rempli de ministres fidèles.., et la route de perdition sera moins fréquentée, et le sang de Jésus-Christ sera moins profané [1]. »

Mais parmi les fruits excellents de cette généreuse abnégation, il en est un que nous méditons trop peu : c'est la paix abondante et le bonheur présent qu'elle procure, même au milieu des peines de cette triste vie. Que l'esprit de sacrifice conduise au ciel, on le croit assez ; l'immolation de soi-même est la charité la plus parfaite : *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat.* (Joan. 15. 13.) Et n'est-ce pas livrer sa vie pour Dieu, mourir

[1] Berthier. *Réflex. spirit.*

pour son amour, que de renoncer, pour lui plaire, à toutes les inclinations de la nature, et se tenir toujours devant lui en état de victime? Mais qu'une âme fervente trouve dans cette immolation continuelle un ciel anticipé, une paix et une joie qui surpasse tout sentiment; que notre bonheur ici-bas soit précisément en raison de notre courage à nous sacrifier pour Dieu, le croit-on franchement? C'est cependant une vérité qui non-seulement ressort de tout l'enseignement évangélique, mais que prouvent invinciblement la raison et l'expérience.

Comment en effet ne pas comprendre d'une part, que la sainte abnégation, en réprimant nos penchants déréglés, ôte la cause ordinaire de nos chagrins et de nos troubles [1]; de l'autre, qu'en nous mettant sous l'empire de la grâce, et nous unissant à Dieu, qui est le souverain bien, l'ordre par excellence, elle fixe notre demeure dans une paix inaltérable? *Si in viâ Dei ambulasses, habitasses utiquè in pace sempiternâ.* (Baruch. 3. 13.) N'est-il pas évident que cette générosité nous met dans les conditions les plus favorables pour que le Seigneur nous comble des bénédictions de sa douceur? Les martyrs en sont la preuve de fait. Leur dévoue-

[1] Undè bella et lites in vobis? Nonne hinc? ex concupiscentiis vestris, quæ militant in membris vestris? *Jac.* 4. 1.

ment s'est élevé jusqu'au plus haut degré de l'héroïsme ; aussi, dit saint Augustin, ils se pâment de joie à la vue de leurs bourreaux ; on les entend s'écrier, pendant qu'on les déchire et qu'on les brûle : *Nunquàm tam jucundè epulati sumus.* Dieu les enivrait du vin de ses consolations.

IIe P. *L'exemple de Jésus-Christ et des saints excite en nous l'esprit de sacrifice.* Le Sauveur n'a jamais eu égard à ses attraits et à ses goûts, mais uniquement au bon plaisir de son Père : *Christus non sibi placuit.* (Rom. 15. 3.) — *Quæ placita sunt ei facio semper.* (Joan. 8. 29.) Nous savons qu'il a porté l'esprit de sacrifice, aussi bien que l'obéissance, jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ; et c'est dans cet exemple que saint Paul nous invite à chercher l'énergie dont nous avons besoin pour nous surmonter nous-mêmes.

Dans la pensée du grand Apôtre la vie chrétienne, et à plus forte raison la vie sacerdotale, est un combat à la course : combat pénible, course laborieuse : « Courons donc par la patience, » nous crie-t-il : « *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen ;* (Hebr. 12. 1.) et, pour l'avoir, cette patience inébranlable, ne cessons de regarder Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi : *Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum.* Il pouvait prendre en partage les jouis-

sances de la vie la plus heureuse, et il a préféré la croix, sans tenir compte des douleurs et des opprobres inséparables de cet affreux supplice : *Qui, proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.* Ce choix, il l'a fait par amour pour nous, afin de nous préserver par cet exemple du poison que porte avec elle une vie honorée et commode. Pensez donc, mais pensez sérieusement et avec réflexion à ce qu'il a souffert, lui Fils de Dieu, livré à des pécheurs qui étaient armés contre lui de toutes les haines de l'enfer : *Recogitate eum, qui talem sustinuit à peccatoribus... contradictionem.* Si vous considérez ses souffrances comme la mesure de son amour pour vous, et si vous les comparez aux vôtres, votre constance ne fléchira jamais sous le poids des épreuves : *Ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* Car enfin vous n'avez pas encore répandu une goutte de votre sang en combattant le péché, et Jésus pour le détruire a versé tout le sien : *Nondùm enim usque ad sanguinem restitistis, adversùs peccatum repugnantes.* » (Ibid.)

Voilà ce qui a rendu les martyrs et tous les saints si fidèles à pratiquer la science du sacrifice. L'immolation d'eux-mêmes était un besoin pour ces parfaits imitateurs de Jésus-Christ. C'était trop peu pour eux d'accepter avec reconnaissance les croix que la Providence leur ménageait ; ils en cherchaient d'autres

et n'en avaient jamais assez. — Ignace de Loyola est jeté dans un cachot à Salamanque et traité comme un malfaiteur ; ses pieds et ses mains sont chargés de chaînes... Cependant la joie brille sur son visage ; jamais homme ne parut plus content de son sort. On vient de toutes parts contempler cette sérénité, cet air de bonheur dont on est frappé en l'abordant, et en le quittant on s'écrie : « J'ai vu Paul dans les fers. » Ses amis laissent échapper quelques paroles de condoléance ; il ne veut que des félicitations. « Que Salamanque le sache ; elle n'a pas tant de chaînes, que je ne voulusse en porter davantage pour l'amour de Jésus-Christ. » Xavier se plaint, mais de quoi ? De l'excès de sa joie, de l'insuffisance de ses épreuves : *Assez, Seigneur, assez! Encore plus, encore plus* de travaux, de contradictions, de privations, d'abandon des créatures !.. — Thérèse séparée de Jésus se consume dans les larmes : « Seigneur, » disait-elle souvent, « si vous avez résolu de prolonger mon exil, si vous voulez que j'attende avec patience cette mort que tous mes vœux appellent, accordez-moi de souffrir pour vous, aussi longtemps que je ne vivrai pas avec vous. Votre croix me consolera de votre absence ; ou vous-même, ou votre croix ; ou mourir, ou renaître continuellement à de nouvelles souffrances : *Aut pati, aut mori.* » Lorsque Dieu demande à Jean de la Croix quelle ré-

compense il désire, il ne répond pas avec le Docteur Angélique : *Point d'autre que vous-même,* ô mon Dieu ! ni même avec sainte Thérèse : *Ou souffrir ou mourir ;* il ne veut que des souffrances et du mépris : *Pati et contemni pro te.*

Tous ces saints étaient des hommes comme nous ; ce qu'ils ont pu, en Celui qui était leur force, nous le pouvons comme eux. Prions, réfléchissons ; mais aussi exerçons-nous, suivant le conseil que saint François Xavier donnait si souvent et pratiquait si bien : *Vince teipsum.* Le soldat s'aguerrit en combattant. Commençons par nous vaincre dans les choses faciles ; de petits triomphes nous prépareront à de plus grands : *Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium, deponentes omne pondus et circumstans nos peccatum, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen.* (Hebr. 12. 1.)

Ier P. *Heureux effets que produit l'esprit de sacrifice.* Il purifie l'âme et la dégage de tout alliage impur. Il établit un commerce intime entre elle et Jésus-Christ... Il nous fait amasser d'inappréciables trésors. C'est à l'esprit de sacrifice, comme à l'esprit de foi, qui en est le principe, qu'il faut attribuer les vertus héroïques, les prodiges de dévouement que nous admirons dans les grands saints. C'est à lui surtout que nous sommes redevables de cette paix, de cette joie, qui sont un ciel anticipé au milieu des peines de cette vie. Que notre bonheur ici-bas soit en proportion de notre courage à

nous sacrifier pour Dieu, le croit-on franchement? C'est pourtant une vérité qui ressort de tout l'enseignement évangélique, toujours confirmé par l'expérience.

IIe P. *L'exemple de Jésus-Christ et des saints excite en nous l'esprit de sacrifice.* Le Sauveur n'a jamais eu égard à ses attraits et à ses goûts. Il a porté l'esprit de sacrifice jusqu'à la mort de la croix. C'est dans cet exemple que le grand Apôtre nous invite à chercher l'énergie dont nous avons besoin pour nous surmonter nous-mêmes. C'est aussi cet exemple qui a rendu les saints si fidèles à pratiquer la science du sacrifice. Ils ne se contentaient pas d'accepter avec reconnaissance les croix que la Providence leur envoyait : ils en cherchaient d'autres ; ils n'en avaient jamais assez. Qu'on se rappelle saint Ignace dans les cachots de Salamanque, saint François Xavier dans ses îles sauvages, sainte Thérèse, saint Jean de la Croix. Tout ce qu'ont pu les saints, nous le pouvons comme eux. Prions, réfléchissons, exerçons-nous.

SECTION DEUXIÈME.

Jésus-Christ, le grand exemplaire des élus et en particulier des prêtres, nous invite à le suivre dans la voie de la véritable sainteté. — Raisons puissantes qui nous obligent à marcher sur ses traces. — Pratique de cette imitation.

VII. MÉDITATION.

Le règne de Jésus-Christ. — Parabole.

I. Jésus notre roi nous appelle à sa suite.
II. Tout nous presse de nous donner à lui et de le suivre.

Premier prélude. Se représenter les synagogues, les bourgades, les villes de la Judée, que Jésus-Christ parcourait en prêchant son Évangile.

Deuxième prélude. Faites-moi la grâce, Seigneur, d'obéir à votre voix, et de me soumettre sans réserve, comme sans délai, à l'accomplissement de votre volonté.

Ier P. *Jésus notre roi nous appelle à sa suite.* On suppose que le ciel, dans sa bonté, ait donné à la terre un monarque, supérieur à tout ce que l'esprit humain peut imaginer de plus parfait. Il réunit à tous les titres de légitimité et aux droits les plus incontestables toutes les

qualités, qui commandent le respect et l'admiration, inspirent la confiance et l'amour. Ce prince accompli, qui ne conçoit que de nobles desseins et n'a d'autre ambition que le bonheur de ses sujets, les invite à le suivre dans une expédition qu'il entreprend. Jamais guerre ne fut, non-seulement plus juste, mais plus sainte et plus avantageuse, même aux peuples dont il s'agit de faire la conquête. Et voici les conditions qu'il propose à ceux qui voudront s'attacher à lui, car il n'usera de contrainte envers personne : ils le verront constamment à leur tête, associé à toutes leurs fatigues, à tous leurs dangers, nourri, logé, vêtu comme le dernier de ses soldats ; aucun d'eux n'aura rien à faire, ou à souffrir qu'il ne l'ait fait et souffert le premier. Le succès de l'entreprise est assuré ; pas une seule belle action ne restera sans récompense ; et les fruits de la victoire, qui seront immenses, seront partagés entre les vainqueurs suivant le courage dont chacun aura fait preuve dans les combats. A cet appel, que répondront ses sujets, pour peu qu'ils soient hommes de cœur ? Quelle généreuse émulation bouillonnera dans leurs âmes ! Et s'il s'en trouvait d'assez lâches, pour préférer un indigne repos à cette gloire laborieuse, ne seraient-ils pas voués à un mépris universel ?

Jésus-Christ est ce grand, cet aimable prince, Fils de Dieu, créateur et rédempteur du genre

humain, il vient sur la terre combattre le péché, cette première de toutes les révoltes, qui a troublé le royaume de son Père et le sien. Il vient rétablir l'empire de la grâce sur la nature ; et pour subjuguer ses ennemis, il n'emploiera point d'autres armes que celle de ses bienfaits. Plein de grâce et de vérité, il possède dans un degré infini toutes les perfections de la divinité et de l'humanité. S'adressant donc à tous ceux qui par le baptême sont devenus ses sujets, et par la confirmation ses soldats, il leur tient ce langage : « Ma volonté, de toutes les volontés la plus avantageuse aux hommes, est de les attirer à moi, pour les faire vivre de ma vie et les rendre heureux de mon bonheur. Mon Père m'a établi roi sur la sainte montagne, et m'a donné toutes les nations en héritage[1] ; je veux entrer en possession de mon domaine, régner seul sur les esprits et sur les cœurs, soumettre les hommes à ma loi pour les sauver ; et, vainqueur pacifique, conduire à la gloire éternelle ceux dont j'aurai brisé les fers. Quiconque partagera mes travaux et mes peines dans cette guerre, partagera aussi mon triomphe ; à la générosité des efforts sera proportionnée la récompense. »

O prêtres, que répondrons-nous à notre aimable et divin roi ? Que nous le suivrons ?..

[1] Ps. 2. 6, 8.

C'est trop peu. Ses ministres ne feront-ils pour lui rien de plus que ses simples disciples ? Ne marcherons-nous pas de plus près sur ses traces? Nous sommes les premiers soldats de sa milice; nous voudrons nous distinguer par notre dévouement à le servir, comme il nous distingue par ses grâces de choix et de prédilection : oui, nous livrerons de plus rudes combats à l'orgueil, à la sensualité, à l'estime du monde; nous ferons à Jésus l'offrande de nous-mêmes la plus généreuse et la plus complète.

IIe P. *Tout nous presse de nous donner entièrement au Sauveur pour le suivre.* Pénétrons-nous de ces motifs : la dignité, les droits de celui qui fait appel à notre zèle, l'entreprise à laquelle il s'agit de concourir, les conditions qui nous sont faites.

1° Quel est celui qui nous appelle? C'est Jésus-Christ, *le roi immortel de tous les siècles.* (I. Tim. 1. 17.) — *Celui qui a pu sans usurpation se dire en tout égal à Dieu.* (Philip. 2. 6.) — *La splendeur de sa gloire, la figure de sa substance.* (Hebr. 1. 3.) — *Le chef de toute principauté.* (Colos. 2. 10.) — *En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science.* (Ibid. 2. 3.) — *En lui la plénitude de la divinité habite corporellement.* (Ibid. 2. 9.) — *Toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre.* (Matth. 28. 18.) — *A son nom, tout genou fléchit...* (Philip.

2. 10.) Oh! qu'il y a de gloire à suivre le Seigneur! *Gloria magna est sequi Dominum.* (Eccli. 23. 38.)

Jésus d'ailleurs a sur nous les droits les plus sacrés. — Droit de ses perfections infinies. Si nous ne sommes à lui, nous serons aux passions, à l'orgueil, à la cupidité... Nous n'avons que le choix de l'un de ces deux jougs ; lequel est le plus honorable et le plus doux? — Droit de création. Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, il nous l'a donné, il nous le conserve ; nous sommes à lui plus que l'enfant n'est à son père. — Droit de conquête et d'acquisition [1]. Il nous a fait passer des chaînes de Satan à l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Une chose est à nous, si nous l'avons payée de notre or ; plus à nous, si elle nous a coûté de pénibles travaux ; et encore plus à nous, si nous l'avons achetée au prix de notre sang... Eh bien, ne sommes-nous pas le prix des travaux, des souffrances et de la mort de Jésus-Christ? *Empti enim estis pretio magno.* (I. Cor. 6. 20.) — Droit de donation et d'héritage, puisque son Père l'a constitué son héritier universel: *Constituit hæredem universorum.* (Heb.) — Droit d'élection et de libre engagement, puisque nous l'avons choisi nous-mêmes pour notre roi, soit dans le baptême, soit depuis, lorsque si sou-

[1] Populus acquisitionis. *I. Petr.* 2. 9.

vent, à la face du ciel et de la terre, nous avons renouvelé le serment d'être tout à lui, et toujours... Voilà les liens qui nous attachent à Jésus-Christ.

2° A quoi sommes-nous appelés? A l'entreprise la plus noble et la plus sainte qu'il soit possible de concevoir. Tout y est grand. — Les ennemis à combattre : le démon, le monde, les passions, notre propre cœur. — Les armes à employer : la foi, la prière, l'humilité, la patience.., toutes les vertus du chrétien et de l'apôtre. — Les compagnons du combat : toutes les âmes généreuses que le christianisme a élevées, agrandies, et en quelque sorte divinisées.., les saints de toutes les conditions. — Le chef : c'est le Fils de Dieu en personne, combattant en nous par sa grâce, et qui, déjà vainqueur en tant d'élus, veut encore être vainqueur en chacun de nous, et se servir de nous pour conquérir le cœur de nos frères. — Enfin, le but de l'entreprise : c'est de glorifier Dieu et de sauver les hommes, en détruisant l'erreur et le vice, pour établir la vérité et la vertu. Conçoit-on quelque chose de plus excellent?

3° Quant aux conditions qu'on nous propose, les voici en deux mots : partager ici-bas les travaux et les épreuves de Jésus-Christ, pour être ensuite associés à son triomphe. Comparons les sacrifices qu'il nous demande à ceux qu'il s'est imposés à lui-même. Pour lui seul la

croix a été sans adoucissement ; pour ses disciples fidèles et ses bons prêtres, il en allége le poids : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* II. Cor. 7. 4. Comparons les peines et la durée du combat aux joies et à l'éternité du triomphe.

Consacrons-nous donc pleinement au service du Sauveur, et disons-lui : « Me voici, ô roi suprême, et seigneur de toutes choses ; quelque indigne que je sois de paraître en votre présence et de vous appartenir, appuyé cependant sur votre grâce et sur votre secours, je me donne à vous sans réserve. Ce que je suis, ce que je possède, je le soumets, je le livre tout entier à votre volonté sainte. Je proteste devant votre infinie bonté, et j'en prends à témoin la glorieuse Vierge votre Mère avec toute la Cour céleste, que mon désir, ma détermination bien arrêtée, est de vous suivre d'aussi près qu'il me sera possible, détaché en esprit de tous les biens de la terre, et, si vous le voulez, réellement pauvre ; partageant vos ignominies, vivant et mourant au poste où l'intérêt de votre gloire et votre sainte volonté m'auront placé. » S. Ign. *Liv. des Exerc.* Cette offrande de vous-même sera une bonne préparation à la sainte messe. Renouvelez-la dans votre action de grâces.

Ier P. *Jésus-Christ notre roi nous appelle à le suivre.* Un monarque, supérieur à tout ce que l'on peut ima-

giner de plus parfait, réunissant aux droits les plus incontestables toutes les qualités qui commandent l'admiration, inspirent la confiance et l'amour..., invite ses sujets à le suivre dans une guerre juste, sainte, infiniment avantageuse, même à ceux dont il s'agit de faire la conquête. Il sera constamment à la tête de ses soldats, nourri, logé, vêtu comme le dernier d'entre eux. Le succès est assuré, et les fruits de la victoire, qui seront immenses, seront partagés, selon le mérite, entre les vainqueurs. Ce grand, cet aimable prince, c'est Jésus-Christ... Il vient sur la terre combattre le péché, la première de toutes les révoltes. Soumettre à Dieu et sauver les pécheurs... O prêtres, il vous a placés au rang d'honneur dans sa sainte milice ; ne voudrez-vous pas marcher de plus près sur ses traces ?

IIe P. *Tout nous presse de nous donner entièrement à Jésus-Christ pour le suivre :* sa dignité, ses droits, le magnifique dessein pour lequel il demande notre concours, les conditions qu'il nous fait. — Notre Chef est le *Roi immortel des siècles, la splendeur de la gloire de Dieu... à son nom tout genou fléchit.* — Il a sur nous les droits les plus sacrés : droit de ses perfections, droit de création, droit de conquête et d'acquisition, droit d'héritage et d'élection. — Il nous appelle à l'entreprise la plus noble qui se puisse imaginer ; tout y est grand : ennemis, armes, compagnons, chef ; elle a pour but de glorifier Dieu et de sauver le monde. — Voici les conditions : partager ici-bas les travaux de Jésus-Christ et ses épreuves, pour être ensuite associés à son triomphe. Consacrons-nous pleinement à son service.

VIII. MÉDITATION.

Le règne de Jésus-Christ dans l'âme fidèle.

I. L'idée que je dois m'en former.
II. Combien je dois désirer qu'il s'établisse et se perfectionne en moi.

Le prêtre a toujours un double but à poursuivre, sa propre sanctification et celle du prochain. C'est pour lui-même en ce moment qu'il *cherche le royaume de Dieu et sa justice.* (Matth. 6. 33.)

Ier P. *Quel est ce règne de Jésus-Christ en moi?* « C'est l'Évangile du Fils de Dieu tenant toujours et en tout les rênes de mon cœur, et de là, dirigeant l'esprit, la langue, toutes les actions, tout l'ordre et le plan de ma vie [1]. » Mon cœur est alors dans un sens véritable le trône de Jésus-Christ. Tout en moi reçoit avec soumission les ordres de ce grand roi; tout est mis à son service, pour être employé par lui à la gloire de son Père. Car c'est pour cela qu'il a fait l'acquisition de tout mon être.

Il consiste, ce règne de Jésus-Christ, à me gouverner tellement par son esprit, qu'il soit la règle de tous mes jugements, de toutes mes affections et déterminations; à suivre en tout

[1] P. Martel. *Caract. du Chrét.*

les lumières et les impressions de sa grâce ; et, par le saint usage que j'en fais, à mettre en moi toutes les vertus qu'il nous a enseignées, et dont il nous a donné l'exemple. Il est vrai que je ne serai jamais dispensé de dire avec saint Paul : *Je sens dans mes membres et dans mes sens une loi qui veut dominer sur la loi de l'esprit, et m'asservir à la loi du péché ;* (Rom. 7. 23.) mais il faut que je puisse ajouter comme lui : « J'ai une autre loi au dedans de moi-même, c'est la loi de l'esprit de Jésus, qui règne sur mes appétits déréglés, les réprime et les tient dans la dépendance ; de sorte que *ce n'est pas tant moi qui vis, que Jésus-Christ qui vit en moi.* » (Gal. 2. 20.) Il faut que ses vertus remplacent mes vices : son humilité, mon orgueil ; sa pauvreté, mon attachement aux biens de la terre ; sa patience, mes irritations ; sa douceur, ma colère. Il faut qu'il dispose à son gré de mon temps et de mes forces, de mes joies et de mes peines.., sans que jamais sa volonté rencontre dans la mienne la moindre résistance. Alors seulement Jésus régnera en moi et sur moi en maître souverain. Est-ce ainsi qu'il en a été jusqu'à ce jour ? Oh ! que d'obstacles j'ai apportés à l'exercice de cette sainte et bienfaisante royauté !

II[e] P. *Combien je dois désirer le règne parfait de Jésus-Christ en moi.* Lorsque je cherche à comprendre la nécessité de me soumettre au

sceptre de Jésus, il me devient évident que je ne puis régner avec lui dans sa gloire, qu'autant qu'il aura régné en moi par sa grâce. S'il n'est pas mon roi par cette miséricorde qui pardonne et qui sauve, il le sera par cette redoutable justice qui condamne et qui perd. Mais je n'envisage en ce moment que les attraits de ce roi plein de charmes, et le bonheur de ses sujets fidèles. Aimable dans sa puissance, heureux dans ses lois, glorieux dans la dignité où il m'élève, doux dans son gouvernement : tel est ce règne de mon Sauveur que j'ai souvent repoussé et que devaient appeler tous mes désirs : *Specie tuâ et pulchritudine tuâ, intende, prosperè procede, et regna.* (Ps. 44. 5.

1° Règne aimable dans sa puissance ; puisqu'il rend doux et léger un joug que les passions humaines regarderont toujours comme accablant. Quoi de plus impossible, au point de vue des pensées du monde, que d'établir un ordre de choses selon lequel l'homme, qui s'aime tant lui-même, qui le plus souvent n'aime que lui-même, s'armera contre lui-même, et fera une guerre constante à ses sens, à ses inclinations les plus fortes? La puissance de Jésus-Christ va jusque-là. Elle va plus loin, et en voici le miracle : elle attire l'homme à ce joug ; elle le lui fait aimer, préférer même aux trônes et aux couronnes. Que l'homme, pour dépendre en

tout de son Dieu, se combatte lui-même en tout; qu'il aime cette dépendance et cette guerre; que, pour porter ce joug, il sacrifie ce que le monde peut offrir de plus séduisant, n'est-ce pas là le prodige d'un règne aussi aimable qu'il est puissant et absolu?

2° Règne heureux dans ses lois. *Venite ad me; omnes qui laboratis*... « Voulez-vous posséder le bonheur? Venez à moi, » nous dit Jésus; « prenez mon joug, pratiquez mon Évangile; en voici l'abrégé : Se renoncer soi-même, porter sa croix tous les jours de sa vie, et marcher à ma suite. » Pour trouver la joie dans les larmes, dans les calomnies et les outrages du monde, en un mot dans la croix, il faut suivre Jésus, s'assujettir à ses lois, vivre selon ses maximes. La merveille de goûter des douceurs dans l'amertume, du plaisir dans les souffrances, n'est promise qu'à cette condition; mais aussi on défie qui que ce soit d'avoir rempli cette condition, sans avoir trouvé la vraie félicité. Vous me l'assurez, ô mon Dieu, vos plus grands serviteurs m'attestent qu'ils en ont fait l'expérience; pourquoi refuserais-je de l'éprouver moi-même?

3° Règne glorieux dans la dignité où il m'élève. Jésus est le seul de qui on puisse dire que ses serviteurs sont rois et plus que rois. Est-il un monarque en effet, si puissant qu'on le suppose, qui ne soit esclave ou de quelque passion

ou de quelque intérêt : esclave des conjonctures ou des événements, esclave même de ses sujets, de qui il dépend en mille manières? Mais ce roi esclave, tout maître qu'il est, qu'il se soumette pleinement à Jésus-Christ, ne vivant plus que selon les maximes de l'Évangile, le voilà supérieur à tout et à lui-même ; le voilà plus que roi, l'ami de Dieu, l'enfant de Dieu, le frère, le cohéritier de Jésus-Christ. Rien ne le gouverne, rien ne le dirige, si ce n'est Dieu qu'il voit, qu'il écoute, à qui il obéit en tout. Dès lors il peut dire avec saint Paul : *Tout m'est permis, et je ne suis réduit sous la puissance de personne*[1]. Il aime Dieu, il n'a d'autre volonté que celle de Dieu; il peut donc faire tout ce qu'il veut : *Ama, et fac quod vis.* Quelle gloire! et où trouver une plus noble indépendance que dans ma soumission à mon grand et divin roi?

4° Règne plein de douceur dans son gouvernement. Ce n'est pas en vain que Jésus est nommé, *Rex pacificus, rex mansuetus, princeps pacis.* Il dit aux vents : *Taisez-vous,* à la mer : *Calme-toi,* et les vents cessent, et les tempêtes sont apaisées; comment ne porterait-il pas la tranquillité et la paix dans les cœurs où il réside? Le monde lui-même admire ces heu-

[1] Omnia mihi licent, sed ego sub nullius redigar potestate. *I. Cor.* 6. 12.

reuses transformations, qui font de tout autres hommes de ceux que la grâce a touchés, convertis, et rendus de vrais chrétiens. Il s'étonne de les voir aussi patients qu'ils étaient emportés, aussi joyeux qu'ils étaient tristes... C'est qu'ils se sont mis sous la douce autorité de Jésus-Christ.

Trop longtemps, ô mon Sauveur, j'ai osé vous dire, par le langage de ma coupable vie, que je ne voulais point de vous pour mon roi : *Nolumus hunc regnare super nos.* Ah! maintenant, et pour le reste de mes jours, je ne veux d'autre roi que vous. J'en renouvelle l'engagement tant de fois oublié; et, quand je vous posséderai par le sacrement de votre amour, je vous le dirai encore avec plus de bonheur : O Jésus, régnez sur moi; régnez sur mon esprit et sur mon cœur, sur mes pensées et sur mes affections; accordez-moi cette grâce, ô mon Seigneur, ô mon Roi, qu'à la vie, à la mort, je vous sois toujours soumis, toujours près de vous par la pratique de votre loi et l'imitation de vos vertus : *Vivit Dominus meus rex, quoniam in quocumque loco fueris, Domine mi rex, sive in morte, sive in vitâ, ibi erit servus tuus.* (II. Reg. 15. 21.)

Ier P. *L'idée que je dois me former du règne de Jésus-Christ en moi.* Il consiste à me gouverner tellement par son Évangile, que ses maximes soient la règle de toute ma conduite.. : à suivre en tout les lumières

et les impressions de sa grâce, à mettre en moi sa vie ; de sorte que ses vertus remplacent mes vices, son humilité, mon orgueil... Il faut qu'il dispose à son gré de mon temps et de mes forces... sans que sa volonté rencontre en moi la moindre résistance... Oh ! que d'obstacles j'ai apportés jusqu'à ce jour à l'exercice de cette bienfaisante royauté !

IIe P. *Combien je dois désirer le règne parfait de Jésus-Christ en moi.* Aimable dans sa puissance, heureux dans ses lois, glorieux dans la dignité où il m'élève, doux dans son gouvernement, tel est ce règne si désirable que j'ai eu la folie de repousser. — La puissance de Jésus-Christ va jusqu'à faire accepter un joug que les passions trouvent insupportable : elle va plus loin : elle le fait aimer, préférer aux trônes et aux couronnes. — Règne heureux dans ses lois. La merveille de goûter des douceurs dans l'amertume, du plaisir dans les souffrances... n'est promise qu'à la condition qu'on s'assujettira aux lois et aux exemples de Jésus-Christ ; mais aussi, on n'a jamais rempli cette condition, sans trouver la vraie félicité. — Règne glorieux dans la dignité où il m'élève. Jésus est le seul de qui on peut dire que ses serviteurs sont des rois. Ils aiment Dieu, ils n'ont d'autre volonté que celle de Dieu : ils peuvent donc faire tout ce qu'ils veulent. — Règne plein de douceur dans son gouvernement. Jésus est le roi pacifique ; comment ne porterait-il pas la tranquillité et la paix dans les cœurs où il réside ? O Jésus, régnez sur moi, sur mon esprit et sur mon cœur. . Accordez moi cette grâce, qu'à la vie et à la mort, je vous sois toujours soumis par la pratique de votre loi et l'imitation de vos vertus.

IX. MÉDITATION.

L'imitation de Jésus-Christ. — Sa nécessité.

I. J'y suis obligé comme chrétien.
II. J'y suis encore plus obligé comme prêtre.

Jésus-Christ n'est pas roi, dit saint Augustin, pour imposer des tributs à ses sujets, pour les armer de fer et les conduire à des conquêtes temporelles; mais il est roi pour diriger les âmes, les conduire dans la voie de Dieu, pour leur assurer le salut en les menant au royaume céleste par la foi, par l'espérance et par l'amour[1]. Notre premier devoir est de le servir en l'imitant. Cette imitation renferme tout l'esprit du christianisme et du sacerdoce.

Premier prélude. Se représenter notre Seigneur, lorsqu'ayant lavé les pieds de ses apôtres il leur dit : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait[2]. »

Deuxième prélude. O Jésus, faites-moi com-

[1] Non rex Israel Christus ad exigendum tributum, vel exercitum ferro armandum, hostesque visibiliter debellandos ; sed rex est Israel, quod mentes regat, quod in æternum consulat, quod in regnum cœlorum credentes, sperantes, amantesque perducat. *Tract. 5. in Joan.*

[2] Jean. 13. 15.

prendre, aimer et remplir fidèlement l'obligation que j'ai de marcher sur vos traces : *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum.* (Cant. 1. 3.)

Ier P. *Obligation d'imiter Jésus-Christ indispensable au chrétien.* Prendre l'Évangile pour règle de conduite, et Jésus-Christ pour modèle, voilà en deux mots l'exacte signification du beau nom de chrétien. Celui-là seul mérite de le porter, dit saint Cyprien, qui fait passer en lui, autant qu'il le peut, les sentiments, les mœurs, la vie de Jésus-Christ : *Christianus nemo dicitur rectè, nisi qui Christo moribus, quoad valeat, coæquatur.* Suivant saint Basile, l'imitation de Jésus-Christ est la définition même du christianisme : *Definitio christianismi est imitatio Christi.* Je ne puis être chrétien, dit saint Malachie, si je ne suis l'imitateur de Jésus-Christ : *Sine causâ sum christianus, si Christum non sequor.*

Dans le baptême, nous avons renoncé au démon et à ses œuvres, au monde, à ses maximes et à ses pompes, pour être dégagés de tout autre lien et nous unir au Sauveur par un amour sincère et une parfaite imitation. Nous nous sommes revêtus de Jésus-Christ : *Quicumque in Christo baptizati estis, Christum induistis.* (Gal. 3. 27.) Si Jésus-Christ est notre vêtement, dit saint Bernard, il doit paraître en nous; montrons donc sa charité, sa douceur, sa patience,

toutes ses vertus. Le grand Apôtre veut que nous représentions si parfaitement tous les traits de ce divin modèle, que sa vie puisse être reconnue dans nos corps : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris.* (II. Cor. 4. 10.)

Écoutons Jésus lui-même! « Vous m'appelez votre Seigneur et votre Maître; vous faites bien, car je le suis; si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez en faire autant les uns à l'égard des autres. » Pénétrons-nous de cette raison : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. On est disciple des autres maîtres en les écoutant; on est le mien en m'imitant. Le propre du disciple est d'apprendre de son maître; apprenez donc de moi, *discite à me;* mais quoi? moins des vérités exprimées par le discours que des vérités rendues sensibles par l'exemple, moins ce que je dis que ce que je fais; la vie que je mène, voilà le grand enseignement que je donne : *Discite à me quia mitis sum...* » Ressembler à Jésus-Christ, devenir ce qu'il est en l'imitant, telle est la substance du christianisme; mais alors où sont les chrétiens?

IIe P. *Obligation d'imiter Jésus-Christ, plus étroite encore pour les prêtres.* Elle résulte de tous nos titres, de toutes nos fonctions.

1° *Nos titres.* Rappelons-en quelques-uns :

Ministre, ambassadeur, vicaire de Jésus-Christ, pasteur des âmes.., le prêtre est la figure du Dieu sauveur et l'expression de sa forme : *Sacerdos Christi figura expressaque forma.* (S. Cyril. *De adorat. in spir. et verit. l.* 13.)

Les rois de la terre imposent à leurs *ministres* des obligations nombreuses ; le Roi du ciel n'en impose qu'une aux siens, mais elle renferme toutes les autres : c'est de le suivre, de l'imiter dans ses vertus, dans ses travaux et ses souffrances pour la gloire de Dieu et le salut des hommes : *Qui mihi ministrat, me sequatur.* (Joan. 12. 26.) — *Sanè minister Domini Dominum imitetur, quia ipse ait : Qui mihi ministrat,* etc. (S. Bern. *De Consid. l.* 3.) — Comme *ambassadeur* du Fils de Dieu, je dois inspirer aux peuples une estime souveraine pour son infinie grandeur, pour sa sainteté, pour sa touchante miséricorde... Je dois le représenter, le montrer au monde ; et, si j'y manque, je compromets en même temps son honneur et le succès de mon importante négociation. Or, je ne puis représenter Jésus-Christ qu'en l'imitant. — Comme son *vicaire,* je dois le remplacer : *Vicarius Christi, vicem Christi gerere debet.* (S. Bonav.) Mais en quoi? Est-ce seulement dans l'exercice de son autorité? C'est aussi et principalement, dans la reproduction de ses vertus : *In similitudinis ejus repræsentatione.* (*Tract. de sex alis Seraph. c.* 6.) Il faudrait que l'on pût dire

en me voyant, en m'entendant : C'est ainsi qu'il vivait, qu'il parlait, qu'il agissait : *Nonne sicut conversatus est, et vos vicarii ejus debetis conversari?* (S. Bern. *Ad pastor. in synod.*) — Enfin, comme *pasteur,* je dois être le modèle de mon troupeau : *Forma facti gregis ;* (I. Petr. 5. 2, 3.) je ne puis l'être qu'autant que Jésus-Christ est le mien. Je dois précéder mes brebis : *Ante eas vadit.* (Joan. 10. 4.) Malheur à moi, si, en me suivant, elles ne suivent pas le Fils de Dieu !

Craignant, pour ainsi dire, que les simples fidèles ne vinssent à perdre la trace de ses pas, entre eux et lui, le Sauveur a mis ses prêtres, qu'il a chargés de leur transmettre ses exemples, et voilà ce qui faisait dire à saint Paul : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* (I. Cor. 4. 16.) « La principale étude du bon pasteur, dit saint Bonaventure, est de former à la ressemblance de Jésus-Christ ceux que le ciel a placés sous sa conduite ; mais les hommes saisissant plus difficilement ce qu'ils entendent que ce qu'ils voient, les prêtres, par leur sainte vie, doivent leur mettre sous les yeux une forme visible du pasteur des pasteurs, afin qu'elle s'imprime en eux plus profondément ; ils doivent leur dire avec saint Paul : *Imitatores mei,* etc., ou en d'autres termes : Si vous désirez connaître la vie de Jésus-Christ pour l'imiter, considérez-la dans la mienne. *Si for-*

mam Christi desideratis ad imitandum agnoscere, in meis hanc moribus considerate. »

2° *Nos fonctions.* Il n'en est pas une que Jésus-Christ n'exerce en nous et par nous. En chaire, je suis sa bouche, celui qui m'écoute l'écoute ; c'est lui qui exhorte par moi : *Deo exhortante per nos.* Au saint tribunal, c'est lui qui remet les péchés ou les retient, lui qui baptise aux fonts sacrés : *Petrus baptizet, hic est qui baptizat ; Paulus baptizet, hic est qui baptizat.* (S. Aug.) A l'autel, il s'immole par mon ministère ; je lui prête mes mains, ma voix : *Ipse est qui sanctificat et immutat.* (S. Chrys.) Cette union ineffable, cette espèce d'identité que mes fonctions me donnent avec Jésus-Christ, n'exigent-elles pas que j'entre pleinement dans toutes ses vues, que je prenne toutes ses pensées, tous ses sentiments ; qu'il n'y ait entre lui et moi qu'un même esprit, un même cœur, une même vie ?

O Jésus, toutes les lumières que vous me donnez me confondent ; puisse au moins cette confusion me devenir salutaire et réparer le tort que j'ai fait à votre gloire ! Quand je rapproche votre vie de la mienne, quand je compare le mépris que vous avez fait de tous les biens de la terre avec l'ardeur insensée que j'ai mise à les poursuivre, votre faim d'opprobres avec ma passion pour l'estime des hommes.., je me demande où est mon christianisme, en

quoi et comment vous auriez pu reconnaître en moi votre image. Quel prince ne se croirait en droit de faire éclater sa colère contre l'indigne ambassadeur, qui le représenterait dans une cour étrangère, comme je vous ai représenté au milieu de votre peuple? Ne dirait-on pas que j'ai ignoré jusqu'à ce jour un des premiers devoirs du prêtre et du chrétien? Hélas! il en a été de ce devoir comme de tant d'autres, je n'y pensais pas! Donnez-moi la grâce, ô mon Dieu, non-seulement de ne plus l'oublier, mais de le remplir aussi parfaitement que le comporte ma faiblesse; et puisque l'effet admirable du sacrement de votre amour est de nous transformer en vous [1], faites, je vous en conjure, qu'à votre entrée dans mon âme, tous mes vices disparaissent pour faire place à vos vertus, afin que je puisse désormais me rappeler sans rougir cette sublime qualification du prêtre : *Sacerdos alter Christus.*

Ier P. *Obligation d'imiter Jésus-Christ indispensable au chrétien.* Suivant saint Basile, l'imitation de Jésus-Christ est la définition même du christianisme. On est disciple des autres maîtres en les écoutant; Jésus déclare qu'on n'est le sien qu'en l'imitant. « Apprenez de moi, moins des vérités exprimées par le discours, que

[1] Non ego mutabor in te, sed tu mutaberis in me. *S. Aug.*

rendues sensibles par l'exemple... La vie que je mène, voilà le grand enseignement que je donne.

II° P. *Obligation d'imiter Jésus-Christ, plus étroite encore pour les prêtres.* Elle résulte de tous nos titres et de toutes nos fonctions. 1° Nos titres : ministres, ambassadeurs, vicaires de Jésus-Christ, pasteurs des âmes : *Si quis mihi ministrat me sequatur.* — L'ambassadeur du Fils de Dieu doit le représenter, le montrer au monde. — Son vicaire, le remplacer principalement dans la reproduction de ses vertus. Le pasteur doit être *forma gregis.* Je ne puis dire : *Imitatores mei estote*, qu'autant que je puis ajouter : *Sicut et ego Christi* 2° Nos fonctions. Elles supposent toutes entre Jésus-Christ et nous, le même esprit, le même cœur, la même vie.

X. MÉDITATION.

L'imitation de Jésus-Christ. — Sa nécessité. (Suite.)

I. Sans elle nous ne pouvons nous sauver.
II. Sans elle nous ne pouvons sauver nos frères.

Ier P. *Imitation de Jésus-Christ, indispensablement nécessaire à notre salut.* C'est la conséquence rigoureuse de la méditation précédente. Nous sauverons-nous, si nous ne remplissons ni les obligations essentielles du sacerdoce, ni celles du christianisme? Nous avons vu qu'imiter Jésus-Christ est le premier devoir du chrétien et du prêtre. Mais parce qu'il est de la dernière importance que notre âme, si elle n'est pas assez sensible à des motifs plus nobles, soit en-

traînée du moins à la suite du Sauveur par le plus pressant de tous, la nécessité, écoutons et comprenons saint Paul : *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui.* (Rom. 8. 29.) C'est-à-dire, suivant le commun des interprètes : Ceux que Dieu a prévus par sa prescience éternelle devoir être du nombre des élus, il les a prédestinés à se rendre conformes à son Fils par l'imitation de ses vertus. Dans la doctrine du même apôtre, Jésus-Christ est le premier-né des élus, le chef du corps des élus [1]. Nous ne serons donc admis au royaume éternel, qu'autant que nous serons les frères de Jésus-Christ, et les membres de ce chef adorable ; mais nous avouera-t-il pour ses frères, si nos sentiments et nos mœurs ne nous donnent avec lui aucune ressemblance de famille ? Serons-nous ses membres vivants, si nous ne sommes animés de son esprit, si nous ne vivons de sa vie ?

Ajoutons que la prédestination à la gloire étant l'effet d'une tendresse particulière, qui porte Dieu à nous choisir de préférence, ce qui attire sur nous ce regard bienveillant, cette prédilection paternelle, c'est l'image de son Fils bien-aimé, qu'il voit imprimée en nous par sa grâce et le concours de notre fidélité. L'unique objet de la complaisance du Père est son Fils.

[1] Rom. 8. 29. — Eph. 1. 22.

La même raison qu'il a de s'aimer infiniment lui-même, à cause de ses infinies perfections, lui fait aimer infiniment son Verbe, qui est son image consubstantielle. Il épuise, pour ainsi dire, son amour en l'aimant, de sorte qu'il ne peut aimer que lui ou par rapport à lui. Nous ne lui sommes agréables qu'en Jésus-Christ : *Gratificavit nos in dilecto Filio suo.* (Eph. 1. 6.) C'est en lui qu'il nous a prédestinés à être ses enfants d'adoption : *Prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum.* (Ibid.) C'est en lui qu'il nous bénit de toute bénédiction spirituelle et céleste : *Benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo.* (Ibid.) S'il remarque en nous une grande ressemblance avec son Fils, il nous aime beaucoup et nous prodigue ses bienfaits ; s'il en voit peu, il nous aime peu ; s'il n'en voit aucune, nous n'avons aucun droit à son amour ; s'il y voit des traits tout opposés, nous lui sommes odieux, il nous condamne et nous réprouve.

C'est donc sur ce point que je dois me troubler ou me rassurer, puisqu'il est également impossible, et que je sois sauvé sans ressembler à Jésus-Christ, au moins dans un certain degré, et que je lui ressemble sans être sauvé. Les autres motifs sur lesquels j'appuie l'espérance de mon éternelle félicité, en me consolant ne m'ôtent pas toute inquiétude ; mais ma ressem-

blance avec Jésus-Christ est en même temps la cause la plus efficace, le gage le plus certain, la marque la plus infaillible de ma prédestination.

IIe P. *Imitation de Jésus-Christ indispensablement nécessaire à celui qui veut concourir au salut du prochain.* Régénérer l'homme à la vie de la grâce, et le préparer, en le sanctifiant, à la vie de la gloire, est l'œuvre propre du Rédempteur; les prêtres n'y concourent que comme instruments. L'esprit de vie qui produit le salut est en Jésus comme dans sa source [1]. Lui seul a reçu de son Père la mission d'éclairer tous les peuples, de sauver toutes les nations de la terre : *Dedi te in lucem gentium, ut sis salus mea usque ad extremum terræ.* (Is. 49. 6.) Quoiqu'il daigne nous associer à ce noble emploi, il n'en demeure pas moins le seul Jésus, le seul Sauveur; mais nous le devenons avec lui, dans la mesure de notre participation à son esprit et à sa vie.

Pourquoi les apôtres et les hommes apostoliques de tous les temps ont-ils été si puissants pour la sanctification des âmes? pourquoi ont-ils donné au ciel tant d'élus? C'est qu'ils étaient remplis de Jésus-Christ. Leurs projets, leurs travaux, leurs conversations, tout respirait l'esprit

[1] Lex enim spiritus vitæ in Christo Jesu. *Rom.* 8. 2.

de Jésus-Christ; leurs regards, leurs paroles, leur maintien, les facultés de leur âme, les sens de leur corps, tout en eux était marqué de l'esprit de Jésus-Christ; tout portait son empreinte sacrée. En les écoutant, ou seulement en les voyant, on sentait qu'une vertu secrète s'échappait de leur personne, comme de celle du Sauveur, et qu'elle guérissait les infirmités spirituelles : *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes.* On peut dire d'eux tous ce que nous lisons dans la légende de sainte Catherine de Sienne, vivante représentation de Jésus crucifié : *Nemo ad eam accessit, quin melior abierit.* Il faut que la sainteté du Fils de Dieu soit en moi, pour que je puisse l'imprimer dans les autres. Plus je lui ressemblerai, plus je serai capable de former les âmes à sa divine ressemblance.

C'est donc dans le double intérêt de mon salut et de celui du prochain, que je dois m'appliquer à l'imitation de Jésus-Christ. Je veux me sauver, je veux concourir au salut de mes frères; en voici le moyen, qui m'est donné par le Sauveur lui-même : *Veni, sequere me.* — Retour sur moi. — Regret du passé. — Résolution nouvelle : *Magister, sequar te quocumque ieris.* (Matth. 8. 19.) — *Igitur, sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cœlestis.* (I. Cor. 15. 49.)

Ier P. *Imitation de Jésus-Christ indispensablement nécessaire à notre salut.* Je viens de le méditer. Me sauverai-je sans remplir les obligations essentielles du sacerdoce et du christianisme ? — Jésus-Christ est le premier-né des élus et leur chef. Nous avouera-t-il pour ses membres et pour ses frères, si nous ne sommes animés de son esprit ? La prédestination à la gloire suppose la prédestination à l'imitation du Sauveur. C'est donc sur ce point que je dois me troubler ou me rassurer.

IIe P. *Imitation de Jésus-Christ indispensable à celui qui veut concourir au salut du prochain.* Jésus-Christ est le seul Sauveur ; nous sauvons avec lui dans la mesure de notre participation à son esprit et à sa vie. Il faut que la sainteté du Fils de Dieu soit en moi, pour que je puisse la communiquer aux autres. Plus je lui ressemblerai, plus je serai capable de former les âmes à sa divine ressemblance.

XI. MÉDITATION.

L'imitation de Jésus-Christ. — Ses avantages.

I. Elle fixe toutes nos incertitudes.
II. Elle fortifie toutes nos faiblesses.
III. Elle adoucit toutes nos peines.

Ier P. *L'imitation de Jésus-Christ fixe nos doutes et nos incertitudes.* Pour ne pas se tromper dans l'appréciation d'un objet, que l'obscurité empêche de discerner, on l'approche de la lumière ; pour déterminer sûrement la valeur d'un acte humain, il suffit de le comparer aux exemples du Sauveur ; n'est-il pas la lumière

qui éclaire tout homme venant en ce monde[1]? N'est-il pas la vérité même[2]? « Seigneur, je suis dans les ténèbres, » dit le prophète royal; « j'ignore où je dois poser le pied pour ne pas tomber dans quelque piége ; mais votre Verbe, comme une lampe divine, me dirige par son infaillible clarté : *Lucerna pedibus meis Verbum tuum.* » (Ps. 118. 105. Cette lampe, dit saint Bonaventure, est un flambeau dans un vase de terre. Le vase est la sainte humanité de Jésus ; la lumière qui y brille représente la divinité ; notre vie est le chemin que nous parcourons ; nos ignorances sont les ténèbres qui le couvrent[3]. Nous sommes si exposés à prendre les apparences pour des réalités, si enclins à voir sous un jour favorable ce qui plaît à nos passions !.. Comment nous garantirons-nous de toute erreur ? En suivant Jésus-Christ qui marche devant nous, et nous éclaire du céleste flambeau de ses vertus. On ne s'égare point, quand on a pour guide la sagesse infinie : *Qui sequitur me non ambulat in tenebris.* Si je m'attache à suivre la lumière de la grâce, qui est en Jésus-Christ, et qui jaillit de ses exemples, j'arriverai sans aucun doute à la lumière de la

[1] Joan. 1. 9.

[2] Joan. 14. 6.

[3] Lucerna est lumen in testâ : lumen in vase est divinitas ; vita est via ; tenebræ sunt ignorantiæ.

gloire et de la vie éternelle : *Sed habebit lumen vitæ.* (Joan. 8. 12.)

De même que pour convaincre mon esprit et le réduire à l'obéissance de la foi, rien n'est plus efficace que cette maxime : *Unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit ;* (Joan. 1. 18.) ainsi, pour ma direction et ma conduite, rien ne doit avoir autant de force sur ma volonté que cette parole du même Fils de Dieu : *Exemplum dedi vobis, ut quemadmodùm ego feci.., ità et vos faciatis.* (Joan. 13. 15.) Précieuse sécurité ! J'ignore souvent quel parti je dois prendre, ou je m'inquiète sur celui que j'ai pris. Ne serais-je point dans cette voie qui paraît droite à l'homme, et qui n'en conduit pas moins à la mort [1] ? Rassure-toi, mon âme ; tu ne marcheras jamais dans cette voie funeste, tu seras au contraire dans la meilleure de toutes les voies, tant que tu seras fidèle à suivre les traces du Dieu Sauveur. Ma vie sera sainte et parfaite au même degré qu'elle sera conforme au modèle de toute sainteté, de toute perfection.

IIe P. *L'imitation de Jésus-Christ fortifie toutes nos faiblesses.* Si, pour éviter le mal et faire le bien, nous manquons quelquefois de lumière, nous manquons plus souvent encore de force

[1] Est via quæ videtur homini recta. et novissima ejus ducunt ad mortem. *Prov.* 16. 25.

et de vigueur. L'imitation de l'Homme-Dieu en est une source abondante, soit par l'exemple même qui nous est proposé, soit par la grâce qui accompagne cet exemple.

1° Pour être attiré à faire quelque noble action, il suffit d'en être témoin. Un soldat est toujours courageux, quand il combat à côté d'un vaillant capitaine. Gédéon, voulant exciter l'ardeur de ses guerriers, n'eut besoin que de leur donner l'exemple. « Faites ce que vous me verrez faire, » leur dit-il, « j'entrerai dans le camp des ennemis ; suivez-moi[1]. » L'Écriture ajoute qu'il fut suivi de tous. Simon Machabée s'aperçoit que ses troupes hésitent à passer un torrent qui les sépare de l'ennemi ; il y entre le premier, et tous le traversent à sa suite : *Et transfretavit primus, et viderunt eum viri, et transierunt post eum*. (I. Mach. 16. 6.) Est-il un chrétien, si faible qu'on le suppose, qui, considérant comment le Sauveur a vécu dans la pauvreté, dans le mépris et les souffrances, comment il a sacrifié son honneur et sa vie au salut de nos âmes, ne se sente animé d'une sainte émulation, ou du moins ne condamne sa lâcheté? Un puissant secours d'ailleurs accompagne cet exemple divin.

2° Jésus-Christ est un modèle vivant et vivifiant. En même temps qu'il fait briller à nos

[1] Judic. 7. 17.

yeux la lumière de ses œuvres, et qu'il nous attire à l'imiter par la beauté de ses exemples, il nous en donne la force par sa grâce. Il est homme, dit saint Bernard, il est revêtu de mes faiblesses, afin que je puisse voir en lui les combats que j'ai à soutenir et à livrer; mais il est aussi Dieu tout-puissant, pour me secourir et me rendre victorieux dans ces combats : *Exemplum sumo ab homine, auxilium à potente.* Marchons donc courageusement dans les sentiers qu'il a bien voulu nous tracer, et ne craignons pas de défaillir : il est le soutien de ceux qui le suivent. Plus nous serons près du principe de notre force, plus nous-mêmes nous serons forts : *Quis potest laborare sequens Jesum, cùm ipse dicat : Venite ad me, omnes qui laboratis?.. Si semper sequimur, nunquàm deficiemus; dat enim vires sequentibus se. Itaque quò propior virtuti fueris, eò fortior eris.* (S. Ambr. l. 3. ep. 25.)

Saint Venceslas allant pieds nus, pendant la nuit d'un hiver rigoureux, visiter le saint Sacrement dans les divers sanctuaires de sa capitale, celui qui l'accompagnait vint à se plaindre du froid excessif qu'il endurait. « Mettez vos pieds sur la trace des miens, » lui dit le pieux monarque, « Dieu permettra peut-être que vous soyez soulagé. » L'officier eut à peine obéi, qu'une douce chaleur sortie de la glace foulée par les pieds du saint roi se communique à

out son corps, et il ne songe plus à se plaindre. 'ouchante image de ce qui arrive tous les jours ux âmes généreuses et confiantes, qui se met- ent à la suite du Sauveur ! Ce bon maître qui voulu boire jusqu'à la lie le calice de toutes es souffrances, n'y a laissé pour nous que uelques gouttes d'amertume. Les épines du hemin ont déchiré ses pieds ; elles sont pour ous presque désarmées de leurs pointes. Par ela seul qu'en m'efforçant de l'imiter, je fais 1 chose du monde qui lui est la plus agréable, e l'oblige en quelque sorte à me venir en aide, t avec sa grâce je puis tout. C'est ainsi que, ar son exemple, il est la force des martyrs, la atience et la sanctification de tous les saints.

IIIe P. *L'imitation de Jésus-Christ adoucit outes nos peines*. Nous ne sommes jamais seuls ans la tribulation, et nous pouvons dire du 'ils de Dieu ce qu'il dit lui-même de son imita- eur fidèle : *Cum ipso sum in tribulatione*. Il a oulu passer par tous les genres d'épreuves, fin d'adoucir les nôtres. Il a pris pour lui l'exis- ence la plus dure, la plus humiliée, la plus raversée par les contradictions, afin qu'il n'y ût jamais dans notre vie, moment si pénible, osition si douloureuse, qu'il ne pût nous dire : *Exemplum dedi vobis*... Ce que vous souffrez, e l'ai souffert avant vous, je l'ai souffert plus ue vous, je l'ai souffert pour vous. Vous êtes auvres ? C'est la condition que j'ai choisie et

préférée aux autres. On attaque votre honneur A-t-on respecté le mien? Rappelez-vous mo silence au milieu des calomnies et des oppro bres; regardez votre Dieu revêtu de la rob blanche à la cour d'Hérode; contemplez-le su la croix. Vos amis vous abandonnent, le ci lui-même semble vous délaisser?.. J'ai endur tous ces martyres du cœur. Mêlez vos larmes mes larmes, elles ne seront plus si amères Une croix portée à deux est moins pesante. L disciple n'est pas plus que son maître. Voudriez vous être un membre délicat sous un chef cou ronné d'épines? » Cette réflexion approfondi calme toutes les douleurs et fait trouver la joi dans les souffrances.

L'imitation de Jésus-Christ est donc cette vrai piété, dont parle saint Paul : elle est utile tout[1], ajoutant les consolations du présent l'espérance certaine d'un bonheur éternel. Com ment ai-je pu négliger jusqu'à ce jour une pra tique si essentielle, si douce, et si efficace pou me conduire à la sainteté la plus parfaite Puisque vous m'accordez, Seigneur, de rentre dans cette voie, la seule qui conduise sûremen à vous, ô notre véritable vie, je veux, avec l secours de votre grâce, n'en plus sortir jamai et y marcher à grands pas. Je veux suivre mo

[1] Pietas ad omnia utilis est, promissionem habe vitæ quæ nunc est, et futuræ. *I. Tim.* 4. 8.

Sauveur d'aussi près que je pourrai ; heureux si à la mort ma conscience me rend ce témoignage, au moins pour le petit nombre de jours qui me restent : *Vestigia ejus secutus est pes meus ; viam ejus custodivi, et non declinavi ex eâ.* (Job. 23. 11.)

Ier P. *L'imitation de Jésus-Christ fixe tous nos doutes.* Pour déterminer la valeur d'un acte humain, il suffit de le comparer aux exemples du Sauveur. Une action est plus ou moins parfaite, suivant qu'elle est plus ou moins conforme au modèle de toute perfection. On ne s'égare point quand on a pour guide la sagesse infinie. Précieuse sécurité ! Je marche dans la plus sûre et la meilleure de toutes les voies, quand je suis les traces du Fils de Dieu.

IIe P. *L'imitation de Jésus-Christ fortifie toutes nos faiblesses,* soutient notre énergie, et par la beauté de l'exemple qui nous est donné, et par la grâce qui accompagne cet exemple. — En présence d'une noble et sainte action, on se sent enflammé d'ardeur. Quel soldat serait sans courage, combattant à côté d'un vaillant capitaine ? — En même temps que Jésus nous attire à l'imiter par la beauté de ses exemples, il nous en donne la force par sa grâce. Par cela seul qu'en m'efforçant de l'imiter, je fais la chose du monde qui lui est la plus agréable, je l'oblige en quelque sorte à me venir en aide.

IIIe P. *L'imitation de Jésus-Christ adoucit toutes nos peines.* Nous ne sommes jamais seuls dans la souffrance. Le Sauveur a pris pour lui l'existence la plus dure, la plus éprouvée, afin qu'il n'y eût jamais dans notre vie situation si affligeante, qu'il n'eût droit de nous dire : « Ce que vous souffrez, je l'ai souffert avant vous, pour vous, plus que vous Mêlez vos larmes avec les

miennes, vous ne les trouverez plus amères... » Une croix portée à deux est moins pesante. — Voudriez-vous être un membre délicat sous un Chef couronné d'épines ?

XII. MÉDITATION.

L'imitation de Jésus-Christ. — Ses avantages. (Suite.)

I. Elle sanctifie toutes nos actions et perfectionne toutes nos vertus.
II. Elle remplit tous les desseins de Dieu sur nous.

Ier P. *L'imitation de Jésus-Christ donne la sainteté et le mérite à toutes nos actions, la perfection à toutes nos vertus.*

1° Nous entendons ici par actions les différentes opérations de l'âme, soit qu'elles se produisent au dehors, soit qu'elles demeurent renfermées en nous et purement intérieures. D'où tirent-elles principalement leur sainteté et leur mérite? De la fin que nous avons en vue et du principe qui agit en nous, quand nous les faisons. Mais d'abord, que puis-je me proposer qui ne soit bon et parfait, dès que je m'applique à retracer en moi le modèle infiniment accompli de toute bonté et de toute perfection? Si je m'unis aux intentions de Jésus-Christ, les prenant pour les miennes, comme doit faire son imitateur, je ne puis en avoir de meilleures. Que cherchait-il en tout, sinon la gloire et la plus grande gloire de Dieu par la sanctification

et le salut des âmes? Oh! quel trésor de mérites mettrait bientôt entre mes mains l'habitude de répéter avec foi, dans le détail de mes actions, ce que je dis au commencement du saint office : *Domine, in unione illius divinæ intentionis!* Je m'associe, Seigneur Jésus, aux intentions si pures et si ferventes qui vous animaient, lorsque vous offriez à votre Père le tribut de vos louanges, lorsque vous conversiez avec les hommes.., dans toutes vos occupations, dans toutes vos souffrances, dans le soin même que vous preniez de votre corps. Je ne veux avoir en toutes choses d'autres vues que les vôtres.

De plus, quand je m'attache à imiter le Sauveur, j'agis en chrétien ; car c'est là précisément ce qui constitue la vie chrétienne, qui n'est autre que la vie de Jésus-Christ en nous. L'esprit de Jésus a eu deux corps à vivifier : celui qu'il a pris dans le sein de la glorieuse Vierge, et celui dont il a fait l'acquisition en nous rachetant par sa mort : son corps naturel, et son corps mystique, ou l'Église. Ce divin esprit a été dans le Sauveur le principe de deux vies : l'une qui s'est terminée sur la croix, l'autre qui se continue en nous. Ne pouvant plus ni souffrir ni mériter dans sa propre personne, il veut glorifier son Père jusqu'à la consommation des siècles par les actions saintes et les souffrances de ses membres.

La vie du chrétien n'est donc, à vrai dire, qu'une extension de la vie de Jésus-Christ. Je continue sa prière quand je prie, sa vie laborieuse quand je travaille, sa vie souffrante quand je souffre; c'est donc le Sauveur lui-même qui agit, pense, parle et souffre en moi, quand je suis le mouvement et l'inspiration de son esprit : *Vivit in me Christus.* Saint Gaétan explique ainsi cette parole du grand Apôtre : *Actiones vitales meæ, intelligere, cogitare, amare, delectari, tristari, cupere, operari, jam non sunt meæ, jam non procedunt à me ; sed sunt Christi in me, sed procedunt à Christo in me.* Jésus est en moi comme son Père est en lui ; il opère en moi avec quelque proportion comme sa divinité opérait dans son humanité [1].

Quelle excellence, quel prix, quelle perfection ce principe adorable ne donnerait-il pas à mes actions les plus communes, si je lui permettais d'user librement de mon intelligence, de ma mémoire, de ma volonté et de mes sens, en un mot, de conduire ma vie? L'instrument fût-il encore plus imparfait, ne produirait que des chefs-d'œuvre, s'il était docile aux mouvements qu'il reçoit de l'artiste divin. Toute action à laquelle un Dieu met la main, peut-elle ne pas être d'un mérite infini?

[1] Ego in eis, et tu in me... Pater usque modo operatur, et ego operor. *Joan.* 5. 17.

2° Ce qui est vrai de nos actions, l'est aussi de nos vertus. Qu'elles soient moulées en quelque sorte sur celles du Fils de Dieu, qu'elles en prennent toutes les formes, que son esprit en soit l'âme.., elles ne laisseront rien à désirer. Saint Grégoire de Nazianze compare la sainteté sacerdotale à un or pur, qui a passé plusieurs fois par le creuset, et qui, envisagé sous toutes ses faces, tourné et retourné dans tous les sens, ne laisse apercevoir aucun défaut, ne rend aucun son douteux, ou annonçant le moindre alliage. Nous atteindrons ce degré de perfection, quelque élevé qu'il soit, si, nous appliquant à imiter le Sauveur, et à faire passer en nous ses vertus, nous devenons ses fidèles images.

IIe P. *L'imitation de Jésus-Christ remplit tous les desseins de Dieu sur nous.* Sublime destinée de l'homme ! Dieu veut que nous ayons avec lui une triple ressemblance ; de nature : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam ;* (Gen. 1. 27.) de vertus : *Estote misericordes.., estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est ;* (Matth. 5. 48.) de gloire et de bonheur : *Cùm apparuerit, similes ei erimus.* (I. Joan. 3. 2.) De ces trois ressemblances, Dieu nous donne la première et la dernière ; nous concourons avec sa grâce à former en nous la seconde : *Si similis Deo fieri cupis, videndo eum sicuti est, da operam ut ei similis fias, videndo eum sicuti pro te fac-*

tus est ; ac ità per imitationem sacræ humanitatis ad similitudinem venies summæ divinitatis (S. Bern.)

Le Verbe fait chair est venu nous montrer en sa personne comment Dieu agit et vit, afin que nous transportions en nous cette action et cette vie divine ; d'où il résulte dans un sens véritable que l'imitation de Jésus-Christ est la déification de l'homme. Si quelqu'un, dit Clément d'Alexandrie, se met sous la conduite d'un laboureur et demande à être formé par lui, il deviendra laboureur comme lui ; s'il s'adresse à un homme de guerre, à un commerçant, à un philosophe, à un orateur, chacun de ces maîtres lui apprendra à devenir ce qu'il est lui-même ; s'il se fait disciple fidèle du Sauveur, il deviendra semblable au Dieu Sauveur, vivant et conversant avec les hommes. Tel est le but de toutes les grâces que nous recevons ; tout le travail de l'Esprit saint dans nos âmes ne tend qu'à y former Jésus-Christ : *Donec formetur Christus in vobis.* (Gal. 4. 19.)

Voilà pour le simple chrétien ; mais le Seigneur a encore de plus grands desseins sur ses ministres. Le prêtre est un Dieu, dit saint Grégoire de Nazianze, et sa mission est de transformer en Dieux les autres hommes, *Deum existentem, et Deos efficientem.* Nous déifions nos frères, en les faisant participer à l'esprit et à la vie de Dieu, qui est en Jésus-Christ. Si nous-

mêmes nous possédons cet esprit et cette vie plus abondamment, nous serons plus en état de les communiquer. Voilà pourquoi ce bon maître désire tant avoir en nous de parfaits imitateurs. A l'invitation générale qu'il avait faite à tous ses disciples, il en ajoute une particulière pour nous, et il la rend plus pressante par le touchant motif du salut de nos frères : *Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum.* (Matth. 4. 19.) Nos succès dans cette pêche spirituelle dépendront de notre fidélité à le suivre. *Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte beaucoup de fruit ;* (Jean. 15. 5.) or, ce qui nous unit au Sauveur de la manière la plus intime, ce qui fait de notre vie et de la sienne une seule et même vie, c'est notre application à l'imiter.

Recueillons, comme en un faisceau de lumière, les différentes considérations que nous avons faites sur l'imitation de Jésus-Christ. Elle est pour nous de nécessité de moyen. Nous y sommes rigoureusement obligés comme chrétiens, puisqu'elle renferme tout l'esprit du christianisme ; encore plus obligés comme prêtres, puisque tous nos titres, toutes nos fonctions nous en font un devoir indispensable. Sans elle, nous ne pouvons ni arriver à l'heureux terme du salut, ni y conduire les âmes ; avec elle, au contraire, nous avons toutes facilités de remplir cette double fin. Vérité pour

notre intelligence, force pour notre volonté consolation dans nos peines, toutes nos action sanctifiées, toutes nos vertus élevées jusqu'à l plus sublime perfection, tous les desseins d Dieu sur nous pleinement réalisés : voilà ce qu nous trouverons dans cette essentielle et salu taire pratique.

O Jésus, dans quelle illusion j'ai vécu jusqu' présent sur ce point capital ! Je le reconnai à ma honte, je n'y ai jamais attaché la souve raine importance qu'il mérite. Je faisais pro fession d'enseigner le christianisme, et j'ou bliais qu'il est tout entier dans votre imitation Je voulais sauver les âmes, et je songeais à pein à les mettre sur les traces de Celui qui est ven du ciel nous frayer le chemin du salut. Je m donnais pour guide, et moi-même je ne suivai pas, ou je ne suivais que de loin Celui qui es la *voie*, la *vérité* et la *vie !* Quelle autre fin ce pendant vous proposez-vous, Seigneur, en m nourrissant tous les jours de vous-même, sinon de me changer en vous, de vous rendre visibl dans votre représentant, et d'offrir en moi, à l'imitation de tous, la patience, la douceur toutes les vertus, dont vous avez été un si par fait modèle ? Oh ! que j'ai mal secondé les des seins de votre ardente charité ! Mais c'en es fait ; je m'attache tout de nouveau à la fidèle reproduction de vos exemples, et pour me trans former en vous, je me livre à votre esprit. Ve-

nez, ô mon Sauveur, vivez en moi, pour y accomplir, et par moi dans mes frères, toutes les vues miséricordieuses de votre amour. *O Jesu, vivens in Mariâ, veni et vive in famulis tuis.*

Ier P. *L'imitation de Jésus-Christ donne la sainteté et le mérite à toutes nos actions, la perfection à toutes nos vertus.* Si je m'associe aux intentions de Jésus-Christ, les prenant pour les miennes, comme doit faire son imitateur, je ne pourrai jamais en avoir de meilleures. Que cherchait-il en tout, sinon la gloire et la plus grande gloire de Dieu ? Quand je m'applique à imiter Jésus-Christ, je fais passer en moi sa propre vie. Le même esprit qui animait ses actions, anime les miennes. Lui-même agit, pense, parle et souffre en moi... Quelle excellence, quel prix, quelle perfection ce principe adorable ne donnerait-il pas à mes actions les plus communes, si je lui permettais d'user librement de toutes mes facultés, de conduire ma vie ? — Il en est de mes vertus comme de mes actions. Qu'elles soient moulées sur celles de Notre-Seigneur..; que son esprit en soit l'âme ; elles ne laisseront rien à désirer.

IIe P. *L'imitation de Jésus-Christ remplit tous les desseins de Dieu sur nous* Dieu veut que nous ayons avec lui trois ressemblances : de nature, de sainteté et de bonheur. Il nous donne la première et la dernière ; notre coopération à sa grâce forme en nous la seconde. Le Verbe fait chair est venu nous rendre visibles l'action et la vie de Dieu, afin que nous puissions les imiter. C'est à produire en nous cette heureuse ressemblance que tendent les différentes grâces que nous recevons : tout le travail de l'Esprit saint dans nos âmes n'a pour but que d'y former Jésus-Christ. Venez, ô mon Dieu, vivez en moi, pour y accomplir toutes les vues miséricordieuses de votre amour.

XIIIᵉ MÉDITATION.

L'imitation de Jésus-Christ. — Détachement qu'elle exige

I. Il faut tout quitter pour suivre Jésus-Christ.
II. En quittant tout je ne perds rien.
III. En quittant tout je gagne tout.

Iᵉʳ P. *Il faut tout quitter et se quitter soi-même pour suivre Jésus-Christ.* Cette condition est nettement posée par le Sauveur, à quiconque veut se donner à lui en qualité de son disciple : *Dicebat autem ad omnes : Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidiè, et sequatur me.* (Luc. 9. 23.) — *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus.* (Ibid. 14. 26.) — *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (Ibid. 14. 33.) Il faut être libre de toute entrave, déchargé de tout fardeau, pour suivre un guide qui court à pas de géant : *Exultavit sicut gigas ad currendam viam, nec currentem sequi potes oneratus.* (S. Bern. *Declam.* c. 1.) Tout attachement est une chaîne et un poids ; il nous arrête ou nous retarde. Mais, qu'on y fasse attention, le détachement doit être complet, et il ne l'est qu'autant que

nous nous quittons nous-mêmes : *Non reliquit omnia qui retinuit seipsum ; imò verò nihil prodest sine seipso cœtera reliquisse.* (S. Petr. Dam. *Serm. in fest. S. Bern.*)

Telle est la véritable idée du renoncement évangélique. Donner à Dieu ce que je possède est un sacrifice sans valeur à ses yeux, si je n'y ajoute celui de moi-même ; c'est moi, c'est mon cœur, qu'il demande. Voilà pourquoi Jésus-Christ met l'abnégation de soi-même pour base de toute sa divine morale, et il veut qu'à l'abandon du père, de la mère et de toutes choses, on ajoute l'abandon et la haine de soi : *Adhuc autem et animam suam.* C'est qu'en effet on est censé posséder toujours ce que la volonté retient toujours, ce que le cœur aime et à quoi il est lié par l'affection.

Oui, Seigneur, quand je me suis consacré à vous, il me semble que j'ai quitté tout ce que je possédais en dehors de moi ; mais me suis-je quitté moi-même ? Si je l'ai fait dans ces heureux moments, où votre grâce parlait à mon cœur avec tant de force, n'ai-je point ensuite repris une partie de mon offrande ? L'amour déréglé de moi-même, l'attachement à ma propre volonté n'ont-ils plus exercé sur moi aucun empire ? Au grand jour où vous rendrez à chacun selon ses œuvres, oserai-je me présenter à vous avec les saints prêtres qui vous diront : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te ?* (Matth.

19. 27.) Et cependant que ce détachement devrait m'être facile, quand je considère ce que j'ai à perdre ou à gagner, en quittant tout pour vous suivre !

IIe P. *En quittant tout, je ne perds rien.* Que sont en effet toutes les choses que je puis posséder ici-bas, si j'en crois l'Esprit de vérité, qui me parle dans nos saints livres? C'est le mensonge, la vanité et le rien même. Pourquoi? parce que mon cœur regardera toujours comme rien ce qui ne contente pas ses désirs, ce qui, au contraire, les irrite et les rend plus insatiables. J'aurais le monde entier que je me demanderais : *Est-ce tout ?* Uniquement préoccupé de ce qui me manque, j'oublie ce que je possède et je n'y attache presque aucun prix. Il y a plus : à quoi se réduit tout ce que je puis quitter pour Dieu, richesses, parents, honneurs, plaisirs, estimé à sa juste valeur? J'écoute un mourant ; il m'apprend que tout ce qui passe n'est rien. J'écoute saint Paul, et voici la leçon qu'il donne à tous : *Hoc itaque dico, fratres : Tempus breve est. Reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquàm non habentes sint.. ; et qui emunt, tanquàm non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquàm non utantur.* Et remarquons la raison qu'il apporte pour inspirer ce détachement universel : *Prœterit enim figura hujus mundi.* (I. Cor. 7. 29...) Comme s'il disait : Qu'est-ce que la

joie, que sont les jouissances du monde? Qu'est-ce que le monde lui-même? une ombre, un véritable rien. Encore si cette ombre était permanente! Mais non, c'est une ombre qui passe, un rien qui s'évanouit.

Il est donc évident que je ne quitte rien, en me séparant de tout; que je ne perds rien, quelque chose que j'abandonne. Mais d'ailleurs, ce que je pourrais perdre par ce dépouillement volontaire, avec quelle bonté, Seigneur, daignez-vous le remplacer! Voici l'heureux défi que vous faites à vos apôtres, que vous renouvelez tous les jours à vos bons prêtres, et à quiconque, pour vous avoir, ne veut avoir que vous. « Lorsque je vous ai envoyés, sans ressources humaines, n'ayant d'autre fonds que celui de ma Providence, vous a-t-il manqué quelque chose [1]? — Non, Seigneur; — si rien ne vous a manqué, qu'avez-vous donc perdu, en vous privant de tout, pour être uniquement et entièrement à votre Dieu? » Allons encore plus loin.

III[e] P. *En quittant tout pour suivre Jésus-Christ, non-seulement je ne perds rien, mais je gagne tout.* Magnifique couronnement de mon bonheur, récompense pleine et surabondante du sacrifice que je fais, en brisant tous les liens

[1] Quando misi vos sine sacculo, et perâ.., numquid aliquid defuit vobis? *Luc.* 22. 35.

pour marcher librement à la suite de mon Sauveur ! Pierre avait interrogé son maître au nom de tous les apôtres, et de leurs imitateurs dans le renoncement évangélique : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te; quid ergo erit nobis ?* (Matth. 19. 27.) Méditons, mon âme, goûtons délicieusement la réponse qui lui est faite : *Amen dico vobis, quòd vos qui secuti estis me.., sedebitis super sedes duodecim, judicantes... Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores.., propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.* (Ibid.) Le centuple en ce monde, et la gloire éternelle dans l'autre !.. Au-delà reste-t-il quelque chose à désirer? Je gagne tout, même pour cette vie, en me dépouillant de tout. Qui n'a rien et ne veut rien, n'est troublé de rien. Nos désirs sont nos tyrans ; nous les étouffons en leur ôtant ce qui les nourrit. Le feu s'éteint faute d'aliment ; les passions meurent ou s'affaiblissent, quand on leur retranche les objets qui les entretiennent.

Remontons au principe. Dès que je quitte tout par choix et volontairement, j'acquiers le dégagement d'*esprit :* je ne suis plus agité de mille réflexions fâcheuses, de mille inquiétudes dévorantes, de mille soucis embarrassants. J'acquiers le dégagement du *cœur :* je ne suis plus tourmenté de désirs turbulents, fatigué de craintes, déchiré de remords... Dans cet heureux état,

esprit et le cœur se trouvent dans une paix arfaite ; et la paix parfaite n'est-elle pas souverain bien ? N'est-elle pas plus que centuple de tout ce que j'ai quitté pour suire mon divin roi ? Vous y ajoutez, Seigneur, promesse de la vie éternelle ; voulant être ous-même la récompense du sacrifice que je ous fais.

Je gagne donc tout, ô mon Dieu, en renonant à tout, pour n'aimer et ne posséder que vous eul ; oh ! qu'il est donc vrai que j'ai choisi la neilleure part ! Vous tenez vos engagements, 'est à moi de tenir les miens. O pain des Anes, venez me dégoûter de plus en plus de outes les choses d'ici-bas. Venez me dégoûter e moi-même ; venez m'unir à mon Seigneur t à mon Dieu, par les liens d'une charité toujurs plus forte et plus ardente. *Transfige, ulcissime Domine Jesu, medullas et viscera nimæ meæ suavissimo ac saluberrimo amois tui vulnere... Da ut anima mea te esuiat, panem angelorum... te semper sitiat fonem vitæ, fontem sapientiæ et scientiæ, fontem eterni luminis, torrentem voluptatis, ubertatem lomûs Dei.* (S. Bonav.)

Ier P. *Il faut tout quitter et se quitter soi-même pour suivre Jésus-Christ.* Condition indispensable : Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être disciple du Sauveur. Tout attachement est

une chaîne : il faut être libre, pour suivre un guide qui marche à pas de géant. Jésus exige qu'à l'abandon du père, de la mère et de toutes choses, on ajoute l'abandon de soi-même. C'est moi, c'est mon cœur qu'il demande. Que ce détachement devrait m'être facile quand je considère ce que j'ai à perdre ou à gagner en quittant tout pour Dieu !

IIe P. *On ne perd rien en quittant tout pour suivre Jésus-Christ.* Que sont, en effet, toutes les choses que je puis posséder ici-bas ? Le mensonge, la vanité, le rien même. Si j'écoute un mourant, il m'apprend que tout ce qui passe n'est rien. Si j'interroge saint Paul, il me répond que *la figure de ce monde passe*. C'est une figure, par conséquent une ombre ; cette ombre au moins est-elle permanente ? Non, elle s'évanouit. Il est donc évident que je ne quitte rien en me séparant de tout.

IIIe P. *On gagne tout en quittant tout pour suivre Jésus-Christ.* Pierre interroge le Fils de Dieu sur la récompense réservée à ceux qui ont tout quitté pour le suivre. O mon âme, médite et goûte la réponse qui lui est faite : *En vérité, je vous le dis, quiconque aura quitté pour l'amour de moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, recevra le centuple en ce monde et la vie éternelle dans l'autre.* Au-delà d'un si grand bien, reste-t-il quelque chose à désirer ? Dieu tiendra ses engagements ; à moi de tenir les miens.

XIV. MÉDITATION.

Pratique de l'imitation de Jésus-Christ ; on y parvient :

I. Par la connaissance approfondie d'un si beau modèle.
II. Par l'amour pour le Sauveur, qui est le fruit de cette connaissance.
III. Par la fréquente comparaison de la copie avec le modèle.

Ier P. *Connaître Jésus-Christ, premier pas qui nous approche de son imitation.* Saint Paul exhorte vivement tous les chrétiens à *considérer,* à étudier *l'apôtre et le pontife de notre foi,* l'Homme-Dieu, donné aux hommes non-seulement pour payer leur rançon, mais pour être comme le livre vivant, où ils s'instruisent de leur céleste vocation[1]. Plaignons ceux qui n'ont pas encore appris Jésus ; ils ont sur les yeux un bandeau qui leur cache la beauté de ses exemples, et ils ne peuvent l'imiter. Mais nous, qui avons le bonheur de le connaître, continue le grand Apôtre, nous contemplons en lui la gloire du Seigneur, qui nous est révélée dans sa vie si parfaite. Nous nous transformons en cette image ; nous passons d'une clarté à une autre clarté, d'une vertu à une autre vertu, suivant les mouvements de l'Esprit divin qui nous anime : *Nos verò omnes,*

[1] Fratres sancti, vocationis cœlestis participes, considerate apostolum et pontificem confessionis nostræ Jesum. *Hebr.* 3. 1.

revelatâ facie, gloriam Domini speculantes, in eamdem imaginem transformamur à claritate in claritatem, tanquàm à Domini Spiritu. (II. Cor. 3. 18.)

Jésus-Christ est ce type divin, figuré par celui qui fut montré à Moïse sur la montagne du Sinaï ; c'est sur ce plan que doit être construit le vrai tabernacle du Seigneur, l'âme chrétienne : *Inspice et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est.* (Exod. 25. 40.) Il ne s'agit pas d'y jeter un coup d'œil superficiel ; il faut le considérer avec application, l'étudier avec soin, *considerate ;* afin d'en acquérir une connaissance précise, d'en bien saisir tous les traits pour être en état de les reproduire. Telle est proprement la science du chrétien, la seule dont se glorifiait saint Paul et qu'il demandait à Dieu pour ses disciples. Il l'appelait *la science suréminente de la charité de Jésus-Christ.* (Ephes. 3. 19.) C'est aussi la seule que désirait saint Augustin et qu'il cherchait dans ses livres, *quærens Jesum in libris.*

Oh ! le digne objet de nos études ! Que savons-nous, si nous ignorons Jésus-Christ ? Il est *le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga.* (Apoc. 21. 6.) — *Tout est en lui, de lui, par lui.* (Rom. 11. 36.) Qu'il est peu connu cependant, même de ceux qui ont la noble mission de le manifester au monde ! Combien de prêtres, qui passent pour fervents, méritent le reproche que ce bon maître

faisait à ses apôtres la veille de sa Passion : « *Tanto tempore vobiscum sum, et non cognovistis me!* (Joan. 14. 9.) Il y a longtemps que je suis avec vous par les relations les plus intimes et les plus multipliées : ma croix est dans vos mains, mon Évangile est sur vos lèvres, je suis moi-même sous vos yeux, vous me touchez, vous me donnez; mon corps est votre nourriture quotidienne et mon sang votre breuvage..; avec tout cela, je suis comme un étranger pour vous. Ah! si vous me connaissiez, que votre cœur serait différent de ce qu'il est! »

Épargnons cette plainte à Jésus-Christ, et à nous cette honte, en lisant assidûment son Évangile et le beau commentaire qu'en a fait saint Paul dans ses épîtres ; en entrant, par la pratique de l'oraison, dans sa doctrine et ses mystères : *Summum igitur studium nostrum sit in vitâ Jesu meditari.* (Imit. l. 1. c. 1.) Saint Bonaventure nous donne le même conseil : *Hæc sit sapientia tua et meditatio tua semper aliquid de ipso cogitare.* Saint François Xavier parcourait chaque mois dans ses méditations l'abrégé de la vie du Sauveur, tel qu'il est dans le livre des Exercices de saint Ignace ; très-bon moyen de prendre une idée nette et lumineuse de sa personne, de ses sentiments et de ses actions, d'en graver en nous une image qui nous le rende pour ainsi dire toujours présent. Plus nous le connaîtrons, plus nous l'aimerons.

IIe P. *Aimer Jésus-Christ, second moyen pour arriver à son imitation.* Il est impossible d'être éclairé sur les charmes ravissants de l'Homme-Dieu, sans s'attacher à lui par le cœur, et il est impossible de l'aimer sans s'efforcer d'acquérir sa ressemblance; car l'amour est essentiellement imitateur. Tout plaît dans celui qu'on aime ; on adopte ses goûts, ses pensées, ses manières, souvent sans s'en apercevoir. On s'assimile son ami, au point d'en faire un autre soi-même : *Amicus alter ego.*

Trois espèces d'amour pour Jésus-Christ nous portent à son imitation par des motifs différents : amour d'estime, amour d'affection ou de tendresse, amour d'intérêt. — Est-ce notre bien que nous cherchons dans notre attachement au Sauveur? Les précédentes méditations nous ont appris combien il nous est avantageux de l'imiter. — Si notre amour pour lui vient de la haute estime que nous avons de son excellence infinie, le penchant à l'élévation, qui nous est si naturel, nous excite à nous approcher de Celui qui possède toute perfection et qui est la grandeur même : *Gloria magna est sequi Dominum.* (Eccli. 23. 38.) — Enfin l'amour de tendresse nous incline à nous unir aux personnes qui en sont l'objet; or il n'y a point d'union véritable sans ressemblance de mœurs, sans communauté de pensées et de sentiments. De plus, quand on aime tendrement, on a besoin de le prouver, et

l'imitation est la preuve d'amour la plus incontestable. Je puis douter de l'affection qu'on a pour moi, tant qu'on se borne à m'en parler, ou à m'en donner quelque témoignage facile ; mais si, pour me plaire, quelqu'un renonce à ses inclinations les plus chères, s'il se dépouille en quelque sorte de sa propre vie pour prendre la mienne, je dois croire à la sincérité de son dévouement.

IIIe P. *Comparer souvent sa vie avec celle du Sauveur, troisième moyen qui nous conduit à son imitation.* Quand un peintre veut copier un tableau, il porte successivement un regard attentif du modèle à la copie, de la copie au modèle, et selon que l'exige la conformité qu'il veut établir, il ajoute, retranche, modifie; faisons de même. Nous voulons imiter Jésus-Christ? fixons sur lui les yeux de notre âme, et puis abaissons-les sur nous ; transportons dans notre vie les vertus que nous admirons dans la sienne; détruisons en nous tout ce qui est opposé à l'adorable modèle. L'usage de cette pratique doit être familier à quiconque veut mériter le beau nom de *représentant* du Fils de Dieu.

Où en suis-je de cette imitation si excellente et si indispensable? Je serai jugé sur elle ; c'est sur elle qu'il faut que je me juge dès maintenant. Le cardinal de Bérulle disait que pour se faire une idée du Fils de Dieu conversant avec

les hommes, il n'avait besoin que de considérer saint François de Sales, dont tout l'extérieur respirait un tel air de sainteté, que l'on croyait voir Jésus-Christ en le voyant. Suis-je arrivé à cette perfection? Pourrait-on dire que ma modestie rappelle la modestie du Sauveur, et que sa vie est manifestée dans mon corps [1]? — Mais c'est surtout son intérieur que je dois imiter. Quels étaient ses sentiments par rapport aux humiliations, aux souffrances, à la pauvreté, et quels sont les miens? Que pensait-il des richesses, des plaisirs, des honneurs.., et qu'en pensé-je moi-même? Où trouver en moi sa religion profonde, son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes? Hélas! Seigneur, je vous ressemble comme la nuit au jour; triste réflexion! mais loin d'abattre mon courage, je veux qu'elle l'excite et l'enflamme. Moins j'ai fait de progrès dans cette voie, hors de laquelle il ne peut y avoir de salut, plus je dois hâter mes pas. Je veux donc m'adresser souvent cette question : *Quid nunc Christus?* Que ferait maintenant Jésus-Christ, que dirait-il, que penserait-il, s'il était à ma place? Qu'a-t-il pensé, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait, s'il s'y est trouvé?

Vous me commandez, ô mon Sauveur, de vous imprimer comme un sceau divin sur mon

[1] I. Cor. 4. 10.

cœur et sur mon *bras ;* œuvres et sentiments, vous voulez que tout en moi soit marqué à votre image, parce que rien ne peut entrer au ciel, ni m'y donner des droits, que ce qui porte ce caractère sacré : *Pone me ut signaculum super cor tuum.., super brachium tuum.* (Cant. 8. 6.) Vous me dites en même temps que tout cède à l'amour, comme à la mort : *Fortis est ut mors dilectio.* (Ibid.) O Jésus, vous connaître c'est vous aimer ; et c'est principalement, dans la participation au pain céleste, que vous ouvrez les yeux de vos disciples : *Cognoverunt eum in fractione panis.* (Luc. 24. 35.) Venez donc ; révélez-vous à mon cœur ; faites agir sur lui toute la puissance de vos charmes : *Adhæream tibi inseparabiliter, adorem te infatigabiliter, serviam tibi perseveranter, quæram te fideliter, inveniam te feliciter, possideam te æternaliter.* (S. Anselm. *Med.* 1. *art.* 6.)

Ier P. *Connaître Jésus-Christ, premier pas à faire pour arriver à son imitation.* Jésus est ce type adorable qui fut montré à Moïse sur la montagne du Sinaï; c'est sur ce plan divin que doit être construit le vrai tabernacle du Seigneur, l'âme chrétienne et sacerdotale. Que savons-nous, si nous ignorons Jésus-Christ ? Et cependant qu'il est peu connu même de ceux qui ont reçu la noble mission de le manifester au monde ! *Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas.* Oh ! qui me donnera la science surémi-

nente de la charité de Jésus-Christ ? Plus je le connaîtrai, plus je l'aimerai.

IIe P. *Aimer Jésus-Christ, second moyen pour arriver à son imitation.* L'amour est essentiellement imitateur. On s'assimile son ami au point de devenir un autre lui-même : *Amicus alter ego.* — L'amour unit ; or il n'y a point d'union parfaite, sans communauté de sentiments. D'ailleurs, quand on aime on veut le prouver. Renoncer à ses inclinations, à sa vie propre, pour prendre les inclinations et la vie d'un autre, n'est-ce pas la plus grande marque d'affection qu'on puisse lui donner?

IIIe P. *Comparer souvent sa vie à celle du Sauveur, troisième moyen pour arriver à son imitation.* Quand un peintre veut copier un tableau, il porte successivement son regard sur le modèle et la copie ; et puis, il efface, il ajoute, selon que le demande la conformité qu'il veut établir. Où en suis-je de cette imitation si excellente et si nécessaire ? Je serai jugé sur elle ; c'est sur elle que je dois me juger. M'adresser souvent cette question : à ma place que ferait Jésus-Christ ? Qu'a-t-il fait, s'il s'est trouvé dans les circonstances où je me trouve ?

SECTION TROISIÈME.

Vertus spéciales dont le Sauveur nous donne la leçon et l'exemple dans les mystères de son Incarnation, de sa naissance, de son enfance, et pendant les trente ans de sa vie cachée.

XV. MÉDITATION.

L'Incarnation du Verbe. — Contemplation.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Se rappeler sommairement l'historique de ce mystère. — La très-sainte Trinité, voyant tous les hommes courir à leur perte éternelle, prend compassion de leur malheur, et décrète la rédemption du genre humain. La plénitude des temps est arrivée; Dieu envoie l'archange Gabriel annoncer à Marie qu'elle va devenir la mère de son Fils par l'opération de l'Esprit saint. Elle y consent, et le Verbe se fait chair.

Deuxième prélude. Se représenter d'une part la vaste étendue de l'univers, habité par tant de peuples différents, qui tous ont si grand besoin d'un Sauveur; de l'autre, dans une province

obscure, la petite ville de Nazareth, l'humble demeure de Marie.

Troisième prélude. Demander la connaissance intime du mystère d'un Dieu incarné, pour être mon libérateur et mon guide; la grâce de l'aimer avec ardeur, afin de m'attacher courageusement à l'imiter et à le suivre.

Ier P. *Contempler les personnes.*

1° Au moment où va s'opérer le mystère de l'Incarnation, quels sont tous ces hommes dont la terre est couverte? Quelle diversité dans leurs habitudes, dans leur langage.., dans leur situation! Les uns en paix, les autres en guerre... Ceux-ci pleurent, et pourquoi?.. Ceux-là se livrent à des ris immodérés, et quel en est le sujet? Ah! que de frivolités souvent dans ces larmes, presque toujours dans ces joies!.. Les uns riches, les autres pauvres... Ceux-ci libres, ceux-là esclaves... Les uns qui entrent dans la vie, les autres qui en sortent... Hélas! presque toutes ces créatures, formées à l'image de Dieu, destinées à partager son bonheur, ne s'accordent qu'en un seul point : elles oublient leur céleste origine et leur fin dernière; elles se perdent misérablement!

2° Regardez la très-sainte Trinité qui contemple ce spectacle avec compassion, voyant tous ces hommes coupables, mais malheureux, tomber à chaque instant sous les coups de la mort et dans l'enfer. L'œil divin vous discerne

vous-même dans cette multitude égarée... Ah! quelle part vous aurez dans l'œuvre de miséricorde qui se prépare!

3° Jetez ensuite les yeux sur cette Vierge bénie, seule pure, seule immaculée dans la dépravation universelle... Qu'elle est modeste et recueillie!.. Heureuse disposition aux divines faveurs! — Sur cet ange qui la salue avec tant de vénération... Est-ce là votre religion intérieure et extérieure, quand vous vous approchez du Seigneur, qui sans doute mérite infiniment plus de respect que la plus sainte de toutes les créatures? — En considérant ces diverses personnes, livrez votre cœur aux affections que cette simple vue y fera naître. O touchante bonté de Dieu!.. O profondeur de la misère humaine!.. O puissance de la pureté!.. O humilité de l'Ange, effacée par l'humilité de Marie!

IIe P. *Écouter les paroles.*

1° Sur la terre, des paroles inutiles, obscènes, impies.., des jurements, des imprécations, des blasphèmes, des chants impurs ou sacriléges à la gloire du démon... Je n'entends point prononcer votre nom, ô mon Dieu, ou il est outragé par ceux qui le prononcent; et le vôtre, ô Jésus, on ne connaît point encore ni sa puissance ni sa douceur.

2° Dans le ciel, des paroles de réconciliation et de paix. « Rachetons l'homme que nous avons créé... Mon Père, me voici; les holocaustes qui

vous ont été offerts jusqu'à ce jour, sont incapables de vous plaire... Je prends un corps et je m'offre moi-même ; je viens accomplir votre volonté sainte : *Hostiam et oblationem noluisti ; corpus autem aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio ; in capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* » (Hebr. 10. 5. 7.)

3° Dans la maison de Nazareth : *Ave, gratiâ plena, Dominus tecum.* Et l'ange, continuant de parler à la timide Vierge, la rassure en lui disant qu'elle a trouvé grâce devant le Seigneur ; quoi de plus rassurant en effet? Que peut-on craindre, quand on est aimé du Tout-Puissant? Il lui annonce les grandeurs de Celui dont elle sera la mère : *Hic erit magnus, et Filius altissimi vocabitur...* Marie descend plus avant encore dans son néant... Question qu'elle fait pour mettre en sûreté le trésor de sa virginité.., et puis, son humble acquiescement aux volontés du Seigneur : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundùm verbum tuum.* Il n'est pas dit un mot dans ce mystère qui n'ait son fruit spirituel à nous donner.

IIIe P. *Considérer les actions.*

1° Sur la terre que font les hommes?.. Voyez la futilité, ou le crime de leurs occupations.., le culte abominable qu'ils rendent aux idoles.., les désordres de leurs spectacles, de leurs fêtes.., leurs intrigues pour se supplanter et se perdre

les uns les autres.. ; avec quelle fureur ils se livrent à leurs passions, dégradent en eux l'image de la Divinité, et se précipitent dans l'abîme éternel ! *Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino.* (Is. 5. 1, 14.)

2° Au ciel, quelle émulation de charité à notre égard entre les trois adorables personnes de la sainte Trinité ! Dieu le Père donne son Fils ; le Verbe se donne lui-même, et s'anéantit en s'unissant à la nature humaine ; l'Esprit saint forme cette union de miséricorde et d'amour...

3° A Nazareth, l'ange remplit religieusement la mission qui lui a été confiée ; loin d'être jaloux de la gloire de Marie et du bonheur de l'homme, il se réjouit de l'un et de l'autre... L'auguste Vierge est absorbée dans la contemplation du mystère qui vient de s'accomplir dans son sein, et elle en rend grâces au Seigneur.

Quels exemples proposés à mon imitation ! — Lorsque le genre humain était plongé dans la nuit de toutes les erreurs et de tous les crimes, Dieu lui envoie son Fils unique, pour le ramener à la vérité et à la vertu, pour le sauver ; c'est ainsi qu'il nous aime : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan. 3. 16.) N'aurai-je jamais que de vaines paroles, que de stériles sentiments à lui offrir en retour d'une charité si généreuse ? — Le Fils consent à

se revêtir de la nature humaine, à cacher toutes ses grandeurs, à paraître sous la forme de l'esclave : *Qui cùm in formâ Dei esset.., semetipsum exinanivit formam servi accipiens.* (Philip. 2. 6, 7.) Quelle humilité! Quel dévouement à nos intérêts! — Marie tremblante, interdite à la voix de l'ange, n'accepte la maternité divine, qu'après avoir été rassurée sur la conservation de sa virginité. Quelle pureté! quelle foi sublime! quelle obéissance aux volontés du ciel : *Fiat mihi secundùm verbum tuum!*

Colloque avec les trois personnes divines. Pour préparation à la messe, vous pourrez dire :

1° Au Verbe incarné : *Ave, dulcis Jesu, qui propter me dignatus es è regalibus sedibus et mellifluo corde Patris in hanc miseriarum vallem descendere, atque in Virginis Mariæ castissimo utero de Spiritu sancto concipi, incarnari, homoque fieri : elige, quæso, cor meum in quo habites, hoc exorna, hoc bonis spiritualibus reple, hoc totum posside. Utinam ego te in illud humilitate profundâ invitem, ardentique caritate recipiam, et receptum teneam! Utinam validis amoris vinculis tibi astringar, ut nunquàm recedere, nunquàm mente averti à te valeam!* (Ludov. Blos. *Endologia ad Jesum.*)

2° A la bienheureuse Vierge Marie : *Ave, Maria, per quam nos purissimam Christi carnem participamus, ad tremendam admodùm mensam*

accedere audentes. Ave, Maria, per quam nos verum et immortalem panem gustamus. (S. Joan. Damasc.) — *Ave, gratiâ plena, quæ sola inter mulieres benedicta, ad dominicæ Incarnationis mysterium electa, et à Spiritu sancto præparata, unigenitum Dei Filium castissimis visceribus tuis concepisti, ac mundo peperisti salvatorem. O Virgo purissima, intercede pro me sordido peccatore, et impetra mihi à Deo scelerum meorum veniam, fidem vivam, spem firmam, caritatem perfectam, ut Dominum meum Jesum, Filium tuum magnum, in hoc sacrificio decenter offeram, corde puro suscipiam, et exoptatum indè hauriam fructum. Amen.* (Scut. fid. *feriâ* 4. *hebd.* 3. *Adv.*)

Ier P. *Contempler les personnes.* Les hommes dont la terre est couverte. Quelle diversité dans leurs habitudes, leur langage, leur situation! Presque tous oublient leur fin et se perdent misérablement. — La sainte Trinité, qui considère ce spectacle avec compassion... Quelles sont ses pensées sur moi? — La Vierge bénie, seule pure dans la dépravation universelle. Admirez son recueillement, sa vie cachée en Dieu. Regardez l'ange qui la salue... Et de chacune de ces considérations retirez quelque fruit.

IIe P. *Écouter les paroles.* Sur la terre, qu'entendez-vous? — Dans le ciel, paroles de paix. — Dans la maison de Nazareth, paroles de l'ange, question de Marie pour mettre en sûreté le trésor de sa virginité, et puis, son humble acquiescement aux volontés de Dieu: *Qu'il me soit fait selon votre parole.*

IIIe P. *Considérer les actions.* Sur la terre, que font

les hommes ? Futilité ou crime de leurs occupations. — Au ciel : Dieu le Père donne son Fils, le Verbe éternel se donne lui-même, l'Esprit saint forme l'union de l'humanité et de la divinité .. Toute la Trinité travaille à notre salut. — A Nazareth, l'ange remplit sa mission, et Marie que fait-elle ? Colloque avec les trois personnes divines, entretien avec Marie.

XVI. MÉDITATION.

Jésus-Christ modèle de la parfaite humilité.

I. Dès le premier instant de son Incarnation.
II. Dans tout le cours de sa vie.

REMARQUE.

Saint Bernard distingue entre la *vérité* et la *vertu* de l'humilité. La première nous fait voir notre néant et notre abjection profonde ; la seconde nous fait aimer cette abjection elle-même ; elle nous fait consentir de bon cœur à n'être rien pour que Dieu soit tout. La *vérité* nous confond et nous attère ; la *vertu* nous élève et nous encourage. L'une nous éclaire, l'autre nous enflamme : *Est humilitas quam nobis parit veritas, et non habet calorem ; et est humilitas quam caritas format et inflammat.* La connaissance de nous-mêmes n'est qu'une préparation à l'humilité proprement dite, ou tout au plus l'humilité de l'esprit ; elle n'est pas une vertu

chrétienne : la philosophie va jusque-là. Mais l'humilité qui est le fruit de la foi, celle que Jésus-Christ veut nous apprendre, et que saint Grégoire appelle *magistra omnium materque virtutum,* (Lib. mor. c. 17.) la véritable humilité a son siége dans le cœur dont elle règle les affections : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde.* — Elle nous porte à nous mépriser sincèrement nous-mêmes comme n'étant dignes en effet que de mépris, et à aimer notre abjection, comme faisant ressortir davantage la grandeur de Dieu. C'est là son premier degré. — Le second consiste à désirer que tout le monde entre dans les mêmes sentiments à notre égard, et nous juge comme nous nous jugeons nous-mêmes. — Par le troisième, qui est le plus parfait, nous sommes bien aises que tous les hommes se conduisent envers nous conformément au mépris que nous leur inspirons. Celui qui est arrivé à ce degré ne se contente pas de souffrir patiemment les opprobres ; il les reçoit avec joie, il les recherche avec l'empressement des mondains pour les distinctions et les honneurs. Ce n'est pas que les humiliations soient aimables en elles-mêmes ; mais elles nous rendent semblables au Fils de Dieu anéanti pour nous, en même temps qu'elles nous donnent le moyen de lui témoigner notre amour et de mériter le ciel.

Ier P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans*

son Incarnation. C'est sa volonté, son cœur, qui a tout déterminé dans ce mystère : *Improperium expectavit cor meum.* Pour apprécier ce prodige d'humilité, on peut remarquer comme cinq degrés, par lesquels le Fils de Dieu, dès son entrée dans le monde, descend jusqu'aux dernières profondeurs de l'abaissement : *Homo factus est... Formam servi accipiens... Verbum caro factum est... In similitudinem carnis peccati... Exinanivit semetipsum...* Qui sondera ces abîmes?

Un Dieu fait homme! *Deum de Deo, lumen de lumine, Deum verum de Deo vero... Consubstantialem Patri ; per quem omnia facta sunt!..* et ce Dieu si grand, ce principe adorable de toute grandeur, que devient-il? *Homo factus est!* Ce n'est pas Dieu fait Ange, l'humiliation déjà serait infinie ; il descend jusqu'à la nature humaine. O prêtre, fléchissez le genou, et inclinez votre esprit aussi bien que votre corps, pour le soumettre à la croyance de ce mystère. De Dieu à l'homme, de Celui qui dit : *Ego sum qui sum*, à celui qui doit dire : *Substantia mea tanquàm nihilum..,* qui pourra mesurer la distance?

Mais on est homme sur un trône, comme dans les derniers rangs de la société. Le Fils de Dieu a-t-il choisi pour sa condition l'une de celles à qui appartient l'autorité, à qui du moins les richesses donnent une sorte d'indépendance? Non, il

a préféré la plus basse, la plus assujettie, la plus pauvre : *Formam servi accipiens.*

Le Verbe fait chair ! Voilà ce qui achève de me confondre. Avec saint Jean, je m'élève jusqu'au sein de la divinité : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Omnia per ipsum facta sunt.* Quelle majesté ! Quelle puissance ! Quel éclat ! Mais bientôt toute cette gloire s'est évanouie : ce Verbe-Dieu, par qui tout a été fait, le voilà lui-même fait chair ! *Verbum caro factum est.* Encore, s'il n'avait pris qu'une âme humaine, image de Dieu, esprit comme Dieu, immortelle comme Dieu !.. Mais non, il prend aussi notre chair. Il contracte avec elle une union si étroite, que pour l'exprimer il faut dire : *Le Verbe s'est fait chair !* Et cette chair, il la prend, non telle qu'il l'aura en sortant de son tombeau, impassible, invulnérable.. ; non même telle qu'elle fut donnée au premier homme, dans toute la force de l'âge viril.. ; il la prend faible, délicate, assujettie aux infirmités de l'enfance, aux maladies, à la mort.

Est-ce assez d'humiliations? Pas encore : *In similitudinem carnis peccati.* Après le péché, rien n'est plus abject que sa ressemblance ; le Fils de Dieu la prend, ne pouvant prendre le péché lui-même. Dans sa circoncision, à son baptême.., mais surtout dans sa Passion, il paraît moins un pécheur que le péché même : *Eum, qui*

non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit. (II. Cor. 5. 21.) Il ne peut plus descendre ; et pour donner l'idée de son abaissement, il ne reste plus que le mot de saint Paul : *Exinanivit semetipsum.*

Au fond, un Dieu caché dans le sein d'une mère, et puis, un Dieu petit enfant, qui ne peut se soutenir sur ses pieds, un Dieu souffrant et mourant, un Dieu qui manque de tout, qui fait pitié, et ressemble aux pécheurs !.. Est-ce encore un Dieu ? N'est-ce pas un Dieu anéanti? *Exinanivit semetipsum.* Voilà le début de mon divin Roi dans la guerre qu'il fait à l'orgueil ; la suite répond au commencement.

II[e] P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans tout le cours de sa vie.* Chacun des mystères qu'il accomplit, chacune des positions par où il passe, et qui sont toutes de son choix, est une preuve de son amour pour l'abjection. Il naît dans une étable, une crèche est son berceau. En recevant la circoncision, il reçoit la marque des pécheurs. Il fuit en Égypte, lui tout-puissant devant un homme faible ! La presque totalité de sa vie se passe dans la maison d'un artisan, dans les travaux d'un rude métier, et il ne mange son pain qu'à la sueur de son front. Son attrait pour les humiliations ne le quitte jamais. Si quelqu'un croit le flatter en l'appelant *bon maître,* il lui répond froidement : *Dieu seul est bon.* (Matth. 19. 17.) Fait-il des miracles ? il défend d'en parler. On veut le faire roi ? il prend la fuite. Se

transfigure-t-il sur le Thabor ? il impose silence aux témoins de sa gloire, jusqu'après sa résurrection. Le désir qu'il a de s'humilier, et qui va toujours croissant, ne connaît plus de bornes dans sa Passion. C'est alors qu'il se montre à la lettre tel que l'avaient annoncé les prophètes : *L'homme de douleurs, l'homme humilié et frappé de la main de Dieu, le dernier des hommes, moins un homme qu'un ver que l'on écrase.* Il avait faim d'opprobres, il en est rassasié : *Saturabitur opprobriis.* (Thren. 3. 30.)

J'ai promis au Sauveur de le suivre partout où il irait : *Magister, sequar te quocumque ieris.* Je sais maintenant où il va ; il court à pas de géant dans la voie des abaissements. Non-seulement il ne veut point l'estime des hommes, mais il cherche leur mépris, il le poursuit avec ardeur. Eh bien, mon âme, que feras-tu ? peux-tu balancer un instant ? Crains-tu de te tromper en réglant tes jugements sur ceux de la Sagesse incarnée ? Si tu adores ce Dieu anéanti, tu dois trouver aimable tout ce qu'il a aimé. Regarde les humiliations par ses yeux, vois-les dans son infaillible vérité. A l'autel, va dans son cœur apprendre combien elles sont dignes de ton amour : *Ama nesciri et pro nihilo reputari. — Intolerabilis impudentia est, ubi sese exinanivit Majestas, vermiculus infletur et intumescat.* (S. Bern. *Serm. de Nativ. Dom.*

I[er] P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans son incarnation.* Jusqu'où descend-il ? — Il se fait homme, non pas ange, l'humiliation serait déjà infinie. De Dieu à l'homme, qui pourra mesurer cette distance ? — Il se fait esclave : il en prend la forme, voilà sa condition dans l'humanité. — Il se fait chair. Sans se contenter de prendre notre âme, il s'unit tellement à notre chair et à ses infirmités, que pour exprimer cette union, il faut dire qu'il *s'est fait chair.* Il descend plus bas encore : après le péché, rien n'est plus abject que sa ressemblance ; il la prend. Maintenant pour donner l'idée de son abaissement, il ne reste plus que le mot de saint Paul : *Il s'est anéanti.*

II[e] P. *Jésus modèle parfait d'humilité dans tout le cours de sa vie.* Chacune des positions où il se trouve est une preuve de son amour pour l'abjection. Naissance, circoncision, fuite en Égypte, trente ans passés dans l'obscurité et les travaux d'un vil métier... On voit toujours en lui le même attrait pour les humiliations : dans sa vie publique comme dans sa vie cachée ; et dans sa Passion, le désir qu'il a de s'abaisser ne connaîtra plus de bornes. O mon âme, puisque tu adores ce Dieu anéanti, tu dois trouver aimable tout ce qu'il aime.

XVII. MÉDITATION.

L'humilité. — Son excellence.

I. En elle-même.
II. Dans ses fruits.

I[er] P. *Rien de plus excellent que l'humilité considérée en elle-même :* c'est la vérité, c'est

la justice, et en quelque sorte toute la religion du chrétien.

1° On ne peut trop approfondir la parole de sainte Thérèse : « L'humilité, c'est la vérité, » non plus spéculative, mais passant de l'intelligence qu'elle éclaire, dans le cœur dont elle dirige et sanctifie les affections. A la clarté de ce flambeau, l'homme découvre le tout de Dieu, le néant des créatures et de lui-même; et sur cette connaissance il règle son estime et ses mépris, sa haine et son amour.

L'ange a péché par orgueil, parce qu'il ne s'est pas maintenu dans la vérité : *In veritate non stetit ;* (Joan. 8. 44.) et il est tombé sous l'empire du mensonge : *Cùm loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est.* (Ibid.) Que la vérité règne en vous, dit saint Bernard ; laissez-la gouverner vos pensées et vous montrer les choses ce qu'elles sont, la vanité ne pourra y trouver place : *Non est quò intret vanitas, ubi regnat veritas.* Malheureusement nous fuyons la vérité, précisément parce qu'elle nous humilie, quoique ce soit en nous humiliant qu'elle nous sauve.

O précieuses humiliations, que je crains et que je devrais désirer ! Que vous m'êtes bon, Seigneur, quand vous daignez m'en donner plus que je n'en demande ! *Bonum mihi quia humiliasti me.* (Ps. 118. 71.) Oui, il entend bien ses intérêts, celui qui choisit cette voie : *Viam veri-*

tatis elegi. (Ibid. 30.) — *Elegi abjectus esse.* (Ps. 83. 11.) Un bon prêtre disait : « Aussi longtemps que je serai accablé de misères, je ne cesserai de m'écrier : Heureuses misères, dont le sentiment me porte à rougir devant Dieu et à m'abaisser devant les hommes ! Si vous m'êtes nécessaires, je ne voudrais pas vous changer pour les mérites et les vertus des autres. J'aime mieux être tel qu'il faut que je sois pour être humble. Je renonce à toutes les grâces qui me priveraient de cet avantage, et pour ne point le perdre, je consens à être privé du reste[1]. »

2° L'humilité, c'est la justice. L'homme humble rend à chacun ce qui lui appartient : *Cui honorem, honorem...* (Rom. 13. 7.) Il a compris cet oracle : *Non glorietur sapiens in sapientiâ suâ, et non glorietur fortis in fortitudine suâ.., sed in hoc glorietur, qui gloriatur : scire et nosse me.* (Jerem. 9. 23, 24.) S'il a obtenu quelque succès, opéré quelque bien, il en renvoie tout l'honneur à celui qui donne la volonté et le pouvoir. Quant à lui, il n'a fait que ce qu'il devait faire, et encore l'a-t-il bien fait? *Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus. — Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam.* Il sait d'ailleurs ce qui lui est dû pour tant de fautes qu'il a commises, et qu'il commet encore tous les jours; il sait de quels

[1] P. de la Colombière.

crimes il serait capable, si la main du Seigneur ne le soutenait. De là les bas sentiments qu'il a de lui-même, fût-il admiré des hommes; et voilà le prêtre qui par sa justice a captivé le cœur de Dieu : *Ecce sacerdos... qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.*

3° L'humilité, c'est pour ainsi dire toute la religion du chrétien : *Si quæris quid sit primum in religione et disciplinâ Christi, respondeo : Primum est humilitas; quid secundum? humilitas; quid tertium? humilitas.* (S. August. *Epist.* 56.) — *Tota et vera christianæ sapientiæ disciplina in verâ ac voluntariâ humilitate consistit.* (Idem. *Serm.* 8. *de Epiphan.*) Les autres vertus ne semblent être que différentes formes d'humilité : la prière est l'abaissement de l'homme, qui reconnaît sa misère profonde et l'infinie grandeur de celui qu'il adore et qu'il prie, attendant tout de Dieu, rien de lui-même; la foi est l'humilité de la raison, qui renonce à ses propres pensées et s'incline devant les pensées de Dieu et l'autorité de son Église; l'obéissance est l'humilité de la volonté, qui s'assujettit à une volonté étrangère; la chasteté est l'humilité de la chair, qu'elle soumet à l'esprit; la mortification extérieure est l'humilité des sens; la pénitence est l'humilité de toutes les passions qu'elle immole.

II[e] P. *Rien de plus excellent que l'humilité considérée dans ses fruits :* la grâce, la paix, la

gloire pour le temps et pour l'éternité. Quand la foi m'apprend que l'humilité me procure de si grands biens, il est étrange que j'aie besoin de m'exhorter à sa pratique.

1° La grâce. Vos péchés ont formé un nuage entre vous et le Seigneur ; voulez-vous que votre prière, malgré ce nuage, arrive à l'oreille et au cœur du Très-Haut ? voulez-vous qu'elle obtienne ce qu'elle demande ? Vous n'avez qu'une chose à faire : humiliez-vous : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit.., et non discedet donec Altissimus aspiciat.* (Eccli. 35. 21.) — *Respexit orationem humilium.* (Ps. 101. 18.) — *Humilium... semper tibi placuit deprecatio.* (Judith. 9. 16.) Comme l'aimant attire le fer, l'humilité attire la grâce : *Velut magnes attrahit ferrum, sic humilitas gratiam ad se trahit.* (S. Bern.) Si la grâce est une source d'eau vive qui jaillit à la vie éternelle, l'humilité est le vaisseau avec lequel on y puise ; et comme le vaisseau ne se remplit qu'autant qu'il est abaissé vers la fontaine, ainsi l'âme ne se remplit de Dieu qu'en s'abaissant vers son néant : *Sicut de fonte terreno non potest quis bibere, nisi voluerit se inclinare, itâ de vivo fonte Christi, Spiritûs sancti fluvio, nemo aquam vivam haurire poterit, nisi humiliter se inclinare voluerit.* (Cæsar Arelat. *Homil.* 34.)

2° La paix, autre fruit de l'humilité. — La paix avec Dieu. L'avez-vous offensé ? L'humilité

le fléchit ; car cette vertu, au jugement des saints Pères, a le privilége de tout réparer. Elle apaise le Seigneur dans sa plus grande colère, et nous tient lieu d'innocence auprès de lui ; il ne peut lui refuser notre pardon : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* (Ps. 50. 19.) « Fils de l'homme, as-tu vu Achab humilié devant moi? C'en est fait ; je suis désarmé : les maux dont je l'ai menacé n'arriveront pas de son vivant[1]. » — La paix avec le prochain. Tandis que l'orgueil irrite et divise, l'humilité, fille de la charité, adoucit et unit les cœurs. Comment ne pas aimer un homme qui s'oublie pour ne penser qu'aux autres, qui ne dispute que pour avoir le dernier rang? — La paix avec soi-même. « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; soyez-le à mon exemple, et vous trouverez le repos de vos âmes. » La paix est la tranquillité qui résulte de l'ordre ; or, il n'est rien de mieux ordonné qu'une âme humble : estime, mépris, crainte, désirs.., tout y est à sa place ; elle ne connaît pas les agitations et les tempêtes soulevées par l'orgueil.

3° Enfin l'humilité produit la gloire. Pour le siècle futur, on n'en doute pas ; la foi l'enseigne formellement : *Populum humilem salvum facies.* (Ps. 17. 28.) — *Humiles spiritu salvabit.* (Ps. 33.

[1] III. Reg. 21. 29.

19.) — *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (Matth. 5. 3.) — Oui, celui qui s'abaisse sera élevé : *Qui se humiliat exaltabitur :* de l'abîme de son néant jusqu'au trône de la gloire immortelle. Mais croyons-nous assez que, dès la vie présente, notre grandeur se mesure sur notre humilité, et que nous abaisser devant Dieu, c'est en effet nous élever dans la même proportion ? Faisons deux raisonnements bien simples.

La gloire de l'homme est de remplir la fin de son existence. Cette fin est très-noble, puisqu'il n'existe que pour glorifier Dieu, et que la gloire de Dieu est d'une dignité et d'une excellence infinies. Il suit de là que l'homme le plus véritablement grand est celui qui glorifie Dieu de la manière la plus parfaite : or, il est évident que l'humilité, ou l'humiliation volontairement acceptée, recherchée pour Dieu, est la meilleure manière de procurer sa gloire, puisque le Verbe incarné, la sagesse éternelle, venant en ce monde pour glorifier son Père, a choisi ce moyen de préférence à tous les autres : *Proposito sibi gaudio, sustinuit crucem, confusione contemptâ.* (Hebr. 12. 2.)

L'homme est plus ou moins grand suivant qu'il ressemble plus ou moins à Jésus-Christ, qui est toute la gloire de notre humanité, et dans lequel, dit saint Paul, *la plénitude de la divinité habite corporellement.* Or, l'amour de

l'abjection ayant été comme le caractère propre du Verbe fait chair, nul homme ne lui est plus semblable que celui qui, en l'imitant, embrasse la folie de la croix.

Pourquoi ne tournons-nous pas de ce côté le penchant qui nous porte à l'élévation, et toutes nos aspirations à la grandeur? Prenez là le sujet de votre entretien avec Jésus-Christ, quand vous serez descendu de l'autel. « *Creator universi hujus mundi, in sinu vilissimæ creaturæ! Dei Filius, Dominus dominantium, in pectore servi sui abjectissimi! Quid hoc? Nescio præ admiratione quid dicam, aut quid cogitem. Ergòne satis non erat amori tuo, benignissime Jesu, te jam semel humiliatum, servi formam accepisse, vel potiùs formam vermis et non hominis, quia nunc denuò apud me, infimum terræ vermiculum, divertere dignatus es? Quare pateris, ô Fili Dei, ut tam fœtidus peccator Sanctum sanctorum circumferat in corde squalido? Sed hæc est patientia tua et humilitas tua, Domine... En ego pulvis et cinis, humiliter adoro te Deum humilem.*

« *Maximas simul, quas possum, gratias ago tibi pro humillimâ tuâ obedientiâ, quâ non solùm Patri tuo, sed et mihi sacerdoti tuo indignissimo paruisti, dùm mox ad voluntatem et vocem meam ingens illud Transsubstantiationis miraculum patrabas, et absque morâ te præsentem in arâ sistebas... Venisti in hunc mundum,*

humillime Jesu, non ut principatum sæcularem acciperes.., non ut omnium populorum captares plausum.., sed ut perditum recuperares genus humanum, ut instrueres nos verbo, informares exemplo, mundares lavacro, roborares auxilio, redimeres in crucis patibulo, et pasceres sacro corpore et sanguine tuo! O caritas! O miranda humilitas!.. O Verbum caro factum, tolle à nobis omnem superbiam, ne animis unquàm efferamur, nec ullâ in re gloriemur, prœterquàm in te..; et si quid boni habere videamur, id non ex nobis ipsis, sed à te solo, bonorum omnium fonte, descendere agnoscentes, non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo demus gloriam et honorem. » (Sicut. fid.)

Ier P. *Rien de plus excellent que l'humilité considérée en elle-même.* 1° C'est la *vérité ;* non plus spéculative, mais passant de l'intelligence qu'elle éclaire, dans le cœur dont elle dirige les affections. Que la vérité règne en moi, il n'y aura plus de place pour la vanité. Que vous m'êtes bon, Seigneur, quand vous me donnez plus d'humiliations que je n'ai le courage d'en désirer ! 2° C'est la *justice.* A chacun ce qui lui appartient : l'honneur à qui mérite l'honneur. Que m'est-il dû, ô mon Dieu, pour tant de péchés que j'ai commis ? Si j'ai fait quelque bien, est-ce à moi, est ce à vous que je dois en faire hommage ? 3° C'est *toute la religion* du disciple de Jésus. C'est son humilité qui adore et qui prie, reconnaissant la grandeur de Dieu et son propre néant, attendant tout de Dieu seul ; c'est son humilité

qui croit par l'abaissement de sa raison, son humilité qui obéit par la soumission de sa volonté...

IIe P. *Rien de plus excellent que l'humilité considérée dans ses fruits :* La grâce, la paix, la gloire. — La grâce. La prière de celui qui s'humilie perce le nuage ; rien ne résiste à son efficacité. Comme l'aimant attire le fer, l'humilité attire la grâce. — La paix. Avec Dieu ; elle l'apaise quel que soit son courroux. Avec le prochain comment ne pas aimer celui qui s'oublie, pour ne penser qu'aux autres ? Avec soi-même ; l'âme humble ne connaît point les tempêtes et les agitations de l'orgueil. — La gloire, éternelle et même présente. L'homme le plus véritablement grand est celui qui remplit le mieux sa fin, qui est de glorifier Dieu ; or, le Fils de Dieu descendu du Ciel pour procurer la gloire de son Père, a choisi l'humiliation de préférence à tout autre moyen. D'ailleurs, Jésus-Christ n'est-il pas la gloire de notre humanité, et peut-on mieux lui ressembler qu'en aimant l'abjection ? Tournons de ce côté le penchant qui nous porte à la grandeur.

XVIII. MÉDITATION.

L'humilité souverainement nécessaire à l'homme apostolique.

I. Pour procurer la gloire de Dieu.
II. Pour travailler utilement au salut du prochain.
III. Pour assurer son propre salut.

Ier P. *L'humilité nécessaire au prêtre, pour procurer la gloire de Dieu.* Nous ne pouvons, en effet, remplir cette première et sublime fin du sacerdoce, sans avoir trois choses que l'humilité

seule peut donner : un zèle ardent pour cette divine gloire, une grande docilité aux mouvements de l'Esprit saint, qui veut par nous la procurer, et une grande fidélité à renvoyer à Dieu tout l'honneur de ses œuvres.

Avant tout, il faut que nous soyons sensibles aux intérêts du Seigneur, embrasés du désir de le voir connu, aimé, servi, c'est-à-dire glorifié. Or, nous n'entrons dans cette disposition que par une véritable humilité. Le zèle est l'effet de l'amour. Un cœur plein de lui-même est toujours vide de l'amour divin. Est-ce à l'orgueilleux qu'est accordée la plus précieuse de toutes les grâces, celle d'aimer Dieu? *Humilibus dat gratiam.* Est-ce à lui qu'il révèle ses secrets, qu'il découvre l'excellence infinie de son être?.. *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc à sapientibus.., et revelasti ea parvulis.* (Matth. 11. 25.) — *Humili homini se inclinat..; humili sua secreta revelat.* (Imit. l. 2. c. 2.)

La docilité à la direction de l'Esprit saint n'est pas moins nécessaire, puisque d'elle dépend toute l'efficacité de notre zèle. Il s'agit de réparer, de refaire la noble image de Dieu dans les âmes, car telle est surtout la gloire qu'il désire ; le prêtre est dans la main de Jésus-Christ ce que le pinceau est dans celle du peintre. Dès qu'il est humble, il est souple aux inspirations de l'Esprit saint et ne contrarie en rien son action ; mais, s'il est vain et présomp-

tueux, il est un instrument difficile à manier. Jésus n'en dispose ni comme il veut, ni pour en faire ce qu'il veut ; il rencontre en lui des vues personnelles qui s'opposent à ses propres vues.

Une autre raison fixe le choix de Dieu sur les humbles pour l'accomplissement de ses desseins, c'est qu'ils lui renvoient fidèlement l'honneur de tout le bien qu'ils font. Après des actions éclatantes, au milieu des succès les plus séduisants, ils ne sortent pas du sentiment de leur néant, et disent en toute sincérité : C'est la main du Seigneur qui a opéré ces merveilles : *Dextera Domini fecit virtutem.* (Ps. 117. 16.) L'orgueilleux au contraire ne s'efface jamais entièrement ; il prétend au moins partager avec Dieu la gloire de ses œuvres.

Non, Seigneur, la grande puissance n'appartient qu'à vous, et vous n'êtes honoré que par les humbles : *Magna potentia Dei solius, et ab humilibus honoratur.* (Eccli. 3. 21.) Quelle puissance est comparable à celle que vous exercez par vos ministres? Plus elle nous élève, plus nous devons nous abaisser : *Quantò magnus es, humilia te in omnibus.* (Ibid. 3. 20.) Vous nous apprenez que de nous-mêmes nous ne pouvons rien faire : *Sine me nihil potestis facere ;* et votre apôtre ajoute : Non pas même avoir une bonne pensée. Toute notre suffisance vient de vous, c'est vous seul qui nous avez donné de l'apti-

tude pour nos divers ministères [1]. Vous aimez à choisir ce que le monde a de plus faible, pour combattre ce qu'il a de plus fort ; ce qui n'est pas, pour détruire ce qui est ; la folie de la croix pour confondre la sagesse orgueilleuse ; de pareils moyens font mieux ressortir votre indépendance souveraine. Toute gloire alors vous revient, comme toute gloire vous appartient.

II[e] P. *L'humilité nécessaire au prêtre pour travailler utilement au salut du prochain.* Obligés que nous sommes de nous faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ, il n'y a que l'humilité, avec ses formes douces et ses procédés modestes, qui nous ouvre partout un libre accès et nous fait accepter des esprits les plus difficiles. Elle dissipe les préventions, et prépare à aimer la loi divine en faisant aimer celui qui la prêche. Ajoutons qu'un prêtre, qui n'est pas humble, ne se portera qu'avec répugnance à certaines fonctions, d'autant plus utiles aux âmes et plus bénies du ciel, qu'elles ont moins d'éclat devant les hommes : l'instruction, la confession des enfants, la visite des malades, le soin des pauvres et des infirmes.

[1] Non quod sufficientes simus cogitare aliquid à nobis, quasi ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est, qui et idoneos nos fecit ministros novi testamenti. *II. Cor.* 3. 5, 6.

Enfin rappelons-nous sans cesse que la sanctification et le salut sont en Jésus-Christ, et ne peuvent venir que de lui seul. Plus nous serons remplis de l'esprit du Sauveur, plus nous serons capables de sanctifier et de sauver. Or, nous savons en qui demeure cet esprit, cette vertu de Jésus-Christ : *Gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi.* (II. Cor. 12. 9.) Jésus se joint à son humble ministre et féconde ses travaux. On peut dire que le même charme qui l'a fait descendre dans le sein de Marie, pour y commencer l'ouvrage de la rédemption des hommes, le fait descendre encore dans le cœur des bons prêtres, pour continuer par eux ce mystère de son infinie miséricorde : *Quia respexit humilitatem.*

Aucun prédicateur n'a publié l'Évangile avec autant de fruit que saint Paul ; que d'âmes arrachées à l'enfer par ce seul apôtre ! Comment Dieu en a-t-il fait le sauveur de tant de peuples? Saint Augustin répond : En lui donnant une profonde humilité : *Prostravit Christus unâ vice Saulum, erexit Paulum ; prostravit superbum, erexit humilem ; prostratus est persecutor, erectus est prædicator.* (Serm. 1. de temp.) Le zèle de saint Bernard produisait des effets d'autant plus heureux qu'il était accompagné de plus d'humilité : *Quò humilior, eò utilior fuit populo Dei in omni doctrinâ salutari.* (Godefrid. *In vitâ S. Bern. l. 3. c. 3.*) Saint François

Xavier préparait la conversion des Indes, en demandant l'aumône de porte en porte, en servant les pauvres et les malades dans les hôpitaux.

Mon Dieu, que cette considération est propre à me toucher! Vous avez mis entre mes mains le salut de plusieurs âmes, peut-être d'un grand nombre. Vous avez dessein de les convertir, de les sauver par mon ministère; mais je dois craindre que vous ne me preniez pas pour l'instrument de votre grâce, si vous apercevez en moi quelque orgueil secret. Ou je serai humble, ou je ne serai jamais de la race de ces hommes par qui le salut est opéré en Israël [1].

III[e] P. *L'humilité nécessaire au prêtre pour se sauver lui-même.* On veut dire que le prêtre a un besoin particulier de cette vertu, pour se garantir des dangers qui le menacent; dangers qui résultent pour lui, et de sa sublime vocation, et des faveurs dont Dieu le comble, et des assauts que le démon lui livre.

1° Personne, au point de vue de la foi, n'est aussi haut placé que le représentant de Jésus-Christ, et le dispensateur de ses mystères; personne ne doit plus craindre de tomber : *Sublimis gradus, sed eò ampliùs periculosa ruina.* (S. Bern.) — *Gaudebo de ascensu, sed timebo de*

[1] Ipsi autem non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israel. *I. Mach.* 5. 62.

lapsu. (S. Hier.) Le pieux et savant Thaulère va jusqu'à dire, que l'incomparable Vierge avait autant ou plus sujet de s'humilier que Madeleine la pécheresse; et il en donne cette raison, que la Mère de Dieu, n'étant rien par elle-même, se voyait dans une élévation bien plus disproportionnée avec son néant. Il n'y a que le fondement solide d'une humilité profonde, qui puisse porter l'édifice si élevé de la dignité sacerdotale.

2° Ma dépendance de Dieu se mesure sur les dons que j'en ai reçus et que j'en reçois continuellement. Je rendrai compte des talents qui me sont confiés; de là quelle conséquence? Je serai jugé plus sévèrement que les simples fidèles : *Tantò ergo esse humilior... quisque debet ex munere, quantò se obligatiorem esse conspicit in reddendâ ratione ; cùm enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum.* (S. Greg. *Homil.* 9. *in Evang.*)

3° Enfin, le prêtre étant chargé par état de soutenir la cause de Dieu, a contre lui toutes les puissances de l'abîme. Les démons, qu'il ne cesse de combattre, lui rendent guerre pour guerre, et, afin de le perdre, ils emploient de préférence le moyen qui les a perdus eux-mêmes; ils s'efforcent de lui inspirer la vaine complaisance, l'estime de sa propre excellence, et tirent parti de tout pour le tenter : des témoignages de respect qui sont dus à son caractère, des fonctions

saintes qu'il remplit et qui le donnent en spectacle, qui l'établissent docteur des fidèles, juge des consciences... Au milieu de tant de périls, où est la sûreté du prêtre? Dans son humilité : *Custodiens parvulos Dominus : humiliatus sum, et liberavit me.* (Ps. 114. 6.) — *Humilitas tutissimus est omnium virtutum thesaurus.* (S. Basil. c. 17. *Constitut. monast.*) — *Humilitatem dilige, et nunquàm diaboli laqueis capieris.* (S. Eph. *De rectâ vivendi rat.*)

Si j'aime Dieu , si j'aime mon prochain , si j'ai quelque amour pour moi-même et quelque désir de mon salut éternel, il faut à tout prix que, sur les pas de Jésus, mon divin roi, je fasse la conquête de la sainte humilité. Je veux donc fouiller dans l'abîme de mes misères, jusqu'à ce que j'y aie trouvé cette perle précieuse. Ah ! que je dois me confondre surtout lorsque je suis, comme en ce moment, sur le point de monter à l'autel ! Qui suis-je, ô mon Dieu, et quel est le ministère auquel je me prépare? *Quid cogitabo melius et salubrius, nisi meipsum totaliter humiliando coràm te?.: Ecce tu sanctus sanctorum et ego sordes peccatorum. Ecce tu inclinas te ad me, qui non sum dignus ad te respicere.* (Imit. l. 4. c. 2.) O mon Dieu, ce que je vous demande pour moi, je vous le demande pour tous les prêtres qui vont vous offrir aujourd'hui le redoutable sacrifice : *Miserere, miserere, Domine, misericordiam tuam poscentibus; da gratiam indigentibus, et*

:c nos tales existere, ut simus digni gratiâ tuâ :rfrui, et ad vitam proficiamus æternam. (Ibid. 9.)

Ier P. *L'humilité nécessaire au prêtre pour procurer gloire de Dieu.* — On ne remplit cette première fin sacerdoce que par un grand oubli de soi, et un grand iour pour Dieu : deux fruits précieux de l'humilité. Pour glorifier Dieu il faut être dans la main de Jésus-rist ce que le pinceau est dans celle du peintre ; tte docilité est incompatible avec l'orgueil. — Dieu oisit ce qui est faible, et ce qui croit à sa faiblesse, ur confondre ce qui est fort, ou croit l'être.

IIe P. *L'humilité nécessaire au prêtre pour travailler ilement au salut du prochain.* Nous devons nous re tout à tous ; il n'y a que l'humilité, avec ses formes uces, qui nous ouvre les cœurs. Le même charme qui 'ait descendre Jésus dans le sein de Marie pour com-:ncer le salut du monde, le fait descendre dans le :ur de ses prêtres, pour continuer ce mystère de :séricorde : *Quia respexit humilitatem.*

IIIe P. *L'humilité nécessaire au prêtre pour se sauver :-même.* — Il n'y a que le fondement d'une humilité rfaite qui puisse porter l'édifice si élevé de la dignité :erdotale. — *Tantò esse humilior quisque debet ex inere, quantò se obligatiorem esse conspicit in red-ndâ ratione.* — Enfin tous les genres de périls envi-:nent le prêtre ; il n'y a de sûreté pour lui que dans umilité : *Custodiens parvulos Dominus : humiliatus m, et liberavit me.*

XIX. MÉDITATION.

Répétition des trois précédentes.

Se mépriser soi-même, par la connaissance qu'on a de son néant; recevoir avec patience et même avec joie le mépris que l'on mérite par amour pour la justice et pour la vérité c'est être humble. Se conserver dans la même disposition de cœur, lorsque, dans un ministère sublime, on obtient des succès, on est honoré et admiré, c'est l'humilité propre des hommes apostoliques.

I. Rien de plus véritablement grand.
II. Rien de plus indispensable.
III. Rien de plus solidement avantageux.
IV. Rien de plus juste ni de plus raisonnable.

I[er] P. *Noblesse et grandeur de l'humilité.* — Elle me donne la science la plus élevée et la plus utile [1], la vraie et l'heureuse liberté des enfants de Dieu [2]. Est-il homme plus honteusement ignorant que celui qui ne se connaît pas lui-même, plus esclave que celui qui tient à la vaine estime des créatures? — Elle me donne un

[1] Hæc est altissima et utilissima lectio, suî ipsius vera cognitio et despectio. *Imit. l.* 1. *c.* 2.

[2] Si veritas te liberaverit, verè liber eris, et non curabis de vanis hominum verbis. *Imit. l.* 3. *c.* 4.

dmirable ressemblance avec Jésus-Christ, que ιint Paul a peint par un seul trait : *Semetipsum cinanivit.* Si donc je me plais dans cet état d'a-éantissement, dont il a fait choix, j'ai les senti-ıents de mon Sauveur, je porte sa livrée, je de-ens comme un autre lui-même. Lucifer avait it : « Je monterai, j'élèverai mon trône au-des-ıs des astres, et je serai semblable au Très-aut; » il a été précipité jusqu'au fond des ıfers. Pour moi je m'abaisserai, je choisirai ıbjection, et, en me méprisant toujours davan-ge, je serai plus semblable au Dieu anéanti ɔur mon amour : *Elegi abjectus esse.* (Ps. 83. .) — *Vilior fiam plus quàm factus sum.* (II. Reg. 22.) En m'associant à ses opprobres, je 'associerai à sa gloire. Comme l'humilité est ìchelle par laquelle Dieu est descendu jusqu'à ɔtre néant, c'est par elle aussi que notre néant élève jusqu'à Dieu. Sans cette vertu, nous aurions ni le Dieu fait homme, ni l'homme it Dieu.

II[e] P. *Nécessité absolue de l'humilité, prin-palement pour l'homme revêtu du sacerdoce.* ιns humilité, je suis au moins un prêtre inu-le. Que puis-je faire pour la gloire de Dieu, ɔur le salut du prochain, pour moi-même? st-ce moi que le Seigneur emploiera pour ac-ɔmplir les desseins de sa miséricorde sur les mes? Je lui en ravirais la gloire. Convertir, ınctifier, sauver, est une œuvre éminemment

surnaturelle et divine, l'homme seul n'y peu
rien. Jésus l'accomplit par ses ministres fidèles
en les investissant de tous les secours de s
grâce ; mais sa grâce est pour les humbles ; e
loin d'assister les orgueilleux, il leur résiste.

Sans humilité, je suis un prêtre malheureux
perpétuellement en guerre avec ma conscienc
et ma foi, déchiré de remords, prononçant mo
arrêt dans les vérités que j'annonce, dans le
conseils que je donne... Quel spectacle je pré
sente au ciel et à la terre! Puis-je n'en pa
rougir? Un prêtre vain, amateur de la gloir
humaine, avide de louanges, désirant les pre
mières places, délicat sur le point d'honneur
flattant les grands, dédaignant les petits!.. Est-c
là un représentant du Dieu fait homme, fa
chair, fait esclave, du Dieu anéanti?

Sans humilité, je suis un prêtre perdu. Tou
se change en écueil, tout m'entraîne au malheu
éternel. Les succès m'enflent, les revers me dé
couragent, la régularité de ma conduite m'en
dort dans une sécurité fatale ; mes vertus appa
rentes sont des vices : on vante mon zèle, e
je mendie la louange humaine. Il n'est pas jus
qu'aux faveurs célestes qui ne me soient dange
reuses ; le don des larmes, celui de prophétie.
seraient pour mon âme le poison le plus morte
Qu'est-ce donc qu'un prêtre sans humilité? C'es
un aveugle qui se charge de conduire d'autre
aveugles. Où les mène-t-il? Où va-t-il avec eux

C'est un homme qui n'est pour ainsi dire ni chrétien, ni prêtre, puisqu'il n'a pas la vertu la plus essentielle au christianisme, la plus indispensable au sacerdoce.

IIIe P. *Trésors inappréciables renfermés dans l'humilité.* Elle me procure tous les solides avantages que je dois désirer, soit pour moi-même, soit pour ceux dont le salut m'est confié.

1° Et d'abord, s'il s'agit de mes intérêts, puis-je assez méditer ces paroles du pieux auteur de l'*Imitation? Humilem Deus protegit et liberat; humilem diligit et consolatur; humili homini se inclinat; humili largitur gratiam magnam, et post ejus depressionem levat ad gloriam. Humili sua secreta revelat, et ad se dulciter trahit et invitat.* (Imit. l. 2. c. 2.) L'humilité est cette véritable sagesse, qui enrichit de tous les biens : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* (Sap. 7. 11.) — Comme chrétien, comme prêtre, je suis toujours sur un champ de bataille; à droite, à gauche, dans le travail et dans le repos, que d'ennemis autour de moi! et les plus redoutables sont en moi-même; mais si Dieu me défend, s'il se fait mon protecteur, qu'ai-je à craindre? Ne peut-il pas me délivrer de tout péril, et m'arracher, s'il le veut, des portes de l'enfer? Il le voudra, si je suis humble : *Humilem Deus protegit et liberat.* — Je n'aurai ni l'estime, ni l'affection des hommes!.. Qu'y perdrai-je? Je serai aimé de

Dieu ! n'est-ce pas le plus grand de tous les gains ? Être aimé de Dieu ! être l'objet particulier de sa tendresse ! Apôtres, martyrs, saints prêtres, élus de toutes les conditions, que n'avez-vous pas fait et sacrifié pour obtenir ce bonheur ; l'humilité me le donnera : *Humilem Deus diligit.* — Redouterai-je les afflictions, et l'épreuve la plus pénible pour le cœur d'un bon prêtre, celle de voir mes efforts impuissants pour le salut des âmes ? Dieu me consolera. Les années d'abondance succéderont aux années de stérilité ; et alors même que je n'aurais jamais la joie de ramener au bercail les brebis égarées, j'en aurais une autre, encore plus solide, celle d'avoir fait la volonté de mon Père céleste ; je l'entendrais me dire : qu'il me tient compte de mes désirs, qu'il voit couler mes larmes, qu'il m'aime !.. Oh ! la douce consolation ! *Humilem consolatur.* — Mais j'ai offensé le Seigneur, je l'ai éloigné de moi par mon orgueil, je suis tombé dans l'abîme du péché !.. Eh bien, touchante image ! si je m'humilie, Dieu s'incline, il se met au niveau de ma misère, il s'abaisse pour me relever : *Humili homini se inclinat ;* ce qui a fait dire à saint Augustin cette étonnante parole, que l'humilité dans le mal plaît plus à Dieu que l'orgueil dans le bien [1].

[1] Plus Deo placet humilitas in malis factis, quàm superbia in bonis. *Homil. de Public. et Pharis.*

— Que me manque-t-il donc, si je suis humble? La grâce? Dieu me la prodigue : *Humili largitur gratiam magnam*. La gloire? Elle suit de près l'humiliation : *Post ejus depressionem levat ad gloriam*. La science qui éclaire, la charité qui enflamme? Dieu m'invite à m'unir à lui, m'y attire doucement, en me révélant quelque chose de ses ravissantes perfections!.. O précieuse humilité! voilà les richesses que tu m'apportes : *Humili sua secreta revelat, et ad se dulciter trahit et invitat*.

2° Je trouverai aussi dans cette vertu la source des bénédictions qui fécondent le ministère sacerdotal. « Celui qui croit en moi, dit le Sauveur, c'est-à-dire qui s'appuie sur moi, qui met sa confiance en moi, fera les œuvres que je fais et de plus grandes encore [1]. » Ce n'est pas l'homme qui par un seul discours transforme des milliers de personnes, par son ombre guérit toute sorte d'infirmités, comme fit Pierre, devenu si humble après sa conversion. Dieu confie les talents d'un grand prix à l'économe fidèle, qui ne détourne rien dans le maniement des moindres intérêts. Mais si l'on a quelque complaisance dans des succès médiocres; si l'on ose dire ou penser : C'est moi qui ai converti ce pécheur, sanctifié ce juste..; qu'on n'attende pas une administration plus impor-

[1] Joan. 14. 12.

tante. Nous sommes surpris des succès miraculeux d'un Vincent Ferrier, d'un Xavier, d'un Vincent de Paul, de tous ces hommes apostoliques qui ont fait de si grandes choses ; mais pourquoi tant d'étonnement ? Ils étaient humbles, ils étaient les amis de Dieu, les dépositaires fidèles de son pouvoir. Les promesses de Jésus-Christ peuvent-elles être trompeuses? *Amen, amen dico vobis : Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet.* (Joan. 14. 12.)

IV[e] P. *Justice et raison de l'humilité.* Nous prenons ici cette vertu dans ce qu'elle a de plus difficile, mais aussi de plus excellent, nous considérons l'humilité dans la grandeur, les plus bas sentiments de soi-même dans la plus sublime élévation. C'est par humilité que Jésus-Christ attribue à son Père tout ce qu'il fait de merveilleux : *A me ipso facio nihil.* (Joan. 8. 28.) — *Pater in me manens, ipse facit opera.* C'est par humilité que Marie se reconnaît la servante du Seigneur, lorsqu'elle devient sa mère, et se confond dans son néant à proportion que Dieu l'honore. C'est par humilité que saint Pierre et saint Jean, venant d'opérer un prodige éclatant, disent aux Juifs saisis d'admiration : « Pourquoi nous regardez-vous avec étonnement, comme si c'était par notre puissance que nous avons fait marcher cet homme ? C'est le Dieu de nos pères qui a glorifié son fils

Jésus [1]. » C'est enfin par humilité que tous les ouvriers évangéliques, qui nous ont laissé les plus beaux exemples, après d'innombrables conversions et des travaux immenses, se croyaient sincèrement des serviteurs inutiles.

Rien n'est plus juste que cette disposition. De même qu'en Jésus-Christ l'humanité sainte ne pouvait rien qu'en vertu de son union avec la divinité, de même aussi les hommes apostoliques ne peuvent rien que par leur union avec le Fils de Dieu. « Je suis la vigne, vous êtes les branches; les branches ne peuvent porter de fruits qu'autant qu'elles tiennent à la vigne, ni vous qu'autant que vous demeurez en moi [2]. » Ainsi, la justice et la raison veulent que je conclue avec saint Paul et que je me dise à moi-même : *Ubi est ergo gloriatio tua?* (Rom. 3. 27.) — *Quid habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris, quasi non acceperis?* (I. Cor. 4. 7.) Non, ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui est quelque chose; c'est Dieu qui donne l'accroissement à tout [3]. A vous donc, ô roi immortel de tous les

[1] Quid miramini... aut nos quid intuemini, quasi nostrâ virtute aut potestate fecerimus hunc ambulare?.. Deus patrum nostrorum glorificavit Filium suum Jesum. *Act.* 3. 12. 13.

[2] Palmes non potest ferre fructum.., nisi manserit in vite; sic nec vos, nisi in me manseritis. *Joan.* 15. 4.

[3] I. Cor. 3. 7.

siècles, Dieu invisible, et à vous seul, honneur et gloire, maintenant et à jamais : *Regi sæculorum immortali et invisibili, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.* (I. Tim. 1. 17.)

Ier P. *Noblesse et grandeur de l'humilité.* Elle nous donne la science la plus élevée et la plus utile, la connaissance de nous-mêmes. Elle fait de nous les fidèles images de Jésus-Christ. Comme l'humilité est l'échelle par laquelle Dieu est descendu jusqu'à notre néant, par elle notre néant s'élève jusqu'à Dieu. C'est à elle que nous devons le Dieu fait homme et l'homme fait Dieu.

IIe P. *Nécessité absolue de l'humilité.* — Sans elle je suis au moins un prêtre inutile. Que puis-je faire pour la gloire de Dieu, pour le salut du prochain, pour moi-même ? — Sans elle je suis un prêtre malheureux, toujours en guerre avec ma conscience et ma foi — Sans elle je suis un prêtre perdu. Tout se change en écueil, tout m'entraîne au malheur éternel.

IIIe P. *Trésors renfermés dans l'humilité :* O mon âme, médite ces paroles : « Dieu protége l'humble et le délivre ; il aime l'humble et le console ; il s'incline vers l'humble et lui prodigue ses grâces. Après l'abaissement il l'élève dans la gloire. Il lui révèle ses secrets; il l'invite et l'attire doucement à lui. » (Imit.)

IVe P. *Justice et raison de l'humilité.* De même qu'en Jésus-Christ l'humanité sainte ne pouvait rien qu'en vertu de son union avec la divinité, de même aussi l'homme, quel qu'il soit, ne peut rien que par son union avec Jésus-Christ. Au roi des siècles, à Dieu seul, honneur et gloire.

XX. MÉDITATION.

Le Verbe incarné nous apprend à estimer et à aimer la pureté virginale.

I. Amour de Jésus-Christ pour la virginité.
II. Motifs qui nous pressent de l'aimer.

I[er] P. *Quel est l'amour de Jésus-Christ pour la virginité?* Trois paroles de saint Bonaventure peuvent nous en donner quelque idée : *Christus virgo, virginis filius, virginum sponsus.* (Lib. 2. De profect. relig. c. 53.) Jésus-Christ vierge, fils d'une vierge, l'époux des vierges.

1° *Christus virgo.* En s'unissant à notre nature, le Fils de Dieu l'orna dans sa personne d'une pureté à laquelle il n'est rien de comparable. Sa bienheureuse âme, dès le premier instant de sa conception, prenant un empire absolu sur un corps, qui devait être l'instrument de tant de miraculeuses opérations, ne lui laissa de nos faiblesses que les souffrances et la mort. Les vierges se forment sur ce modèle, ôtant pour ainsi dire la chair à la chair même, pour ne vivre que d'une vie spirituelle. Mais tandis que les autres vierges ne le sont qu'en faisant violence à leurs inclinations, la pureté virginale du Sauveur ne lui est pas moins naturelle que la blancheur ne l'est au

lis. Les autres ne sont purs que dans un certain degré : lui seul est pur dans un degré infini de perfection. Les autres n'ont pu s'élever par leurs propres forces à cet état ; lui seul s'y est élevé par lui-même, portant en lui le principe de sa pureté. En lui elle n'est point un privilége ; elle est l'apanage nécessaire de l'union hypostatique ; elle est l'ornement d'un corps déifié et plus pur que tous les esprits. Mais s'il aime en lui cette vertu, il l'aime dans tous ceux qui l'approchent, et elle doit être d'autant plus parfaite, qu'on est plus près de lui.

2° *Christus virginis filius.* Saint Léon appelle Jésus-Christ le fils de la virginité [1] ; et saint Ambroise nous dit, qu'il est né d'une manière toute virginale, soit dans l'éternité, soit dans le temps. Le sein où il a été éternellement conçu est la divinité de son Père, et celui où il a été formé dans la plénitude des temps est la virginité de sa Mère [2]. Marie veut refuser la maternité divine, si elle ne peut se concilier avec l'engagement qu'elle a pris de demeurer toujours vierge, et c'est là précisément ce qui a fixé sur elle le choix de Dieu. Pour montrer l'estime qu'il fait de cette vertu, il a éternellement dé-

[1] Christus virginitatis est filius. *Serm.* 1. *in Epiph.*

[2] Sinus Christi erat in Patre divinitas, in Matre virginitas. *Serm.* 28.

crété qu'il ne suffirait pas que sa Mère fût sainte, immaculée et dans sa conception et dans toute sa vie ; qu'elle devrait de plus être vierge. C'est par cette qualité glorieuse qu'elle sera distinguée : de génération en génération on l'appellera la Vierge, la très-sainte Vierge, la Vierge des vierges. Sa virginité est, pour ainsi dire, le charme qui a fait descendre le Fils de Dieu dans son sein : *Virginitate placuit.* (S. Bern.) C'est par là qu'elle a mérité son incompréhensible dignité, autant qu'elle pouvait être méritée : *Tantæ extitit puritatis, ut mater Domini esse mereretur.* (S. Hier. *Epist. ad Eustoch.*) C'est parce qu'elle est vierge dans son corps, dans son âme, et par sa profession, que l'ange vient la saluer *pleine de grâce* et lui annonce les grands desseins de Dieu sur elle [1].

3° *Christus virginum sponsus.* Jésus n'est pas seulement devenu le roi des vierges, en fondant sur la terre cet état de perfection, inconnu avant l'Évangile, il est aussi devenu leur époux ; et il le montre bien par les faveurs qu'il leur réserve. Les vierges ont un droit particulier de dire avec l'Épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Elles sont plus à Jésus-

[1] Missus est angelus ad virginem : virginem carne, virginem mente, virginem professione. S. *Bern.* (*Hom.* 1. *super* Missus est.

Christ que les autres justes ; Jésus-Christ est plus à elles. Ayant tout quitté pour le suivre, s'étant séparées de ce qu'elles avaient de plus cher au monde pour s'attacher à lui, par cet éloignement des créatures, elles se sont donné un genre de beauté qui ravit le cœur de l'époux céleste. *Ecoutez, fille du prince, et rendez-vous attentive ; oubliez la maison de votre père ;* renoncez à des affections, même permises, *et le roi sera charmé de vos attraits* [1].

Qui jamais après Marie fut plus aimé de Jésus-Christ que saint Joseph, et eut plus de part à ses divines caresses? Aussi était-il vierge et gardien de la virginité de Marie. Parmi les apôtres, qui furent tous honorés de la prédilection du Sauveur, il en est un, qui mérita d'être appelé et qui fut en effet son ami par excellence : c'est celui qui se rendit plus parfait dans la pureté [2]. Si saint Jean, dans la dernière cène, avec tout l'abandon de l'amitié, se permet d'appuyer sa tête sur la poitrine de Jésus, s'il l'interroge librement, lorsque Pierre lui-même n'ose parler ; si les secrets de l'avenir lui sont révélés.., toutes ces faveurs sont

[1] Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam.., obliviscere... domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. *Ps.* 44. 11. 12.

[2] Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum. *Offic. S. Joan. apost.*

la récompense de sa virginité : *Virgo permansit, et ideò plus amatur à Domino.* (S. Hier. *l.* 1. *contrà Jovin.*) C'est pour cela aussi que Jésus mourant lui donna sa mère : *Matrem virginem virgini commendavit;* (Ibid.) comme si la perte d'un fils, qui était Dieu, si jamais elle eût pu être compensée, ne l'eût été que par l'adoption d'un fils qui était vierge.

Toujours l'époux des vierges distingua dans ses faveurs ceux en qui cette vertu fut plus parfaite. Saint Bernard, saint Antoine de Padoue, saint Louis de Gonzague menaient la vie des anges. Mais les prérogatives de cette vertu céleste ne se bornent pas à la vie présente. Le disciple bien-aimé nous apprend que dans toute l'assemblée des élus, ceux-là uniquement seront choisis pour composer le cortége de l'Agneau, sur le front desquels brillera l'auréole des vierges. Ils le suivront partout où il ira, et chanteront un cantique qu'il ne sera donné qu'aux vierges de chanter [1]. Il y aura pour eux des joies distinctes de celles de tous les autres prédestinés : *Gaudia à cæterorum omnium gaudiorum sorte distincta.., gaudia propria virginum Christi.* (S. Aug. *l. de Virginit.*) O prêtre, remerciez Dieu de vous avoir appelé à une si sainte et si heureuse profession.

[1] Apoc. 14. 3. 4.

IIe P. *Motifs qui nous pressent d'aimer la pureté virginale.* Nous venons de méditer celui qui fait le plus d'impression sur les bons prêtres, la prédilection de Jésus-Christ pour cette vertu ; mais comme elle doit être en nous très-parfaite, il est bon de réunir, sous un même point de vue, les principales considérations qui la recommandent à notre amour.

1° Son excellence. La virginité ne peut être comprise que par les âmes généreuses : *Non omnes capiunt verbum istud.* (Matth. 19. 11.) Voilà pourquoi elle ne fut pas révélée à l'enfance du monde. Un Homme-Dieu pouvait seul l'établir sur la terre, et il l'a établie comme conseil et non comme précepte ; elle était trop élevée, dit saint Bernard, pour être commandée : *Non jussa, sed admonita, quia nimis excelsa.*

2° Sa beauté. Elle est, dans l'ordre spirituel et moral, ce que sont dans l'ordre matériel l'émail des fleurs, la verdure des prairies, l'éclat de l'or, le brillant du diamant ; ou, pour mieux dire, parmi les choses d'ici-bas, nulle ne peut lui être comparée : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ.* (Eccli. 26. 20. — *O quàm pulchra est casta generatio cum claritate !* Sap. 4. 1.) L'aimable vertu, c'est le nom de la pureté : présente, on l'aime ; perdue, on la regrette ; sa couronne jette un éclat si doux ! Son triomphe a l'éternité pour

durée : *Et in perpetuum coronata triumphat.* (Ibid. 2.)

3° Elle est sur la terre une image et un essai de la vie céleste [1] : Heureux état de l'homme vierge! s'écrie saint Bernard. Il jouit par avance des priviléges de la résurrection ; il vit dans le siècle sans prendre les pensées du siècle ; il égale les anges en dignité et en noblesse [2]. Saint Ambroise lui dit : Ne vous étonnez pas si les anges combattent pour vous ; car vous-même vous combattez sous l'étendard des anges, en combattant sous celui de la virginité ; la chasteté fait les anges. Si les esprits bienheureux sont les vierges du ciel, les vierges sont les anges de la terre. Les premiers vivent sans chair, les seconds triomphent dans la chair [3].

4° La pureté virginale fait donc plus que nous égaler aux esprits célestes, elle nous donne une sorte de prééminence sur eux. Qu'ils soient

[1] Sola est castitas, quæ in hoc mortali loco et tempore statum quemdam immortalis gloriæ repræsentat. *S. Bern.* (*Ep.* 42.)

[2] Quod futuri sumus, vos jam esse cœpistis. Vos resurrectionis gloriam in hoc sæculo jam tenetis ; per sæculum sinè sæculi cogitatione transitis ; cum castè perseveratis, angelis Dei estis æquales. (*Ibid.*)

[3] Non mirum si pro vobis militant angeli, qui angelorum moribus militatis. Castitas angelos facit... Angeli sinè carne vivunt, virgines in carne triumphant. *S. Ambr. de Virginib.*

chastes, où est la merveille? Ils ne sont pas comme nous, composés de chair et de sang, exposés aux orages de la concupiscence; ils n'ont besoin ni de manger ni de boire; ils sont inaccessibles à tous les genres de séduction qui assiégent nos sens [1]. Il est plus beau d'acquérir la gloire des anges à force de victoires, comme font les vierges, que de la posséder sans qu'elle ait rien coûté, comme font les anges. Il n'y a que du bonheur à être ange, il y a une admirable vertu à être vierge; ce qui est pour l'un privilége de nature, est pour l'autre le fruit des plus courageux efforts : *Angelicam gloriam acquirere majus est quàm habere. Esse angelum felicitatis est, virginem esse virtutis; virginitas enim hoc obtinet viribus, quod angelus habet ex naturâ.* (S. Petr. Chrysol.)

5° Cette vertu nous met tout près de Dieu : *Incorruptio facit esse proximum Deo;* (Sap. 6. 20.) elle retrace en nous l'image de son incorruptibilité [2]. Pour en trouver le premier principe et le type le plus parfait, il faut remonter jusqu'à la nature divine et contempler la très-

[1] Non libidinum perturbationibus sunt obnoxii; non cibi indigent et potûs; non sunt ejusmodi ut eos dulcis sonus, aut cantus mollis, aut præclara species possit allicere; nullâ denique hujus generis illecebrâ capiuntur. *S. Joan. Chrys.*

[2] Hominem incorruptibili Deo simillimum facit. *S. Basil.*

sainte Trinité ; n'y adorons-nous pas une virginité infiniment féconde, et une fécondité infiniment vierge ? Ce qui a fait dire à saint Grégoire de Nazianze : *Prima virgo Trias est.*

6° Elle nous concilie ce respect et cette vénération qui contribuent tant au succès des travaux apostoliques. C'est principalement par la chasteté virginale, que la bonne odeur de notre vie embaume et réjouit la sainte épouse du Sauveur : *Sit odor vitæ vestræ delectamentum Ecclesiæ Christi.* (Pontif.) Quand le monde a vu le clergé catholique se vouer à une vertu si difficile, pour être plus en état d'adoucir ses peines et de porter remède à ses maux, il n'a pu lui refuser son admiration, et la doctrine du salut est entrée dans les esprits à la faveur de l'estime qu'on avait pour ceux qui l'annonçaient.

7° De là ce concert d'éloges donnés par les saints Docteurs à la chasteté virginale. Ils l'appellent « la fleur de la religion, la richesse de l'Église, l'honneur de la nature humaine, le caractère qui consacre la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Avec elle la conscience est en paix, l'esprit est éclairé, la sérénité brille sur le visage, la joie est dans l'âme, la mort est tranquille, l'éternité bienheureuse est assurée... O virginité, tes richesses sont immenses, la couronne immortelle t'appartient ; et n'es-tu pas toi-même une brillante couronne ? Virgi-

nité, temple de Dieu, sanctuaire de l'Esprit saint, perle précieuse, connue d'un petit nombre, trouvée par un plus petit nombre encore ! O continence, vie des anges, diadême de gloire sur le front des élus !.. Heureux celui qui te possède, heureux celui qui, pour te conserver, s'impose les sacrifices que tu demandes ; car, après que tu lui auras coûté quelques labeurs, il trouvera en toi une source inépuisable de délices ! » Ainsi parlent saint Athanase, saint Cyprien, saint Ephrem, saint Bernard et saint Laurent Justinien.

Vous allez monter à l'autel !.. Ah ! si au lieu de votre cœur, vous pouviez y porter celui de Marie conçue sans péché !.. Mais, puisque Jésus-Christ est la pureté des vierges : *Jesu puritas virginum*, puisque son sang que vous allez recevoir est le germe fécond de la pureté virginale [1], conjurez-le de vous purifier par la vertu de ce sang divin, et de rendre ensuite pour toujours votre chasteté inaltérable.

1er P. *Amour de Jésus-Christ pour la virginité !* Trois paroles de saint Bonaventure nous en donnent l'idée. Il a voulu être vierge, fils d'une vierge, l'époux des vierges. — Jésus-Christ vierge. En s'unissant à notre nature, il l'orna d'une pureté incomparable... Les autres vierges ne le sont qu'en faisant violence à leurs

[1] Vinum germinans virgines. *Zach.* 9. 17.

penchants ; la pureté virginale fut naturelle au Sauveur comme la blancheur au lis. — Jésus-Christ fils d'une vierge. Saint Léon l'appelle le fils de la virginité ; c'est à cause d'elle que Marie a été choisie pour devenir sa Mère. — Jésus-Christ époux des vierges. Il leur réserve ses plus précieuses faveurs. Ayant tout quitté pour le suivre, les vierges, par ce détachement, ont ravi son cœur. Quelles ne furent pas ses tendresses pour saint Joseph, pour saint Jean, pour saint Bernard, saint Antoine de Padoue ?.. La virginité aura dans le ciel son auréole.

IIe P. *Motifs d aimer la pureté virginale.* Son excellence ; un Homme-Dieu pouvait seul l'établir sur la terre. — Sa beauté ; elle est dans l'ordre spirituel, ce que sont dans l'ordre matériel l'émail des fleurs, la verdure des prairies, l'éclat de l'or, le brillant du diamant. — Elle est ici-bas un essai de la vie céleste, elle rend l'homme semblable aux anges. — Elle nous donne même sur eux une sorte de prééminence. — Elle nous élève jusqu'à Dieu, met en nous l'image de son incorruptibilité. — De là ce concert d'éloges donnés par les saints docteurs à la chasteté virginale. *Jesu puritas virginum, miserere nobis.*

XXI. MÉDITATION.

La chasteté sacerdotale. — Sainteté des liens qui nous y attachent.

I. L'engagement contracté au jour de l'ordination.
II. Les titres qui nous sont donnés.
III. Les fonctions dont nous sommes chargés.

Ier P. *L'engagement solennel de notre ordination.* Rappelez-vous le moment où vous promîtes au Seigneur de mener perpétuellement la

vie des vierges. Qu'il y eut d'émotions pour votre cœur dans cette imposante et touchante cérémonie ! Vous vous avanciez vers l'autel, non plus simplement avec l'habit clérical, comme dans les ordinations précédentes, mais vêtu de l'aube, symbole de l'innocence ; c'était la robe des anges dans le sépulcre de Jésus ressuscité : *In albis angeli.* Vous étiez debout devant le trône de l'Agneau : *Stantes ante thronum in conspectu Agni.* Les ornements sacrés qui chargeaient votre bras étaient comme autant de palmes, emblêmes des victoires que vous aviez déjà remportées sur le monde et sur vous-même : *Et palmæ in manibus eorum.* Ce ne fut plus une allocution paternelle que vous adressa le pontife consécrateur ; ce fut une condition formelle qu'il posa : « Vous êtes encore libre, vous dit-il : *Hactenùs liberi estis*, mais si vous faites un pas, vous serez fixé, sans retour possible vers le monde, dans un état de continence absolue. Songez-y donc sérieusement, *cogitate ;* et si vous êtes décidé à demeurer inébranlable dans votre sainte détermination, au nom du Seigneur, approchez ! *Si in sancto proposito perseverare placet, in nomine Domini, hùc accedite !..* » La condition est acceptée, le pas est fait, le seuil du sanctuaire est franchi, le *oui* éternel est prononcé... Au même instant tous les élus tombent sur le pavé, comme des victimes qui ont reçu le coup mortel. Ils

sont morts en effet aux désirs de la chair ; ils n'appartiennent plus au monde des sens ; s'ils vivent encore, c'est d'une vie toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu [1].

Fut-il jamais engagement plus solennel ? Vous l'avez pris après mûre réflexion, dans la maison de Dieu, en face de son autel... Vous l'avez ratifié par l'attouchement des vases sacrés et du livre des saints Évangiles ; vous l'avez scellé du sang de Jésus-Christ par la divine communion... Que vous reste-t-il à faire, sinon de remplir toutes les clauses de ce contrat céleste ? *Vota mea Domino reddam.* (Ps. 115. 14.)

IIe P. *Les titres qui nous sont donnés.* Comme clercs, nous sommes le partage du Seigneur, qui lui-même veut bien devenir le nôtre : *Christi estis, nempè de sorte Domini ; et ipse Dominus sors, pars scilicet vestra.* (Concil. Mediol. IV.) Mais serons-nous le partage de Jésus-Christ, si notre cœur est divisé ? — Comme prêtres, nous sommes les anges du Seigneur des armées : *Angelus Domini exercituum est.* (Malach. 2. 7.) Dieu veut des anges pour le gouvernement de son Église, qui est son royaume terrestre, comme il en a pour son royaume du ciel ; l'angélique vertu nous est donc indispensable : *Neque nubent, neque nubentur : sed erunt sicut angeli.* Chacun de nous, dit saint Bernard, est

[1] Coloss. 3. 3.

le père et la mère de Jésus-Christ : *Pater Christi generando, mater Christi pariendo;* nous lui donnons tous les jours une naissance nouvelle ; or, nous savons tout ce qu'il y a eu de pureté virginale dans la double naissance du Sauveur, temporelle et éternelle ; il nous faudrait donc une chasteté qui ressemblât à celle de Marie, et, s'il était possible, à celle de Dieu lui-même. Nous sommes ses vicaires, ses ambassadeurs, ses représentants... Soutiendrons-nous l'honneur de ces beaux titres, principalement du dernier, si notre vertu, sous ce rapport, ne jette un éclat, qui nous recommande à la vénération des peuples? *Tales decet Dominum habere ministros, qui... continentiâ castitatis splendeant.* (S. Aug. *Serm.* 249. *de Temp.*) Sans une innocence de mœurs reconnue de tous, représenterons-nous Celui qui a pu dire à ses ennemis les plus obstinés : *Quis ex vobis arguet me de peccato?* Quel que fut leur acharnement contre lui, jamais pourtant ils n'osèrent manifester un soupçon sur la perfection de sa pureté. S'ils voient qu'il se laisse approcher par des personnes de mauvaise vie, ils en concluent seulement qu'il ne les connaît pas, et par conséquent qu'il n'est pas Dieu ; ils aiment mieux suspecter sa divinité que sa pureté. O prêtres, seriez-vous ses images, si votre chasteté n'était pas reconnue de tous?

IIIe P. *Les fonctions que nous devons rem-*

plir, nous commandent aussi une éminente pureté. Le plus divin de nos ministères est celui que nous exerçons à l'autel. L'Église y envoie le prêtre : *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (Hebr. 5. 1.) Mais quels sont ces dons, quel est ce sacrifice que nous sommes chargés d'offrir? Quelle est la victime que nous présentons à Dieu? *Hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam.* Les prêtres anciens immolaient des taureaux et des génisses ; ils mettaient sur l'autel du Seigneur des pains matériels, et, pour être en état de remplir cette fonction, tout commerce charnel leur était interdit pendant la durée de leur service dans le temple ; quelle doit donc être la pureté de celui qui tient entre ses mains et qui offre à Dieu une victime aussi sainte que Dieu même, une victime qui est Dieu? *Illius solius est offerre sacrificium, qui indesinenti et perpetuæ se devoverit castitati.* (Orig. *Hom.* 23. *in lib. Num.*) — *Si Redemptor noster tantoperè dilexit floridi pudoris integritatem, ut non modò de virginali utero nasceretur, sed etiam à nutritio virgine tractaretur, et hoc cùm adhuc parvulus vagiret in cunis, à quibus nunc, obsecro, tractari vult corpus suum, cùm jam immensus regnat in cœlis?* (S. Petr. Dam. *Opusc.* 17. *De cœlib. sacerd.*)

Outre le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, nous offrons à Dieu celui de nos

lèvres ; notre prière doit s'élever vers son trône comme un encens d'agréable odeur, pour le réconcilier avec les hommes coupables, puisque telle est la fin de ces deux sacrifices. Or, le second exige de nous presque autant de pureté que le premier ; car si saint Paul engage les chrétiens à s'abstenir quelquefois de ce qui leur est permis, afin de vaquer plus librement à l'oraison [1], il nous fait assez entendre la puissance que la chasteté communique à la prière, et combien parfaitement doivent la garder ceux qui, étant chargés de la prière publique, sont chargés par cela même, en qualité de médiateurs, de détourner tous les fléaux, d'attirer sur la terre toutes les bénédictions : *Qui in carne sunt, Deo placere non possunt.* (Rom. 8. 8.)

La prédication de la sainte parole et l'administration des sacrements nous imposent la même obligation. Le grand Apôtre disait aux Corinthiens : *Per Evangelium ego vos genui ;* (I Cor. 4. 15.) et à Philémon : *Obsecro te pro meo filio quem genui in vinculis, Onesimo.* Nous sommes établis ministres de cette génération mystérieuse qui donne à Dieu les enfants de la nouvelle alliance ; et Bossuet, comparant cette divine fécondité du prêtre avec celle de Marie, assure que l'une et l'autre demandent une pureté tout angé-

[1] Ut vacetis orationi. *I. Cor.* 7. 5.

lique [1]. Ajoutons que la chair parle mal le langage de l'esprit, et que l'esprit de Dieu n'a pas coutume de choisir un homme charnel pour son interprète et son organe. Quant aux sacrements que nous administrons, traiter des choses si pures avec des mains qui ne le sont pas, c'est profaner ce que la religion a de plus vénérable : *Tradunt aliis quod contaminaverunt.* (Tert. *l. De idol. c.* 7.) Que dire en particulier du très-saint tribunal? Peut-on y siéger utilement pour les autres et sans danger pour soi-même, si l'on n'est pas affermi dans une chasteté à toute épreuve?

Mes engagements, mes titres, mes fonctions : ce que j'ai promis, ce que je suis, ce que je fais, tout m'oblige donc à rivaliser de pureté avec les anges. L'ai-je fait jusqu'ici, ô mon Dieu? Si mon corps a été chaste, mon esprit et mon cœur l'ont-ils toujours été dans la perfection que vous attendiez de moi?

Pour votre préparation à la messe, priez Marie de vous obtenir le pardon de tout ce qui a pu ternir en vous l'éclat de cette fleur, la plus belle sans contredit, mais aussi la plus délicate de toutes celles qui composent la couronne sacerdotale. Renouvelez votre engagement sacré en présence, et, pour ainsi dire, entre les mains de l'auguste Vierge, en la con-

[1] Serm. pour la fête de la Visitation.

jurant de vous obtenir la grâce d'y être à jamais fidèle.

Ier P. *L'engagement solennel de notre ordination.* Qu'il y eut d'émotion pour notre cœur dans la touchante cérémonie de notre consécration à la pureté virginale! La condition fut posée ; elle fut acceptée, le oui éternel fut prononcé. Fut-il jamais engagement plus sacré, plus réfléchi? Il fut scellé du sang de Jésus-Christ par la divine communion : *Vota mea Domino reddam.*

IIe P. *Les titres qui nous sont donnés.* Comme prêtres, nous sommes les anges du Seigneur des armées. Dieu veut des anges pour le gouvernement de son Église, comme pour son royaume du ciel. — Nous sommes les ambassadeurs, les représentants de Jésus-Christ ; serions-nous ses images, si notre chasteté n'était à l'abri de tout soupçon? *Quis ex vobis arguet me de peccato?*

IIIe P. *Les fonctions que nous avons à remplir.* — Quel est le ministère que nous exerçons à l'autel? La victime que nous y offrons? *Illius solius est offerre sacrificium, qui indesinenti et perpetuæ se devoverit castitati.* — Le sacrifice de louanges, la prière publique, exige de nous presque autant de pureté. — Bossuet comparant la divine fécondité du prêtre, qui donne à Dieu des enfants spirituels, avec celle de Marie, assure que l'une et l'autre demandent une pureté tout angélique. — Que dire des sacrements, et en particulier de celui de la Pénitence?

XXII. MÉDITATION.

Les trois gardiennes de la chasteté sacerdotale.

I. L'humilité.
II. La vigilance.
III. La générosité.

Premier prélude. Représentez-vous Timothée accablé d'infirmités, épuisé de mortifications, consumé de travaux apostoliques; vous serez surpris d'entendre saint Paul lui faire jusqu'à trois fois cette recommandation, dont il semble n'avoir aucun besoin : *Te ipsum castum custodi.* (I. Tim. 5. 22.)

Deuxième prélude. Priez l'Esprit saint de vous apprendre à conserver intact un trésor si précieux; et puisque c'est à lui que vous en êtes redevable, suppliez-le de vous défendre contre l'ennemi perfide qui cherche à vous l'enlever : *Hostem repellas longiùs.*

Ier P. *L'humilité,* premier rempart qui doit protéger notre faiblesse. La cause des chutes qui déshonorent le sanctuaire, n'est-elle pas presque toujours la témérité avec laquelle on s'y expose? Oh ! qu'on est près de l'abîme, quand on se connaît assez peu pour compter sur soi-même ! La chasteté, dit saint François de Sales, est une vertu timide et délicate, ombrageuse et trem-

blante ; une parole lui fait peur, un regard l'effraie : *Beatus homo qui semper est pavidus*. Prov. 28. 14.) Le plus grand danger en cette matière est de ne pas croire au danger. Ni la gravité du caractère, ni les progrès qu'on a pu faire dans la perfection, ni l'âge avancé ne peuvent donner une sécurité complète. On est prêtre sans cesser d'être homme ; l'onction du sacerdoce n'a point éteint le feu profane qui circule dans nos veines, et nous n'avons à cet égard d'autres priviléges que celui d'être plus tentés : on est porté plus violemment vers ce qui est plus sévèrement défendu.

Il faut donc craindre : *Nec in prœteritâ castitate confidas,* nous dit saint Jérôme : *Nec sanctior Davide, nec Samsone fortior, nec Salomone potes esse sapientior*. Un instant fatal et la plus méprisable tentation peuvent faire du cœur d'un prêtre, et du plus saint des prêtres, un cœur de réprouvé. L'infirmité naturelle est si grande, le démon si adroit, la contagion si universelle, les occasions sont si multipliées, qu'à moins de porter les précautions jusqu'à l'excès, s'il peut y avoir excès en ce genre, un prêtre fût-il un saint, fût-il un ange, sera bientôt un prêtre perdu, un ange déchu. Pesons les paroles de saint Jérôme : *Plurimi sanctissimi viri ceciderunt hoc vitio propter suam securitatem*. Celles de saint Augustin sont encore plus étonnantes : *Crede mihi,*

episcopus sum, veritatem loquor in Christo, non mentior : cedros Libani et gregum arietes... corruisse vidi, de quorum casu non magis præsumebam, quàm Gregorii Nazianzeni aut Ambrosii.

Qu'on ne se rassure pas même sur un âge avancé; les cheveux blancs de la vieillesse ne mettent pas à couvert de tout péril. Étaient-ils jeunes les juges infâmes qui cherchèrent à ébranler la vertu de Suzanne? et Salomon, quand il laissa son cœur se dépraver ? *Cùm esset senex, depravatum est cor ejus.* III. Reg. 11. 4.)

Heureux le prêtre qui est toujours sur ce point dans de saintes alarmes : *In hâc parte expedit plus benè timere, quam malè fidere.* S. Cyp. Ici la confiance dégénère facilement en présomption ; Dieu donne sa grâce aux humbles ; il résiste aux superbes [1]. C'est une belle pensée de saint Fulgence, que, si la virginité est l'humilité de la chair, à son tour l'humilité est la virginité du cœur. Dans les relations les plus indispensables avec le monde, dans les usages les plus accrédités, dans les plus saintes fonctions du ministère.., partout sont tendus des piéges à la pureté des prêtres. Si nous demandons avec saint Antoine : Qui pourra échapper à tant de périls ? il nous sera répondu comme

[1] I. Petr. 5. 5.

à lui : *Sola humilitas secura transire potest.* Voulez-vous être chaste? dit saint Ambroise, soyez humble ; voulez-vous être très-chaste? soyez très-humble.

II[e] P. *La vigilance.* Elle est une suite de l'humble défiance de soi-même, et de la connaissance des dangers auxquels on est exposé. Un homme sage, obligé de parcourir un sentier glissant et bordé de précipices, ne s'avance point au hasard ; il regarde où il met le pied [1]. Nous portons le trésor de la chasteté dans des vases fragiles, et, d'autre part, c'est à nous enlever ce trésor que s'attache particulièrement un ennemi perfide et cruel, qui ne se donne jamais un instant de repos. Une surprise, une inattention peut tout perdre. Convaincu que la continence est le fruit de la grâce [2], le bon prêtre la demande ; mais de plus, il s'en rend digne, autant qu'il le peut, en obéissant au précepte divin de la vigilance, si souvent répété dans l'Évangile. N'est-il pas remarquable que dans un seul chapitre [3], on le trouve jusqu'à cinq fois? Un piége découvert a perdu son danger. La vigilance est cette lampe allumée, que le serviteur prudent tient à la main, pour éclairer sa marche et reconnaître les embûches

[1] Considerat gressus suos. *Prov.* 14. 15.

[2] Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det... *Sap.* 8. 21.

[3] Marc. 9. 13. 23, 33, 35, 37.

de l'ennemi. Attentif sur lui-même et sur l'impression qu'il reçoit des objets extérieurs, il prévient les tentations, en diminue la violence par la promptitude avec laquelle il les combat. Il sait qu'on éteint plus aisément une étincelle qu'un incendie, et que la plupart des grandes passions ont eu de faibles commencements.

Le bon prêtre étend à tout sa vigilance, puisqu'il n'est presque rien qui ne puisse devenir pour lui une occasion de chute. Il veille principalement sur une imagination, dont les rêveries sont si funestes à l'innocence. Si l'œil de l'âme ne fait bonne garde, pour apercevoir de loin les images dangereuses qui se présentent, et leur fermer l'entrée, elles pourront faire de grands ravages. Il veille sur son cœur, pour réprimer à temps des affections trop naturelles, des amitiés trop sensibles, des attachements trop humains. Il veille sur tous ses sens extérieurs, et attache une haute importance à la modestie des yeux : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job. 31. 1.) — *Visum sequitur cogitatio, cogitationem delectatio, delectationem consensus.* (S. Aug.) Il veille sur son zèle et sur les sentiments qu'il lui inspire, de peur qu'*ayant commencé par l'esprit, il ne finisse par la chair.* (Gal. 3. 3.) Mais il veille avec un soin particulier sur ses rapports avec les personnes, dont l'âge et le sexe exposeraient sa vertu ou sa réputation :

Fugiendæ in primis cum mulieribus collocutiones..; atque etiam ubi nos necessitas adegerit, ab ipsis non secùs atque ab igne cavendum est, adeò ut quàm ocissimè, nullà morà, ab istis nos extricemus. (S. Basil.)

IIIe P. *La générosité.* Nulle vertu n'en demande autant que la chasteté virginale. Il faut livrer de continuels combats à un ennemi qui ne nous quitte jamais, puisqu'il fait partie de nous-mêmes. Combien de fois se trouve-t-on dans la nécessité *de couper la main, d'arracher l'œil!* (Matth. 5. 29.) Combien de fois le conseil, donné par l'auteur de l'*Imitation*, devient-il un rigoureux précepte : *Subtrahere se violenter ab eo ad quod natura vitiosè inclinatur!* (L. 1. c. 25.) Il est des liens qu'un homme prudent ne dénoue pas; il les brise. Il est des victoires que l'on ne peut remporter que par la fuite : *Apprehende fugam, si vis obtinere victoriam.* (S. Aug. *Serm.* 250. *de temp.*)

Que n'ont pas fait les saints, pour conserver leur chasteté? Que n'ont-ils pas souffert et sacrifié, plutôt que d'en laisser ternir l'éclat? Oh! que de larmes elle a coûté à saint Augustin, que de veilles à saint Jérôme, que de jeûnes à saint Hilarion, que de macérations à plusieurs autres grands serviteurs de Dieu, que de mortifications à tous! Combien, pour la sauver, ont donné leur vie, unissant la palme du martyre à celle de la virginité! Elle est en elle-même un

prodige de force qui paraît surpasser la force des martyrs ; le combat de ces derniers est violent, mais il ne dure pas ; celui des vierges dure toute la vie.

Glorifions et portons Dieu dans notre corps[1], et faisons de ce corps une hostie vivante, sainte, agréable au Seigneur, dont l'immolation puisse être jointe à celle de l'adorable victime que nous offrons à l'autel[2] : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*. II. Cor. 4. 10. Et où serait donc la mortification de Jésus-Christ, si elle n'était pas en ceux qui se nourrissent tous les jours de Jésus crucifié ? Mais par-dessus tout prions : *Ure igne sancti Spiritûs renes nostros et cor nostrum, Domine, ut tibi casto corpore serviamus et mundo corde placeamus.*

Ier P. *L'humilité*, premier rempart protecteur de la chasteté sacerdotale. Oh ! qu'on est près de l'abîme, quand on compte sur soi-même ! *Beatus homo qui semper est pavidus*. Ni la gravité de caractère, ni les progrès qu'on a pu faire dans la perfection, ni l'âge avancé ne peuvent donner une sécurité complète. *Plurimi sanctissimi viri ceciderunt hoc vitio propter suam securitatem*. Il faut peser chacune de ces paroles : *Sola humilitas secura transire potest.*

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. *I. Cor.* 6. 20.

[2] Obsecro vos... ut exhibeatis corpora vestra, hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. *Rom.* 12. 1

IIe P. *La vigilance*. Elle est un effet de l'humble défiance de soi-même. Nous portons un précieux trésor dans des vases fragiles : une surprise, une inattention peut tout perdre. Un piége découvert est sans danger. La vigilance est cette lampe allumée dont l'homme prudent éclaire tous ses pas. Il veille principalement sur son imagination, sur son cœur, sur tous ses sens extérieurs. Il veille même sur son zèle ; mais avec un soin tout particulier sur ses rapports avec les personnes dont l'âge et le sexe exposeraient sa vertu, ou sa réputation.

IIIe P. *La générosité*. Il est des liens qu'un prêtre prudent ne dénoue pas, il les brise ; comme il est des victoires qu'on ne peut remporter que par la fuite. Que n'ont pas fait les saints pour conserver un si riche trésor ! Qu'on se rappelle saint Benoît, saint Augustin, saint Jérôme.

XXIII. MÉDITATION.

Nativité de Jésus-Christ. — Sa pauvreté.

Le Verbe incarné avait été Sauveur dès le premier instant de sa conception ; il en commence extérieurement les fonctions à sa naissance, par la pratique de la plus parfaite pauvreté.

I. Quelle est la pauvreté de Jésus naissant ?
II. Comment concourt-elle à nous sauver ?

Premier prélude. Représentez-vous cette étable abandonnée dans laquelle le Fils de Dieu vient au monde ; considérez-la dans toutes ses

ɪarties. Qu'y trouvez-vous? Qu'y manque-t-il? Ne laisse-t-elle rien à désirer, ni pour l'utile et 'agréable, ni pour le nécessaire?

Deuxième prélude. Donnez-moi une connaisance intime, ô mon Dieu, des dispositions inérieures de votre Fils naissant, donnez-moi on détachement parfait de tous les biens 'ici-bas.

Ier P. *Pauvreté de Jésus-Christ dans le mysère de sa naissance.* Elle est extrême; elle est ccompagnée de souffrances et d'humiliations; lle est libre et pleinement volontaire.

1° Pauvreté extrême. Je me transporte par la ensée dans le lieu de cette naissance attendue epuis tant de siècles. Qui n'aurait cru que le ils du Très-Haut verrait le jour dans le premier alais de l'univers, serait vêtu de pourpre?.. u'aperçois-je cependant? Quel dénûment! oint de meuble, point de maison.., point de u dans une saison rigoureuse. Tandis que les lus indigents ont un toit qui les abrite, il est elégué dans une grotte, exposé à toutes les inires de l'air. De mauvais langes pour le couvrir, ne crèche et de la paille pour lui servir de erceau, deux animaux pour le réchauffer de ur haleine... C'est dans cet appareil que le aître du monde fait son entrée dans le monde, uand il vient le sauver.

Il est vrai, cet état de Jésus à Bethléem est assager, il ne sera pas toujours là; non, mais il

sera toujours pauvre ; et, comme dans l'incarnation il épouse l'humilité pour ne la quiter jamais, dans sa naissance il prend la pauvreté pour sa compagne inséparable. Elle le suivra en Égypte, à Nazareth, dans le cours de ses prédications, partout, toujours. Il dira à trente ans ce qu'il aurait pu dire le premier jour de sa vie : « Les renards ont des tanières, les oiseaux ont leurs nids..; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[1]. » Sur le Calvaire, il n'aura pas même des haillons pour vêtement, ni un verre d'eau pour soulager sa soif : *Pauper in nativitate, pauperior in vitâ, pauperrimus in cruce.* (S. Bern. *De Pass.* c. 2.)

2° La pauvreté de mon Sauveur est donc accompagnée de souffrances et d'humiliations. De souffrances ; que de privations, que de sacrifices elle lui impose! La première idée que l'on se fait d'un homme pauvre, est celle d'un homme qui souffre ; l'indigence sans besoins serait une contradiction dans les termes. Il faut en dire autant des humiliations : elles sont comme la part obligée de cette classe inférieure, que méprise un monde aveugle, ne jugeant que d'après les apparences. Jésus est pauvre, il manque de tout, et personne ne le plaint, on n'y songe même pas ; dès qu'on le regarde comme le fils d'un simple artisan, on n'est pas étonné qu'il soit dans ce dénûment : c'est sa condition.

[1] Luc. 9. 58.

3° Cette pauvreté est pleinement volontaire. Le petit enfant que j'adore dans les bras de cette mère, dénuée de tous les biens d'ici-bas, est Celui qui a tout fait : *Per quem omnia facta sunt,* et à qui tout appartient : *Mea sunt omnia.* S'il le voulait, la terre mettrait à ses pieds tous ses trésors ; il n'aurait besoin que d'une parole pour créer de nouveaux mondes ; tout est donc ici de son choix. Si la famille royale de David dans laquelle il devait naître, était déchue de sa splendeur, et n'avait plus rien de ses anciennes richesses; si le temps de sa naissance coïncide avec un voyage de sa mère; si, les hôtelleries de Bethléem se trouvant remplies, on en refuse l'entrée à ses parents.., toutes ces circonstances sont déterminées dans les décrets éternels, et en conséquence de sa prédilection pour la pauvreté.

L'homme ne connaissait pas le prix de cette vertu, dit saint Bernard ; mais le Fils de Dieu, épris de ses charmes, est venu sur la terre, a fixé sur elle le choix de son amour, afin que son exemple nous apprît à l'estimer et à l'aimer : *Nesciebat homo pretium ejus ; hanc itaque Dei Filius concupiscens, descendit, ut eam eligat sibi, et nobis quoque suâ æstimatione faciat pretiosam.* Homil. 1. in vig. Nat. Dom. Qu'a-t-il donc vu de si ravissant dans cette pauvreté, que les hommes ne peuvent souffrir, et qu'ils redoutent comme un fléau ? Evidemment ou Jésus-Christ

se trompe, ou le monde est dans l'erreur[1]. Nous entrevoyons déjà :

II[e] P. *Comment la pauvreté de Jésus naissant concourt à nous sauver*. L'ange qui apparaît aux bergers de Bethléem, en les invitant à se réjouir, leur en donne cette raison : « Un Sauveur vous est né, et voici à quel signe vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche[2]. » Étrange manière d'annoncer un Sauveur ! Il est pourtant vrai, ce sont ces langes, ce triste réduit, cette crèche, et, si l'on peut parler ainsi, c'est tout ce luxe de pauvreté qui nous sauve. La passion des richesses, qui traîne à sa suite toutes les passions, qui engendre tous les crimes, fruits de l'orgueil et de la sensualité, était la maladie mortelle dont il s'agissait de guérir le genre humain ; il fallait nous porter à ce détachement des biens passagers et terrestres, qui prépare les cœurs à l'amour des biens éternels ; nous apprendre à compter sur Dieu seul, à tout attendre de notre fidélité à le servir, et à jeter dans son sein toutes nos sollicitudes. Mais pour cela aurait-il suffi de nous dire : Malheur aux

[1] Christus elegit quod salubrius judicat, vos eligitis quod reprobat ; quis prudentior è duobus ? Aut iste fallitur, aut mundus errat. *S. Bern.* (*Serm.* 3. *in Nativ. Dom.*)

[2] Et hoc vobis signum : Invenietis infantem, pannis involutum, et positum in præsepio. *Luc.* 2. 12.

riches, bienheureux les pauvres?.. Aurions-nous goûté cette doctrine, si nous ne l'avions vue confirmée par l'exemple d'un Homme-Dieu, plus persuasif que tous les discours ?

D'une autre part, comment résister à un Sauveur qui nous dit ? « S'il y avait dans la pauvreté le mal que vous croyez y voir, ou dans les richesses le bonheur que vous y cherchez, j'aurais vu l'un et l'autre. Je ne puis aimer que ce qui est bon, ni haïr que ce qui est mauvais. Votre jugement est-il plus infaillible que le mien? Il est vrai, les richesses étaient pour moi sans danger : je les aurais possédées sans y attacher mon cœur. Elles ne m'auraient pas distrait un instant, ni empêché d'être toujours tout entier aux choses de mon Père ; mais je les ai vues pleines de périls pour vous... Et c'est pour vous en détourner que je les ai repoussées loin de moi ; que j'ai prononcé de terribles anathêmes contre ceux qui les aiment et les recherchent avec passion ; c'est pour cela que j'ai promis le vrai bonheur à la pauvreté volontaire, au détachement de tous ces biens frivoles. Comparez ce que j'ai dit avec ce que j'ai fait, et que mes exemples vous expliquent mes oracles. »

Ai-je les pensées, ai-je les affections de Jésus-Christ, par rapport à la pauvreté et aux richesses? Je n'ignore pas cependant qu'il ne sera mon Sauveur qu'autant qu'il aura été mon modèle. Ah! Seigneur, si, à raison de la haute

sainteté à laquelle vous appelez vos ministres, vous leur disiez à tous, comme au jeune homme de l'Évangile : « Voulez-vous être parfaits? allez, vendez tout ce que vous avez, distribuez-le aux pauvres, et suivez-moi, » ils ne devraient pas balancer un instant, trop heureux d'acquérir à ce prix la perfection d'un état qui exige tant de perfection ; mais vous ne leur imposez pas ordinairement un pareil sacrifice. Vous ne leur commandez pas de se dépouiller absolument de tout ce qu'ils possèdent, mais d'en détacher leur cœur, et d'être disposés à souffrir les incommodités et les humiliations de l'indigence réelle, si vous permettez qu'ils y soient réduits. Quel que soit leur dénûment, ô Dieu de la crèche et du calvaire! jamais il n'approchera du vôtre ; il sera aussi toujours sans proportion avec l'infinie récompense que vous promettez à ces bienheureux pauvres, qui ont tout quitté pour vous suivre : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Ier P. *Pauvreté de Jésus-Christ dans le mystère de sa naissance.* 1° Elle est extrême. Pour l'abriter une étable en ruine, de mauvais langes pour le couvrir, une crèche pour berceau... C'est dans cet appareil que le Maître du monde y fait son entrée, quand il vient le sauver... La pauvreté sera sa compagne fidèle en Égypte, à Nazareth, dans le cours de ses prédications, et principalement sur le Calvaire. 2° Elle est ac-

compagnée de souffrances et d'humiliations. Jésus est pauvre, il n'a pas le nécessaire, et personne ne le plaint, on se croit dispensé envers lui de tout égard. 3° Elle est pleinement volontaire. S'il le voulait, la terre mettrait à ses pieds toutes ses richesses. Qu'a-t-il donc vu dans cette pauvreté que le monde redoute ?.. Ou Jésus-Christ se trompe, ou le monde est dans l'erreur.

IIe P. *Comment la pauvreté de Jésus naissant concourt à nous sauver.* « Un Sauveur vous est né, et voici à quels signes vous le reconnaîtrez. » Oui, ce qui nous sauve, ce sont ces pauvres langes, cette crèche... La passion des richesses, qui traîne à sa suite toutes les passions, était la maladie mortelle dont il s'agissait de nous guérir... Pour cela aurait-il suffi de nous dire : « Malheur aux riches ! » Il nous fallait l'exemple d'un Homme-Dieu ; oh ! qu'il est puissant sur le cœur de l'homme qui le médite ! Ai-je les pensées et les affections de Jésus Christ par rapport à la pauvreté ? *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cælorum.*

XXIV. MÉDITATION.

Le prêtre, en entrant dans l'état ecclésiastique par la tonsure, fait profession de pauvreté.

I. L'Église exige de nous cette profession.
II. Dans quelles circonstances elle la demande.
III. Elle veut que nous ne la perdions jamais de vue.

Premier prélude. Rappelez-vous cette première ordination qui vous ouvrit les portes du sanctuaire. Pendant que vos cheveux tombaient

sous les ciseaux du Pontife, vous prononciez le verset du psaume XV : *Dominus pars, etc.*

Deuxième prélude. Demandez la grâce de bien saisir l'esprit de cette sainte cérémonie, et d'être fidèle à la profession de pauvreté qu'elle renferme.

Ier P. *Dès notre premier pas dans la cléricature, l'Église nous oblige à faire profession de pauvreté.* L'état ecclésiastique, dans lequel on entre par la tonsure, n'exige pas sans doute la pauvreté réelle et effective, à laquelle s'engage le religieux ; mais il demande un entier détachement des biens de la terre. Sans cette pauvreté de cœur et d'affection, je ne serais pas disciple du Sauveur ; comment pourrais-je être son ministre? *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.* (Luc. 14. 33.) Lorsque l'Église m'admit à changer *l'ignominie de l'habit séculier,* (Pontif. de clerico faciendo.) pour la glorieuse livrée de Jésus-Christ, elle voulut m'entendre protester que je prenais le Seigneur pour la portion de mon héritage : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* Les saints docteurs ont toujours vu là une solennelle profession de pauvreté. *Oportet ut qui Deum hæreditate possident, absque ullo impedimento sæculi Deo servire studeant, et pauperes spiritu esse contendant, ut congruè illud Psalmistæ dicere possint : Dominus pars hæreditatis meæ.* (S. Isid. Hisp. *l.* 2. *de divin. offic.*

. 1.) Trois choses en effet sont renfermées dans cette protestation.

1° J'ai pris le Seigneur pour être tout mon bien, mon unique part. Je ne l'ai pas choisi pour être une partie de mon héritage ; jamais l'Église ne m'eût admis à cette condition. J'ai promis de me contenter de Dieu ; et, en vérité n'est-il pas trop avare, celui à qui un si grand bien ne suffit pas? Si Dieu est à moi, que peut-il me manquer?.. Voilà pourquoi, dès que j'eus fait ma profession publique entre les mains de l'Évêque, il me fut répondu par le beau cantique de David : *Domini est terra et plenitudo ejus;* comme si on m'eût dit : Vous avez raison de vous confier en Dieu et de vous contenter de la portion qui vous est échue, puisque le Seigneur, qui est cette magnifique portion, est le maître absolu de l'univers : *Quid ultrà quærit, cui omnia suus conditor fit; aut quid ei sufficit, cui ipse non sufficit?* S. Prosp. De vit. contempl.) — *Nonnè possidetis omnia, si habetis eum qui omnia habet?* Petr. Bles. Serm. 12.) En disant : *Dominus pars,* etc., j'ai donc promis de m'attacher à Dieu seul, demeurant étranger à tout le reste. Dans la distribution de ses biens, Dieu met d'un côté les richesses de la terre, et il en fait le lot des séculiers : *Terram dedit filiis hominum ;* quant au prêtre, ah! que sa part est bien meilleure! Dieu lui dit : *Ego pars et hæreditas tua in medio filiorum Israel.* Num. 18. 20.

2° Je me suis engagé par là même, à n'avoir aucune affection pour les biens de la terre ; car le pauvre de Dieu, dit saint Augustin, n'est pas celui qui est indigent aux yeux des hommes, mais celui qui est dépouillé de tout dans son cœur : *Pauper siquidem Dei in animo est, non in sæculo*. L'Église ne nous détache des créatures et des sollicitudes de la vie, que pour nous attacher uniquement au service du Seigneur. Elle veut que nous soyons des hommes d'un autre monde, des hommes d'une nouvelle génération, occupés continuellement à chercher Dieu, et à procurer sa gloire : *Hæc est generatio quærentium Dominum.*

3° La conséquence nécessaire de ce détachement est que je ne dois ni rechercher les biens du monde que je n'ai pas, ni quitter avec peine ceux que je possède, quand le service du Seigneur le demande, ni regretter la perte de ceux que je n'ai plus. Tel est l'engagement que j'ai pris en entrant dans le clergé ; combien de prêtres ne paraissent pas en avoir mesuré l'étendue, ou conservé le souvenir !

IIe P. *Dans quelles circonstances avons-nous fait cette profession de pauvreté ?*

1° L'Église a voulu qu'elle fût la condition de notre entrée dans le sanctuaire. Lorsque nous aspirions à cet honneur, elle nous dit équivalemment : Le service des autels ne peut se concilier avec l'amour des choses d'ici-

bas ; choisissez donc : je consens à vous admettre au rang de mes ministres ; mais il faut que vous consentiez à vous séparer de tout, au moins en esprit, pour ne posséder que le Seigneur. Nous souscrivîmes à cette condition, nous prononçâmes à haute voix la formule sacrée : *Dominus pars hæreditatis meæ*. Gardons-nous d'oublier l'acte de renonciation que nous fîmes en ce moment : *Non excidat à te quomodo... renuntiasti ignominiæ laicali... ; alligatus es verbis oris tui.* (Petr. Bles.)

2° Cet engagement doit nous paraître d'autant plus obligatoire qu'il a été réciproque. Si nous nous sommes liés envers l'Église, elle s'est liée envers nous. Elle nous a promis que nous jouirions de ses droits, de ses immunités et priviléges : *Filii carissimi, animadvertere debetis quod hodiè de foro Ecclesiæ facti estis et privilegia clericalia sortiti estis.* Pontif. Ce n'est donc pas une protestation purement gratuite de notre part ; c'est un contrat onéreux passé entre l'Église et nous ; il oblige également des deux côtés.

3° Enfin nous avons pris cet engagement à la face des autels, entre les mains du Pontife, qui l'a reçu au nom de Jésus-Christ, avec des cérémonies si saintes qu'il a revêtu le caractère des choses sacrées ; de sorte qu'il nous est impossible d'y manquer, sans blesser en même temps la fidélité, la justice et la religion.

IIIe P. *L'Église veut que nous ne perdions jamais de vue cet engagement.* Elle nous le rappelle sans cesse par le nom qu'elle nous donne, par l'habit et la couronne qu'elle exige que nous portions.

1° Le nom de *clerc,* d'après l'interprétation de saint Jérôme et de l'Église elle-même, signifie que le Seigneur nous a choisis, et que nous avons choisi le Seigneur : qu'il est tout à nous et que nous sommes entièrement à lui : ni l'un ni l'autre n'est vrai, qu'autant que notre cœur est dégagé de toute affection aux choses créées. Pour peu que j'aime les richesses, mon cœur est partagé, je ne suis plus tout à Dieu, et je ne mérite plus que Dieu soit tout à moi [1].

2° La soutane que l'Église nous ordonne de porter est un symbole de mort. Par cet habit, si différent de celui des séculiers, nous professons que nous sommes dépouillés des mœurs du siècle et de sa cupidité ; que nous ne voulons plus vivre de sa vie ; que nous ne connaissons plus, que nous n'aimons plus que Dieu ;

[1] Clericus interpretetur primum vocabulum suum, et nominis definitione prolatâ, nitatur esse quod dicitur. *S. Hier.* (*Epist.* 2. *ad Nepot.*) Non aliud quærat clericus, nisi ut Domini hæreditatem possideat, quem elegit et à quo electus est ; hoc enim in Græco nomen Clerici sonat... Qui aliud quærit quàm Dominum, nec à Domino est electus, nec ipse elegit Dominum. *Pontif. Rom. Biblioth. apost.*

et que nous sommes, par rapport aux biens d'ici-bas, ce qu'un mort est dans son tombeau.

3° Il en est de même de la tonsure, ou couronne cléricale, que nous devons renouveler de temps en temps : *Rasio capitis est temporalium omnium depositio.* S. Hier. — *Caput radere significat cogitationes terrenas et superfluas à mente resecare... Sicut pili non sunt pars corporis... sic bona temporalia non sunt nobis naturalia, sed superflua.* S. Aug. Cette couronne apprend au prêtre qu'il doit régner sur lui-même, s'élever au-dessus de tous les biens du monde, et n'être pas plus sensible à toutes les pertes qui peuvent lui arriver dans l'ordre temporel, qu'il ne l'est au retranchement de ses cheveux.

O mon Dieu, me suis-je toujours montré fidèle à des engagements si saints? Ils ont reçu une nouvelle consécration, chaque fois que, depuis mon entrée dans le sanctuaire, j'y ai fait quelque pas, exercé quelque fonction... Puis-je vous recevoir si fréquemment à l'autel, sans me dégager de tous les biens de ce monde et me donner tout à vous? Venez de nouveau, oh! venez, bien suprême, unique bien que je désire ; et si, à la faveur de la lumière que vous répandrez en moi, je découvre dans mon cœur le moindre attachement aux choses de la terre, au même instant je vous en ferai le sacrifice.

Ier P. *Dès mon entrée dans la cléricature, j'ai fait profession de pauvreté,* en protestant que le Seigneur serait la portion de mon héritage : *Dominus pars,* etc. Trois choses étaient renfermées dans cette protestation. — Je prenais Dieu pour être tout mon bien, et non pas pour être une partie de mon héritage. *Quid ultra quærit cui omnia suus conditor fit ?* — Je m'engageais par là à n'avoir aucune affection pour les biens de la terre. — Je ne dois donc ni rechercher ceux que je n'ai pas, ni quitter avec peine ceux que j'ai, ni regretter la perte de ceux que je n'ai plus.

IIe P. *Circonstances qui ont accompagné cette profession.* 1° L'Eglise a voulu qu'elle fût une condition de mon entrée dans le sanctuaire. J'ai souscrit à la condition : c'est donc un engagement que j'ai contracté. 2° Cet engagement a été réciproque. Si je me suis lié envers l'Eglise, elle s'est liée envers moi : elle m'a promis que je jouirais de ses droits, immunités et privilèges. 3° J'ai pris cet engagement entre les mains du Pontife, qui l'a reçu au nom de Jésus-Christ. Je ne puis y manquer sans blesser la fidélité, la justice et la religion.

IIIe P. *Précautions que prend l'Eglise pour que je ne puisse oublier cette profession.* 1° Le nom de clerc qu'elle me donne me la rappelle sans cesse. 2° L'habit qu'elle m'oblige à porter est un symbole de mort et par conséquent de dépouillement de toutes les choses d'ici-bas. 3° Il en est de même de la tonsure que je dois renouveler de temps en temps : *Rasio capitis est temporalium omnium depositio.*

XXV. MÉDITATION.

L'esprit de pauvreté, riche trésor du bon prêtre.

I. Ce qu'il y trouve pour lui-même.
II. Ce qu'il y trouve pour son ministère.

Ier P. *L'esprit de pauvreté, source de vraie félicité pour le bon prêtre.* Un Sauveur, qui avait voulu naitre et vivre dans la plus extrême indigence, avait le droit d'ouvrir le cours de ses prédications par cette parole, qui dut étonner le monde la première fois qu'il l'entendit : *Beati pauperes spiritu.* Mais quel est ce bonheur? Il regarde la vie temporelle, la vie spirituelle, la vie éternelle.

1° Bonheur de la vie temporelle. C'est l'exemption de mille maux inséparables de l'amour des biens terrestres, et la tranquillité qui accompagne l'esprit de pauvreté.

Que voit-on dans le monde à l'occasion des richesses? Sollicitude continuelle, désirs inquiets, projets sans fin, regrets amers si l'on ne réussit pas, chagrins cuisants si l'on perd, et souvent désespoir après une ruine totale. Saint Laurent Justinien décrit en trois mots les tourments de la cupidité : *Ibi dolor, ibi labor, ibi pavor.* Tract. 10. de paupert. c. 1. Cette situation est-elle tolérable, surtout pour un homme du sanctuaire,

qui a plus besoin qu'un autre d'être tout à lui pour se donner tout à Dieu et à ses fonctions si importantes [1]?

Mais qu'il est heureux le prêtre, qui appréciant comme il le doit la part qui lui est faite, ne cherche rien en dehors de son héritage! Il jouit de la paix la plus douce : il se repose de tout sur les soins de la Providence; c'est l'enfant qui dort sur le sein de sa mère. Ne désirant rien, il ne manque de rien, il n'a d'autre sollicitude que d'aimer et de servir le bon Maître, aux soins duquel il s'est abandonné : *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis.* (I. Petr. 5. 7.) Ceux qui ne connaissent pas le secret de son bonheur, le croient triste, et il est toujours dans la joie; ils le plaignent de sa pauvreté, et Dieu se sert de lui pour enrichir les autres; il paraît ne rien avoir, et il possède tous les biens véritables [2]. Est-ce aux mondains insensés ou aux sages de l'Évangile que je veux ressembler? Je

[1] Eis qui militant Deo fugiendæ sunt ex toto corde divitiæ, quas, qui habere volunt, sine labore non quærunt, sine difficultate non inveniunt, sine curà non servant, sine anxià delectatione non possident, sine dolore non perdunt. *S. Prosp.* (*De vit. act. et contempl. sacerd. l.* 2. *c.* 13.)

[2] Quasi tristes, semper autem gaudentes : sicut egentes, multos autem locupletantes : tanquàm nihil habentes, et omnia possidentes. *II. Cor.* 6. 10.

vois clairement de quel côté se trouve la vraie félicité même temporelle.

2° Bonheur de la vie spirituelle. Il consiste dans une abondante participation aux faveurs de l'Esprit saint, dans la facilité et la douceur des communications avec Dieu. Oh! qu'il m'est pénible de me trouver toujours distrait, toujours froid à l'oraison, dans la célébration des saints mystères!.. et que j'ai souvent envié le sort de ces prêtres recueillis, que rien ne trouble dans leurs entretiens avec le ciel! Quand me sera-t-il donné de goûter Dieu et les choses de Dieu? quand je serai sans attachement pour les choses d'ici-bas. L'esprit de pauvreté en retranchant ce qui nourrit l'orgueil et la sensualité, retranche la cause de tous nos vices, et prépare notre âme à toutes les vertus, à tous les dons célestes.

Le cœur de l'homme n'est jamais sans désir; il aspire au ciel dès qu'il ne tient plus à la terre. Quand il a renoncé aux grossières satisfactions que procurent les biens matériels, il cherche plus haut ses jouissances. Il a faim et soif des biens surnaturels; il sera rassasié [1]. Le Seigneur n'attend même pas qu'il ait formulé sa demande; il a entendu la préparation de son

[1] Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. *Matth.* 5. 6. — Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum. *Ps.* 33. 7.

cœur ; son désir est sa prière : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus : præparationem cordis eorum audivit auris tua.* (Ps. 10. 17.)

Telle est l'affection de Dieu pour les vrais pauvres : il se donne à eux, en échange de tout ce qu'ils ont quitté pour lui. Voilà ce qu'il a promis aux apôtres, et à tous les prêtres imitateurs de leur pauvreté évangélique. *Centuplum accipiet.* (Matth. 19. 29.) Car quel est ce centuple, demande saint Bernard, sinon l'adoption des enfants, la liberté de l'esprit, les délices de la charité, la gloire d'une bonne conscience, le royaume de Dieu en nous, qui ne consiste pas à boire et à manger, mais qui est la justice même, la paix et la joie du Saint-Esprit [1]. Le saint Docteur ajoute : *Annon centuplum habet omnium, qui impletur Spiritu sancto, qui Christum habet in pectore?* Ainsi je serai uni à Dieu, je goûterai Dieu, je posséderai Dieu dès la vie présente, en proportion que je dégagerai mon cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. Oh ! que de saints plaisirs je me refuse par les affections terrestres dont je me laisse préoccuper! *Præoccupatum desideriis sæcularibus animum delectatio sancta declinat ; nec misceri poterunt*

[1] Hoc centuplum adoptio filiorum, libertas et primitiæ spiritûs, deliciæ charitatis, gloria conscientiæ, regnum Dei, quod intra nos est, non utiquè esca vel potus, sed justitia, et pax, et gaudium in Spiritu sancto. *Serm. super Ecce nos reliquimus.*

vera vanis, æterna caducis, ut pariter sapias quæ super cælos sunt et quæ super terram. S. Bern. *Serm.* 6. *de Advent.* — *Projice sarcinam sæculi ; nudus et levis ad cælum evola : alas virtutum tuarum auri deprimunt onera.* S. Hier. *Epist. ad Exuper.*)

3° Bonheur de la vie éternelle : *Quoniam ipsorum est regnum cælorum*. Les interprètes ont remarqué la manière dont s'exprime ici le Sauveur. Il avait dit en parlant des autres béatitudes : Ceux qui pleurent *seront* consolés, ceux qui ont faim *seront* rassasiés, etc... En parlant de la pauvreté spirituelle, il ne dit pas que ceux qui l'embrassent *auront* le royaume des cieux, mais que déjà ils le possèdent par anticipation. Il leur appartient, il est à eux, la propriété leur en est acquise. Heureux pauvres, s'écrie saint Augustin, ils achètent le ciel au prix de leur pauvreté même : *Felicitas magna christianorum, quibus datum est ut paupertatem faciant pretium regni cælorum. Non tibi displiceat paupertas tua ; nihil ei potest ditius inveniri. Vis nosse quàm locuples sit ? Cælum emit.* Serm. 28. De verb. apost. De sorte que si je le veux, pour quelques misérables biens dont je détacherai mon cœur, me voilà roi, et pour l'éternité, et dans un royaume où tout abonde, gloire, délices, trésors... O mon Dieu, que ma foi serait faible, si je balançais à faire cet échange !

IIe P. *L'esprit de pauvreté, source de bénédictions pour les travaux du bon prêtre.* Dans notre siècle calculateur et avide, lorsque la foule se précipite vers les richesses, et qu'elle ne connaît presque plus d'autre morale que celle des intérêts matériels, il n'y a qu'un désintéressement bien connu dans les membres du clergé, qui puisse remédier à un tel mal et dominer cette basse tendance. Plus les hommes sont passionnés pour l'or, plus ils admirent ceux qui ont la force de le mépriser. C'est là ce qui accrédite le ministère sacerdotal, lui donne cette noble indépendance, qui lui permet d'attaquer le vice partout où il le rencontre, sans épargner les grands plus que les petits.

Qu'un prêtre est puissant, quand il peut dire, comme saint Basile, à ceux qui le menacent : « Si vous m'ôtez le peu que je possède, vous en priverez les pauvres plus que moi ; si vous m'envoyez en exil, vous ne me bannirez pas du domaine de Dieu, car toute la terre est à lui, et ma patrie est aussi étendue que son domaine ! » C'est là ce qui nous concilie l'estime et l'affection des peuples ; aucun spectacle ne les touche autant que celui d'un prêtre, qui, avec ses soins, ses veilles, sa santé, leur sacrifie encore tout ce qu'il a. Ils aiment une religion et un sacerdoce si secourables aux malheureux. Saint Paul regardait son désintéressement comme une des principales causes du succès de son

apostolat [1]. Saint Bernard applique au bon prêtre cette parole du Fils de Dieu : *Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum.* Quand un pasteur est élevé au-dessus de cette cupidité terrestre, il attire à lui tous les cœurs. Ses paroissiens, le considérant comme un homme qui ne veut que leur bonheur, et qui n'a d'autre ambition que de sauver leurs âmes, finissent à peu près toujours par céder aux doux entraînements de son zèle.

Renouvelez la formule de votre première consécration au service des autels : *Dominus pars ;* ou dites à Dieu avec un prêtre aussi pieux que savant : *Tu, Domine, es pelagus bonorum omnium unicusque animæ meæ thesaurus. Excute à me pondus omnium terrenorum desideriorum, ut igne amoris tui solius ardeam. Tu solus me afficias, solus lætifices... Posside mentem meam, ô summum et incommutabile bonum! posside eam, ut ipsa possideat te.* Corn. à Lapid. *in Matth. c.* 5.)

Ier P. *L'esprit de pauvreté, source de vrai bonheur pour le bon prêtre.* — 1° Bonheur temporel : exemption de mille maux qu'entraine l'amour des biens terrestres : *Ibi dolor, ibi labor, ibi pavor.* Douce paix de celui qui

[1] Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi scitis. *Act.* 20. 33. — Cùm essem apud vos et egerem, nulli onerosus fui. *II. Cor.* 11. 9.

se repose de tout sur les soins de la Providence. Ne désirant rien, il ne manque de rien. 2° Bonheur spirituel : abondante participation aux faveurs de l'Esprit saint. Dieu se donne à ceux qui ont tout quitté pour lui, précieux centuple ! 3° Bonheur éternel : *Quoniam ipsorum est regnum cælorum.*

IIe P. *L'esprit de pauvreté, source de bénédictions pour les travaux du bon prêtre.* Plus les hommes sont passionnés pour l'or, plus ils admirent ceux qui ont la force de le mépriser ; et voilà ce qui accrédite le ministère sacerdotal. Saint Paul regardait son désintéressement comme une des principales causes du succès de son apostolat. *Si exaltatus fuero à terrâ, omnia traham ad me ipsum.*

XXVI. MÉDITATION.

Circoncision de Jésus-Christ. — La mortification.

I. Quelle idée doit-on se faire de la mortification extérieure ?
II. Quels sont ceux que regarde la mortification extérieure ?

Dans tous ses mystères le Sauveur combat et nous apprend à combattre la triple concupiscence, qui donne tant d'esclaves au démon et tant de victimes à l'enfer. Il oppose à l'orgueil et à la passion des richesses l'amour de l'abjection et de la pauvreté, comme on le voit particulièrement dans son Incarnation et sa Nativité ; au désir effréné des plaisirs sensuels, il oppose l'amour des souffrances, comme il s'empresse de nous le montrer dans le mystère de sa Circon-

cision. Rien ne l'obligeait à cette loi, et on ne peut douter qu'en s'y assujettissant, sa première intention ne fût de souffrir. Son martyre volontaire commença dans le sein de Marie ; il se terminera sur la croix, et en toute circonstance il nous offrira le modèle de la plus parfaite mortification.

Cette vertu règle en même temps et les désirs de l'âme et l'usage des sens. On l'appelle mortification *intérieure* dans l'empire qu'elle exerce sur l'âme, et mortification *extérieure* quand elle s'applique aux sens. Il ne sera ici question que de cette dernière, qui se partage en *négative,* lorsqu'elle se borne à refuser au corps quelque satisfaction, et en *positive*, lorsqu'elle lui fait endurer quelque souffrance. Prenons une idée juste de la mortification extérieure, renfermée dans de sages limites, et nous comprendrons quels sont ceux qu'elle oblige, ce qu'il faut penser d'un chrétien, à plus forte raison d'un prêtre, qui se dispense de la pratiquer, ou qui même, sans la condamner positivement, en parle avec peu d'estime.

Ier P. *Quelle idée doit-on se faire de la mortification extérieure, renfermée dans de justes bornes?* Elle consiste à combattre la nature, sans la détruire ; à respecter ses droits, sans flatter ses penchants. La nature est un ennemi tout à la fois nécessaire et dangereux : il nous est également défendu de lui donner ni la paix

ni la mort. La discrétion est donc ici un devoir plus encore que dans toute autre vertu ; car, quand on nous dit que la parfaite mortification doit faire mourir la nature, on veut dire qu'elle doit la maîtriser, et l'établir à l'égard de la grâce dans la même dépendance, à peu près, où est un corps mort à l'égard de ceux qui en disposent à leur gré. Du reste, bien loin que l'homme mortifié doive être sans sentiment, c'est au contraire du sentiment subjugué par la mortification, qu'il tire tout son mérite devant Dieu. La sagesse doit par conséquent se montrer ici, en réformant par la mortification ce que la liberté, égarée par la passion, a corrompu dans la nature elle-même, ouvrage de Dieu.

Je puis donc, je dois écouter cette nature dans ce qu'elle exige et recherche pour sa conservation, pourvu que je rapporte ce que je lui donne, non à sa propre satisfaction, mais à la seule volonté du Seigneur. Par là, ô mon Dieu, toujours en guerre avec moi-même, j'aurai un mérite égal, soit à combattre, soit à ménager et à conserver mon plus dangereux ennemi, qui n'est en effet que moi-même. Vous me donnerez une même récompense, quand pour vous je me mortifierai, et quand pour vous je cesserai de me mortifier. Tout est vertu, quand on fait ce que Dieu veut et parce qu'il le veut.

IIe P. *Quels sont ceux qui sont tenus à la mor-*

tification extérieure? Renfermée dans de sages limites, ainsi qu'on vient de l'expliquer, cette vertu est évidemment obligatoire pour tout chrétien, mais elle n'oblige personne autant que le prêtre.

1° Nous ne sommes entrés dans la famille de Jésus-Christ par le baptême qu'en prenant l'engagement de suivre l'Évangile ; toute sa doctrine ne tend-elle pas à établir la domination de l'esprit sur la chair? Ce grand principe revient sans cesse dans les épîtres de saint Paul : *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* (Gal. 5. 24.) — *Si secundùm carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* (Rom. 8. 13.) — *Mortificate ergo membra vestra.* (Col. 3. 5.) De plus, nous avons promis d'imiter le Sauveur, notre modèle indispensable ; mais n'est-il pas toujours un Homme-Dieu pénitent, consacrant dans sa personne les saints exercices de la mortification extérieure? Le huitième jour après sa naissance, je le vois offrir à son Père les prémices de son sang ; je le verrai dans sa passion livrer sa face adorable aux soufflets et aux crachats, sa tête aux épines, son corps à toutes les meurtrissures... Sa vie tout entière n'a été qu'une longue et douloureuse immolation.

Animés du même esprit que leur divin chef, les saints ont été ingénieux à se procurer des

souffrances: la haine d'eux-mêmes a été comme l'un de leurs premiers instincts, et on peut dire un instinct commun à tous. Ceux qui avaient mené la vie la plus pure, étaient les plus ardents à se mortifier ; qu'on se rappelle les austérités du précurseur de Jésus-Christ, de sainte Catherine de Sienne, de saint Louis de Gonzague et de mille autres. Condamnera-t-on ce que l'Église a honoré de ses éloges, ce que le Sauveur a si hautement autorisé par son exemple?

Il est certain que la mortification extérieure satisfait pour les péchés ; n'en avons-nous pas tous à expier? Qu'elle tient la chair soumise à l'esprit, et réprime ses révoltes ; avons-nous un ennemi plus importun et plus dangereux? Qu'elle attire des grâces de préservation ; n'en avons-nous pas toujours besoin? Qu'elle dispose à recevoir la lumière céleste et à goûter les délices de la piété : qu'elle procure la foi vive, le goût de Dieu et des choses de Dieu ; n'en sommes-nous pas dépourvus, et quels biens devons-nous désirer plus vivement?

2° A ces motifs qui pressent le chrétien d'embrasser la mortification extérieure, s'en joignent d'autres qui la rendent encore plus obligatoire pour le prêtre. Tous les jours, Jésus-Christ s'immole par son ministère ; ne faut-il pas qu'il s'immole lui-même tous les jours avec Jésus-Christ et pour le service de Jésus-Christ? Quand un prêtre n'aurait jamais péché, n'est-il pas

avec le Sauveur un pénitent public, chargé d'apaiser Dieu pour tant de pécheurs endurcis, qui, loin de le fléchir, semblent n'avoir à cœur que de provoquer ses vengeances? C'est en accomplissant ainsi ce qui manque aux souffrances du Fils de Dieu [1], qu'il fécondera son ministère.

Qu'on y fasse attention ; on remarquera que tous les hommes dont Dieu s'est servi pour opérer le salut des peuples d'une manière éclatante, ont porté l'esprit de mortification jusqu'à de pieux excès, qui doivent au moins nous confondre si nous ne croyons pas devoir les imiter. Comment les saint Dominique, les saint Vincent Ferrier, les saint François Xavier, les saint Alphonse de Liguori, préparaient-ils le succès de leurs travaux apostoliques? Ils faisaient plus de pénitences qu'ils n'en demandaient. Leurs austérités renfermaient une prière, qui touchait le cœur de Dieu et le déterminait à prendre pitié des pauvres pécheurs ; c'était une instruction et un exemple, qui agissaient efficacement sur les pécheurs eux-mêmes.

Je n'ai donc plus, ô mon Dieu, qu'à régler par la prudence et le conseil la pratique d'une vertu, dont je reconnais l'importance et la nécessité! Soutenez-moi dans l'usage constant de

[1] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne meâ. *Coloss.* 1. 24.

la mortification, en même temps que vous m'en apprendrez l'usage discret; par l'un et par l'autre, répandez sur moi et sur mes travaux vos abondantes bénédictions.

Ier P. *Quelle idée dois-je me faire de la mortification extérieure renfermée dans de justes bornes?* Elle consiste à combattre la nature sans la détruire, à respecter ses droits sans flatter ses penchants. — Il m'est également défendu de lui donner ni la paix ni la mort. Je puis, je dois même écouter la nature dans ce qu'elle exige pour sa conservation, pourvu que je rapporte ce que je lui donne, non à sa propre satisfaction, mais à la seule volonté du Seigneur. Je mérite une même récompense quand pour Dieu je me mortifie, et quand pour Dieu je cesse de me mortifier. Tout est vertu quand on fait ce que Dieu veut et qu'on le fait pour Dieu.

IIe P. *Quels sont ceux qui sont tenus à la mortification extérieure?* Elle oblige tout chrétien, mais plus étroitement le prêtre. — On ne devient chrétien qu'en prenant l'engagement de suivre l'Évangile, et toute la doctrine évangélique tend à établir la domination de l'esprit sur la chair. L'imitation de Jésus-Christ est essentielle au christianisme, et toute la vie de Jésus-Christ n'a été qu'une continuelle mortification. Ainsi l'ont compris tous les saints : le besoin de souffrir a été comme un de leurs premiers instincts, et un instinct commun à tous. Il suffit de connaître les effets de la mortification extérieure, pour comprendre que personne ne peut s'en dispenser. — Elle est encore plus nécessaire au prêtre, qui doit imiter Jésus-Christ plus parfaitement, être avec lui pénitent public, et, pour concourir à l'œuvre de la rédemption, accomplir dans sa chair ce qui manque à la Passion du Sauveur.

XXVII. MÉDITATION.

Présentation de Jésus-Christ au temple. — Générosité dans les sacrifices que Dieu nous demande.

I. Sacrifices que Jésus inspire à Marie.
II. Sacrifices que Jésus s'impose à lui-même.

Premier prélude. Se représenter le temple de Jérusalem ; Marie dans le vestibule, accomplissant la loi de la Purification, ensuite à genoux devant l'autel, offrant son fils et le rachetant ; Jésus dirigeant tout, et s'offrant lui-même par les mains de sa Mère.

Deuxième prélude. Éclairez-moi, Seigneur, sur les dispositions parfaites avec lesquelles s'accomplissent des choses si communes en apparence : faites que je participe à cette grandeur d'âme, à cette générosité de dévouement dont je trouve de si beaux exemples dans le mystère que je vais méditer.

Ier P. *Sacrifices que Jésus inspire à Marie.* Elle tenait à sa virginité plus qu'à l'honneur infini d'être la mère d'un Dieu, ainsi que l'avait prouvé sa question à l'ange ambassadeur ; mais elle ne tenait pas à la gloire de paraître vierge. Elle sacrifie volontiers cette gloire, lui préférant celle d'imiter Jésus en s'abaissant. La voilà donc confondue avec les femmes d'Israël ; elle attend

à la porte du temple le moment de se purifier avec les autres mères, elle qui était plus pure que le soleil : c'est qu'elle a un grand exemple sous les yeux : le Tout-Puissant, caché sous la faiblesse de l'enfance, le Dieu trois fois saint, anéanti jusqu'à prendre la ressemblance du péché ! Comment refuserait-elle l'humiliation d'une impureté légale qu'elle n'a point contractée? *Esto inter mulieres, tanquàm una earum; nam et filius tuus sic est in numero peccatorum.* (S. Bern. *Serm.* 3. *De Purific.*)

Mais ce sacrifice est le moindre de ceux qu'elle fait dans ce mystère. Elle sacrifie son fils ; et, dans cette victime si chère à son cœur, elle sacrifie plus qu'elle-même. Marie n'ignore pas qu'en l'offrant à Dieu pour expier les iniquités du monde, elle l'offre aux opprobres et à la mort. Les prophéties lui étaient familières; elle y avait lu d'avance l'histoire circonstanciée des souffrances du Messie. Et puis, elle entend Siméon annoncer que ce Sauveur de tous les hommes, hélas ! ne les sauvera pas tous ; que, même en Israël, beaucoup ne voudront pas profiter de son abondante rédemption ; que loin d'attirer à lui tous les cœurs par ses charmes divins, *il sera en butte à la contradiction ;* il sera méprisé, persécuté, crucifié par un peuple qu'il aime tendrement. « Et vous-même, » ajoute le saint vieillard, s'adressant à Marie, « vous aurez l'âme transpercée d'un

glaive de douleur ! » Elle se soumet à tout, accepte tout. Elle répète avec l'un de ses illustres ancêtres : Vous le voulez, Seigneur ? mon cœur est prêt : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Ps. 56. 8. Elle dit déjà ce que son fils dira plus tard : *Non mea voluntas, sed tua fiat.* Luc. 22. 42. Je le dis aussi quelquefois, ô mon Dieu ; mais quand vous ne permettez pas que le calice s'éloigne, quand il faut en effet que je le boive, ah ! que ma volonté est défaillante !.. Jésus, né pour souffrir et pour sauver les hommes en souffrant, présente sa croix à tous les siens ; ses plus chers amis sont ceux dont il exige de plus grands sacrifices.., et je me plains quand il m'associe à ceux qu'il a le plus aimés !

II

IIe P. *Sacrifices que Jésus-Christ s'impose à lui-même.* Pénétrons dans le mystère qui s'accomplit, et entrons dans le cœur du Fils de Dieu. S'il se fait présenter à son Père, ce n'est pas, comme pour les autres enfants, une simple cérémonie. Il sait qu'en sa qualité de Rédempteur, s'offrir à Dieu, c'est se mettre entre les mains de sa justice, se dévouer à une mort où l'excès de la souffrance sera uni à l'excès de la honte. Il entend ce que Siméon dit à Marie, et ses lumières sont infiniment plus étendues que celles du Prophète : tout le détail de sa Passion est présent à sa pensée ; il voit l'étendue de son engagement, et il y souscrit. Dès le

premier moment de son entrée dans le monde, il avait fait à son Père une oblation de tout lui-même : *Holocautaumata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio ;* (Hebr. 10. 6, 7.) il la renouvelle solennellement dans le mystère de sa Présentation. Du temple son cœur vole au calvaire ; il court, pour ainsi dire, au-devant de son immolation. Est-ce là ce que je fais? Rien n'a pu l'arrêter, quand il s'est agi de me sauver ; hélas ! et tout m'arrête, quand il est question pour moi de le servir ! L'ardente charité dont son âme était remplie, et l'absence de ce feu sacré dans la mienne, voilà sans doute ce qui explique la générosité de son dévouement et ma lâcheté.

Contraste bien étrange ! vous n'avez nul besoin de moi, Seigneur, et vous me donnez tout ; je ne puis me passer de vous un seul instant, et je ne veux rien vous accorder ! Les larmes de votre enfance, les travaux de votre jeunesse, les persécutions de votre vie publique, les souffrances et les opprobres de votre mort, tout est pour moi ; que dis-je ? Tel a été le prodige de votre amour pour un ingrat, que vous vous êtes résigné en sa faveur à une sorte de passion perpétuelle, lorsqu'en instituant le sacrifice de nos autels, et m'en établissant le ministre, vous avez prévu par combien de tribulations il vous faudrait passer, combien d'outrages impies et d'attentats sacriléges vous auriez à essuyer

avant d'arriver jusqu'à moi ; votre amour a triomphé de l'horrible répugnance que vous causait cette espèce de mort prolongée à travers les siècles !.. et je recule devant un sacrifice qui n'a qu'un instant de durée, qui n'a peut-être d'autre réalité que celle que lui prête mon imagination ! vous vous êtes fait ma victime, et je refuse d'être la vôtre !.. Ah ! Seigneur, ne cesseriez-vous pas de m'aimer, si je ne commençais enfin à vous aimer assez, pour souffrir au moins avec patience des privations et des peines, que vos serviteurs fidèles ont souvent recherchées avec ardeur ?

M'unir intimement à l'oblation de lui-même, si pleine et si parfaite, que Jésus fait tous les jours à son Père par les mains de ses ministres. — Demander par les mérites infinis de ce divin sacrifice, que le mien, celui que je lui ferai de tout moi-même, soit enfin tel qu'il le désire. Non, Seigneur, rien ne vous sera plus refusé. Marie, Joseph, soyez témoins et garants de ma promesse. — Me préparer à surmonter généreusement les premières répugnances que j'éprouverai dans l'accomplissement de mes devoirs.

Ier P. *Sacrifices que Jésus inspire à Marie.* — Elle sacrifie la gloire de paraître vierge à la gloire d'imiter Jésus en s'humiliant. Elle a sous les yeux le Dieu trois fois saint, anéanti jusqu'à prendre la ressemblance du

péché : comment refuserait-elle l'humiliation d'une impureté légale qu'elle n'a point contractée ? — Elle sacrifie son Fils; pouvait-elle ignorer qu'en l'offrant à Dieu, pour réparer sa gloire, elle l'offrait aux opprobres et à la mort ? Elle connaissait les prophéties : elle comprit la triste parole : *Il sera en butte aux contradictions,* et cette autre : *Un glaive de douleur transpercera votre âme.* Elle se soumit à tout... Et je me plains lorsque le même Sauveur, me donnant quelque faible part à ses souffrances, m'associe à ceux qu'il a le plus aimés !..

IIe P. *Sacrifices que Jésus s'impose à lui-même.* Il sait qu'en sa qualité de Rédempteur, s'offrir à Dieu, c'est se mettre entre les mains de sa justice et se dévouer à la plus horrible mort. Il mesure toute l'étendue de son engagement et il y souscrit. Rien n'a pu l'arrêter quand il s'est agi de me sauver ; tout m'arrête quand il est question pour moi de le servir. O Jésus ! vous vous êtes fait ma victime, et je refuse d'être la vôtre ! Je veux au moins souffrir avec patience, ce que vos serviteurs fidèles désirent avec ardeur.

XXVIII. MÉDITATION.

Présentation de Jésus au temple. — Fidélité à remplir toutes les prescriptions de la loi.

I. Si peu importantes qu'elles paraissent.
II. Si peu qu'elles semblent obligatoires.

Ier P. *Observer toutes les lois du Seigneur, quelque peu importantes qu'elles paraissent* [1].

[1] Nous parlons ici des lois en général ; dans la méditation suivante, il s'agira des rites sacrés.

Marie, Joseph, et Jésus qui les inspire, s'assujettissent à toutes les cérémonies prescrites, et cette obéissance est comme l'esprit particulier de ce mystère. Le temps, la manière, toutes les circonstances, soit celles qui regardent la purification de la mère, soit celles qui se rapportent à la présentation et au rachat de l'enfant, rien n'est omis, rien n'est changé, tout est fait selon la loi : *Secundùm legem Moysi. — Sicut scriptum est in lege Domini. — Secundùm quod dictum est in lege Domini. — Ut perficerent omnia secundùm legem Domini.* Luc. 2. Dans tout le cours de sa vie mortelle, Jésus montrera la même exactitude à exécuter les ordonnances de son Père. S'il se rend chaque année au temple avec ses parents, s'il mange l'agneau pascal, c'est toujours au temps et de la manière que Dieu l'avait réglé par Moïse. Il garde la loi jusqu'à un iota, jusqu'à un point [1]. Il fait ce qu'il enseigne, accomplissant les grandes choses sans négliger les petites [2].

Oh ! que de motifs pressants d'agir ainsi me fournirait ma foi, si j'étais docile à son langage !

1° Rien n'est petit, du moment que Dieu

[1] Iota unum aut unus apex non præteribit a lege. *Matth.* 5. 18.

[2] Hæc oportuit facere et illa non omittere. *Matth.* 23. 23.

l'ordonne. Cette considération, *Dieu le veut,* agrandit tout dans mon estime : ce que j'aurais dédaigné, je le révère. La splendeur de l'autorité fait disparaître à mes yeux tout prétexte d'indépendance.

2° Comment ne pas trouver grand, important, digne de toute mon attention ce qui plaît à Dieu, ce qui multiplie mes droits aux célestes récompenses et me fait avancer dans la perfection? Telles sont les observances communes et de détail. Dieu considère moins l'action que le principe, moins la main que le cœur. Lorsque, n'ayant en vue que sa volonté, je me porte à l'accomplir exactement et avec un grand désir de lui plaire, j'attire en effet sur moi les regards de sa complaisance, et j'augmente le trésor de mes mérites ; Dieu contenté, un nouveau degré de grâce et de gloire, est-ce chose indifférente ! Les saints se forment, non par des œuvres extraordinaires, mais par leur fidélité à bien faire ce que Dieu veut.

3° Y eût-il des choses petites parmi celles qui me sont commandées, je les rendrais grandes par la ferveur avec laquelle je m'en acquitterais. Une âme généreuse, en gardant avec soin les moindres lois, semble dire à Dieu : Parlez, Seigneur, et vous verrez si je ne suis pas disposée à faire pour vous ce qu'il y a de plus difficile aussi bien que ce qui est plus aisé ; je ne vois en tout que votre bon plaisir.

4° L'occasion des grandes choses est rare, celles des petites est continuelle, et c'est précisément cette continuité de vigilance et de fidélité qui suppose un grand esprit d'immolation, une force d'âme peu commune. Un effort passager, tout le monde en est capable ; mais toute la vie, du matin au soir, s'assujettir, sans se démentir jamais, à une longue suite de petits sacrifices : modestie, attention sur soi-même, ponctualité à suivre un réglement.., voilà ce qui demande un courage presque héroïque : *Minimum quidem minimum est, sed in minimis fidelem esse, maximum.* Donnons un exemple : le saint usage de l'examen particulier ne paraît être qu'une bagatelle, et il n'est pas un prêtre qui ne l'ait pratiqué quelquefois, au moins pendant le séminaire et après les retraites ; en est-il beaucoup qui le pratiquent avec constance?

5° Les petites choses sont la garde des grandes. Les infidélités légères préparent les chutes. Voudrait-on raisonner contre l'oracle de l'Esprit saint : *Qui spernit modica, paulatim decidet?* (Eccli. 19. 1.) L'exercice du ministère nous en fournit la preuve tous les jours ; ne la trouvons-nous point en nous-mêmes? Si nous demandions de bonne foi à notre âme tiède, languissante, presque endurcie, pourquoi elle est tombée dans cet état, la réponse ne se ferait pas attendre : *Qui in modico iniquus est, et in majori iniquus est.* (Luc. 16. 10.) Au contraire,

il est inouï qu'un prêtre fidèle aux moindres observances ne remplisse pas ses devoirs essentiels : *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est.* (Ibid.)

6° Enfin, on n'est jamais petit en marchant sur les traces d'un Dieu. Jésus-Christ a eu de bonnes raisons pour faire ce qu'il a fait ; l'imiter en est pour moi une assez bonne, sans que j'aie besoin d'examiner les siennes. Après lui, et pour l'amour de lui, je veux obéir à toutes les prescriptions qui me sont faites, quelque peu importantes qu'elles me paraissent. Je veux aussi

IIe P. *Les observer, pour peu qu'elles semblent m'obliger.* Le divin enfantement de Marie avait consacré sa pureté, bien loin d'y porter atteinte; elle n'était donc pas obligée à la loi de la purification ; Jésus-Christ l'était encore moins à celle de la circoncision et à toutes les cérémonies de la présentation. Le seul désir de son Père a tenu lieu au Sauveur de tout précepte ; et pour Marie, sa loi souveraine était d'imiter Jésus. Point d'interprétation, point d'excuse, point de dispense ; la lettre commande, le Fils et la Mère obéissent. Où en serions-nous, si Jésus-Christ s'en était tenu à notre égard à ce qu'il était obligé de faire? Que nous devait-il à la rigueur? Maintenant encore que deviendrions-nous, s'il ne nous accordait que les grâces qu'il nous doit? N'ai-je pas à craindre qu'il ne se

borne à me donner des secours communs et qu'il ne mesure ses dons, s'il me voit chercher tant d'adoucissements à mon obéissance ? Mieux vaut mille fois resserrer les liens qui m'attachent à lui, que de les relâcher. Celui-là est esclave, qui ne veut obéir que quand on lui commande, quand on le menace ; et l'esclave ne mérite pas d'être traité avec la bonté et la libéralité dont on use envers l'enfant. Si la loi laisse quelque chose à ma liberté, je m'en réjouis ; mon cœur pourra se montrer davantage. Dieu me regarde ; il est satisfait de me voir fidèle à mon devoir, lorsque je n'ai que son œil pour témoin ; cela me suffit. Je désirais l'occasion de lui manifester mon amour ; la voici, je veux en profiter.

Ah ! Seigneur, ne vous servirai-je donc jamais pour vous-même et uniquement pour vous ? Il est vrai que mes intérêts ne peuvent être séparés des vôtres, et que je fais toujours pour mon bonheur ce que je fais pour votre gloire ; car j'ai tout à espérer d'un Père qui ne cherche que des raisons de me faire du bien, et qui m'en a tant fait jusqu'à ce jour, malgré les raisons qu'il avait de me punir. Mais puisque vous aimez si gratuitement une créature misérable qui ne mérite que vos mépris, un pécheur ingrat qui n'a de titres qu'à vos vengeances, il est trop juste que je m'oublie pour vous plaire.

Déterminer en quoi et dans quelles circonstances particulières aujourd'hui je donnerai à Dieu cette preuve de mon amour. — Fixer certains moments dans la journée, où je me demanderai compte des petits sacrifices que j'aurai déjà offerts au Seigneur.

Ier P. *Observer toutes les prescriptions de la divine loi, si peu importantes qu'elles paraissent.* Jésus, Marie, Joseph s'assujettissent à tout ce qui est prescrit, et cette obéissance est comme l'esprit particulier de ce mystère. Rien n'est omis, rien n'est changé, tout est fait selon la loi. Jésus montrera toujours la même ponctualité dans l'accomplissement des volontés de son Père. — Rien n'est petit du moment que Dieu l'ordonne. — Comment ne pas regarder comme important tout ce qui plaît à Dieu, hâte mes progrès dans la perfection, multiplie mes droits aux récompenses célestes ? — On agrandit les petites choses par la ferveur avec laquelle on s'en acquitte. — L'occasion des grandes choses est rare, celle des petites est continuelle, et cette continuité de vigilance et de sacrifices demande une force d'âme peu commune. — Les petites vertus sont la garde des grandes, comme les infidélités légères préparent les chutes. — Enfin, on n'est jamais petit en marchant sur les traces d'un Dieu.

IIe P. *Observer toutes les prescriptions de la loi, si peu qu'elles paraissent obligatoires.* Marie n'était pas obligée à la purification ; Jésus l'était moins encore à la circoncision et à la présentation. Le seul désir de son Père a tenu lieu au Sauveur de tout précepte ; et pour Marie, sa loi était d'imiter son fils. Où en serions-nous, si Jésus-Christ n'avait fait pour nous que ce qu'il était obligé de faire ? Quoi ! Seigneur, ne vous servirai-je jamais pour vous-même et uniquement pour vous ?

XXIX. MÉDITATION.

Présentation de Jésus au temple. — Conduite du bon prêtre en ce qui regarde les cérémonies religieuses.

I. Il les respecte.
II. Il les observe.
III. Il les explique.

Ier P. *Le bon prêtre fait profession d'un grand respect pour les cérémonies ecclésiastiques ;* et il se fonde sur ce raisonnement invincible : on ne peut trop respecter ce qui est grand dans l'estime de Dieu lui-même. C'est le Seigneur qui dicta de sa propre bouche les cérémonies de l'ancien culte. Se rappelle-t-on sans étonnement dans quels détails il daigna descendre, de quel langage il se servit en prescrivant ces rites multipliés, que nous serions tentés de croire insignifiants, s'ils n'avaient pour eux l'autorité de son infinie sagesse? « Écoute, Israël, c'est moi, c'est ton Seigneur et ton Dieu qui te parle. » Et après avoir ainsi provoqué l'attention de son peuple, il répète souvent que ce ne sont pas des conseils qu'il donne, mais des lois qu'il impose. Ne l'oublie pas, ô nation privilégiée : ta fidélité sur ce point sera la source des plus abondantes bé-

nédictions, comme ta négligence t'attirerait d'affreux malheurs[1].

Nadab et Abiu, Oza et quelques autres manquent au cérémonial en des points qui paraissent peu importants, et dans des circonstances qui semblaient devoir les excuser ; ils sont frappés de mort d'une manière si terrible, que tout Israël en est dans la consternation. Dieu est toujours le même : *Ego Dominus, et non mutor.* (Mal. 3. 6.) Quel sujet de tremblement pour certains prêtres, qui traitent les cérémonies avec légèreté, et ne se donnent pas même le soin de les apprendre ! Celles de l'ancienne loi étaient-elles aussi respectables que les nôtres ? Se rapportaient-elles à des mystères aussi sacrés ?

L'Église considère les cérémonies comme quelque chose d'assez grave, pour employer à les prescrire les lumières infaillibles et l'autorité souveraine qu'elle a reçues du Seigneur. Dans l'administration des sacrements, dans le sacrifice, dans la prière publique et tout ce qui

[1] Audi, Israel, cæremonias et judicia quæ ego loquor hodiè in auribus vestris. Custodi præcepta, et cæremonias, atque judicia quæ ego mando tibi. Observa, et cave nequando obliviscaris Domini Dei tui, et negligas cæremonias quas ego præcipio tibi. Custodi cæremonias... ut benè sit tibi. Quòd si audire nolueris vocem Domini Dei tui, ut custodias cæremonias quas ego præcipio tibi, venient super te omnes maledictiones istæ : maledictus eris in civitate, etc. *Deuteron. passim.*

tient au divin culte, elle ne laisse rien à l'arbitraire; elle règle tout avec une sollicitude qui témoigne que dans sa pensée ces observances méritent un grand respect. Qu'on réfléchisse sur un des décrets qu'elle a portés dans la dernière de ses assemblées générales : *Si quis dixerit receptos et approbatos Ecclesiæ catholicæ ritus, in solemni sacramentorum administratione adhiberi consuetos, aut contemni, aut sine peccato à ministris pro libitu omitti, aut in novos alios per quemcumque Ecclesiarum pastorem mutari posse, anathema sit.* Conc. Trid. *Sess.* 7. *Can.* 13.)

L'anathème, ou l'excommunication, est la plus grande peine que l'Église inflige; contre qui la prononce-t-elle ici? Contre ceux, non qui changent, méprisent, ou omettent à leur gré les rites qu'elle a reçus et approuvés, mais contre ceux qui disent seulement que chaque pasteur peut les changer, qu'on peut les mépriser ou les omettre sans péché Si elle traite avec tant de rigueur ceux qui disent qu'on peut le faire, épargnera-t-elle ceux qui le font? On objecte : ce n'est qu'une petite cérémonie, elle est gênante; quel grand mal peut-il y avoir à l'omettre, pourvu qu'il n'y ait pas mépris? Aveuglement déplorable! Mépriser les cérémonies est un grand mal, les omettre en est un autre, que le Concile distingue du premier. Anathème à quiconque dit qu'on peut les mépriser;

mais anathème aussi à quiconque dit qu'on peut les omettre.

II[e] P. *Comment nous devons observer les rubriques et les cérémonies.* Quel est l'homme, demande le Sage, qui sera réputé parfaitement juste devant le Seigneur? C'est, répond-il, celui qui ne se contente pas de faire le bien, mais qui le fait avec toute la perfection possible[1]. Par rapport aux rites sacrés, la pratique se réduit à deux choses : ponctualité et dévotion.

1° La ponctualité consiste à observer toutes les cérémonies dans le temps voulu, et comme elles sont prescrites. N'en omettons aucune, puisqu'elles sont toutes commandées ; quel droit avons-nous de partager notre obéissance? Méritons l'éloge que saint Jérôme a fait de Népotien : *In omnes cæremonias pia sollicitudo disposita non minus, non majus negligebat officium.* (Ad Heliod.) Observons aussi le temps et la manière, qui ne sont pas moins commandés que les cérémonies elles-mêmes. Si, par précipitation ou lenteur excessive, elles ne sont plus en harmonie avec les paroles auxquelles elles se rapportent, elles deviennent un non-sens, quelquefois un contre-sens[2], et on manque la

[1] Sap. 6. 11.

[2] Un non-sens, si, par exemple, au lieu d'incliner la tête au nom de Jésus, je fais cette inclination trop tôt ou trop tard, en prononçant quelqu'autre mot ; un

fin pour laquelle l'Église les avait instituées. Accomplissons-les au moment prescrit, et comme elles sont prescrites, ne faisant pas l'inclination médiocre, quand elle doit être profonde, ou profonde quand elle doit être médiocre.

2° Mais ce qui donne la vie à toutes ces formes corporelles, c'est la dévotion. Si nous avons soin d'animer par la foi ces pratiques extérieures, nous adorerons Dieu en esprit et en vérité ; nous lui plairons, dit saint Cyprien, par les mouvements de notre corps, par le ton de notre voix, tout en nous étant réglé par l'obéissance et par l'amour : *Placendum est divinis oculis, et habitu corporis, et modo vocis.* (De Orat. Dom.) Il faut donc entrer dans le sens des cérémonies, afin qu'elles ne soient que l'expression de nos sentiments. Et pour cela, il faut en bien posséder la signification, d'autant plus qu'elles font partie de l'instruction que nous devons au peuple.

IIIe P. *Combien il importe d'expliquer les cérémonies chrétiennes.* En les instituant, l'Église s'est proposé, après l'honneur de son adorable époux, l'utilité de ses ministres et

contre-sens, si, en offrant le vin au commencement du sacrifice, au lieu de tenir le calice élevé jusqu'à ce que j'aie dit : *In odorem suavitatis ascendat*, je l'abaisse en prononçant le mot *ascendat*.

celle de ses enfants. Les rites sacrés sont pour le prêtre une exhortation continuelle à la religion profonde, à la ferveur qu'exigent de lui ses sublimes fonctions; mais quels avantages précieux n'en retireraient pas aussi les laïques, si on les initiait à la connaissance de notre admirable liturgie! Ils y trouveraient nos dogmes peints, symbolisés, mis à la portée de tous. *Tout parle dans l'Église,* dit Bossuet, et tout parle au cœur pour le toucher, comme à l'esprit pour l'éclairer. Quoi de plus intéressant, par exemple, que la signification des cérémonies du baptême?.. N'instruirait-on pas les fidèles sur toute la religion, si on les instruisait sur les rites du divin sacrifice, qui en est le centre, par une suite d'entretiens sur un si beau sujet [1]? Quand ils ont sous les yeux le spectacle d'un office bien fait, la gravité, le recueillement, l'air pénétré d'un prêtre à l'autel; quand ils considèrent, dans les grandes solennités, cet ordre imposant, ces ornements magnifiques, tout un clergé qui s'abîme de respect devant la majesté du Seigneur, pour peu qu'ils soient éclairés, il est impossible qu'ils ne s'élèvent pas des images visibles aux invisibles

[1] Plusieurs pasteurs se sont félicités d'avoir pris pour sujet de leurs instructions pendant un Carême, les réflexions développées dans l'ouvrage intitulé : *Le prêtre à l'autel.*

réalités ; que serait-ce donc, s'ils comprenaient tout ce qu'ils voient ?

Le Concile de Trente oblige les pasteurs à expliquer la liturgie [1]. Cette obligation est-elle toujours remplie avec l'obéissance que l'Église attend de ses ministres ? Si, par défaut d'instruction, les laïques n'entendent rien à nos cérémonies, pourquoi s'étonner de cet ennui, de ce malaise qu'ils éprouvent au milieu de nos pompes religieuses les plus touchantes ?

Ai-je eu, pour les rubriques et les cérémonies, le respect qui est dû à la divine autorité d'où elles émanent, aux fins que Dieu s'est proposées en les établissant ? Ai-je fait preuve de ce respect, par mon application à les étudier, mon exactitude à les observer, mon zèle à les expliquer ? m'en suis-je servi pour alimenter ma piété, *et pour enflammer le cœur des fidèles du feu de la dévotion* [2] ? Quelle honte, si j'ignorais ce que je dois enseigner ! Je veux réparer ma négligence, apaiser de trop justes remords, et mieux user d'un moyen si utile à la gloire de Dieu, à ma sanctification, au salut de mes frères.

[1] Sess. 22. Can. 3.

[2] Bulle du pape Sixte-Quint établissant à Rome un tribunal chargé de veiller et de pourvoir à la pureté des rites.

Ier P. *Le bon prêtre fait profession d'un grand respect pour les cérémonies ecclésiastiques.* — On ne peut trop respecter ce qui est grand dans l'estime de Dieu. C'est lui-même qui a dicté les cérémonies de l'ancien culte. Avec quelle sévérité n'a-t-il pas puni les moindres fautes en cette matière ? — L'Église considère les cérémonies comme quelque chose de très-grave : qu'on en juge par l'un de ses décrets : *Si quis dixerit..* L'anathème est la plus grande peine que l'Église inflige ; contre qui la prononce-t-elle ici ?

IIe P. *Comment nous devons observer les rubriques.* Ponctualité et dévotion. — Les observer toutes, dans le temps voulu et comme elles sont prescrites. — Mais ce qui anime le culte extérieur, c'est la dévotion. Il est donc nécessaire d'entrer dans le sens des cérémonies, et par conséquent d'en bien connaître la signification.

IIIe P. *Combien il importe d'expliquer les cérémonies.* Les prêtres y trouvent une exhortation continuelle à la religion profonde et à la ferveur qu'exigent de si saintes fonctions ; les fidèles y trouvent nos dogmes peints, mis à la portée de tous. Le concile de Trente oblige les pasteurs à expliquer la liturgie. Ai-je usé comme je le devais d'un moyen si utile à la gloire de Dieu, à ma sanctification et au salut de mes frères ?

XXX. MÉDITATION.

Fuite en Égypte. — Beau modèle d'abandon à la Providence.

I. Dans le départ.
II. Dans le séjour en Égypte.
III. Dans le retour à Nazareth.

Quoique Jésus ne paraisse point agir dans les mystères de sa divine enfance, et que tout soit attribué à Joseph comme au chef de la sainte famille, il est cependant vrai que l'adorable enfant l'instruisait intérieurement de ce qu'il avait à faire et le dirigeait en tout.

Ier P. *Départ de la sainte famille pour l'Égypte.* Quand nos supérieurs, disposant de nous, ainsi que les y obligent les devoirs de leur charge, nous font changer de position et passer d'un lieu à un autre, nous désirons de leur part des ménagements et des égards ; Dieu semble n'en avoir aucun pour son Fils. « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, fuyez en Égypte, et n'en sortez point que je ne vous le dise [1]. »

Jamais ordre ne dut paraître de plus difficile

[1] Matth. 2. 13.

exécution. Il s'agissait de quitter une patrie, où Joseph, dans son indigence, pouvait trouver quelque secours auprès de ses parents et de ses proches ; d'aller en Égypte, dans un pays dont il ne savait pas la langue, dont il était séparé par d'immenses déserts, chez un peuple idolâtre, ennemi des Juifs ; et ce long voyage, il fallait le faire en hiver, par des chemins inconnus, traversés de torrents, où il n'y avait aucune sûreté pour les voyageurs. La mère était si délicate ! l'enfant si faible ! Il fallait se mettre en route au milieu de la nuit, à l'heure même, sans se pourvoir de ce qui était nécessaire pour nourrir la pauvre famille dans le chemin...

Que de circonstances d'ailleurs dans ce commandement semblaient contredire les lumières de la raison ! Pourquoi aller si loin et partir si précipitamment? La souveraine sagesse n'avait-elle pas d'autre moyen de mettre à couvert la vie d'un enfant si précieux? N'était-ce pas l'exposer aux plus grands dangers que d'entreprendre un pareil voyage, dans cette saison, et dans un dénûment si complet? Supposé qu'il fallût s'enfuir, pourquoi en Égypte et non pas chez les Mages? Mille objections se présentaient à l'esprit pour combattre une disposition si étrange; Joseph ne dit pas un seul mot, ne diffère pas un seul instant. On lui commande de partir, et il part sur-le-champ... Son abandon à la Providence sera justifié. Tandis que la

sainte famille s'oublie, pour ne faire attention qu'à la volonté de Dieu, Dieu pense à elle, pourvoit à tout; le voyage se fait, et on arrive.

Oh! combien cet exemple confond mes inquiétudes, mes plaintes peut-être et mes murmures, lorsque mes supérieurs me donnent une destination qui contrarie mes goûts! Ne sais-je donc pas que Dieu veut éprouver ma foi; que de grandes grâces sont attachées à cette épreuve; que, de toutes les positions du monde, la meilleure pour moi est celle où Dieu me veut?.. Les voies du Seigneur sur nous sont chose sacrée; ne craignons rien tant que d'en sortir. Malheur au prêtre qui prend de lui-même sa mission! La bénédiction du ciel ne le visitera pas. Au contraire, est-il rien de plus consolant que de pouvoir dire : J'ai fait ce que le Seigneur m'a commandé, j'ai droit de compter sur ce qu'il m'a promis : *Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit... Et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es?* (Ps. 22. 1... Allons partout où Dieu nous appelle; demeurons-y, jusqu'à ce qu'il nous ordonne d'en sortir.

IIe P. *Séjour de la sainte famille en Égypte.* L'ange avait dit à Joseph : *Esto ubi usquè dùm dicam tibi.* (Matth. 2. 13. Il attendra avec patience et ne demandera pas une seule fois à retourner en sa patrie. Il pourra souffrir,

s'ennuyer, trouver bien incommode le séjour qu'il fait dans ce pays, le temps qu'il y passe bien long; il ne s'arrêtera pas à la pensée de le quitter. Il n'y est venu que pour obéir à Dieu, il n'en sortira que pour lui plaire. En effet, il y resta sept ans entiers, s'abandonnant toujours aux soins de la Providence, toujours content. Que cette fidélité est louable, mais qu'elle est rare! On se résigne d'abord, on fait son sacrifice d'assez bonne grâce ; mais ensuite on se lasse.

Le besoin de changement tourmente quelquefois d'excellents prêtres, qui ne se défient pas d'une tentation si dangereuse : *Imaginatio locorum et mutatio multos fefellit.* Imit. l. 1. c. 9. On s'imagine toujours qu'on sera mieux où l'on n'est pas. On s'exagère les inconvénients de la situation présente, dont on a constamment l'esprit occupé, et on n'en prévoit presque point dans celle que l'on désire. Grande illusion! Où trouver dans ce monde des roses sans épines? Pour une croix dont on se décharge, ne va-t-on point s'en imposer plusieurs, encore plus pesantes? *Qui meliùs scit pati, majorem tenebit pacem.* Imit. l. 2. c. 3. Donnons pour soutien à notre persévérance ce qui rendit celle de saint Joseph inébranlable : il avait avec lui le Fils et la Mère [1]. Dieu est partout ; un prêtre

[1] Accipe puerum et matrem ejus. *Matth.* 2. 13.

a partout une église où Jésus-Christ demeure, partout un crucifix, des exercices de piété..; il peut offrir tous les jours l'adorable sacrifice, à tout instant recourir à Marie... Oh! quel remède contre l'ennui! quelles sources de consolations!

On croit excuser son inconstance, en disant que si l'on désire sortir de telle position, c'est *parce qu'on y commet des fautes, parce qu'on y manque de temps pour prier, parce qu'on y souffre à pure perte, n'y faisant aucun bien*... Un prêtre réfléchi voit au premier coup d'œil la frivolité de ces prétextes. — Des fautes! mais où n'en fait-on pas? et où en fera-t-on moins que là, où l'on est assuré d'avoir la grâce qui s'attache toujours à l'obéissance et à la patience? — Donnons à la prière le plus de temps que nous pouvons, en le ménageant avec soin; Dieu ne peut vouloir davantage. Sacrifions à sa gloire, s'il le faut, la douceur même de nos communications avec lui; nous n'y perdrons rien : on fait la cour à ce grand Roi en le quittant pour le servir. — Mais, *je me consume inutilement; car je ne fais aucun bien!* Qu'en savez-vous? On attribue au séjour du Sauveur en Égypte les grâces qui plus tard peuplèrent de saints ces vastes solitudes; Dieu peut-être vous a mis dans cette paroisse pour mériter, par vos souffrances et par la ferveur de vos prières, les bénédictions qu'il se propose d'y répandre dans un temps

connu de lui. N'allez-vous point y convertir une âme, dont la Providence se servira pour la sanctification d'un grand nombre d'autres? Jésus-Christ ne faisait-il aucun bien lorsqu'il ne faisait que mourir pour le salut du monde? Quand en effet tout l'avantage de votre position se bornerait à des croix; expier ses péchés, faire ici-bas son purgatoire, donner à Dieu la preuve d'amour la plus certaine, est-ce si peu de chose?

III[e] P. *Retour de la sainte famille à Nazareth.* « Après la mort d'Hérode, l'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph en Égypte, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël... Il se leva, prit l'enfant et sa mère, revint dans la terre d'Israël, et habita dans la ville de Nazareth [1]. »

Toujours la même promptitude à obéir, toujours le même abandon aux soins de la Providence. Joseph quitte l'Égypte, retourne dans la terre d'Israël, aussitôt qu'on l'en avertit. Mais comme on ne précise pas le lieu de son séjour, il choisit Nazareth, lieu d'origine du divin enfant, où il présume qu'il l'élèvera plus aisément et sera moins exposé au danger de le perdre. Dans les choses qui sont laissées à notre détermination, lorsque les supérieurs ne parlent pas, consultons la foi et la raison éclairée par la foi,

[1] Matth. 2. 19...

jamais l'impétuosité naturelle, encore moins la passion. *Dans quel emploi, de quelle manière servirai-je mieux Notre-Seigneur et serai-je moins en danger de le perdre?* Dirigeons-nous uniquement par ce principe. Interpréter ainsi la volonté de Dieu, quand il ne commande pas, c'est encore lui obéir.

Cherchons le royaume de Dieu et sa justice, le reste ne nous manquera pas ; il nous viendra peut-être au-delà de nos espérances, et d'où nous l'attendions le moins. Mais pour avoir droit de compter ainsi sur la Providence, il faut un abandon total à ses soins, et pour toutes les circonstances, et pour tout le temps de notre vie.

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph. Ah! que je les ai peu imités jusqu'à ce jour dans la pratique d'une vertu si salutaire et si douce! Je m'en humilierai devant eux, mais sans trouble, avec simplicité et regret, avec la ferme volonté de mieux faire ; je les prierai de bénir la résolution qu'ils m'inspirent.

Ier P. *Départ de la sainte Famille pour l'Egypte.* « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère ; fuyez en Égypte, et n'en sortez point que je ne vous le dise. » Jamais ordre ne dut paraître de si difficile exécution, ni même si déraisonnable. Joseph ne dit pas un mot et ne différa pas un seul instant. Les voies du Seigneur

sur nous sont chose sacrée ; ne craignons rien tant que d'en sortir.

IIe P. *Séjour de la sainte Famille en Égypte.* Joseph attend avec patience. Il n'est venu dans ce pays étranger que pour obéir à Dieu; il n'en sortira que pour lui plaire. Le besoin de changement tourmente quelquefois de bonnes âmes ; c'est une tentation. Pour une croix dont on se décharge, on va peut-être s'en imposer plusieurs et de plus pesantes. Expier ses péchés, faire ici-bas son purgatoire, donner à Dieu une preuve certaine de son amour, est-il un bien plus désirable ?

IIIe P. ***Retour de la sainte Famille à Nazareth.*** « Après la mort d'Hérode, l'ange apparut en songe à Joseph, et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël... » Toujours même promptitude à obéir, même abandon aux soins de la Providence... Cherchons le royaume de Dieu et sa justice; le reste ne nous manquera jamais. Colloque avec Jésus, Marie, Joseph. Ah ! que je les ai peu imités jusqu'à ce jour dans la pratique d'une vertu si salutaire et si douce !

Pour réunir ici tous les devoirs du bon prêtre envers la Providence, nous ajouterons deux méditations sur ce sujet. Dans la première, nous verrons comment il l'honore ; dans la seconde, comment il la fait honorer et s'en montre le digne instrument.

XXXI. MÉDITATION.

Le bon prêtre honore la Providence.

I. En toute chose il la reconnait.
II. Il s'y soumet.
III. Il s'y confie.

Ier P. *Le bon prêtre reconnait en tout la Providence.* Quoique nous sachions par la foi que rien n'échappe aux soins vigilants d'un Dieu qui gouverne le monde comme un père gouverne sa famille [1], nous n'apercevons presque jamais la Providence que dans l'ensemble de notre vie, ou dans les grands événements ; l'homme intérieur la découvre et l'adore dans le détail, et dans les moindres circonstances. Saint Ignace la voyait dans cette petite fleur placée là sur son passage, pour récréer son œil, embellir le lieu de son exil, et il en était attendri jusqu'aux larmes ; saint François de Sales, saint

[1] Tua, Pater, Providentia gubernat. *Sap.* 14. 3.

Vincent de Paul la voyaient dans ce pauvre infirme, dans cet importun, qui venaient les distraire au milieu des occupations les plus graves, pour solliciter leur charité, exercer leur patience. Tout est sous son domaine, jusqu'à l'oiseau qui meurt : *Unus ex illis non cadet super terram sine Patre vestro ;* (Matth. 10. 29.) jusqu'au lis des champs : *Considerate lilia agri quomodò crescunt ;* (Matth. 6. 28.) jusqu'au cheveu de notre tête : *Capillus de capite vestro non peribit.* (Luc. 21. 18.) Pourquoi m'arrêter aux causes secondes et immédiates, qui sont les créatures dont Dieu se sert, au lieu de m'élever toujours et en tout jusqu'à la première cause, qui est Dieu lui-même? *Sicut Domino placuit, ità factum est.* (Job. 1. 21.) — *Manus Domini tetigit me.* (Id. 19. 21.) C'est vous, Seigneur, qui avez tout réglé ; il n'arrive rien qui ne soit l'effet de votre volonté qui commande, ou de votre volonté qui permet, et le premier hommage que je dois à votre Providence est un hommage de foi ; le second est un hommage de soumission.

IIe P. *Le bon prêtre se soumet en tout aux dispositions de la Providence.* Quand le maître a parlé, c'est au serviteur d'obéir. Quand Dieu manifeste ses volontés, c'est aux hommes de s'y soumettre ; car, de tous les maîtres, le plus grand c'est le Seigneur : *Dominus est.* Maître de droit, puisqu'il peut, sans que nous ayons sujet de nous plaindre, ordonner ce qu'il veut ; maître

de fait, puisqu'il exécute réellement tout ce qu'il veut, indépendamment de nous et de nos plaintes. De là, double raison pour moi d'acquiescer volontairement et chrétiennement aux dispositions de sa Providence : la *justice;* il a droit de tout régler selon ses vues, et non selon les miennes : la *nécessité ;* ne vaut-il pas mieux obéir de mon plein gré, et par là me donner auprès de lui le mérite de mon obéissance, que d'en perdre le fruit, en faisant pour lui résister de criminels et inutiles efforts ? Dieu a ses desseins, et, comme il les a formés sans moi, il saura bien sans moi et malgré moi les accomplir. Il veut que ce contre-temps me contrarie? que j'y consente, ou que je n'y consente pas, je n'en subirai pas moins la contradiction. Après tout, sa volonté se fera, et non la mienne : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* Is. 46. 10.

Que gagna Pharaon avec son endurcissement? Empêcha-t-il le Seigneur de délivrer son peuple, quand il le voulut et de la manière qu'il le voulut ? Quelle force peut prévaloir contre le Tout-Puissant ? Oh ! qu'il est prudent, celui qui sait faire de nécessité vertu, et qui adoucit, en les sanctifiant par la résignation, des peines qu'il ne ferait qu'aigrir par ses révoltes ! *Nonne Deo subjecta erit anima mea ?* Ps. 61. 2. O mon âme, ne seras-tu point soumise à ton Dieu ? ne boiras-tu pas ce calice ? N'examine pas ce qu'il contient, mais uniquement Celui qui le pré-

sente. C'est un maître, il use de son droit. C'est un Dieu, oseras-tu mesurer tes forces avec les siennes? Mais de plus, c'est un Père, repose-toi sur sa bonté : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum?* (Joan. 18. 11.)

III[e] P. *Le bon prêtre se confie en tout aux dispositions de la Providence.* Si personne n'est exclu des soins paternels du Seigneur : *Cura est illi de omnibus,* (Sap. 6. 8.) il a des attentions particulières pour ceux qui s'abandonnent à lui, à plus forte raison pour ses ministres, qui ont tout quitté pour le suivre [1]. Saint Marc, racontant le miracle de la multiplication des pains, nous fait remarquer, en trois mots, trois puissants motifs de nous confier pleinement au bon maître que nous servons. — Sa Providence veille sur nous ; elle connaît nos besoins, et pense à nous secourir avant que nous pensions à l'en prier : *Vidit turbam multam.* (Marc. 6. 34.) — Son cœur est ému de compassion ; il sent nos maux et nos dangers plus vivement que nous ne les sentons nous-mêmes : *Misertus est super eos.* — Sa puissance est égale à sa bonté ; un pain miraculeux se multiplie entre ses mains, et tous sont rassasiés : *Et manducaverunt omnes, et saturati sunt.* (Ibid. 42.)

[1] Quandò misi vos sine sacculo, et perâ, et calceamentis, numquid aliquid defuit vobis? At illi dixerunt : Nihil. *Luc.* 22. 35. 36.

Aimable Providence, si telle est votre sollicitude pour nos corps, que ne ferez-vous pas pour nos âmes? Que je serais heureux, ô mon Dieu, si je me laissais diriger par ma foi! Elle m'apprend que rien ne vous arrête dans l'exécution de vos desseins : non, pas même la volonté de l'homme, puisqu'il n'en est point de si rebelle que vous ne puissiez réduire au joug de votre loi, sans porter la moindre atteinte à sa liberté. Elle m'apprend que votre sagesse infinie conduit tout avec un mélange admirable de force et de douceur [1]; qu'elle sait tirer le bien du mal, et changer les obstacles en moyens : Joseph ne fut jamais si près du trône, que quand on l'eut jeté dans un cachot. Elle m'apprend enfin que vous m'aimez plus que je ne puis m'aimer moi-même; que vous considérez mes souffrances et mes besoins avec les yeux d'un père [2]: qu'aucune mère n'a pour son enfant la tendresse que vous avez pour moi [3]. Entre, ô mon âme,

[1] Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. *Sap.* 8. 1.

[2] Scit Pater vester quid opus sit vobis, antequàm petatis eum. *Matth.* 6. 8.

[3] Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî. *Is.* 49. 15. — Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis. Quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *Ibid.* 66. 12, 13.

dans des vérités si consolantes ; tu y trouveras ton repos : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* (Ps. 114. 7.) — *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* (Ps. 4. 9.) —.*Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* (Ps. 22. 1.) — *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (Job. 13. 15.

Je vais monter à l'autel, ô mon Dieu, je puis y monter tous les jours.., et je ferais difficulté de m'abandonner à votre bonne Providence ! Quand vous me donnez votre Fils, que pouvez-vous me refuser ! *Mitte curas inanes, ô sacerdos, et omnem spem atque fiduciam in Patre tuo cœlesti repone, qui tibi quotidiè Filium suum unigenitum dat in altaris sacramento.* (Scut. fid. *part.* 9. *med.* 1.) Non, Seigneur, vous ne cessez plus de regarder d'un œil propice, à moins que leur ingratitude ne vous y force, ceux qui ont reçu de vous une si grande faveur, une preuve si convaincante de votre amour : *Non desinis propitiùs intueri quos talibus auxiliis concesseris adjuvari.* (Miss. Postcomm.)

Ier P. *Je dois reconnaître en tout la Providence.* L'homme intérieur la découvre et l'adore dans les moindres choses. En effet, tout est sous son domaine, jusqu'à l'oiseau qui meurt, le lis des champs qui croît et fleurit. le cheveu de ma tête qui tombe. Oui, Seigneur, vous avez tout disposé. tout reglé; le premier

hommage que je dois à votre Providence est un hommage de foi.

IIe P. *Je dois me soumettre en tout aux dispositions de la Providence.* Quand le maître a parlé, c'est au serviteur d'obéir. Le plus grand de tous les maîtres est le Seigneur : maître de droit, maître de fait : la *justice* et la *nécessité* veulent que je me soumette. Que gagna Pharaon avec son endurcissement ? Quelle force peut prévaloir contre le Tout-Puissant ?

IIIe P. *Je dois me confier en tout aux dispositions de la Providence.* Dieu a des attentions particulières pour ceux qui s'abandonnent à lui. Que je serais heureux, ô mon Dieu, si je me laissais diriger par ma foi ! Elle m'apprend que rien n'arrête votre puissance ; que rien n'échappe à votre infinie sagesse, qui sait tirer le bien du mal ; enfin que vous m'aimez beaucoup plus que je ne puis m'aimer moi-même. Entre, ô mon âme, dans des vérités si consolantes.

XXXII. MÉDITATION.

Deux autres devoirs du bon prêtre envers la Providence.

I. Il la fait honorer.
II. Il s'en montre le digne instrument.

Ier P. *Le bon prêtre fait honorer la Providence.* Il en établit solidement la croyance, il y rappelle souvent les esprits, et s'applique à exciter, à développer dans les cœurs les sentiments que cette croyance doit inspirer.

Dans les siècles de foi vive, les hommes

voyaient partout l'action de Dieu ; dans nos temps de légèreté et d'orgueilleux rationalisme, ils ne la voient nulle part. Les uns ne croient pas à cette Providence paternelle, toujours occupée de nous et du soin de nous rendre heureux ; les autres n'y pensent pas : presque tous vivent à son égard comme si elle était indifférente à nos intérêts, étrangère à ce qui nous regarde. Dans les hautes régions de la société, on compte sur les développements de l'industrie, sur les conquêtes de la science, sur les progrès de la civilisation.. ; on croit pouvoir se passer de Dieu pour le gouvernement des choses d'ici-bas. Dans les classes inférieures, l'ouvrier, le père de famille, s'appuie uniquement sur la force de ses bras, sur son habileté, sur ses spéculations, pour se préserver de l'indigence ou pour en sortir...

De là ces inquiétudes païennes sur l'avenir : *Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ? Hæc... omnia gentes inquirunt.* (Matth. 6. 31. 32. De là le saint jour du Seigneur profané par le travail, et bien d'autres désordres, que nous serons impuissants à combattre tant que nous n'aurons pas ravivé la foi à la divine Providence, rétabli dans les âmes la conviction de cette vérité capitale, que notre unique intérêt est d'avoir Dieu pour nous ; que rien ne peut nuire à ceux qu'il protége ; que tout concourt au bonheur de ceux qui l'aiment, même

la fureur de leurs ennemis : n'est-ce pas à la rage des tyrans que les martyrs ont dû leur couronne[1] ?

Oh ! qu'il est nécessaire d'insister sur ce point et d'y revenir souvent, dans les instructions que l'on donne aux fidèles ! Ils sont si nombreux de nos jours, ces déserteurs de la Providence, ainsi que les appelle l'Esprit saint, *fugitivi Providentiæ*. Ils se perdent misérablement, parce qu'au lieu de s'abandonner à la puissance, à la sagesse et à la bonté d'un Dieu leur créateur et leur père, ils ne veulent se confier qu'en eux-mêmes : *Hæc dicit Dominus : Maledictus homo qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et à Domino recedit cor ejus.* Jer. 17. 5.

II[e] P. *Le bon prêtre se montre le digne instrument de la Providence.* Jésus-Christ voulut que ses apôtres distribuassent eux-mêmes les pains miraculeux qu'il avait multipliés dans le désert ; dans tous les temps, les prêtres ont été les dispensateurs des grâces et des bienfaits divins. Ils sont les ministres ordinaires de la

[1] Inquirentes Dominum non minuentur omni bono. *Ps.* 33. 11. — Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.* 8. 28. — Nos christiani de nullâ re vel eventu solliciti sumus : sed in Dei Providentiâ planè conquiescimus, scientes nos illi curæ esse, et ab eo per omnia dirigi, ut cuncta nobis cedant in bonum. *S. Clem.*

Providence ; et, quoique leur mission ait pour premier objet le salut des âmes, qu'ils doivent nourrir du pain de la parole, renouveler et fortifier par les sacrements, ils ont aussi de grands devoirs à remplir envers ceux qui souffrent dans l'ordre temporel. Le soin des pauvres leur appartient d'une manière si spéciale, que la tradition les appelle *provisores pauperum*. (S. Just. Apol. 2.) Les épîtres de saint Paul témoignent de son affection pour les pauvres ; on y voit qu'il se souvient toujours d'eux, comme saint Pierre, saint Jacques et saint Jean le lui avaient recommandé : *Tantùm ut pauperum memores essemus ; quod etiam sollicitus fui hoc ipsum facere.* (Gal. 2. 10. Il était si sensible à leurs besoins, qu'il ordonnait de faire pour eux des collectes dans toutes les églises ; et, afin de soulager ceux de Jérusalem, sa charité le déterminait à faire un long voyage.

Tel est l'esprit du clergé catholique. Cette compassion pour les malheureux est passée du cœur de Jésus-Christ dans le cœur de ses bons prêtres. Qu'on se rappelle les Jean l'Aumônier, les Paulin, les Vincent de Paul, les Régis, les Charles Borromée. Quiconque a reçu la consécration sacerdotale, et principalement la charge de pasteur, a dû entendre cette parole retentir au fond de ses entrailles : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor.* (Ps. 10. 14.) C'est à vous que le pauvre est confié, vous

serez le protecteur de l'orphelin. A vous de les aider par vous-même et de solliciter en leur faveur. C'est là une de vos gloires : *Gloria sacerdotum est pauperum inopiæ providere.* (S. Hier. *Ep. ad Nepot.*) Dites aux riches avec saint Augustin : *Quia ad eorum necessitatem explendam idonei non sumus, ad vos legati ipsorum sumus.* (Serm. 38. in verb. Dom.) Rien n'honore autant notre ministère que ce tendre et généreux dévouement pour les pauvres, rien ne lui concilie davantage l'estime et la confiance qui en préparent le succès ; le seul soupçon du défaut contraire le condamnerait à une entière stérilité.

Ne vous contentez pas de faire l'aumône, faites-la selon les deux règles prescrites par le grand Apôtre : *Qui tribuit, in simplicitate..; qui miseretur, in hilaritate.* Rom. 12. 8. La simplicité veut que vous bannissiez tout motif purement humain, toute vue d'intérêt propre ou de vanité, ne cherchant que la gloire du Seigneur et le soulagement de votre frère. La joie, qui accompagne le don, en augmente le prix devant Dieu : *Non ex tristitia, aut ex necessitate ; hilarem enim datorem diligit Deus.* (II. Cor. 9. 7.)

Quelle a été ma conduite jusqu'à ce jour, à l'égard de ceux en qui la foi me montre les membres souffrants de Jésus-Christ, et Jésus-Christ lui-même? Ma maison a-t-elle été pour eux un asile toujours ouvert? Ai-je tenu registre des indigents de ma paroisse? Les ai-je

consolés dans leurs peines, visités dans leurs maladies, instruits dans leur ignorance, à l'exemple du Sauveur qui nous déclare que c'est pour eux principalement que son Père l'a envoyé : *Evangelizare pauperibus misit me?* Luc. 4. 18. Quel déshonneur pour le sacerdoce, quand un prêtre se laisse vaincre par des laïques en dévouement pour le prochain! *Sacerdos.., viso illo, præterivit; similiter et levita... Samaritanus autem videns eum, misericordiâ motus est.* (Luc. 10.)

O Jésus, je croyais aimer les pauvres, et je reconnais que ma charité pour eux a été froide et languissante. Tous les jours, votre cœur adorable s'unit au mien; quand donc me donnerez-vous cette compassion pour la souffrance, dont toutes vos œuvres portaient l'empreinte, aussi bien que vos paroles en étaient l'expression : *Misereor super turbam?* Que ce soit aujourd'hui, je vous en conjure : je ne veux plus seulement honorer et faire honorer votre Providence; je veux encore, autant qu'il me sera possible, la seconder et la rendre visible aux malheureux par le soin que j'en prendrai. Je veux être de ceux à qui vous direz au dernier jour : *Hospes eram, et collegistis me, nudus et cooperuistis me... Quamdiù fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.* Matth. 25. 35.

Ier P. *Le bon prêtre fait honorer la Providence.* Il en établit solidement la croyance. Il y rappelle souvent les esprits, et s'applique à développer dans les cœurs les sentiments que cette croyance inspire. Les uns n'y croient pas, les autres n'y pensent pas, presque tous vivent à son égard comme si elle était étrangère à ce qui nous regarde. De là tant de désordres !

IIe P. *Le bon prêtre se montre le digne instrument de la Providence.* Dans tous les temps les prêtres ont été les dispensateurs des grâces et des bienfaits divins. Le soin des pauvres, des orphelins... leur appartient d'une manière si spéciale, que la tradition les appelle *provisores pauperum.* Quiconque a reçu la consécration sacerdotale, et surtout la charge de pasteur, a dû entendre cette parole retentir au fond de ses entrailles : *Tibi derelictus est pauper ; orphano tu eris adjutor.*

XXXIII. MÉDITATION.

Jésus à l'âge de douze ans se sépare de ses parents. — Faisons à Dieu le sacrifice de nos affections les plus chères.

Le précepte de l'amour des enfants pour leurs parents est, suivant la remarque de saint Paul, le premier auquel soit attachée une récompense : *Primum in promissione.* (Ephes. 6. 2.) Rien de plus louable, rien de plus saint que cet amour, pourvu qu'il soit subordonné à celui que nous devons à Dieu ; car, dit énergiquement saint Bernard : *Si impium est contemnere matrem, contemnere tamen propter Christum piissimum est.* Epist.

104. Or, si nous devons être prêts à briser des liens sacrés au premier signe de la volonté du Seigneur, combien plus devons-nous l'être quand il s'agit de toute affection moins légitime? Soyons dociles à la voix de la grâce quand elle nous presse de sacrifier à Dieu et l'amour de nos parents et toutes nos affections naturelles ; en voici trois puissants motifs :

I. L'exemple de Jésus-Christ.
II. Les récompenses que l'on peut espérer d'un pareil sacrifice.
III. Les châtiments que l'on doit craindre si on le refuse à Dieu.

I[er] P. *L'exemple de Jésus-Christ*. La piété filiale du Sauveur s'éleva, aussi bien que toutes les autres vertus, à un degré infini de perfection. Si Tertullien a pu dire que jamais père ne le fut autant que Dieu, on peut dire que jamais fils ne le fut autant que Jésus. Il savait les mortelles angoisses que son absence causerait à sa tendre Mère, et cependant il se soustrait à sa vigilance. Comment se résigna-t-il à lui imposer un pareil sacrifice? Il voulait peut-être la préparer de loin aux tribulations tout autrement accablantes qui l'attendaient sur le Calvaire, au calice amer qu'elle y boirait jusqu'à la lie. Il voulait certainement, par cette vive affliction, l'enrichir de nouveaux mérites et perfectionner ses vertus ; mais il voulait aussi consoler les âmes intérieures, à qui il se cache de temps en temps, qu'il semble même délaisser, en leur

montrant, par l'exemple de sa propre Mère, que ces épreuves sont moins une punition et une marque de son mécontentement que l'effet de son amour. Il voulait surtout apprendre à ses ministres, que l'obéissance à Dieu et le zèle de sa gloire doivent toujours les trouver prêts à sacrifier ce qu'ils ont de plus cher au monde. Les parents dont Jésus se séparait étaient dignes à tous égards de son affection, et il les aimait tendrement ; néanmoins, dès qu'il a connu la volonté de son Père, il renonce aux joies si pures et si saintes de la maison de Nazareth ; il s'élève au-dessus de la peine que lui cause la désolation qu'il va causer lui-même ; il quitte Joseph et Marie sans leur faire ses adieux, sans leur dire combien de temps ils seront privés de sa présence, les laissant dans la plus pénible incertitude... Il ne voit que la volonté de son Père : la nature est immolée.

Quelle leçon pour certains prêtres, énervés par des affections trop humaines ! Jésus-Christ, pour être uniquement à sa mission, sacrifie la tranquillité de sa retraite, le plaisir si légitime d'y faire le bonheur de Joseph et de Marie; et moi, je me flatterais de continuer cette divine mission au milieu des douceurs de la famille ! Non, ce n'est point là qu'il faut chercher la mâle vertu d'un apôtre : *Non invenitur in terrâ suaviter viventium.* Job. 28. 13. Quand Dieu parle, dois-je écouter

la chair et le sang? C'est un noble emploi que celui de pêcheur d'hommes ; mais pour l'exercer comme il convient, il faut tout quitter : barques, filets, parents : *Illi autem statim relictis retibus et patre, secuti sunt eum.* Matth. 4. 22.

IIe P. *L'espérance des récompenses attachées à ce sacrifice.* Déjà j'ai médité une promesse qui doit suffire à la plus noble ambition : *Omnis qui reliquerit domum vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem... propter nomen meum, centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* Matth. 19. 29. Mais j'oublie pour un instant cette vie éternelle, où nous est réservé tant de bonheur. Dès la vie présente, quelle paix pour l'âme, quelle consolation dans cette pensée : J'ai fait à Dieu un sacrifice qui a dû lui plaire, car il m'a coûté bien cher, et son amour seul a pu m'en rendre capable ! Ah ! Seigneur, il est donc vrai que je vous aime ; je vous en ai donné, je m'en suis donné à moi-même une preuve incontestable. C'est vous, ô mon Dieu, qui m'avez soutenu dans ce combat ; cette victoire est un nouveau fruit de votre amour pour moi ; mais si vous m'aimiez quand vous m'avez accordé cette grâce, com ien votre amour a dû s'accroître par le bon usage que j'en ai fait !

Plus d'obstacles désormais aux communications intimes du bon prêtre avec son Dieu, le

mur de séparation est tombé. « Celui qui connaît ma volonté et qui s'y conforme, » dit Jésus-Christ, « c'est celui-là qui m'aime..; et moi aussi je l'aimerai; je me manifesterai à lui... Nous viendrons, mon Père et moi, nous ferons en lui notre demeure [1]. » O faveur, ô félicité de ceux que Jésus place ainsi au rang de ses amis éprouvés! Ils le connaissent, ils le contemplent déjà par anticipation : *Manifestabo ei me ipsum*. O habitation de Dieu en eux : *Mansionem apud eum faciemus!* N'est-elle pas un commencement de la béatitude céleste? Ils sont l'objet d'une Providence spéciale; le Tout-Puissant les garde, comme la prunelle de son œil [2]; les contradictions au milieu desquelles ils vivent, les tentations qui les assiégent, les fautes même qui échappent à leur fragilité, tout concourt à leur bien [3]. Se rappelle-t-on l'histoire des saints, sans se rappeler ces combats de générosité entre Dieu et ses serviteurs fidèles? Abraham consent à immoler son fils qu'il aimait tendrement, et sur qui reposaient les plus

[1] Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me..; et ego diligam eum, et manifestabo ei me ipsum... Et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud eum faciemus. *Joan.* 14. 21, 23.

[2] Deut. 32. 10.

[3] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.* 8. 28. — *Etiam peccata*. S. Aug.

douces espérances ; c'était là que Dieu l'attendait : « J'en jure par moi-même, » dit le Seigneur ; « parce que vous avez fait cette chose, et que pour moi vous n'avez pas épargné votre fils unique, je vous bénirai [1]. »

O prêtre, c'est peut-être là aussi que le souverain Maître vous attend : quand vous lui aurez sacrifié cet objet qui partage votre cœur, rien n'arrêtera plus l'effusion des grâces et des bénédictions qu'il vous a préparées dans son amour. Il vous accordera le don d'oraison, le discernement des esprits, la prudence dans le gouvernement des âmes, une grande facilité à pratiquer toutes les vertus de votre saint état. Car c'est ainsi qu'il a coutume de traiter ceux qui se donnent à lui sans réserve ; et voilà de quels biens je me suis privé pour ne pas renoncer à de vaines satisfactions. Oh ! mon Dieu, quel a été mon aveuglement ! Ne permettez plus que j'y retombe. Je brise tous les liens qui m'attachaient aux créatures ; je ne veux tenir qu'à vous : *Mihi adhærere Deo bonum est.* (Ps. 72. 28.) Tout autre attachement est au moins inutile, et qu'il est souvent funeste !

IIIe P. *La crainte des châtiments auxquels on s'expose en refusant de faire ce sacrifice.* Notre

[1] Per memetipsum juravi, dicit Dominus : quia fecisti hanc rem, et non pepercisti filio tuo unigenito propter me, benedicam tibi. *Gen.* 22. 6, 17.

libéralité envers Dieu provoque la sienne ; il ne nous demande que pour nous donner. Mais aussi notre ingratitude blesse son infinie bonté, et peut changer en desseins de vengeance les desseins de sa miséricorde. Il frappe à la porte de nos cœurs, et s'y tient quelquefois longtemps; mais si nous continuons à dédaigner ses aimables avances, il se retire. Il vous sollicite à l'aimer sans partage, ô vous qu'il a choisi pour son ministre. Il vous presse de vous dépouiller de ces affections trop humaines, indignes d'une âme destinée à de grandes choses... Quoi ! vous paraissez ne pas l'entendre, et toujours vous résistez à ses désirs ! Prenez garde, qu'après avoir inutilement parlé, il ne se taise : *Deus meus, ne sileas à me!* Si vous ne craignez pas de le contrister, craignez au moins d'exciter sa colère. Il permettra que vous soyez exposé à quelque dangereuse tentation ; et que deviendrez-vous, n'étant plus protégé que par des grâces communes? Il vous laissera tomber dans une tiédeur invétérée ; de ce sommeil à la mort, hélas ! que le passage est facile ! Ne comptez pas du moins que ce maître adorable se servira de vous pour opérer le salut de vos frères ; il faut plus d'union entre l'instrument et l'ouvrier, qu'il n'y en a entre vous et le Seigneur. Tremblez d'avoir le sort du serviteur inutile : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores : illic erit fletus et stridor dentium.* Matth. 25. 30.

Je crois, ô mon Dieu, *que vous haïssez la rapine dans l'holocauste ;* (Is. 61. 8.) — que *celui qui aime son père ou sa mère plus que vous, n'est pas digne de vous ;* (Matth. 10. 37.) — que *personne ne peut servir deux maîtres,* obéir à la chair et à la grâce ; je crois que *celui qui n'amasse pas avec vous dissipe.* (Matth. 12. 30.) Ah ! Seigneur, dans quel effroi me jettent tous ces oracles ! Où en serai-je, si, au moment de la mort, quand je paraîtrai à votre tribunal, vous me mettez sous les yeux une longue suite de grâces et de faveurs, qui auraient été la récompense de mon courage et que j'aurai perdues par ma lâcheté? Mais c'en est fait; je ne diffère plus, ô mon Dieu, un sacrifice que j'ai déjà différé trop longtemps. Je promets de vous imiter dans votre détachement universel ; désormais je pourrai dire avec plus de confiance : *Tuus sum ego ;* car aujourd'hui, lorsque je me donnerai à vous, dans la célébration des saints mystères, je ne ferai plus de restriction. Vous serez tout à moi ; est-ce trop que je sois tout à vous ?

Ier P. *L'exemple de Jésus-Christ nous presse de faire à Dieu le sacrifice de nos affections les plus chères.* Jamais fils n'aima ses parents avec plus de tendresse. Jamais parents ne furent plus dignes de l'affection d'un fils. Il savait quelles cruelles angoisses leur causerait son absence : il les quitte cependant dès qu'il a connu

la volonté de Dieu, sans leur dire combien de temps ils seront privés de sa présence, sans leur faire ses adieux... Il ne voit que la volonté de son Père céleste : la nature est immolée. Quand Dieu parle, dois-je écouter la nature ?

IIe P. *Ce que nous pouvons espérer d'un pareil sacrifice.* Oublions le monde à venir, où nous est réservé tant de bonheur. Dès la vie présente, quelle paix, quelle consolation dans cette pensée : J'ai fait à Dieu un sacrifice qui a dû lui plaire, car il m'a coûté bien cher ? Ah ! Seigneur, je suis donc assuré que je vous aime ! — Plus d'obstacle aux communications de cette âme avec son Dieu : « Celui qui fait ma volonté, celui-là m'aime .. Nous viendrons, mon Père et moi, nous ferons en lui notre demeure... » O habitation de Dieu en nous ! n'est-elle pas un ciel anticipé ?

IIIe P. *Ce que nous devons craindre si nous refusons de faire ce sacrifice.* Notre libéralité envers Dieu provoque la sienne ; il ne nous demande que pour nous donner ; mais aussi notre ingratitude peut changer en desseins de vengeance les desseins de sa miséricorde. Où en serai-je, Seigneur, quand je paraîtrai à votre tribunal, si vous me mettez sous les yeux une longue suite de grâces et de faveurs, qui auraient été la récompense de mon courage, et que j'aurai perdues par ma lâcheté ? O mon Dieu, vous voulez être tout à moi ; est-ce trop que je sois tout à vous ?

XXXIV. MÉDITATION.

Jésus perdu et retrouvé. — Contemplation.

I. Contempler les personnages.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. Se rappeler le mystère. « Le père et la mère de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem, pour la fête de Pâques ; et quand il eut atteint sa douzième année, il y alla avec eux ; mais lorsqu'ils s'en retournaient, l'enfant demeura à Jérusalem, sans qu'ils y prissent garde... Ils le cherchèrent en vain parmi leurs parents et les gens de leur connaissance... Ce ne fut que le troisième jour qu'ils le retrouvèrent, dans le temple, assis au milieu des docteurs qu'il écoutait et qu'il interrogeait... Ils furent, en le voyant, remplis de surprise et de joie ; et sa mère lui dit : *Mon fils, pourquoi en avez-vous usé de la sorte envers nous ? Voilà que tout affligés nous vous cherchions, votre père et moi.* Et il leur dit : *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois tout entier aux intérêts de mon Père ?* » (Luc. 2. 41...)

Deuxième prélude. Se représenter les chemins qui conduisent à Jérusalem.., le grand nombre de personnes qui vont à la solennité,

ou qui en reviennent.., les rues de la ville.., le temple.

TROISIÈME PRÉLUDE. Demander la grâce de bien saisir l'esprit de ce mystère, et d'imiter Jésus enfant dans les vertus qu'il y pratique.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Marie et Joseph. Quelle affliction profonde se peint dans tous leurs traits!.. Ils ont perdu Jésus!.. Où est-il? Serait-il tombé entre les mains d'un nouvel Hérode?.. Mais ensuite, quelle joie quand ils l'aperçoivent! — L'enfant Jésus dans le temple. Quoiqu'il ressente vivement la douleur qu'il occasionne à ses parents, comme il est calme! Quelle modestie! quelle gravité! quelle douceur! — Les docteurs qui l'entourent sont attentifs à ses questions et à ses réponses; se regardant les uns les autres, ils semblent se demander mutuellement ce qu'ils doivent penser de cet Enfant. Chacun de ces personnages a son instruction à vous donner.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Marie et Joseph retournent sur leurs pas, demandant Jésus à tous ceux qu'ils rencontrent dans le chemin, dans les rues de Jérusalem... Triste réponse qu'on leur fait : personne ne l'a vu... Quels gémissements s'échappent de leur cœur! Quelles prières ils adressent à Dieu, à Jésus lui-même!.. Comme ils sont indifférents à tous les vains discours qu'ils entendent, et où il n'est pas question de Jésus! — Enfin, arrivés au temple, ils le trouvent! Joseph n'exprime son

bonheur que par ses larmes ; mais que les paroles de Marie montrent bien sa tendresse et le tourment auquel vient d'être soumis son cœur de mère !

Fili; oh! qu'il lui est doux d'articuler ce mot, maintenant que son regard est fixé sur Jésus ! O Fils de Dieu et le mien, Fils unique du Père que vous avez au ciel, et de la Mère que vous avez bien voulu vous donner ici-bas, le plus aimable comme aussi le plus aimé des fils! *Quid fecisti nobis sic?* C'est une plainte, mais qui n'est qu'une expression d'amour pour celui à qui elle s'adresse : *Ecce pater tuus et ego;* Joseph mérite bien d'être associé à Marie dans sa joie, comme il l'a été dans son affliction ; il a pour Jésus le cœur d'un père, comme elle a celui d'une mère : *Dolentes quærebamus te.* Nous n'avons que vous au monde, et nous étions réduits à vous chercher, et nous ne savions ce que vous étiez devenu !..

Écoutez surtout, et méditez attentivement la réponse du Sauveur : elle paraît dure, elle n'est que sage : *Quid est quod me quærebatis?* La tendresse s'est plainte dans la mère ; le zèle va parler dans le fils. Apprenez, ô prêtre, qu'étant chargé des intérêts de Dieu dans ce monde, vous devez rester indifférent aux choses de la terre, et vous occuper uniquement de celles du ciel. Un apôtre n'a ni pays, ni parents ; toute la terre est sa demeure, tous les hommes sont ses frères ; Dieu seul est son père et son tout :

In his quæ Patris mei sunt oportet me esse... Il le faut, *oportet;* c'est ma profession : chacun a la sienne. Je pouvais ne pas en prendre l'engagement; mais l'ayant contracté, je ne suis plus libre de manquer à mon devoir, *me esse*, énergique expression! Il faut que je *m'applique* aux affaires de mon Père dirait trop peu, il faut que *j'y sois,* que je m'y livre tout entier, que j'y dépense tout mon *être.*

III[e] P. *Considérer les actions.* — Jésus reste à Jérusalem à l'insu de ses parents... Ah! qu'il lui est pénible de les affliger! Mais la gloire de Dieu doit être préférée à tout. Il est nécessaire qu'il donne cette importante leçon aux héritiers de son sacerdoce, et qu'il leur enseigne par son exemple l'obligation de tout sacrifier au devoir. Ses pieux parents eux-mêmes tireront grand profit de cette épreuve... Mais pendant ces trois jours, que deviendra-t-il? Qui nourrira cet enfant? Qui lui offrira pour la nuit un toit hospitalier?.. Contemplez votre Dieu mendiant son pain de porte en porte, demandant un asile qui peut-être lui est refusé.., ou plutôt prenez confiance comme lui; si vous vous employez sans réserve au service de votre Père céleste, il aura soin de vous : occupez-vous de ses affaires, il s'occupera des vôtres[1].

[1] Paroles de Jésus-Christ à sainte Catherine de Sienne : *Cogita de me, cogitabo de te.*

Marie et Joseph cherchent leur fils avec une affliction profonde; mais leur douleur n'altère en rien leur paisible soumission aux volontés du ciel... Ils adorent ce qu'ils ne comprennent pas: ils espèrent.. ; et parce que leur confiance et leurs recherches sont persévérantes, ils retrouvent enfin avec une indicible joie le trésor dont la perte leur avait causé tant de pleurs... Ils retrouvent dans le *temple* celui qu'ils avaient perdu dans la *foule* et dans le tumulte... Jésus leur rappelle que son Père céleste est le premier à qui il doive obéissance; il les suit cependant, et retourne avec eux à Nazareth. En tout cela que de lumières! que d'exemples offerts à notre imitation!

Colloque avec Jésus, Marie, Joseph. Adorez Jésus-Christ comme le Verbe éternel, venu en notre chair pour nous former à la vraie sainteté. Il nous en présente le modèle depuis le moment de son Incarnation, et dès maintenant il commence à nous l'enseigner par quelques admirables paroles. Demandez-lui la grâce d'imiter son zèle pour la gloire de Dieu, son esprit de sacrifice, son humilité, sa pauvreté... Prenez part à la peine, et puis à la joie, de Marie et de Joseph : Jésus perdu, quel sujet d'affliction! Jésus retrouvé, quel bonheur!.. Voyez en eux tous les caractères du véritable amour... Comme eux, cherchez le Seigneur dans le recueillement du temple et la prière; vous aurez comme eux le

bonheur de le trouver...-Mais n'oubliez pas que votre existence tout entière est due au service de Dieu votre Père céleste : *In his quæ Patris mei sunt oportet me esse.*

Ier P *Contempler les personnes.* — Marie et Joseph. Quelle affliction profonde ? Ils ont perdu Jésus !.. mais quelle joie quand ils le retrouvent ? — L'enfant Jésus dans le temple. Quel calme ! Quelle céleste modestie ! — Les docteurs : comme ils sont attentifs à ses questions et à ses réponses ! De tout cela retirez quelque fruit.

IIe P *Écouter les paroles.* — De Marie. « *Mon fils, pourquoi en avez vous usé de la sorte à notre egard ? Votre père et moi, nous vous cherchions la douleur dans l'âme.* Nous n'avons que vous au monde et nous ne savions ce que vous étiez devenu. — De Jésus : *Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe aux choses qui regardent le service de mon père ?* O mon Dieu, quand comprendrai-je moi même que c'est à cela que je dois m'occuper sans cesse et tout entier ?

IIIe P. *Considérer les actions.* — Jésus reste à Jérusalem à l'insu de ses parents. Ah ! qu'il lui en coûte de les affliger ! mais la gloire de son Père le demande. — Pendant ces trois jours que devient-il ? Si je m'occupe des intérêts de Dieu, il s'occupera des miens. — Marie et Joseph cherchent leur fils avec une affliction profonde... mais ils espèrent, et ils retrouvent avec une indicible joie le trésor qu'ils avaient perdu. C'est dans le recueillement du temple qu'on retrouve Dieu, après l'avoir perdu dans la foule et l'agitation du monde.

XXXV. MÉDITATION.

Jésus à Nazareth. — Contemplation.

I. Contempler les personnes.
II. Écouter les paroles.
III. Considérer les actions.

Premier prélude. « Jésus, ayant été retrouvé dans le temple par Marie et Joseph, retourna avec eux à Nazareth ; et il leur était soumis ; or sa mère conservait dans son cœur toutes ces choses, et Jésus croissait en sagesse, en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes. » (Luc. 2. 51, 52.)

Deuxième prélude. Demandez une grâce conforme au mystère et à vos besoins, par exemple, l'amour de la vie intérieure et cachée, l'esprit de prière et d'obéissance.

Ier P. *Contempler les personnes.* — Les hommes qui étaient alors sur la terre : voyez-les allant, venant, dans une agitation continuelle, chacun sous l'empire de sa passion et principalement de l'orgueil. Dans la classe élevée, voyez ces grands, ces riches, ces savants superbes... Tous ambitionnent de s'élever, de s'agrandir... Tous cherchent à se montrer, à fixer sur eux l'attention... Au-dessous, regardez ces ouvriers, ces hommes du peuple, jaloux, mécontents, ne

pouvant se résigner à l'infériorité de leur condition. Déplorez cet aveuglement universel ; ne le partagez pas. — Dans la sainte famille de Nazareth, comme tout est calme ! Marie se livrant aux soins d'un pauvre ménage... Joseph travaillant dans un atelier obscur... Jésus s'associant aux occupations de ses parents.., allant au devant de leurs désirs, et laissant voir le contentement qu'il éprouve à leur être soumis... Quelle grâce est répandue sur son visage! Quelle suavité respirent tous ses traits d'enfant, d'adolescent, de jeune homme!.. Quelle dignité facile dans son maintien! Quelle gravité douce, quelle céleste modestie dans tout son extérieur!.. — Au ciel, les Anges, qui considèrent ce spectacle dans un ravissement prolongé... Dieu le Père, dont les regards se reposent avec complaisance sur son Fils bien-aimé, qui s'humilie pour réparer sa gloire. Voulez-vous aussi plaire à Dieu, réjouir le ciel? Imitez Jésus, Marie, Joseph, dans cette vie cachée.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Elles sont *rares*... La nécessité et la charité seules interrompent de temps en temps le silence dans l'intérieur de cette famille, dont la conversation est au ciel... — Elles sont *modérées*, et se ressentent de la paix qui règne dans les âmes... Jamais un éclat de voix ne se fait entendre : *Non contendet, neque clamabit*... (Matth. 12. 19.) — Elles sont toutes *réglées* par l'humi-

lité, la douceur, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes… — Elles sont *saintes,* et parfaites comme les sentiments qui les produisent… Saint Joseph parle peu, Marie encore moins, l'Enfant-Dieu autant seulement que le demandent la gloire de son Père, les intérêts de Marie et de Joseph… Dans ce sanctuaire, le plus vénérable de l'univers, on s'entretient rarement avec les hommes, mais continuellement avec Dieu… Recueillez-vous profondément, et prêtez l'oreille à ces paroles célestes qui ravissent les Anges. C'est à cette école, ô prêtre, qu'il vous faut apprendre l'art divin de l'oraison.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Le Fils de Dieu s'assujettit au travail par amour pour nous : dans son enfance, aussitôt qu'il peut faire quelque chose, il aide sa mère dans les soins domestiques ; il lui tient lieu de serviteur… Dès que ses forces plus développées le lui permettent, il partage avec Joseph l'humble et rude profession de charpentier : *In laboribus à juventute meâ.* Lui aussi mange son pain à la sueur de son front… Comme il relève, comme il ennoblit, comme il console la pénible condition des travailleurs ! Qui oserait mépriser ce qu'un Homme-Dieu honore? Avec quelle candeur il obéit, non-seulement dans son enfance, mais à l'âge de l'homme fait !.. Avec quelle patience il supporte les caprices, les hauteurs,

les mépris des étrangers qui lui donnent des ordres, lui parlent sans égard comme à un mercenaire, le traitant en toute rencontre comme l'un de ces hommes du dernier rang, qui doivent se trouver heureux, quand on veut bien se servir de leurs bras et acheter leurs sueurs pour les aider à vivre !.. Admirez sa charité dans tous ses rapports avec le prochain.., sa ferveur dans la prière.., la perfection qu'il met dans ses actions les plus communes. Marie et Joseph, les yeux fixés sur lui, méditent dans le recueillement et avec d'ineffables délices toutes les circonstances de ce mystère : *Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo.* Luc. 2. 51.)

Colloque avec les trois personnes de la sainte famille. Adorez Jésus-Christ dans l'humble exercice de ses vertus cachées ; remerciez-le de ce qu'il a daigné se faire en tout votre modèle ; obtenez, par l'ardeur de vos désirs et la simplicité de votre foi, qu'il vous remplisse de son esprit.., qu'il vous donne part à sa vie intérieure.., qu'il vous apprenne à ne chercher que Dieu... Recourez à la puissante intercession de Marie et de Joseph ; ils n'ont rien tant à cœur, que de vous voir imiter les vertus qu'ils ont imitées eux-mêmes dans le Verbe fait chair et pratiquées à Nazareth. *Pater, Ave.*

Ier P. *Contempler les personnes.* — Les hommes qui étaient alors sur la terre. C'est une agitation universelle ; chacun est sous l'empire de sa passion : classe élevée, classe moyenne. classe du peuple... — Dans la sainte Famille de Nazareth, voyez le calme de la paix. fruit de la vraie vertu. — Au ciel, les anges. Dieu le Père, dont les regards se reposent avec bonheur sur la sainte Famille. Imitez Jésus, Marie, Joseph dans cette vie cachée.

IIe P. *Écouter les paroles.* — Elles sont *rares*... Elles sont *modérées*... Elles sont *réglées*... Elles sont toutes *saintes*, comme les sentiments qui les expriment... Recueillez-vous profondément ; c'est à cette école qu'il vous faut apprendre l'art divin de l'oraison, les précieux secrets de la vie intérieure.

IIIe P. *Considérer les actions.* — Le travail auquel s'assujettit le maître de l'univers. Il aide sa mère dans les soins domestiques : il partage avec Joseph la rude profession de charpentier... Il mange son pain à la sueur de son front... Qui oserait mépriser ce que l'Homme-Dieu honore ? — Son obéissance. sa patience, son humilité... — Sa charité dans tous ses rapports avec le prochain... Quel sujet de méditation ! — Colloque avec les trois personnes de la sainte Famille.

XXXVI. MÉDITATION.

Mystère de la vie cachée de Jésus-Christ à Nazareth.

I. Il nous guérit.
II. Il nous console

Premier prélude. Se représenter l'humble maison de Nazareth.., ses appartements pauvres..., l'atelier de saint Joseph..., la petite chambre de Jésus, etc.

DEUXIÈME PRÉLUDE. Demander à Dieu l'intelligence de ce mystère, l'amour de cette vie obscure que ne peut supporter l'orgueil humain, tandis que la Sagesse éternelle l'a honorée de son choix.

Ier P. *Le mystère de la vie cachée de Jésus-Christ guérit nos âmes d'une maladie des plus dangereuses.* Ambitionner l'estime et l'affection des créatures, chercher à se produire et à briller par ses talents, par ses emplois, par le bien que l'on fait ou que l'on croit faire.., voilà un penchant, né de l'orgueil et tellement commun, qu'il est pour ainsi dire inhérent au cœur de l'homme. Est-il un conseil moins goûté que celui-ci : *Ama nesciri et pro nihilo reputari?* Est-il une âme, même avancée déjà dans la vertu, qui n'éprouve, au moins quelquefois, je ne sais quel désir de paraître, et à qui ne soit pénible une obscurité complète et prolongée? Pour combattre efficacement une tentation si funeste, méditez le spectacle offert à votre foi dans la sainte maison de Nazareth.

Un Homme-Dieu, la Sagesse incarnée, qui possède dans un degré infini tous les secrets de la science, la connaissance de toutes les langues, une éloquence divine; qui réunit à la douceur la plus attrayante une habileté incomparable à manier les esprits, à gagner les cœurs; en un mot, Jésus, le Seigneur des seigneurs, en qui sont renfermés tous les trésors de la nature et

de la grâce ; lui, qui n'est venu en ce monde que pour dissiper l'erreur, détruire le vice, sanctifier et sauver le genre humain.., ce Rédempteur attendu depuis tant de siècles.., ô mystère incompréhensible ! il est parmi les hommes, et les hommes ne s'en doutent pas ; et, loin de les attirer à lui, en faisant rayonner à leurs yeux quelques-uns de ses charmes divins, il semble se dérober à leurs regards, menant au milieu d'eux non-seulement la vie la plus commune, mais, à en juger par l'extérieur, la plus insignifiante, la plus inutile, la plus indigne de lui et de ses grandes destinées !.. Il vit dans une bourgade inconnue, dans un atelier, gagnant le pain qui est le fruit de son travail, comme le dernier des artisans !.. Oui, ce Dieu, qui a créé le monde, ce Maître de l'univers, s'emploie aux travaux de la condition la plus obscure. O ciel, ô terre, était-ce ainsi que devaient s'écouler des jours sur lesquels vous fondiez tant d'espérances ?

Quoi ! le Fils de Dieu, qui pouvait se faire écouter avec admiration dans le temple de Jérusalem, enseigner la science aux savants, apprendre aux monarques l'art de gouverner les peuples.. ; ce Réparateur promis au monde, à qui il serait facile de parcourir les provinces et les royaumes, pour procurer la gloire de son Père et le bonheur des hommes, en instruisant les ignorants, en guérissant les malades, en

convertissant les pécheurs..., il se tient à l'écart, dans une profonde solitude, donnant son temps, appliquant ses forces, sa toute-puissance, à quoi!.. Et ce ne sont pas quelques semaines, quelques mois.., ce sont trente années sur trente-trois, c'est-à-dire la presque totalité de sa vie, qu'il passe dans cet état d'obscurité!.. Cette leçon nous était nécessaire; mais qu'elle est propre à guérir notre orgueil!

Nous ne pouvons souffrir de nous voir au dernier rang, sans emploi, ou dans un emploi sans importance; de n'être rien, surtout si nous avons été, et si nous nous croyons encore capables d'être quelque chose. Cet oubli, cette mise au rebut, cette sépulture avant la mort, tout cela nous paraît accablant... Mais que répondre à l'exemple du Fils de Dieu, plus caché, plus oublié que nous, et plus longtemps? Vous dites que les nécessités de l'Église sont grandes, et que vous pourriez faire du bien? — Quel bien n'y avait-il pas à faire pendant les trente ans que Jésus demeura à Nazareth, et quel bien n'eût-il pas fait, s'il l'eût voulu? Vous dites: Pourquoi Dieu m'a-t-il donné ces talents, s'il ne veut pas que je m'en serve? — D'abord, faites la même question par rapport à Jésus-Christ; mais de plus, comprenez cette réponse: Dieu vous a donné vos talents, pour vous en servir dans le temps et de la manière qu'il lui plaira; il vous les a donnés, afin que

vous lui en fassiez le sacrifice. Est-il perdu l'encens qui se consume devant lui et pour sa gloire? Peut-il être employé plus utilement? Non, il n'enfouit point ses talents, celui qui, même en ne faisant rien, fait ce que Dieu veut.

O enfants des hommes! venez maintenant avec vos *mesures trompeuses* (Ps. 61. 10.) et vos faux jugements, venez me vanter l'estime des créatures et me donner vos funestes conseils: *Manifesta teipsum mundo.* (Joan. 7. 4.) Pour éteindre en moi tout semblable désir, je n'ai besoin que de considérer ce qui se passe à Nazareth : quel est cet enfant, cet adolescent, ce jeune homme, que l'auguste Trinité y contemple, que les anges y adorent ; quel est cet ouvrier, avec quel soin il s'efface, combien de temps il demeure dans cette vie cachée. O Sagesse infinie, les ténèbres dont vous vous environnez, sont pour moi une vive lumière ; à la clarté de vos exemples, je découvre la vanité de toutes les choses d'ici-bas, j'apprends à ne chercher que Dieu, à ne désirer que son estime et son amour.

II[e] P. *Le mystère de la vie cachée de Jésus-Christ à Nazareth est pour nous une source de consolations.* Pénétrons-nous d'une incontestable vérité. Pendant ces trente ans d'une existence extérieurement si commune, et même si inutile au jugement de la sagesse humaine, la

vie de Jésus était telle, qu'il est impossible d'en imaginer une plus parfaite, plus intéressante pour l'univers, plus utile au monde. Ses jours, en apparence si vides, ne pouvaient être plus remplis, ni remplis d'œuvres plus excellentes. Bien loin que ses talents fussent enfouis, ils étaient employés de la manière la plus glorieuse au ciel, la plus avantageuse à la terre. De sorte que si, par impossible, il était sorti avant le temps de cette obscurité profonde, qui était dans l'ordre des décrets éternels; si, au lieu de rester inconnu, même aux habitants de la bourgade où il vivait, il eût fait retentir Jérusalem, Rome et le monde entier du bruit de son nom; si on l'eût vu ressusciter les morts, convertir les peuples.., non-seulement il aurait vécu imparfaitement, mais en paraissant faire de grandes choses, il n'aurait rien fait, ou ce qu'il aurait fait eût mérité d'être compté pour rien; pourquoi? Parce qu'il n'aurait pas fait la volonté de son Père...

Ah! Seigneur, il est donc vrai que ma perfection, ma grandeur, ma vraie félicité, ne consistent point à m'attirer l'estime et l'affection des créatures, mais uniquement à vous prouver mon amour et à mériter le vôtre par l'accomplissement de votre volonté! Jésus vous était aussi agréable dans l'exercice d'un humble métier à Nazareth, que dans son immolation sur le Calvaire. Et moi aussi, je puis vous plaire

dans l'occupation la plus dédaignée des hommes, quand elle m'est assignée par votre Providence, aussi bien que dans les ministères les plus éclatants. Cette pensée me console. Que m'importent la santé, les talents brillants, les grands travaux dans la prédication, la direction des âmes, le gouvernement des paroisses, si je puis autant glorifier Dieu, autant lui plaire, dans un état d'infirmité, avec des talents médiocres, et en ne remplissant mes jours que d'actions très-communes? Le bon plaisir de Dieu a tout réglé, tout déterminé dans la vie de mon Sauveur, comme il en a fait tout le mérite; je veux qu'il soit en tout et toujours mon unique mobile. J'aimerais mieux, Seigneur, être un ver de terre si vous le désiriez, qu'un séraphin malgré vous; je préférerais le martyre du repos enduré pour vous plaire, au martyre du sang contrairement à votre volonté.

Colloque avec Jésus, Marie et Joseph, pour entrer dans leurs sentiments par rapport à la vie cachée : *Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* (Coloss. 3. 3.) Encore un instant, et, aussi favorisé que la sainte maison de Nazareth, vous posséderez comme elle le Maître de l'univers. Enfermez-vous avec lui dans le sanctuaire de votre cœur, et priez-le de vous former à la vie intérieure. *O Jesu vivens in Mariâ,* p. 470.

Ier P. *Le mystère de la vie cachée de Jésus-Christ nous guérit d'une maladie des plus dangereuses :* ambitionner l'estime et l'affection des créatures. Est-il bien des âmes qui goûtent ce conseil : *Aimez à être ignoré et compté pour rien ?* Contemplons Jésus à Nazareth. Un Homme-Dieu, la Sagesse incarnée... venu au monde pour le sauver, mène dans le monde la vie la plus commune, la plus indigne, ce semble, de ses grandes destinées... Simple artisan, il vit du travail de ses mains... Ce ne sont pas quelques semaines, mais trente années, sur trente-trois, qu'il demeure dans cette obscurité... O Jésus ! vos ténèbres sont pour moi une vive lumière... O vanité de toutes choses ! O Dieu seul !

IIe P. *Le mystère de la vie cachée de Jesus-Christ est pour nous une source de consolations.* Incontestable vérité : pendant ces trente ans la vie de Jésus était telle qu'il est impossible d'en imaginer une plus honorable, plus parfaite, plus saintement occupée, plus utile à la gloire de Dieu et au bonheur du monde. Il n'y a rien de grand, rien de bon et de parfait que d'accomplir la volonté de Dieu. Oui, Seigneur, dans l'exercice de son humble métier à Nazareth, Jésus vous était aussi agréable que dans son immolation sur le Calvaire. Que m'importent la santé, les talents brillants, les occupations d'éclat, si je puis autant vous glorifier dans la maladie, sans talents, et par les actions les plus communes ? J'aimerais mieux être un ver de terre, si vous le désiriez, qu'un séraphin malgré vous.

XXXVII. MÉDITATION.

Jésus à Nazareth. — Son obéissance : Et erat subditus illis. *Luc.* 2. 51.

Dans cette manière de raconter en trois mots la presque totalité d'une vie, qui ne fut qu'un

enchaînement de merveilles, et de taire toutes les vertus pratiquées par le Sauveur pendant trente ans, pour ne parler que de sa soumission à Marie et à Joseph, l'Esprit saint nous montre assez clairement qu'il veut nous inspirer une estime particulière pour la vertu d'obéissance, comme résumant en elle seule, pour ainsi dire, toutes les vertus, toute la sainteté de l'Homme-Dieu, proposé à notre imitation. Étudions-la donc dans notre grand modèle, et considérons :

I. Combien Jésus-Christ a estimé et aimé l'obéissance.
II. Comment il l'a pratiquée.

Premier prélude. Représentons-nous le Sauveur à Nazareth, prenant les ordres de Marie et de Joseph, se conformant à leur volonté avec la plus parfaite exactitude, parce qu'il voyait en eux l'autorité de Dieu son Père.

Deuxième prélude. Demandons-lui l'intelligence, l'amour, et la pratique d'une vertu qui lui a été si chère : *Jesu obedientissime, miserere nobis*.

Ier P. *Estime et amour de Jésus-Christ pour l'obéissance.* Nous en jugerons par ce qu'il a daigné nous en apprendre ; écoutons-le. David, interprété par saint Paul, lui met ces paroles à la bouche, lorsqu'il fait son entrée dans le monde pour le sauver : « O mon Père, vous ne pouviez vous contenter des holocaustes qui vous

étaient offerts jusqu'à présent : ils n'étaient pas dignes de vous... Mais en me donnant un corps, vous m'avez rendu capable de vous honorer par mon obéissance, et j'ai dit : Je viens. Il est écrit de moi à la tête du livre, dans l'éternité de vos décrets, et c'est là le point capital de mes devoirs, que j'accomplirai votre volonté... Je l'ai voulu, ô mon Dieu, et cette loi est gravée au milieu de mon cœur [1]. »

Après son entretien avec la femme de Samarie, voyant ses disciples inquiets de ce qu'il n'avait pas mangé depuis longtemps [2], il leur parle d'une nourriture qu'ils ne connaissaient pas, et qui ne lui manque jamais : c'est l'obéissance aux volontés de son Père. Elle répare, elle entretient ses forces, il vit d'obéissance ; il s'y porte avec autant d'empressement qu'un homme affamé aux aliments qu'on lui présente : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (Joan. 4. 34.) Il nous assure qu'il n'est venu du ciel que pour obéir ; sa mission est de sauver le monde par son obéissance, comme Adam l'a perdu par sa révolte : *Descendi de cœlo, non ut faciam voluntatem meam, sed voluntatem ejus qui misit me.* (Joan. 6. 38.) Il proteste que ce n'est pas en disant : Seigneur, Seigneur, qu'on méritera d'être ad-

[1] Ps. 39. 7. — Hebr. 10. 5...

[2] Rogabant eum discipuli, dicentes : Rabbi, manduca. *Joan.* 4. 31.

mis au royaume céleste, mais en se soumettant aux volontés de son Père [1]. Il nous donne cette vertu comme la pierre de touche de la véritable sainteté, comme le moyen le plus assuré de lui plaire, comme le gage de tous les biens. Désirons-nous entrer dans la vie éternelle? gardons les commandements..; être aimés de son Père et de lui? obéissons fidèlement. Voulons-nous qu'il nous porte la même affection, la même tendresse que si nous étions son frère, sa sœur, sa mère? Il promet toutes ces faveurs à notre obéissance [2]. Pouvait-il mieux nous dire jusqu'à quel point cette vertu lui est chère? Toutefois, ses exemples ont encore plus d'énergie que ses paroles.

IIe P. *Comment Jésus-Christ a pratiqué l'obéissance.* Sa vie au milieu des hommes n'en a été qu'un exercice continuel. Toujours il a obéi à son Père; pendant trente ans, à Marie et à Joseph; dans sa Passion, à ses juges iniques, à ses bourreaux eux-mêmes.

1° Son obéissance commence avec sa vie : *Ingrediens mundum.* (Hebr. 10. 5.) Dès lors il a pris la volonté de son Père pour règle unique et invariable de la sienne. Il s'est soumis aux lois de la nature, pour demeurer neuf mois dans le sein d'une mère ; aux ordres de la Providence,

[1] Matth. 7. 21.
[2] Matth. 12. 50.

pour naître au milieu des embarras et des incommodités d'un voyage, dans l'étable de Bethléem. Il s'est soumis à la circoncision, à la présentation dans le temple, à l'exil en Égypte, aux faiblesses, à la dépendance du premier âge, à une vie obscure et en apparence inutile... Tout cela, parce que tel était le bon plaisir de son Père.

Il n'a paru en public, il n'a fait éclater sa sagesse par ses discours, sa puissance par ses miracles, sa bonté par des bienfaits, que dans le temps et la mesure déterminés par la volonté de son Père. Jusque-là il résiste à ceux qui le pressent de se montrer au monde, en répondant que son heure n'est pas venue. Il renferme l'ardeur de son zèle dans les bornes de la Judée, parce que son Père ne l'a envoyé que vers les brebis égarées de la maison d'Israël [1].

Il porte l'obéissance jusqu'à la mort, et à la mort de la croix [2], aimant mieux perdre la vie, dit saint Bernard, que de perdre l'obéissance [3]. S'il demande un instant que le calice amer s'éloigne sans qu'il soit obligé de le boire, il l'accepte cependant, pour obéir à son Père,

[1] Matth. 15. 24.
[2] Philipp. 2. 8.
[3] Perdidit vitam, ne perderet obedientiam. *S. Bern.* (*Epist.* 42. *ad Henric. Senon.*

et pour nous apprendre que des répugnances vaincues, loin de diminuer le prix d'un sacrifice, l'augmentent au contraire, et mettent dans un plus grand jour notre dévouement à la gloire du Seigneur. L'obéissance, qui avait réglé le détail de sa vie, règle le moment et les circonstances de sa mort. Avant de rendre le dernier soupir, il jette un regard sur les divins oracles, manifestations des volontés de son Père ; n'en est-il aucun qu'il n'ait accompli ? Non, aucun ; sa mission est donc achevée, tout est consommé : *Consummatum est. Et, inclinato capite, tradidit spiritum.* (Joan. 19. 30.)

2° L'obéissance que Jésus rend à Marie et à Joseph, pendant les trente ans de sa vie cachée, est encore plus admirable. Obéir, c'est s'avouer inférieur, c'est préférer la volonté d'un autre à la sienne. — Quel est donc celui qui, à Nazareth, se laisse gouverner comme un enfant, incapable de se gouverner lui-même ? C'est le Verbe éternel, la raison souveraine, celui qui donne aux sages ce qu'ils ont de sagesse. C'est le Maître de toutes choses, à qui tout doit obéissance. — A qui obéit-il ? A deux créatures, privilégiées sans doute, ornées des dons les plus précieux, mais dont les lumières cependant sont moins comparables aux siennes qu'une étincelle ne l'est au soleil. — Comment, en quoi obéit-il ? Avec quel aimable empressement, avec quelle joie il se conforme aux volontés de

ses parents, quelles que soient les choses qu'ils lui commandent, allant même au-devant de leurs désirs, et cela non-seulement dans son enfance, mais quand il arrive à la plénitude de l'âge ! Avec quel air de contentement il leur tient lieu de serviteur, lui par qui règnent les rois [1] ! On voit que c'est son cœur qui obéit, et qu'il fait par amour tout ce qu'il fait.

3° Enfin, Jésus obéit même à des hommes pervers et à de grands pécheurs. Il se soumet à l'édit d'Auguste, qui obligeait Marie au voyage de Nazareth à Bethléem, et ne trouve pas une raison de s'en dispenser dans l'orgueil qui a inspiré cet édit, parce qu'il remonte à Dieu de qui émane tout pouvoir. Il se soumet à la sentence de Pilate, quelque injuste qu'elle soit : il reconnaît en lui l'autorité du prince, malgré le sacrilége abus qu'il en fait. Il obéit à ses bourreaux; il ne voit dans tous ses ennemis que les ministres et les exécuteurs de la justice de son Père, qui l'a livré entre leurs mains, et il ne veut pas qu'ils l'ignorent : *Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (Joan. 19. 11.) O mon âme, peux-tu contempler ce modèle sans aimer l'obéissance ?

[1] Prov. 8. 15.

Ier P. *Combien Jésus-Christ a aimé l'obéissance* Dès son entrée dans le monde, il s'offre à son Père pour l'honorer par sa soumission : « Vous m'avez donné un corps et j'ai dit : Je viens : j'accomplirai en tout votre volonté sainte... Cette loi est gravée au milieu de mon cœur. » — Il parle à ses apôtres d'une nourriture qu'ils ne connaissent pas et qui ne lui manque jamais, c'est l'obéissance aux volontés de son Père... Il assure qu'il n'est venu du ciel que pour obéir... Il donne cette vertu comme la pierre de touche de la véritable sainteté, comme le gage certain de notre entrée dans la vie éternelle... Si je la pratique, il m'aimera comme si j'étais son frère, sa sœur, sa mère.. ; toutes ses faveurs seront pour moi.

IIe P. *Comment Jésus-Christ a pratiqué l'obéissance.* Toute son existence ici-bas n'a été qu'un exercice continuel de cette vertu. Toujours il a obéi à son Père, pendant trente ans à Marie et à Joseph, dans sa Passion à ses juges iniques et à ses bourreaux. — Il s'est soumis aux lois de la nature, pour demeurer neuf mois dans le sein d'une mère ; aux ordres de la Providence, pour naître dans les embarras d'un voyage... Il s'est soumis à la circoncision, à la présentation, à l'exil... Prédication, miracles, circonstances du temps, des lieux..; tout est déterminé par la volonté de son Père. Il porte l'obéissance jusqu'à la mort de la croix. — Son obéissance à Marie et à Joseph, paraît encore plus admirable. Obéir, c'est avouer son infériorité !.. Quel est donc celui qui se laisse gouverner comme un enfant ?.. A qui obéit-il ? Comment obéit-il ? — Il obéit à des hommes pervers. Il se soumet à l'édit d'Auguste, à la sentence de Pilate, à ses bourreaux eux-mêmes, en qui il ne voit que les exécuteurs de la justice de son Père. — Il obéit encore dans le mystère adorable de nos autels... O mon âme, peux-tu contempler ce modèle sans aimer l'obéissance ?

XXXVIII. MÉDITATION.

Raisons spéciales qu'ont les prêtres d'imiter l'obéissance de Jésus-Christ.

I. Leur zèle pour la gloire de Dieu.
II. Leur amour pour l'Église.
III. L'engagement contracté dans leur ordination.

Ier P. *Le zèle de la gloire de Dieu doit exciter le bon prêtre à imiter l'obéissance de Jésus-Christ.* Que cette vertu soit le plus excellent moyen de procurer la gloire du Seigneur, nous en avons la preuve dans le choix qu'en a fait la souveraine Sagesse, quand elle s'est incarnée, pour réparer cette divine gloire outragée par la révolte du péché. Un Homme-Dieu obéissant jusqu'à la mort de la croix, quelle expiation de la désobéissance de l'homme! Quelle gloire pour Dieu d'avoir un Dieu pour serviteur! et que puis-je faire qui lui soit plus honorable, que d'unir ma dépendance à celle de son propre Fils?

Je lui offre d'ailleurs par cette obéissance ce que j'ai de meilleur et ce à quoi je tiens davantage, ce qu'il apprécie le plus, le seul bien que je puisse lui refuser. Si, pour lui plaire, je renonce aux richesses, aux honneurs, aux jouissances permises, à mon repos, à ma santé...,

je lui sacrifie ce qui est à moi, puisqu'il a bien voulu me le donner ; mais ma volonté, que je lui immole par l'obéissance, c'est moi-même, c'est mon cœur, c'est ma liberté ; est-il chose au monde à quoi je tienne autant ? Je lui offre ce qu'il désire plus que tout le reste, ou même ce qu'il désire uniquement ; ce qu'il daigne me demander de la manière la plus touchante : *Prœbe, fili mi, cor tuum mihi.* Dans les autres sacrifices que je fais à sa gloire, je lui donne ce qui déjà lui appartient de plein droit, ce qu'il m'ôtera, quand et comme il le voudra ; en lui obéissant, je lui donne ce qui est plus particulièrement mon bien, la seule chose qu'il semble avoir soustraite à son domaine, pour la laisser à mon libre arbitre : *Sola voluntas hominis,* dit Guillaume de Paris, *dominium Dei reddit ambiguum.* Et voilà de tous les hommages le plus flatteur pour un Dieu, qui veut régner sur l'homme, moins en souverain qu'en père. Voilà aussi ce royaume intérieur de la grâce que Jésus-Christ est venu fonder sur la terre, à l'établissement et à l'extension duquel le sacerdoce doit diriger tous ses efforts. Notre ministère n'a point d'autre but que de soumettre les hommes à la loi du Seigneur. Oh ! combien l'obéissance doit être chère à l'homme de Dieu, à l'homme chargé par état de protéger, de défendre, de procurer la gloire de Dieu !

II[e] P. *L'intérêt de l'Église, seconde raison*

pour le bon prêtre de se dévouer à la parfaite obéissance. L'Esprit saint compare l'Église à une armée. L'une et l'autre tirent leur force et leur beauté de cette exacte discipline, qui lie ensemble toutes les parties dont elles sont composées. Dans l'Église, comme dans l'armée, il y a un seul corps et plusieurs membres qui se coordonnent l'un à l'autre. La paroisse est la réunion de plusieurs fidèles sous un curé ; le diocèse, est la réunion de plusieurs paroisses sous un évêque ; l'Église, la réunion de tous les diocèses sous l'Évêque universel, le Pape, vicaire de Jésus-Christ.

Tant que l'ordre hiérarchique est fidèlement observé, la subordination bien gardée ; tant que le chef suprême, Jésus-Christ, gouverne à son gré, par le Souverain-Pontife, les Pontifes que celui-ci a institués canoniquement, et par eux tous les chefs secondaires, tous ceux qui ont reçu un commandement quelconque à exercer, enfin tous les soldats de la sainte milice ; cette armée spirituelle, toujours prête à combattre, est terrible à l'enfer : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (Cant. 6. 3. Le respect à l'autorité, voilà le puissant ressort que le Sauveur a mis entre les mains de son Église ; voilà le secret de tous ses triomphes. Or, ce respect, sans lequel nulle corporation, nulle société n'est possible, comment ne pas s'effrayer en considérant jusqu'à quel point il est affaibli de nos jours ?

Le mal profond de notre époque n'est-il pas cette fièvre d'indépendance, qui ronge les entrailles du corps social, et menace de bouleverser le monde ? L'homme de nos jours ne veut relever que de lui-même.

O prêtres, médecins des âmes, les guérirez-vous de cette maladie funeste, si vous n'en êtes pas exempts ? Remplirez-vous les vues de l'Église pour le salut de ses enfants, en les ramenant à l'esprit de soumission ; soutiendrez-vous l'autorité, persuaderez-vous l'obéissance, si votre conduite et vos discours ne montrent pas continuellement en vous des hommes parfaits dans cette vertu, ou, selon l'expression de saint Pierre, *des fils d'obéissance*[1] ? D'ailleurs, vous êtes liés par une sainte promesse ; vous ne pouvez plus disposer de vous-mêmes : *Alligatus es verbis oris tui*. (Petr. Bles.)

III° P. *L'engagement contracté dans l'ordination, troisième motif pour le bon prêtre de pratiquer parfaitement l'obéissance.* Toute promesse oblige, surtout quand elle est revêtue d'une forme sacrée, et accompagnée de circonstances qui dénotent dans celui qui l'a faite un examen plus mûr, une détermination plus réfléchie.

Reportons-nous au jour de notre ordination. Déjà nous avions reçu le caractère ineffaçable,

[1] Filii obedientiæ. *I. Petr.* I. 14.

et l'on pouvait nous dire : *Tu es sacerdos in æternum*. Pour la première fois, unis au prélat consécrateur, nous avions fait descendre le Fils de Dieu sur l'autel ; nous venions de manger sa chair, de boire son sang... ; jamais nous n'avions été plus recueillis, occupés de pensées plus sérieuses. Le pontife, revêtu de tous les ornements de sa dignité, assis sur son trône, comme un souverain à qui des sujets vont prêter serment, prit nos mains entre les siennes, et nous interpella en ces termes précis : *Promittis mihi et successoribus meis reverentiam, et obedientiam ?* La réponse fut aussi nette que la demande, *Promitto*. Promesse générale, absolue, sans ombre de restriction ou de réserve... Est-il un prêtre qui, en prononçant cette parole, ait pu croire qu'il resterait libre de se placer, ou de se déplacer à son gré, de choisir tel poste, tel emploi, tel genre de ministère ; ou seulement qu'il lui serait permis de censurer l'administration épiscopale ? En est-il un seul qui n'ait compris, qu'à partir de ce moment, l'*obéissance* et le *respect* envers l'évêque et ceux qui le représenteraient, devenaient pour lui un devoir de justice et de religion tout ensemble ?

Éloignez de votre Église, ô mon Dieu, ces esprits frondeurs et rebelles, qui se permettent de réviser les jugements de leurs juges ; de discuter, de critiquer les prescriptions et les actes d'une autorité, qu'ils ne pourront jamais trop

respecter ; qui, dénaturant leur titre de pasteur, abusant du droit qu'ils ont de commander à une portion du troupeau, s'en font une dispense d'obéir au pasteur de tout le troupeau. Non, sans doute, ils ne réfléchissent pas sur le scandale qu'ils donnent, sur le tort qu'ils font à l'Église, lorsqu'ils rompent ainsi cette belle unité, qui, en attachant leur évêque au Pape, devait les attacher eux-mêmes à leur prélat par les liens les plus sacrés [1]. Qu'ils méditent ce qu'a dit saint Cyprien : *Scire debes episcopum esse in Ecclesiâ et Ecclesiam in episcopo, et, si quis cum episcopo non sit, non esse in Ecclesiâ.*

Ah ! Seigneur, pourquoi des prêtres ont-ils besoin de s'exciter à l'obéissance, après l'exemple que vous leur en donnez à l'autel ? Jamais vous ne résistez à leur volonté, pour venir du ciel entre leurs mains, pour passer de leurs mains dans leur propre cœur et dans celui des fidèles. Ils disposent de vous, le dirai-je ? comme un

[1] « Messieurs, soyez soumis à vos Évêques, comme nous Évêques, nous sommes soumis au Souverain Pontife. Placés par l'Esprit saint pour vous gouverner et vous conduire, nous vous devons l'exemple ; avec la grâce de Dieu, nous serons toujours pour vous des modèles d'obéissance à notre divin chef, dans la personne de Pierre toujours vivant au milieu de son Église. » (*Dernières paroles de Mgr de Quelen, dans son allocution aux ordinands de la Trinité*, 1828.

maître dispose de son serviteur, un propriétaire de son bien!.. et ils refuseraient de se soumettre à vous, ô mon Dieu.. ; et ils feraient difficulté de se laisser diriger par votre infinie sagesse, dans la personne de ceux que vous avez chargés de les conduire ! Où sont-ils cependant les ministres de votre sanctuaire, qui, après bien des années déjà passées au service de vos autels, vous disent avec autant de sincérité que saint Paul, au premier instant de sa conversion : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Le plus grand nombre, hélas! ne sont-ils pas de ces aveugles, à qui leur misère et votre compassion, selon la pensée de saint Bernard, vous obligeraient de demander ce qu'ils veulent eux-mêmes que vous leur fassiez? *Heu! plures habemus evangelici illius cæci, quàm novi Apostoli imitatores..; sic profecto, sic multorum hodiè pusillanimitas et perversitas exigit, ut ab eis quæri oporteat : Quid vis ut faciam tibi? et non ipsi quærant : Domine, quid me vis facere?* (S. Bern. *Serm.* 1. *in convers. S. Paul.*)

Ier P. *Le zèle de la gloire de Dieu excite le bon prêtre à imiter l'obéissance de Jesus-Christ.* C'est l'obéissance que la Sagesse incarnée a choisie pour réparer la divine gloire outragée par la révolte du péché! Un homme-Dieu obéissant jusqu'à la mort de la croix, quelle expiation de la désobéissance de l'homme! — Par cette vertu j'offre à Dieu ce que j'ai de meilleur, le seul bien que je puisse lui refuser. Il reçoit de moi l'hommage le

plus flatteur pour un Dieu qui veut régner moins en souverain qu'en père.

IIe P. *L'intérêt de l'Église. second motif pour le bon prêtre de se dévouer à l'obéissance.* Le respect à l'autorité, voilà le puissant ressort que le Sauveur a mis entre les mains de son Église. Voilà le secret de tous ses triomphes, et ce qui la rend terrible à l'enfer. Comment ne pas s'effrayer en considérant jusqu'à quel point ce respect est affaibli de nos jours ?

IIIe P. *L'engagement contracté, troisième motif pour le bon prêtre d'être parfait en obéissance.* Toute promesse oblige, surtout quand elle est revêtue d'une forme sacrée, et faite dans toute la maturité de la réflexion. Qu'on se reporte au jour de l'ordination. *Promittis ?.. Promitto.* Question précise, réponse nette, promesse absolue, sans ombre de restriction : *Obeissance* et *respect ;* j'ai promis l'un et l'autre.

XXXIX. MÉDITATION.

Les fruits précieux que le bon prêtre retire de son obéissance.

I. La paix de son âme.
II. Sa propre sanctification.
III. L'efficacité de son zèle.

Ier P. *L'obéissance, source de paix.* Le prélat consécrateur m'a garanti un si grand bien, dans la cérémonie de mon ordination. A peine eus-je porté la joie dans son cœur par ma réponse à la question qu'il m'avait faite : *Promittis obedientiam ?.. Promitto,* qu'il inclina vers moi sa

tête vénérable, et me donna le baiser de paix, en me disant : *Pax Domini sit semper tecum.* C'était me dire : « Apprenez de quelle manière je prétends user de mon autorité sur vous. Si vous remplissez votre promesse, rien n'empêchera l'union la plus intime de régner entre vous et votre évêque. Non-seulement je serai pour vous un ami et un père ; mais Dieu, qui donne sa grâce aux humbles et la paix aux hommes de bonne volonté, vous comblera de ses faveurs ; car il n'y a point de cœur plus humble que le cœur parfaitement soumis, point de volonté meilleure que celle qui s'unit à la divine volonté, reconnue dans celle du supérieur. »

Quel fonds de tranquillité, pour le prêtre obéissant, dans cette pensée : Je suis où Dieu me veut, je fais ce qu'il veut ! C'est lui-même qui a choisi pour moi le poste qui m'est confié, et il l'a choisi non-seulement dans l'intérêt de sa gloire, mais aussi de mon bonheur ; c'est cet emploi qu'il lui est agréable que j'exerce, ce champ, et non pas un autre, qu'il veut que je cultive. Je suis effrayé à la vue des difficultés qui se présentent, encore plus par mon incapacité ; mais le Seigneur ne peut-il pas surmonter les unes et suppléer à l'autre? Après tout, il me demande le travail, non le succès. Du moment que j'obéis, il se charge de tout ; puisque j'exécute ses ordres, je dois compter sur lui.

Quel sujet de trouble, au contraire, pour celui qui voit son ouvrage dans la détermination qui a été prise à son égard! Dieu me veut-il dans la place que j'occupe? J'ai agi pour y arriver; que puis-je y faire, si je n'ai pas la grâce de la mission? Et l'aurai-je, si je me suis envoyé moi-même? Préservons-nous de ce tourment, et ménageons-nous la douce paix du prêtre obéissant.

IIe P. *L'obéissance, grand moyen de sanctification.* Trois choses concourent principalement à former et à perfectionner les saints : l'innocence dans laquelle ils vivent, les vertus qu'ils pratiquent, les grâces qu'ils reçoivent. L'homme de foi se sent enflammé d'amour pour l'obéissance quand il l'envisage sous ce triple rapport.

D'abord, il aime l'obéissance au même degré qu'il aime la pureté de son âme; car l'esprit de soumission détruit la cause première de tout péché et de tout vice, c'est-à-dire, la propre volonté : on ne pèche, on n'est vicieux qu'en voulant ce que Dieu ne veut pas, ou en ne voulant pas ce que Dieu veut. Saint Bernard disait : « Otez la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer. » Et dans une autre circonstance : « Oh! qui me donnera cent chefs au lieu d'un seul! Je n'y verrais pas une gêne, mais un secours. Plus je dépendrai, moins je serai responsable. » Il en est des supérieurs comme d'une

clôture : leur autorité n'est pas une prison qui nous captive, mais un rempart qui nous protége. Il y a plus de sûreté à obéir qu'à commander; c'était une des maximes de saint François Xavier[1]. On pèche souvent en exerçant l'autorité; jamais, en s'y soumettant pour Dieu. Au tribunal du souverain juge, il n'y aura point d'excuse plus valable que celle-ci : Seigneur, vous m'avez dit que vous étiez dans la personne de mes supérieurs, et qu'en les écoutant c'était vous que j'écoutais; j'aurais craint de vous déplaire par la moindre résistance à leurs désirs. Saint Jean Climaque appelle l'obéissance, *Immediata ad Deum excusatio.* (Grad. 4. *De Obed.* c. 1.)

En second lieu, l'esprit de soumission, enchaînant l'orgueil et mettant l'âme dans une parfaite disposition d'humilité, la prépare à toutes les vertus. L'obéissance en est la mère et la gardienne : *Mater et custos omnium virtutum.* (S. Aug. *l.* 14. *De Civ. Dei.*) — *Obedientia sola virtus est, quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit.* (S. Greg. *l.* 35. *Mor.* *c.* 10.) Elle en est l'abrégé et les renferme toutes ; car elle conduit au Sauveur par le chemin le plus direct : *In obedientiâ summa virtutum clausa est ; nam simplici gressu*

[1] Longè tutius esse regi quàm regere, parere quàm imperare.

hominem ducit ad Christum. (S. Hier. *In reg. mon.*) Elle en est la perfection : c'est d'elle, comme de la charité, qu'elles reçoivent tout leur mérite. De quel prix seraient mes jeûnes, si je n'y cherchais que la satisfaction de ma volonté [1] ? La charité elle-même ne se confond-elle pas avec l'obéissance ? *Si diligitis me, mandata mea servate.* (Joan. 14. 15.) — *Obedientia virtus est consummata..; etiam ipsa charitas, si contra hanc quidquam diligere moliatur.., nec vera esse charitas judicatur.* (Phil. abb. *De Obed. Cleric. c.* 1.)

Enfin, ce qui achève de rendre l'obéissance un moyen de sanctification si efficace, c'est qu'elle exerce une espèce d'empire sur le Tout-Puissant lui-même, obtenant de lui tout ce qu'elle demande : *Citiùs exauditur una obedientis oratio, quàm decem millia contemptoris.* (S. Aug. *De oper. monach.*) La libéralité de l'homme obéissant provoque la vôtre, ô mon Sauveur! Il vous donne ce qu'il a de plus cher ; que pourriez-vous lui refuser? Si vous faites la volonté de ceux qui vous craignent [2], combien plus de ceux qui vous aiment ? Ainsi, par le seul exemple d'obéissance que vous me donnez, vous m'ouvrez un chemin sûr et facile à une éminente perfection. Ah! que je vous ai peu

[1] Is. 58. 3.
[2] Voluntatem timentium se faciet. *Ps.* 144. 19.

suivi par cette voie, puisque je suis encore si imparfait! Concluons avec saint Augustin qu'il n'y a rien de si avantageux à l'âme que d'obéir : *Nihil tam expedit animæ, quàm obedire.* (In Psal. 70. conc. 2.)

IIIe P. *L'obéissance féconde les travaux du zèle apostolique.* Le Fils de Dieu a sauvé le monde par la pratique de cette vertu ; il lui doit son nom de Jésus, le plus beau, le plus adorable de tous les noms : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usquè ad mortem... Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen, quod est super omne nomen.* (Philip. 2. 8, 9.) C'est aussi par notre obéissance que nous méritons l'honneur de concourir au salut de nos frères. Par elle en effet nous recevons le mouvement de Dieu, agent principal dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Nous sommes des instruments dociles entre ses mains. Il nous donne son esprit, et nous le communiquons.

Voulons-nous la preuve et l'image des bénédictions réservées à l'obéissance des hommes apostoliques? Les disciples s'étaient livrés pendant toute la nuit à une pêche infructueuse ; Jésus n'était pas avec eux, ils n'avaient suivi dans leur travail que leur propre volonté. Mais aussitôt qu'ils le reprennent au nom et sur le commandement du Sauveur, quel changement! quel heureux coup de filet! *Præceptor, per totam*

noctem laborantes, nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete. Et cùm hoc fecissent, concluserunt piscium multitudinem copiosam. (Luc. 5. 6.) Voilà souvent ce qui explique les succès de certains ouvriers évangéliques, inférieurs à d'autres pour le talent ; Dieu récompense leur humble soumission. Il leur donne un glorieux pouvoir sur les esprits de ténèbres, qui se sont perdus par leur orgueil et leur désobéissance : *Dùm voluntatem suam aliis subjiciunt, ipsi lapsis per inobedientiam angelis dominantur ;* (S. Greg. *in. L.* 4. *Reg. c.* 4.) et pour eux se vérifie de toute manière la parole de l'Esprit saint : *Vir obediens loquetur victoriam.* (Prov. 21. 28.) — *Vincit enim mundum, diabolum, et seipsum.* (Petr. Bles. *Ep.* 137.)

Pour préparation à la messe, je réunis dans ma pensée tant de puissants motifs qui m'attachent à l'obéissance, et je vous renouvelle, ô mon Dieu, le sacrifice de ma propre volonté. Je l'immole à la vôtre, que je reconnais dans celle de tous mes supérieurs. Non, je ne suis point insensible au plaisir de procurer votre gloire, de consoler votre Église, de sauver mes frères, de mettre en sûreté mes intérêts les plus sacrés. Je suis lié d'ailleurs par une obligation de justice, puisque j'ai promis l'obéissance dans le moment le plus solennel de ma vie. J'unis, Seigneur, ma soumission à celle de votre

Verbe incarné, l'objet de toutes vos complaisances ; quelles que soient mes prières, entendez-les toujours dans le sens de la demande qu'il vous fit au jardin des Oliviers : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (Matth. 26. 49.) J'adopte, comme l'expression de tous mes vœux, la parole que vous adressait souvent un saint prêtre[1] : *Fac mecum sicut scis et vis, scio enim quod amator sis.*

Ier P. *L'obéissance, source de paix.* Dès que la promesse est faite, le baiser de paix est donné. Quel fonds de tranquillité dans cette pensée : Je suis où Dieu me veut, je fais ce qu'il m'ordonne ! Quel sujet de trouble au contraire pour celui qui reconnaît son ouvrage dans la position où il se trouve ! Que puis-je faire dans la place que j'occupe, si je n'ai pas la grâce de la mission, et puis-je l'avoir si je me suis envoyé moi même ?

IIe P. *L'obéissance, grand moyen de sanctification.* 1° L'esprit de soumission détruit la cause première de tout péché, la volonté propre. On pèche souvent en exerçant l'autorité, jamais en obéissant pour Dieu. 2° L'esprit de soumission enchaîne l'orgueil, et par l'humilité prépare à toutes les vertus : l'obéissance en est la mère et la gardienne. 3° Il exerce une espèce d'empire sur Dieu, obtenant de lui tout ce qu'il demande : *Citiùs exauditur una obedientis oratio, quàm decem millia contemptoris.*

IIIe P. *L'obéissance féconde les travaux du zèle.* Le Fils de Dieu a sauvé le monde par cette vertu ; il lui doit son nom de Jésus. La pêche est infructueuse tant

[1] S. Ignace de Loyola.

qu'elle se fait par la volonté de l'homme ; elle devient abondante quand le Sauveur la commande. *Vir obediens loquetur victoriam. — Vincit mundum, diabolum, et seipsum.*

XL. MÉDITATION.

Quelle doit être l'obéissance des prêtres pour ressembler à celle de Jésus-Christ.

I. Religieuse et filiale dans son motif.
II. Prompte et simple dans son exécution.
III. Universelle dans son objet.

Ier P. *Obéissance religieuse et filiale.* Jamais motif purement humain n'agit sur le cœur de Jésus obéissant à de faibles créatures. Il ne vit en elles que l'autorité d'un Dieu, à qui toute volonté doit se soumettre : *Non haberes potestatem adversùm me ullam, nisi tibi datum esset desuper.* (Joan. 19. 11.) — *Scriptum est... ut facerem voluntatem tuam..; Deus meus, volui.* (Ps. 39. 8, 9.) Mais ce Dieu, auquel il obéit uniquement, est un Père tendrement aimé ; et c'est pour lui prouver son amour qu'il cherche en tout son bon plaisir : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum antè te.* (Matth. 11. 26.) — *Ut cognoscat mundus quia diligo Patrem, et sicut mandatum dedit mihi Pater, sic facio ; surgite, eamus hinc.* (Joan. 14. 31.)

Donnons ce double caractère à notre obéissance. Qu'elle soit religieuse et filiale dans son motif. Dieu seul a droit de l'exiger. Ne dégradons pas notre volonté jusqu'à la mettre au service de l'homme : *Non... quasi hominibus placentes, sed ut servi Christi, facientes voluntatem Dei ex animo.* Eph. 6. 6. Si nous voyons Dieu dans notre supérieur, quel qu'il soit, nous recevrons ses ordres avec respect : *Cum timore et tremore.* Ibid. 5. Jamais il ne sortira de notre bouche une parole de plainte, de murmure, ou de blâme ; et loin de paraître improuver l'usage qu'il fait de son pouvoir, nous nous efforcerons toujours de le justifier, au moins par la maxime générale, qu'étant placé plus haut, il est plus en état de juger ce qui est avantageux ou nuisible au corps dont il est le chef, et qu'il a grâce pour le gouverner[1].

Mais au respect unissons la confiance filiale, inspirée par l'amour. L'évêque est le père de notre sacerdoce : *Reverendissime pater, postulat sancta mater Ecclesia..* ; telle fut la première parole adressée au prélat consécrateur dans la cérémonie de mon ordination. Le baiser de paix qu'il me donna, aussitôt que je lui eus promis obéissance, me disait d'une manière touchante :

[1] Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei. *Act.* 20. 28.

« Soyez mon fils, je serai votre père; mon amour vous commandera, que votre amour m'obéisse. » Oh! que de choses dans ces deux mots : l'évêque est père, le prêtre est fils! Écoutons les saints docteurs : *Esto subjectus pontifici tuo, et quasi animæ parentem suscipe.* (S. Hier. Ad Nep.) — *Præpositum timeas ut dominum, diligas ut parentem.* (Ibid.) — *Omnes sequimini episcopum, ut Christus Patrem.* (S. Ignat. mart.) — *Episcopus, ut membris suis, utatur clericis, et maximè ministris, qui sunt filii.* (S. Ambr. *L. 2. Offic. c. 27.*)

IIe P. *Obéissance prompte et simple dans son action.* Nous ne lisons pas que Jésus-Christ ait une seule fois discuté sa soumission; quant à l'ardeur avec laquelle il se portait à l'accomplissement des volontés de son Père, tout ce qui est écrit de lui l'atteste ; comment a-t-il commencé sa carrière? *Exultavit ut gigas ad currendam viam.* (Ps. 18. 6.) Et quand il est question de la terminer par les plus affreux supplices, quand il va à Jérusalem pour les endurer, il hâte le pas de telle façon que ses apôtres en sont dans l'étonnement : *Et præcedebat illos Jesus, et stupebant, et sequentes timebant.* (Marc. 10. 32.)

Si notre foi découvre Dieu dans la personne des supérieurs, nous leur obéirons avec une promptitude mêlée de joie, et nous nous garderons bien d'ôter à notre sacrifice ce qui en

fait devant Dieu presque tout le mérite : *Hilarem enim datorem diligit Deus.* Une obéissance que je diffère aussi longtemps qu'il m'est possible et à laquelle je ne me résigne qu'après avoir épuisé toutes les représentations ; une obéissance qu'on m'arrache plus que je ne l'accorde, est une fleur fanée ; elle n'a plus ni parfum ni fraîcheur ; comment pourrait-elle être agréable à Dieu[1] ?

Prenons pour modèles les chérubins de la vision d'Ézéchiel. Outre qu'ils avaient six ailes, pour signifier avec quelle vitesse ils exécutaient les ordres qui leur étaient donnés, ils avaient aussi quatre visages qui regardaient les quatre parties du monde ; et ils volaient, non vers les lieux où les portait leur inclination, mais où l'esprit du Seigneur les poussait. De plus, ils se tenaient debout et agitaient leurs ailes, comme pour prendre leur essor, étant toujours disposés à quitter même le ciel, s'il le fallait, pour obéir à Dieu. Heureux le prêtre, qui met cette simplicité et cet empressement dans l'obéissance qu'il rend à son évêque, lieutenant de Jésus-Christ, et qui méritera que le Sauveur dise un jour de

[1] Non placet Deo morosa et disceptatrix obedientia : quæ quidem cùm præcipitur, quærit cur, quarè, quamobrem præcipiatur. *S. Aug.* (*De civit. Dei.*) — Divino intonante præcepto, obediendum est, non disputandum. *Ibid. L.* 16. c. 32.

lui, en le présentant à son Père : *In auditu auris obedivit mihi !* (Ps. 17. 45.)

IIIe P. *Obéissance universelle dans son objet.* Elle renferme tous les temps, tous les lieux, tous les genres d'occupation, et n'exclut que ce qui serait évidemment péché ; l'engagement que nous prîmes en face des autels n'admet aucune autre restriction [1]. Fallût-il donc sacrifier tous nos goûts, exposer même notre santé, n'oublions pas que notre divin Roi a obéi pour nous jusqu'à la mort. Sans doute il nous est permis d'éclairer l'autorité par des observations respectueuses ; mais quand il a été décidé que nous devons défricher tel ou tel champ, occuper tel ou tel poste, que faire ? Nous soumettre et partir. Saint Augustin disait : Votre parfait serviteur, ô mon Dieu, est celui qui ne cherche pas que vous lui commandiez ce qu'il désire, mais qui s'étudie à vouloir ce que vous lui commandez.

Où en serait une milice aussi sainte que celle de l'Église, si un prélat ne pouvait rencontrer,

[1] Ipsum quem pro Deo habemus, tanquàm Deum, in his quæ apertè non sunt contra Deum, audire debemus. *S. Bern.* (*De præcept. et disp. c.* 9.) — Presbyteri et diaconi sine voluntate episcopi nihil faciant ; is etenim est cujus fidei populus Domini creditus est, et à quo pro animabus ratio exigatur. *Can. apost.* 38. — Sine episcopo nemo quidquam faciat eorum quæ ad Ecclesiam spectant. *S. Ign. mart.*

pour les divers besoins de son diocèse, le dévouement et la soumission que les chefs militaires trouvent en toute circonstance parmi leurs subordonnés? Y a-t-il à l'armée une position difficile, une mission périlleuse, devant laquelle recule, non-seulement l'officier, mais le simple soldat? Au moindre commandement, ils affrontent la mort ; et cette obéissance héroïque est si ordinaire, qu'on a presque cessé de l'admirer. Quel en est le mobile? Le devoir, la fidélité, l'honneur... *Et illi quidem, ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.* (I. Cor. 9. 25.) Un prêtre pusillanime fera-t-il ce rapprochement sans se confondre?

O Jésus, je veux enfin modeler mon obéissance sur la vôtre. Vous m'avez éclairé, je vous en remercie. Quand je sentirai en moi quelque répugnance à obéir, je vous entendrai me dire : *Quid magnum, si tu, qui pulvis es et nihil, propter Deum te homini subdis, quando ego, Omnipotens et Altissimus, qui cuncta creavi ex nihilo, me homini propter te humiliter subjeci?* (Imit. l. 3. c. 3.) Je craindrais de perdre, non-seulement les bénédictions que vous promettez aux cœurs soumis, mais votre amitié et votre grâce, si je m'éloignais de vous, en m'écartant d'une vertu qui vous a été plus chère que la vie : *Qui se subtrahere nititur ab obedientiâ, ipse se subtrahit à gratiâ.* (Ibid.)

Ier P. *Obéissance religieuse et filiale dans son motif.* Telle a été celle de Jésus-Christ dans l'obéissance qu'il a rendue à de faibles créatures ; il n'a jamais vu en elles que l'autorité d'un Dieu qu'il adorait et d'un père qu'il aimait. Donnons ce double caractère à notre obéissance. Qu'elle soit le produit de notre foi. Si c'est Dieu seul que nous considérons dans nos supérieurs, nous recevrons toujours leurs ordres avec respect ; nous les exécuterons avec une confiance filiale, aimant Dieu dans ceux qui le représentent.

IIe P. *Obéissance prompte et simple dans son action.* Découvrant le souverain Seigneur dans ceux qui nous commandent, nous leur obéirons avec une promptitude mêlée de joie. Une obéissance qu'on m'arrache, plus que je ne l'accorde, est une fleur fanée. Heureux le prêtre qui méritera que le Sauveur dise un jour de lui en le présentant à son Père : *Il m'a obéi dès qu'il a entendu ma voix.*

IIIe P. *Obeissance universelle dans son étendue.* Elle doit embrasser mes actions, ma volonté, mon jugement, tous mes instants, et n'exclure que ce qui serait évidemment péché. La véritable obéissance ne retranche rien de ce qui est commandé, et n'a garde d'offrir des hosties mutilées ; elle n'achève pas la lettre commencée. Elle est aveugle, et c'est dans son aveuglement qu'elle fait consister sa sagesse. Elle s'étend à tout supérieur, quels que soient ses défauts. Le bon prêtre veut être jusqu'à la fin comme un enfant entre les mains de l'obéissance.

XLI. MÉDITATION.

Progrès du prêtre dans les voies de la perfection ; Jesus autem proficiebat... coràm Deo et hominibus. *Luc.* 2. 52.

I. Le bon prêtre avance en grâce devant Dieu.
II. Le bon prêtre avance en grâce devant les hommes.

Ier P. *Progrès continuels du bon prêtre dans la sainteté intérieure*. Ce progrès n'était qu'apparent dans la personne de Jésus-Christ, puisque dès le premier instant de son incarnation il possédait tous les trésors de la science, de la sagesse et d'une infinie sainteté ; il doit être réel dans ses ministres. Nous n'avons pas reçu la plénitude des dons célestes avec l'imposition des mains ; la sanctification en nous est l'ouvrage de toute la vie. La loi de perfectionnement spirituel que Jésus-Christ impose à tous : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est,* regarde les prêtres bien plus encore que les simples fidèles. Dieu sans doute n'exige pas l'impossible ; mais, nous montrer sa propre perfection comme le but vers lequel nous devons tendre, et le seul terme où il nous soit permis de nous arrêter, c'est nous apprendre qu'en matière de sanctification nous ne devons jamais dire, assez ; mais aspirer

toujours à quelque chose de meilleur : *Æmulamini charismata meliora.* (I. Cor. 12. 31.) — *Quæ quidem retrò sunt obliviscens, ad ea verò quæ sunt priora extendens me ipsum.* (Philip. 3. 13.)

Dans une vocation comme la nôtre, ne pas tendre sans cesse à une plus haute perfection est un défaut véritable : *Præfecti vel Antistitis vitium esse existimet, novas subindè virtutum accessiones non facere.* (S. Greg. Naz. *Orat.* 1.) Cette faim et cette soif de justice, qui, suivant la promesse du Sauveur, doivent avoir pour rassasiement une éternelle félicité, supposent un désir ardent d'être toujours plus parfait, et des efforts continuels pour le devenir. Soyons assurés que nous reculons, dès que nous ne voulons pas avancer : *Nolle proficere, nonnisi deficere est.* (S. Bern. *Ep.* 254.) Si la sainteté du juste doit être toujours croissante : *Justorum semita, quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectam diem,* (Prov. 4. 18.) demandera-t-on moins de celui qui est le guide et le modèle des justes?

Quoi donc, ô mon Dieu ! tant de grâces que vous me prodiguez, et dont une seule, la communion quotidienne, renferme une puissance de sanctification vraiment infinie, des secours si multipliés et si divins, n'auraient point d'autre résultat que de me rendre stationnaire dans le chemin de la vertu ! Chaque nouveau bienfait

que je reçois de votre amour ne doit-il pas ajouter à ma reconnaissance ? Chaque visite que vous me faites, en vous donnant à moi dans votre sacrement, ne doit-elle pas diminuer mes imperfections, augmenter en moi votre vie, imprimer dans mon âme quelque nouveau trait de ressemblance avec vous, en effaçant de plus en plus l'image de l'Adam terrestre?

Cependant, hélas! où en suis-je? Mes progrès dans les voies de Dieu, depuis qu'il m'a placé au rang de ses ministres, ont-ils été, selon la comparaison de l'Esprit saint, semblables à ceux du soleil qui s'élève et croît toujours en lumière et en chaleur, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à son midi? Si j'interroge mes souvenirs, et si je rapproche le présent du passé, ne serai-je point forcé de reconnaître que j'ai moins d'innocence aujourd'hui, moins de piété, moins de ferveur, moins de dévouement à la gloire de Dieu et au salut de mes frères, que je n'en avais dans les premiers temps de mon sacerdoce? O mon âme, ne serais-tu point cette vigne ingrate dont se plaint le Seigneur, parce qu'elle n'a répondu ni à ses soins, ni à ses espérances? *Expectavit ut faceret uvas, et fecit labruscas.* Is. 5. 2.

IIe P. *Progrès du bon prêtre dans la sainteté extérieure.* En avançant dans les années de sa vie mortelle, Jésus manifestait progressivement le trésor infini de sainteté qui était en lui ; elle

brillait de plus en plus sur son visage, dans son maintien, dans ses paroles et dans toutes ses démarches. Il produisait continuellement des actes plus excellents de modestie, de prudence, d'humilité, de religion envers Dieu, de charité envers les hommes... C'est en quoi les bons prêtres s'efforcent de l'imiter. Ils croissent en grâce et en édification devant les hommes, à mesure qu'ils croissent en vertu devant Dieu. La sainteté intérieure est le principe de l'extérieure ; la seconde est un effet de la première, et toutes deux ont entre elles une liaison si étroite, qu'elles ne peuvent exister l'une sans l'autre, pas plus que l'odeur sans le parfum, ni le parfum sans l'odeur...

Rentrez sérieusement en vous-même, et recevez avec reconnaissance les lumières que l'Esprit saint vous donne. Elles vous sont d'autant plus utiles, qu'en vous éclairant elles vous humilient et vous confondent. Quels progrès véritables avez-vous faits dans ces vertus du bon prêtre, qui contribuent si puissamment à l'édification du prochain : la patience, la douceur, l'égalité et la suavité du caractère?.. Saint Grégoire exprime ce vœu : *Ut quisquis sacerdoti jungitur, æternæ vitæ sapore condiatur.* (Homil. 17. in Evang.) Est-il vrai que vous avez communiqué ce goût de la vie éternelle à quiconque s'est approché de vous? — Ah! Seigneur, si j'avais été pénétré de votre esprit, combien

d'âmes j'aurais pu mettre à votre suite, attirées par la douce odeur de vos vertus !

Pour vous préparer à la messe, reconnaissez aux pieds de Jésus-Christ votre indignité profonde, en vous voyant toujours si peu avancé dans la perfection sacerdotale. Quels obstacles avez-vous donc mis aux desseins de sa miséricorde sur vous ? Comment l'avez-vous contraint de vous tenir fermé le trésor de son cœur, quand il venait vous visiter, précisément pour vous en apporter les richesses ? Demandez-lui pardon, et disposez-vous à mieux profiter de la messe que vous allez célébrer. Dans votre action de grâce, conjurez cet ami généreux de vous mettre en état de le glorifier désormais, en croissant continuellement en grâce et en sainteté devant lui et devant les hommes : *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* (Matth. 5. 16.)

Ier P. *Progrès continuels du bon prêtre dans la sainteté intérieure.* La loi que Jésus-Christ impose à tous : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est*, regarde les prêtres bien plus que les simples fidèles. — Dans une vocation comme la nôtre, ne pas tendre sans cesse à une plus haute perfection est un défaut véritable ; si la sainteté du juste doit être toujours croissante, *Justorum semita... procedit et crescit,* demandera-t-on moins de celui qui est le guide et le

modèle des justes ? Quoi ! Seigneur, tant de grâces que vous me prodiguez, n'auraient point d'autre effet que de me rendre stationnaire ! Où en suis-je ?

II[e] P. *Progrès du bon prêtre dans la sainteté extérieure.* Jésus-Christ manifestait progressivement le trésor de sainteté qui était en lui ; à son exemple, le bon prêtre croît en grâce et en édification devant les hommes. La sainteté extérieure est un effet de l'intérieure ; c'est l'odeur du parfum. *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.*

XLII. MÉDITATION.

Faire chaque chose avec toute la perfection possible : grand moyen d'avancer rapidement dans la sainteté.

I. Comment le Sauveur a pratiqué cette maxime.
II. Raisons qui doivent nous en persuader la pratique.

I[er] P. *Jésus-Christ donnait à chacune de ses actions toute la perfection dont elle était susceptible.* C'est de lui seul qu'on a pu dire en toute vérité et à tous les instants de sa vie, quand il travaillait de ses mains dans l'atelier de saint Joseph, comme quand il faisait éclater sa puissance et sa charité par des bienfaits miraculeux : *Benè omnia fecit.* Magnifique éloge, qui, en trois mots, rend l'hommage le plus complet à sa sainteté, à sa sagesse, à sa bonté.

Il a tout fait avec une infinie *sainteté,* intérieure et extérieure ; jamais l'ombre d'un défaut

ne s'est glissée dans une seule de ses actions, considérées dans leur substance ou dans leur mode. A tout moment, et quelle que fût son occupation, il était digne, sur la terre comme au ciel, du cantique des Anges : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

Il a tout fait avec une infinie *sagesse,* dans un ordre admirable, se conformant toujours, dans les petites choses aussi bien que dans les grandes, aux volontés de son Père, aux devoirs de son état : enfant, il parlait, il agissait avec la perfection qui convient à l'enfance ; ainsi des autres âges. Il s'accommodait de même à toutes les circonstances, faisant chaque chose quand et comme il fallait la faire. On ne le vit jamais, ni travailler dans le temps consacré à la prière, ni prier dans celui qui était destiné au travail.

Il a tout fait avec une infinie *bonté,* rapportant tout à la gloire de Dieu et à notre bonheur. Il savait qu'en multipliant les actes d'adoration, d'obéissance, d'anéantissement de lui-même, etc., jusque dans les moindres détails de sa conduite, il réparait plus amplement la divine gloire outragée par le péché, il augmentait le trésor de mérites et de grâces qu'il préparait aux hommes, et leur rendait le salut plus facile. De là cette ardente et continuelle application à bien faire ce qu'il faisait.

Oh ! qu'on avancerait rapidement dans la

vertu, si on suivait fidèlement ces principes : écarter de toutes ses actions, même les plus communes, toute imperfection dont on a la conscience, et les faire aussi bien qu'on le peut; régler le cœur, régler la main, le dedans et le dehors, sur le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain; voir la sainteté où elle est, dans notre union avec Dieu par l'accomplissement de sa volonté, dans la position qu'il nous a faite, au lieu de courir après une perfection imaginaire, la cherchant hors de la voie qu'il lui a plu de nous tracer.

Par chacune de mes actions, si elle est bien faite, je me rends Dieu plus favorable, j'augmente en moi la charité, je fortifie mes bons penchants, j'affaiblis les mauvais, j'acquiers une nouvelle grâce et une plus grande facilité pour les bonnes œuvres; les saintes habitudes se forment et s'enracinent. Car si le mal appelle le mal, le bien appelle le bien; et voilà comment les petites vertus conduisent aux grandes, les actes les plus communs aux actes héroïques. Mais, si je n'ai ni cette présence d'esprit, ni cet empire sur moi qui me permettent d'être le maître et le directeur de mes actions et non leur esclave [1], ni cette ardeur de volonté fruit de la

[1] Fili, ad istud diligenter tendere debes, ut in omni loco et actione... sis intimus liber et tui ipsius potens, et sint omnia sub te, et tu non sub eis ; ut sis dominus actionum tuarum et rector, non servus. *Imit. l.* 3. *c.* 38.

foi vive, sans laquelle ce que je fais de meilleur est rempli de défauts, pourquoi m'étonner d'être toujours si éloigné de vous, ô mon Dieu, avançant vers le tombeau, sans avancer dans votre amour?

II[e] P. *Raisons qui nous pressent de faire nos actions les plus communes aussi parfaitement que nous pouvons.*

1° La volonté de Dieu, sa grandeur, son souverain domaine. — Sa volonté : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.* (I. Thess. 4. 3.) Or, nous l'avons médité, notre sanctification et notre salut dépendent de nos œuvres; ce sont les bonnes que Dieu récompensera éternellement dans ses élus, les mauvaises qu'il punira dans les pécheurs. Il veut que nous imitions sa manière d'agir, autant que nous le pouvons, puisqu'il se propose à nous pour modèle : *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est ;* la manière d'agir, qui lui est propre est de faire toutes choses avec la dernière perfection : *Est mos Dei, quòd omnia opera sua in summo benè facit.* (S. Thom. *Opusc. de mor. divin.*) Voilà pourquoi il nous commande d'exceller dans toutes nos œuvres, ce qui suppose application à les bien faire : *In omnibus operibus tuis præcellens esto.* (Eccli. 33. 23.) — Son infinie grandeur l'exige. On déshonore un maître par le peu d'empressement, le peu de soin, le peu de dévouement

qu'on met à le servir ; et Dieu nous déclare qu'il n'a que des malédictions pour quiconque fait son œuvre négligemment [1]. — Ajoutons que le domaine de Dieu sur nous étant universel, toutes nos actions lui appartiennent, les plus communes au même titre que les plus considérables ; elles sont toutes des hommages de notre dépendance, et, comme parle l'Église, des offrandes de notre servitude; elles doivent donc être dignes de Dieu et lui rendre toute la gloire qui lui est due.

2° Notre amour pour Jésus-Christ. Rien ne lui est plus agréable que de nous voir occupés à faire saintement et en toute perfection nos actions les plus communes. Par là, nous lui ressemblons, nous vivons de sa vie, nous entrons dans son désir le plus ardent, qui est de glorifier son Père par nos propres actions, comme il l'a glorifié par les siennes ; afin que les membres, aussi bien que le chef, soient entièrement consacrés et appliqués à cette divine gloire : c'est pour cela qu'il nous donne sa grâce, et qu'il agit en nous et avec nous. Si mon action est mal faite, s'il s'y est mêlé quelque défaut, Jésus-Christ n'a pas retiré de sa grâce tout le fruit qu'il désirait, et de ma coopération toute la joie qu'il attendait.

3° L'excellence et le prix d'une action bien

[1] Jerem. 48. 10.

faite. Le mérite des choses surnaturelles surpasse incomparablement celui de toutes les choses naturelles du ciel et de la terre. Le moindre acte de vertu chrétienne, produit par une âme juste, le seul nom de Jésus prononcé religieusement, le signe de la croix fait avec attention.., moins encore : un pas, un regard, animés d'un bon motif ; tous ces actes, si petits en eux-mêmes, rehaussés par la foi et la grâce qui en sont le principe, plaisent plus à Dieu, lui procurent plus de gloire, que toutes les actions purement naturelles des créatures passées, présentes et à venir. — Et nous, quel avantage recueillerons-nous, dans la vie future, de cette action sainte, qui n'a duré qu'un instant? Saint Paul nous l'apprend : *Æternum gloriæ pondus.* (II. Cor. 4. 17.) Saint Bernard dit que nos œuvres sont des semences de l'éternité : *Semina æternitatis.* (Serm. 15. ad cler.) Comme l'arbre et le fruit sont renfermés dans la semence, ainsi dans chaque bonne œuvre est renfermée la gloire éternelle, ou une augmentation de cette gloire. O mon Dieu, peut-on vous aimer, peut-on s'aimer soi-même, et ne pas tressaillir de joie à cette pensée : Pour cette bonne action que je vais faire, je vous verrai plus clairement, je vous posséderai plus délicieusement toute l'éternité ?..

Je vous bénis, Seigneur, d'avoir placé si près de moi ma sanctification et mon salut. Non,

ma lâcheté n'a plus d'excuse. Si j'osais encore en chercher une dans la difficulté de parvenir à la perfection que vous attendez de moi, vous seriez en droit de me dire que cette perfection est sous ma main [1]; car, pour y atteindre, je n'ai point à changer d'occupation, il me suffit de bien faire ce que je fais. Les actions auxquelles vous l'avez attachée, remplissent tous mes jours; elles sont inséparables de ma condition d'homme, de prêtre et de pasteur. En tout état de choses, il faut que je prie, que j'offre le saint sacrifice, que j'exerce mes différentes fonctions; il est nécessaire que je traite avec le prochain, que j'étudie, que je prenne du repos, de la nourriture, pour réparer mes forces, etc. Puisqu'il faut que je fasse ces actions, quel serait mon aveuglement, Seigneur, si au lieu de vous les rendre agréables, en m'appliquant à les bien faire, et de déposer en chacune d'elles un germe d'immortalité bienheureuse, ma tiédeur les condamnait à une entière stérilité et pour vous et pour moi, en vous privant, vous de la gloire et moi du bonheur, qui devaient en être le fruit?

Dans quelques instants, je vais célébrer les saints mystères, et accomplir une action d'une noblesse et d'une sainteté infinies; mais cette

[1] Mandatum hoc... non supra te est, neque procul positum.., sed juxta te est sermo valdè. *Deut.* 30. 11. 14.

action sublime, combien ne renferme-t-elle pas d'actes petits en apparence : mouvements de mes mains, inclinations de ma tête, attitudes, regards, paroles !.. Et si, quand je descendrai de l'autel, les anges qui vont m'y contempler, pouvaient dire de moi : Il a bien fait toutes choses : *Benè omnia fecit,* qu'ils seraient précieux devant vous, ô mon Dieu, les moments que j'y aurais passés, et quelle trace glorieuse ils laisseraient dans ma vie ?

Ier P. *Jésus-Christ donnait à chacune de ses actions toute la perfection possible.* De lui seul on a pu dire en toute vérité : *Benè omnia fecit,* il a bien fait toutes choses. — Avec une infinie *sainteté*, sans l'ombre d'une imperfection. — Avec une infinie *sagesse,* se conformant toujours aux desseins de son Père, aux devoirs de son état présent. — Avec une infinie *bonté*, rapportant tout à la plus grande gloire de Dieu, et à notre plus grand bonheur. Quels progrès ne ferait-on pas en suivant ces principes ? Régler le cœur, régler la main, le dedans et le dehors sur le grand précepte de l'amour de Dieu et du prochain ; voir la sainteté où elle est : dans la position que la Providence nous a faite.

IIe P. *Raisons qui nous pressent de faire toutes nos actions aussi parfaitement que nous pourrons.* — *La volonté* de Dieu ; il veut que nous soyons saints et notre sanctification dépend de nos œuvres. — Son infinie *grandeur ;* on déshonore un maître par le peu de soin et de dévouement qu'on met à le servir. — *Notre amour pour Jésus-Christ.* Rien ne lui plaît autant que de nous voir appliqués à bien faire nos actions les

plus communes. Par là nous lui ressemblons, et nous vivons de sa vie. — L'excellence d'une action bien faite et les fruits inappréciables que nous en recueillerons : *Un poids éternel de gloire*. Soyez béni, Seigneur, de m'avoir rendu si facile la perfection que vous attendez de moi.

XLIII. MÉDITATION.

Première cause, après la grâce, de la sainteté de nos actions, la bonne intention qui les dirige.

I. Quelle est sa puissante efficacité pour sanctifier nos œuvres.
II. Quelles qualités elle doit avoir.

Ier P. *Puissance de la bonne intention pour la sanctification des œuvres.* Par la sage direction qu'elle leur donne, elle les retire du domaine de la nature, pour les faire entrer sous l'empire de la grâce et dans l'ordre surnaturel. Elle exerce son heureuse influence sur les mauvaises, sur les bonnes, sur les indifférentes. Elle écarte les mauvaises : *Non faciamus mala, ut veniant bona.* (Rom. 3. 8.) — *Ea quæ constat esse peccata.., nullâ velut bonâ intentione facienda sunt.* (S. Aug. *Contra mendacium.*) Elle rend meilleures celles qui étaient bonnes ; or, combien d'actions, non-seulement bonnes, mais excellentes par elles-mêmes, dans la vie d'un prêtre, dont toutes les occupations se rapportent au service de Dieu et

au salut du prochain : prière, étude, ministère, etc.!.. Quelle perte, quel malheur, si je me prive du fruit de pareilles œuvres par ma négligence à m'y proposer une bonne fin ! Que serait-ce si je m'en faisais devant Dieu une matière de condamnation, en m'y proposant des fins coupables, par exemple, en n'y cherchant que l'estime des créatures? Sans bonne intention, ce qui serait en soi très-excellent, les cérémonies sacrées, la prédication, le soin des âmes, etc., ne serait plus que vanité ou crime ; mais avec elle ce qu'il y a de plus commun devient tout divin.

Qu'est-ce que l'offrande d'un verre d'eau, de deux deniers? Et cependant si je la fais en vue de Dieu et pour lui plaire, il acceptera cette offrande, il la louera, il la récompensera magnifiquement [1]. L'intention, dit saint Augustin, est le regard de l'âme ; c'est la bonne intention qui fait la bonne action [2]. Le vaisseau va du côté où le dirige le gouvernail, et l'œuvre à la fin qu'on se propose. L'œil simple, dont parle Jé-

[1] Viduam cùm videret Dominus, non de patrimonio sed de animo opus ejus examinans, et considerans non quantum, sed ex quanto dedisset, dixit : Vidua ista plus omnibus misit in dona Dei. *S. Cyr.* (*Tract. de operib. et eleem.*)

[2] Bonum opus intentio facit. Non valdè attendas quid homo faciat, sed quid, cùm facit, aspiciat ; quò lacertos optimæ gubernationis dirigat. (*Præf. in ps.* 31.)

sus-Christ, et qui éclaire tout notre corps, est la bonne intention, qui répand son éclat sur tout le corps de nos actions et les rend précieuses devant le Seigneur.

Voilà pourquoi saint Paul nous fait cette pressante exhortation : *Omne quodcumque facitis, in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi.* (Coloss. 3. 17.) Ce langage de l'apôtre est remarquable. Il nous invite à relever, à sanctifier tout par l'intention, *omne ;* et chaque chose en particulier, *quodcumque ;* n'exceptant rien, pas une action, pas une parole : *In verbo aut in opere ;* il descend même jusqu'au détail des actions les plus viles et qui nous sont communes avec les animaux : *Sive manducatis, sive bibitis.., omnia in gloriam Dei facite.* (I. Cor. 10. 31.) Or, si l'intention peut spiritualiser des choses aussi matérielles, si elle peut en tirer la gloire de Dieu, et nous en faire autant de titres à sa libéralité, quelle puissance de sanctification n'exerce-t-elle pas sur cette multitude d'actions si éminentes et si utiles, qui remplissent la journée du prêtre et du pasteur ? Admirable effet de l'intention animée par la foi ! Non-seulement elle donne un grand prix au bien que nous faisons, mais elle ajoute au trésor de nos mérites le bien même que nous ne faisons pas, quand il est dans nos désirs.

Que vous êtes un bon maître, ô mon Dieu !

Le monde ingrat ne sait pas, ou ne veut pas récompenser ce que l'on fait pour lui, et vous, Seigneur, vous avez des couronnes pour la simple volonté de vous servir ! Vous êtes attentif aux gémissements et aux soupirs de vos fidèles serviteurs, de vos prêtres fervents ; vous daignez leur tenir compte de tous les outrages qu'ils voudraient vous épargner, de tous les cœurs qu'ils désireraient vous gagner, quelque stérile d'ailleurs, quelque infructueux que soit leur ministère[1].

II[e] P. *Qualités que doit avoir la bonne intention.* Rectitude, pureté, persévérance.

1° L'intention est droite, quand l'âme regarde Dieu, qui, étant le principe de toutes choses, doit en être la fin. Lorsqu'un prêtre, dans ses fonctions et dans le détail de sa conduite, cherche Dieu et sa gloire par l'accomplissement de sa volonté, il marche dans la voie droite ; il peut dire en toute vérité : *Ambulavit pes meus iter rectum* ; (Eccli. 51. 20.) et ajouter avec le Sauveur : *Vado ad Patrem, vado ad eum qui misit me.* Suivons le conseil que nous donne un saint prêtre, expliquant cette parole de Jésus-Christ à ses apôtres : *Mittite in dexteram navigii rete, et invenietis.* (Joan. 21. 6.) « Jetez, » nous dit-il, « le filet de

[1] Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus. *Ps.* 37. 10.

vos intentions du côté de la *grâce*, et non de la nature. Prenez garde de vous porter à vos emplois, à vos affaires, à vos visites.., par inclination naturelle... Donnez à la grâce toute la direction de votre vie. — Du côté du *ciel*, et non de la terre. Que l'intérêt temporel ne l'emporte jamais sur le spirituel. Gouvernez-vous en tout par les maximes éternelles. Vivez comme un homme du ciel, qui ne touche aux choses d'ici-bas que par nécessité. — Du côté *de la croix*, et non des délices sensuelles, ni même des consolations intérieures ; la croix est le partage des élus. — Enfin du côté *de Dieu*, et non des créatures ; ne cherchez pas à plaire aux hommes : ne faites rien par respect humain... Cherchez Dieu, le salut des âmes, votre avancement dans la perfection ; cherchez la gloire de Jésus-Christ, c'est là que vous trouverez la plénitude de tous les biens, *Et invenietis*. Mais si vous jetez votre filet du côté des biens périssables, de l'honneur du monde.., vous ne trouverez rien, car que peut-on trouver dans le néant [1] ? »

2° Intention pure. On cherche Dieu, il est vrai, dans des projets de zèle, dans des œuvres de charité, dans des exercices religieux ; mais qu'il est rare qu'on ne s'y cherche pas aussi soi-même ! Où est le prêtre, qui, s'élevant vers

[1] P. Nouet.

Dieu, ne retombe jamais sur lui-même par quelque retour et mélange d'amour-propre? L'œil *simple* est la pureté d'intention. Comme l'œil ne regarde jamais fixement qu'un seul objet, ainsi notre âme ne devrait s'arrêter qu'à un seul bien.

L'intention serait pure, si le cœur l'était ; car le cœur dirige l'intention, comme l'intention dirige l'action. C'est donc de mon cœur que je dois me défier dans mes desseins et dans les principes qui me font agir. *Purifiez vos cœurs, ô vous qui avez l'esprit double*[1], c'est-à-dire, partagé par des intentions diverses, dont les unes regardent le ciel et les autres la terre. On ne peut servir deux maîtres. Votre cœur n'étant fait que pour Dieu, tout attachement qui ne se rapporte pas à Dieu, ternit la beauté de votre âme ; l'or pur de la charité parfaite ne saurait supporter cet alliage. L'intention droite a pour devise : *Tout pour Dieu ;* et l'intention pure : *Tout pour Dieu seul.*

3° Intention persévérante. Dans l'œuvre, on ne couronne que la fin. A quoi nous servirait de commencer par l'esprit, si nous finissions par la chair? Recueillons-nous avant de nous livrer à l'action, et faisons-nous toujours précéder du flambeau de la foi[2], afin de tout rap-

[1] Purificate corda, duplices animo. *Jac.* 4. 8.

[2] Antè omnia opera verbum verax præcedat te. *Eccli.* 37. 20.

porter à Dieu ; mais veillons également quand nous sommes en voie d'exécution, pour ne pas perdre de vue la fin que nous nous sommes d'abord proposée. Nous avons d'heureux élans ; c'est la constance qui nous manque. Souvent le Seigneur pourrait nous dire, comme saint Paul aux Galates : « *Currebatis benè, quis vos impedivit ?* Vous aviez bien commencé ce que je vous avais inspiré pour ma gloire ; que n'avez-vous aussi bien continué ? Action sainte, motif encore plus saint, voilà le début ; mais pour la suite, je n'ai rien, presque rien à louer ; parce que, si l'action est toujours bonne en elle-même, j'y suis oublié, ce n'est plus pour moi, ou du moins ce n'est plus uniquement pour moi qu'elle est faite. »

Retour sur vous-même, et examen sérieux sur un point de si haute importance. Si l'on dépouillait vos prétendues bonnes œuvres de tout ce qui n'a eu pour principe que l'activité naturelle, la coutume, l'humeur.. ; si l'on en retranchait ce qui, dans vos vues, a été mêlé de bien et de mal et souillé par ce mélange, enfin ce qui s'est démenti dans vos intentions et a manqué de persévérance, que vous resterait-il de net ? Quels mérites pourriez-vous présenter à Dieu, si aujourd'hui même il vous demandait compte de toutes vos œuvres ?

Former avec soin vos intentions, les purifier de plus en plus, les renouveler souvent, que

ce soit là votre résolution et l'objet de vos ferventes prières, quand vous aurez reçu le Fils de Dieu par la sainte communion. Pour vous y préparer, unissez vos intentions aux siennes, ne cherchez que son bon plaisir, comme en tout il n'a cherché que celui de son Père ; c'est là, dit saint Augustin, l'huile, que vous devez porter à l'autel, afin qu'à l'exemple des vierges sages votre lampe soit toujours allumée : *Ideò non deficiunt lampades, quia interiori oleo vegetantur ; id est intentione bonæ conscientiæ, quâ coram Deo fit in ejus gloriam, quidquid coram hominibus in bonis operibus lucet.* (Epist. 140.)

Ier P. *Puissante efficacité de la bonne intention pour sanctifier nos œuvres.* Elle les retire du domaine de la nature, pour les mettre sous l'empire de la grâce. Elle écarte les mauvaises, rend meilleures celles qui étaient bonnes. — L'intention est le regard de l'âme ; c'est la bonne intention qui fait la bonne action. Non-seulement elle donne un grand prix au bien que nous faisons ; elle ajoute même au trésor de nos mérites le bien que nous ne faisons pas, mais que nous voudrions faire.

IIe P. *Qualités que doit avoir la bonne intention.* Qu'elle soit *droite ;* elle le sera, si notre âme regarde Dieu ; nous pourrons dire continuellement avec le Sauveur : *Je vais à mon Père ;* chacune de mes actions m'approche de lui. Jetons le filet de nos intentions du côté de la *grâce* et non de la nature : du côté du *ciel* et non de la terre : que l'intérêt temporel ne nous guide en rien ; du côté de la *croix* et non des jouissances, sensuelles ou spirituelles ; du côté de *Dieu* et

non des créatures : jamais de respect humain. — Qu'elle soit *pure*. Cherchons Dieu et ne cherchons que lui. L'intention droite a pour devise : *Tout pour Dieu,* et l'intention pure : *Tout pour Dieu seul !* — Qu'elle soit *persévérante ;* c'est la fin qui couronne l'œuvre : commençons, continuons et finissons pour Dieu seul. — Retour sur soi-même, et examen sérieux. Résolution : *Je vous glorifierai, Seigneur, par la direction que je donnerai à mon cœur.* (Ps. 118.)

PRIÈRE DU MATIN,

en usage dans tous les Séminaires de Saint-Sulpice.

In nomine Patris, etc.

Benedicta sit sancta et individua Trinitas, nunc et semper, et per infinita sæcula sæculorum. Amen.

Je vous adore, auguste Majesté; j'adore vos grandeurs incompréhensibles aux hommes et aux Anges, connues de vous seul, louées par votre Verbe, et aimées dignement par votre seul Esprit.

N'étant rien en moi-même, Père éternel, pour vous honorer comme il faut, je vous offre tous les devoirs de votre Verbe incarné sur la terre; j'adhère à tous les sentiments d'honneur et de louange que Jésus-Christ vous rend dans le ciel; et je m'unis de cœur à tout ce que le Saint Esprit opère à votre gloire dans ses membres.

Très-sainte et très-adorable Trinité, un seul Dieu en trois personnes, souffrez qu'en Jésus-Christ notre médiateur auprès de vous, et en la grâce de son Esprit, je vous rende mes devoirs.

Adorons le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous adore comme mon Créateur, je révère l'amour et la bonté immense qui a porté votre Majesté à regarder ce pauvre néant, et à vous y appliquer pour former mon être.

Verbe éternel, je vous adore comme mon Rédempteur, qui, étant égal à votre Père, vous êtes fait en votre mère semblable à nous, prenant la forme de serviteur pour vivre pauvrement, mourir ignominieusement, mais pour ressusciter en la gloire, semblable à

votre Père, afin de nous apprendre à vivre en pénitents, à mourir en criminels pleinement soumis à leur arrêt de mort, pour passer ensuite, par la résurrection, dans la gloire des enfants de Dieu.

Esprit divin, je vous adore comme mon Sanctificateur, qui avez consumé le péché dans mon cœur, par le feu de votre saint amour, et qui descendez à toute heure dans ce cloaque d'iniquités, pour y répandre la vie de sainteté que vous puisez dans le sein du Père et du Fils, pour m'élever à la société de leur gloire.

Remercions le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

Père éternel, je vous remercie, après m'avoir créé avec tant d'amour, de m'avoir conservé avec tant de patience au milieu de mes crimes, et de m'avoir en particulier conservé cette nuit, et donné ce jour, pour vous servir et pour vous honorer.

Fils de Dieu, je vous remercie de m'avoir préservé mille fois de l'enfer par les travaux de votre vie, et par les souffrances de votre mort, et de m'avoir mérité tous les biens qui sont dans l'Église.

Esprit divin, je vous remercie d'avoir bien voulu répandre tant de dons et tant de grâces dans mon âme, et nonobstant tout le mépris que j'en ai fait, d'avoir si souvent renouvelé en moi votre vie.

Demandons pardon au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous conjure de me pardonner le mauvais usage que j'ai fait du corps et de l'esprit que vous m'avez donnés avec tant de bonté, et conservés avec tant de miséricorde.

Fils de Dieu, je vous demande pardon du peu de fruit que j'ai tiré des saints exemples de votre vie, des conseils de votre saint Évangile, et des grâces de tous vos sacrements.

Esprit divin, pardonnez-moi tout le mépris que j'ai

fait de vos inspirations, de vos lumières, et des remords qu'il vous a plu d'exciter dans ma conscience.

Offrons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je vous offre toutes les œuvres de ma journée, et je renonce à toute la complaisance que je pourrais y prendre.

Verbe éternel, je vous offre toutes mes pensées et toutes mes paroles, et je condamne d'avance toutes celles qui seraient vaines et inutiles.

Esprit de Dieu, je vous consacre toutes les affections de mon cœur, et je déteste le déréglement de mes inclinations naturelles.

Abandonnons-nous au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Père éternel, je renonce à toute la confiance que j'ai en ma vertu, et je m'abandonne à vous pour m'établir dans la vôtre.

Fils de Dieu, je condamne toute la présomption de mon esprit, et je me donne à vous pour entrer en votre seule sagesse.

Esprit divin, je renonce à toutes mes inclinations, pour entrer dans les désirs de sainteté que vous donnez aux saintes âmes.

Père éternel, soyez la perfection de mon âme.

Fils de Dieu, soyez-en la lumière.

Esprit divin, soyez-en tout le mouvement.

Disons le Pater, *l'Ave et le* Credo.

Je vous offre encore une fois, ô mon Dieu! mes pensées, mes paroles et mes œuvres, avec celles de mon Seigneur Jésus, pour qu'elles méritent d'être reçues de vous, et je déteste toute autre intention que celle qu'il aurait, s'il était sur la terre, et s'il vivait en ma place.

Je m'unis, ô mon Dieu ! à son divin Esprit, qui vous fait aimer et adorer par tous les Anges et par tous les Saints, et qui remplit le ciel et la terre de vos saintes louanges, afin de me rendre présent par cet Esprit à toutes les créatures qui vous honorent, et particulièrement à celles qui vous honorent dans l'oraison.

PRIÈRES

Qu'on a coutume de faire après l'Oraison.

I.

O Jesu, vivens in Maria, veni, et vive in famulis tuis, in spiritu sanctitatis tuæ, in plenitudine virtutis tuæ, in perfectione viarum tuarum, in veritate virtutum tuarum, in communione mysteriorum tuorum : dominare omni adversæ potestati in Spiritu tuo, ad gloriam Patris. Amen.

II.

Anima Christi, sanctifica me.
Corpus Christi, salva me.
Sanguis Christi, inebria me.
Aqua lateris Christi, lava me.
Passio Christi, conforta me.
O bone Jesu ! exaudi me :
Intrà tua vulnera absconde me.
Ne permittas me separari à te.
Ab hoste maligno defende me.
In horâ mortis meæ, voca me.
Et jube me venire ad te.
Ut cum sanctis tuis laudem te
In sæcula sæculorum. Amen.

III.

Suscipe, Domine, universam meam libertatem. Accipe memoriam, intellectum, atque voluntatem omnem. Quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es : id tibi totum restituo, ac tuæ prorsùs voluntati subjicio. Amorem tuî solum cum gratia tuâ mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultrà posco.

DIRECTIO INTENTIONIS ANTE MISSAM.

1. Offertur cum purissimâ intentione.

Domine Deus, ego intendo, hoc mane, quàm maximo amoris, reverentiæ, et devotionis affectu, sanctissimum missæ sacrificium majestati tuæ, cui soli debetur, offerre juxta ritum sanctæ Romanæ Ecclesiæ, et ex nunc offero illud unà cum omnibus sacrificiis tibi gratissimis, simulque pretium sanguinis Jesu Christi, merita beatæ Virginis et omnium sanctorum, totiusque Ecclesiæ preces et laudes, in unione illius sacrificii, quod Christus in ultimâ cœnâ instituit et in cruce consummavit, factus ipse sacerdos et victima, affectu et nomine ejusdem Domini nostri Jesu Christi, totiusque Ecclesiæ, ex puro tuî amore ac desiderio tui beneplaciti semper et in omnibus perficiendi.

2. Pro gloriâ Dei et sanctorum.

Offero tibi illud in protestationem supremæ ac increatæ tuæ excellentiæ, dominii tui in omnes crea-

turas, et nostræ subjectionis et dependentiæ à te; in gratiarum actionem omnium beneficiorum ulli unquàm creaturæ collatorum et conferendorum; in plenam abolitionem omnis injuriæ ab ullo unquàm tibi irrogatæ vel inferendæ, ac in cultum latriæ tibi soli debitum, cum omnibus adorationibus Christi, beatæ Virginis, ac omnium angelorum et sanctorum, item in augmentum gaudii humanitatis Domini nostri Jesu Christi, in memoriam vitæ et passionis ejusdem, et in augmentum gloriæ ac beatitudinis immaculatissimæ Virginis, omniumque Angelorum et sanctorum.

3. Pro ipso celebrante.

Offero etiam illud in gratiarum actionem pro omnibus beneficiis mihi collatis, in satisfactionem pro peccatis meis, de quibus summoperè doleo, propter offensam et injuriam, quam tibi irrogavi, cum firmo emendationis proposito, et pro omnibus meis præsentibus et futuris animæ et corporis necessitatibus.

4. Pro omnibus aliis.

Offero demùm pro omnibus vivis atque defunctis, pro quibus Dominus noster Jesus Christus et Virgo Maria sciunt et volunt ut sacrificem; pro parentibus, amicis, consanguineis atque benefactoribus meis; pro omni gradu sanctæ catholicæ Ecclesiæ, christianorum principum unione, hæresum et schismatum extirpatione, omnium infidelium nationum

conversione ; pro totius cleri et omnium religiosorum statuum conservatione et augmento, et pro animarum in purgatorio existentium liberatione, maximè autem pro NN. qui eleemosynam dederunt et reliquerunt ut secundùm eorum voluntatem hanc missam celebrarem, quibus intendo hunc fructum applicare quantum scis me posse vel debere.

5. Conclusio et supplicatio.

Respice ergo me, indignissimum famulum tuum, quem pro vivis et defunctis legatione apud te fungi voluisti, ut defunctis requiem indulgeas, et vivis veniam gratiamque concedas tibi rectè fideliterque serviendi, et in amore tuo usque in finem perseverandi. Amen.

Oratio sancti Ambrosii.

Ad mensam dulcissimi convivii tui, pie Domine Jesu Christe, ego peccator, de propriis meritis nihil præsumens, sed de tuâ confidens misericordiâ et bonitate, accedere vereor et contremisco. Nam cor et corpus habeo multis criminibus maculatum, mentem et linguam non cautè custoditam. Ergo, ô pia Deitas! ô tremenda Majestas! ego miser inter angustias deprehensus, ad te fontem misericordiæ recurro, ad te festino sanandus; sub tuam protectionem fugio, et quem judicem sustinere nequeo, Salvatorem habere suspiro. Tibi, Domine, plagas meas ostendo; tibi verecundiam meam detego. Scio

peccata mea multa et magna, pro quibus timeo. Spero in misericordias tuas, quarum non est numerus. Respice ergo in me oculis misericordiæ tuæ, Domine Jesu Christe, Rex æterne, Deus et homo, crucifixus propter hominem. Exaudi me sperantem in te; miserere meî, pleni miseriis et peccatis, tu qui fontem miserationis nunquàm manare cessabis. Salve, salutaris Victima, pro me et omni humano genere in patibulo crucis oblata. Salve, nobilis et pretiose sanguis, de vulneribus crucifixi Domini mei Jesu Christi profluens, et peccata totius mundi abluens. Recordare, Domine, creaturæ tuæ, quam tuo sanguine redemisti. Pœnitet me peccasse; cupio emendare quod feci; aufer à me, quæso, clementissime Pater, omnes iniquitates et peccata mea, ut purificatus mente et corpore dignè degustare merear sancta sanctorum; et concede, ut sancta prælibatio corporis et sanguinis tui, quam ego indignus sumere intendo, sit peccatorum meorum remissio, sit delictorum perfecta purgatio, sit turpium cogitationum effugatio, ac bonorum sensuum regeneratio, operumque tibi placentium salubris efficacia, animæ quoque et corporis contra inimicorum meorum insidias firmissima tuitio. Amen.

Oratio S. Thomæ Aquinatis.

Omnipotens sempiterne Deus, ecce accedo ad sacramentum unigeniti Filii tui Domini nostri Jesu

Christi ; accedo tanquàm infirmus ad medicum vitæ, immundus ad fontem misericordiæ, cæcus ad lumen claritatis æternæ, pauper et egenus ad Dominum cœli et terræ. Rogo ergo immensæ largitatis tuæ abundantiam, quatenùs meam curare digneris infirmitatem, lavare fœditatem, illuminare cæcitatem, ditare paupertatem, vestire nuditatem, ut panem angelorum, Regem regum, Do[illegible]tium, tantà suscipiam reverentiâ et humilitate, tantâ contritione et devotione, tantâ puritate et fide, tali proposito et intentione, sicut expedit saluti animæ meæ. Da mihi, quæso, Dominici corporis et sanguinis non solum suscipere sacramentum, sed etiam rem et virtutem sacramenti. O mitissime Deus! da mihi corpus unigeniti Filii tui, Domini nostri, Jesu Christi, quod traxit de Virgine Mariâ, sic suscipere, ut corpori suo mystico merear incorporari, et inter ejus membra connumerari. O amantissime Pater! concede mihi dilectum Filium tuum, quem nunc velatum in viâ suscipere propono, revelatâ tandem facie perpetuò contemplari. Qui tecum vivit et regnat in unitate Spiritûs sancti, Deus, per omnia sæcula sæculorum. Amen.

Oratio ad Spiritum sanctum.

Veni, sancte Spiritus, amor Patris et Filii, mundator scelerum, curator vulnerum, fortitudo fragilium, mœrentium consolator, fulgor intellectûs, et

vindex libertatis. Veni è patriâ felicitatis, et cordis mei penetralibus tam potenter illabere, ut vitia omnia et defectus tuo igne consumas et omnia peccata mea remittas Emitte in animam meam lucis tuæ radium, quo illuminante intellectum, quæ tibi sunt placita videam ; quo affectum inflammante, ad ea prosequenda totâ virtute incumbam. Fac me dignum sacris altaribus ministrum ; meque torrente tuæ voluptatis inebria, ut cœlesti suavitate in hâc divinissimâ mensâ degustatâ, nihil venenatæ mundi dulcedinis libeat ampliùs degustare. Imbuat me et perficiat septiformis Spiritus tuus, et ad illum scientiæ gradum fac me pertingere, ad quem pervenit apostolus tuus, cùm dicebat se nihil scire, *nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* Roboretur infirmitas mea fortitudine tuâ, vincat bonitas tua malitiam meam, et deformitas mea tuâ pulchritudine decoretur. Sursùm erige me per æternorum affectionem, copula tecum per amoris unitatem, conserva per finalem perseverantiam, ut tuo ductu revolet anima mea ad te principium et finem suum à quo nunquàm separetur. Amen.

Gregorius XIII, Pontifex Maximus, concessit cuilibet Sacerdoti dicenti antè celebrationem quæ sequuntur, quinquaginta annorum indulgentiam [1].

Ego volo celebrare Missam, et conficere Corpus

[1] Les auteurs varient sur l'étendue de cette indulgence. Mgr Bouvier et quelques autres mettent 50 jours ; mais nul doute qu'il ne faille lire

et Sanguinem Domini nostri Jesu Christi, juxta ritum sanctæ Romanæ Ecclesiæ, ad laudem omnipotentis Dei totiusque curiæ triumphantis, ad utilitatem meam totiusque curiæ militantis, pro omnibus qui se commendârunt orationibus meis, in genere, et in specie, et pro felici statu sanctæ Romanæ Ecclesiæ. Amen.

Gaudium cum pace, emendationem vitæ, spatium veræ pœnitentiæ, gratiam et consolationem sancti Spiritûs, perseverantiam in bonis operibus, tribuat nobis omnipotens et misericors Dominus. Amen.

GRATIARUM ACTIO POST MISSAM.

Antiphona.

Trium puerorum cantemus hymnum, quem cantabant sancti in camino ignis, benedicentes Dominum. *Tempore Paschali.* Alleluia.

Cant. trium Puerorum.

Benedicite, omnia opera Domini, Domino : laudate et superexaltate eum in sæcula.

Benedicite, angeli Domini, Domino; benedicite cœli, Domino.

50 ans, d'après M. de Sambucy, dans son *Manuel des Dévotions et Indulgences approuvées par le Saint-Siége* ; le *Recueil de prières et de Pratiques, etc*, traduit de l'italien sur la 7e édition, publiée à Rome, et formellement approuvée ; enfin le P. Maurel, S. J. *Le chrétien éclairé sur la nature des indulgences* II.

Benedicite, aquæ omnes quæ super cœlos sunt, Domino : benedicite, omnes virtutes Domini, Domino.

Benedicite, sol et luna, Domino : benedicite, stellæ cœli, Domino.

Benedicite, omnis imber et ros, Domino : benedicite, omnes spiritus Dei, Domino.

Benedicite, ignis et æstus, Domino : benedicite, frigus et æstus, Domino.

Benedicite, rores et pruina, Domino : benedicite, gelu et frigus, Domino.

Benedicite, glacies et nives, Domino : benedicite, noctes et dies, Domino.

Benedicite, lux et tenebræ, Domino : benedicite, fulgura et nubes, Domino.

Benedicat terra Dominum : laudet et superexaltet eum in sæcula.

Benedicite, montes et colles, Domino : benedicite, universa germinantia in terrâ, Domino.

Benedicite, fontes, Domino : benedicite, maria et flumina, Domino.

Benedicite, cete, et omnia quæ moventur in aquis, Domino : benedicite, omnes volucres cœli, Domino.

Benedicite, omnes bestiæ et pecora, Domino : benedicite, filii hominum, Domino.

Benedicat Israel Dominum : laudet et superexaltet eum in sæcula.

Benedicite, sacerdotes Domini, Domino : benedicite, servi Domini, Domino.

Benedicite, spiritus et animæ justorum, Domino : benedicite, sancti et humiles corde, Domino.

Benedicite, Anania, Azaria, Misael, Domino : laudate et superexaltate eum in sæcula.

Benedicamus Patrem et Filium cum sancto Spiritu : laudemus et superexaltemus eum in sæcula.

Benedictus es, Domine, in firmamento cœli : et laudabilis et gloriosus, et superexaltatus in sæcula.

PSALMUS 150.

Laudate Dominum in sanctis ejus : laudate eum in firmamento virtutis ejus.

Laudate eum in virtutibus ejus : laudate eum secundùm multitudinem magnitudinis ejus.

Laudate eum in sono tubæ : laudate eum in psalterio et citharâ.

Laudate eum in tympano et choro : laudate eum in chordis et organo.

Laudate eum in cymbalis benè sonantibus, laudate eum in cymbalis jubilationis : omnis spiritus laudet Dominum.

Gloria Patri, etc.

Ant. Trium puerorum, etc.

Kyrie, eleison, etc.

Pater noster, *secretò.*

℣. Et ne nos inducas in tentationem.

℟. Sed libera nos à malo.

℣. Confiteantur tibi, Domine, omnia opera tua.

℟. Et sancti tui benedicant tibi.

℣. Exultabunt sancti in gloriâ.
℟. Lætabuntur in cubilibus suis.
℣. Non nobis, Domine, non nobis.
℟. Sed nomini tuo da gloriam.
℣. Domine, exaudi orationem meam.
℟. Et clamor meus ad te veniat.
℣. Dominus vobiscum.
℟. Et cum spiritu tuo.

OREMUS.

Deus, qui tribus pueris mitigâsti flammas ignium, concede propitius, ut nos famulos tuos non exurat flamma vitiorum.

Actiones nostras, quæsumus, Domine, aspirando præveni, et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra oratio et operatio à te semper incipiat, et per te cœpta finiatur.

Da nobis, quæsumus, Domine, vitiorum nostrorum flammas extinguere, qui beato Laurentio tribuisti tormentorum suorum incendia superare. Per Christum Dominum nostrum.

ORATIO S. THOMÆ AQUINATIS.

Gratias tibi ago, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus, qui me peccatorem indignum, famulum tuum, nullis meis meritis, sed solâ dignatione misericordiæ tuæ, satiare dignatus es pretioso Corpore et Sanguine Filii tui Domini nostri Jesu Christi. Te deprecor, ut hæc sancta communio non sit mihi reatus ad pœnam, sed intercessio salutaris

ad veniam : sit mihi armatura fidei, et scutum bonæ voluntatis : sit vitiorum meorum evacuatio ; concupiscentiæ et libidinis exterminatio; charitatis et patientiæ, humilitatis et obedientiæ, omniumque virtutum augmentatio ; contra insidias inimicorum omnium, tàm visibilium quàm invisibilium, firma defensio ; motuum meorum tàm carnalium , quam spiritualium perfecta quietatio ; in te uno ac vero Deo firma adhæsio , atque mei finis felix consummatio. Et precor te, ut ad illud ineffabile convivium me peccatorem perducere digneris, ubi tu cum Filio tuo et Spiritu sancto , sanctis tuis es lux vera , satietas plena , gaudium sempiternum , jucunditas consummata , et felicitas perfecta. Per eumdem Christum Dominum nostrum.

Actus amoris post missam.

Amo te, Domine Jesu, jucunditas mea et requies mea ; amo te, summum et unicum bonum meum, ex toto corde, ex totâ mente, ex totâ animâ, ex totis viribus meis; et si tu vides me in hoc deficere, saltem desidero amare te , et si satis id non opto , saltem desidero id multùm desiderare. Succende, Domine, igne tuo ardentissimo viscera mea , et quandoquidem non nisi amorem petis à me, da quod jubes, et jube quod vis. Nisi enim dederis mihi velle et perficere, peribo utique in infirmitate meâ. Sonet vox tua in auribus meis, vox illa dulcissima et efficacissima : *Volo*. Nam si vis, potes me mundare

et illuminare ; potes me ad supremum amoris gradum elevare. Sicut voluisti pro me pati et mori, ita etiam velis ut appareat in me fructus passionis et mortis tuæ. Memento verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti ; tu enim dixisti : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet et ego in eo.* O dulcissimum verbum, Tu in me et Ego in te ! O quantus amor, tu in me vilissimo peccatore, et ego in te, Deus meus, cujus majestas incomprehensibilis est ! Unum est mihi necessarium, et hoc solum quæro, in te vivere, in te quiescere, à te nunquàm separari. Felix est qui te quærit, felicior qui te possidet, felicissimus qui in hâc possessione perseverat et moritur. O dies infelices, quos turpiter transegi diligens vanitatem, et recedens à te ! Et nunc, Domine, qui venisti in hunc mundum, ut peccatores salvos faceres, redime animam meam in solâ fiduciâ miserationum tuarum respirantem, et aufer à me omnia amoris tui impedimenta. Procul sit à me omnis terrena delectatio ; nihil sapiat mihi, nihil me alliciat nisi tu. Vive et regna semper in me, fidelissime amator animæ meæ : in te enim sunt omnia bona, et jam deinceps paratus sum omnia potiùs mala perpeti quàm ut unquàm cessem amare te. O corpus sacratissimum, quinque vulneribus sauciatum, pone te ut signaculum super cor meum, et imprime illi charitatem tuam. Obsigna pedes meos, ut sequar vestigia tua; obsigna manus, ut bona semper opera exerceam ; obsigna latus, ut ferventissimos amoris

tui actus proferam in æternum. O sanguis pretiosissime, qui omnem hominem abluis et purificas, lava animam meam, et pone signum in faciem meam, ut nullum præter te amatorem admittam! O dulcedo cordis mei et vita animæ meæ, sicut tu in Patre, et Pater in te est, ita ego per gratiam tuam unus tecum sim amore et voluntate, mihique mundus crucifixus sit, et ego mundo! Amen.

Oblatio post missam.

Servus tuus ego sum, Domine Deus meus, et pro tributo servitutis meæ aliquid tibi offerre vellem, quod majestate tuâ dignum et acceptabile foret; sed excedit omnem facultatem meam debitum meum, quia tantùm tibi debeo, quanti tu vales, qui infinitus es Et ex me quidem nihil possum, nihil sum; habeo tamen ex gratiâ tuâ donum præclarissimum, quod nullo modo recusare potes; habeo dilectissimum Filium tuum Dominum meum Jesum Christum, qui ita se mihi communicavit, ut ego in illo, et ille in me sit. Quare verba prophetæ tui aptissime usurpabo, et dicam: *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt nomini sancto ejus.* Ipse enim Filius tuus dignè pro me nomini tuo benedicet, teque amabit, et glorificabit; nam intra me sacramentaliter existens factus est unum mecum, et ego unum cum illo. Ipsum igitur offero tibi velut thymiama suavissimi odoris ad maximam tuî gloriam et honorem; in gratiarum actionem pro universis beneficiis tuis; in remissionem peccatorum meo-

rum et totius mundi ; ad impetrandum mihi et omnibus, pro quibus oravi et orare debeo , omnia subsidia vitæ temporalis et æternæ, et pro animabus omnium fidelium defunctorum. Suscipe , Domine , cum hàc sacratissimâ oblatione, animam meam et corpus meum, omnes vires et affectus meos, ut sim perpetuum holocaustum jugiter ardens majestatis tuæ. Præsta ut deinceps nec membra, nec sensus, nec potentias, nec vitam habeam, nisi ut te amem et serviam tibi. Tu sapientia mea , tu lux mea es , tu fortitudo mea et robur meum : doce me , illumina me, corrobora me, ut cognoscam et faciam voluntatem tuam. Offero me tibi in servum perpetuum , meque totum signo in beneplacitum tuum, abjectâ de me omni curâ et sollicitudine. Quidquid mihi evenire permiseris, à divinâ manu tuâ et amantissimè suscipiam. In tempore et in æternitate id volo, quod tu ab æterno de me decrevisti, sive prosperum illud sit, sive adversum. Vivat semper et regnet super me beneplacitum tuum , quod in omni verbo, actione, cogitatione , et levissimo quoque motu implere desidero. Domine , ante te omne desiderium meum , et gemitus meus à te non est absconditus. Desunt enim mihi verba, quibus explicem affectum meum, sed projicio me in ardentissimam fornacem amoris tui , quo succensus ad me venire dignatus es, et mansionem apud me facere. Succende me , Domine , inflamma cor meum , viscera comburo , ut jugiter tibi ardeam, in te vivam , et in te moriar. Amen.

Petitiones post Missam.

Dulcissime amator, Domine Jesu Christe, qui me corpore tuo immaculato, et pretiosissimo sanguine refecisti, ignosce, obsecro, indignitati meæ, et quidquid deliqui in hujus missæ celebratione misericorditer indulge. Agnosco enim et confiteor præsumptionem meam, quia ad hoc tremendum mysterium accedere ausus sum sine debitâ præparatione, reverentiâ, humilitate et charitate. Respice in me oculis misericordiæ tuæ, et supple excessu meritorum tuorum meam nimiam imperfectionem. Heu! quoties venisti ad me ut pauperrimam animam meam donis tuis locupletares? Ego autem contempsi te, et abii in regionem dissimilitudinis post prava desideria cordis mei. Cùmque inutiliter dissipatâ omni substantiâ, ad te nudus et fame consumptus reversus sum, tu suscepisti me, et omnium iniquitatum mearum oblitus es. Bonum mihi quòd amasti me amore æterno et infinito : nisi enim infinita esset bonitas tua, nullo modo posses tolerare miseriam meam. Vincat igitur et absorbeat bonitas tua malitiam meam. Riga me lacrymis, quas fudisti pro me; unge me myrrhâ doloris tui, astringe vinculis, ablue sanguine, cruce erige, morte vivifica. Penetret amor tuus viscera mea, et omnem alienum amorem expellat. Abscedat phantasmatum multitudo; meque totum in te transforma, ut in te pereat omnis substantia mea, meque ampliùs non inveniam nisi in te. Imprime cordi meo amorem crucis et humilia-

tionis, qui, ut me redimeres, nec uno quidem momento sine cruce esse voluisti. Ne patiaris me sine fructu à te recedere, sed operare mecum mirabilia tua, sicut cum sanctis tuis operatus es : et fac me ambulare in fortitudine cibi istius usque ad montem perfectionis. Succende me ignitâ vi amoris tui, ut sim tecum consummatus in unum, omninò abstractus à me ipso, et ab omni creatura. Omnibus quoque famulis tuis. pro quibus obtuli hoc sacrificium, et pro quibus orare debeo, seu tu rogari vis, da pacem, salutem, et tuam benedictionem. Converte miseros peccatores ad te, revoca hæreticos atque schismaticos, illumina infideles te ignorantes. Adesto omnibus qui in aliquâ necessitate et tribulatione constituti sunt. Esto propitius propinquis et benefactoribus meis. Miserere omnium adversantium mihi, vel qui me aliquâ molestiâ affecerunt. Succurre illis qui se meis precibus commendârunt. Da vivis veniam et gratiam, da fidelibus defunctis lucem et requiem sempiternam. Amen.

Oratio S. Bonaventuræ.

Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas et viscera animæ meæ suavissimo ac saluberrimo amoris tui vulnere, verâ, serenâque et apostolicâ sanctissimâ charitate; ut langueat et liquefiat anima mea solo semper amore et desiderio tuî; te concupiscat et deficiat in atria tua; cupiat dissolvi et esse tecum. Da ut anima mea te esuriat. panem angelorum, re-

fectionem animarum sanctarum, panem nostrum quotidianum, supersubstantialem, habentem omnem dulcedinem et saporem, et omne delectamentum suavitatis; te in quem desiderant angeli prospicere, semper esuriat et comedat cor meum, et dulcedine saporis tui repleantur viscera animæ meæ; te semper sitiat fontem vitæ, fontem sapientiæ et scientiæ, fontem æterni luminis, torrentem voluptatis, ubertatem domûs Dei; te semper ambiat, te quærat, te inveniat, ad te tendat, ad te perveniat, te meditetur, te loquatur, et omnia operetur in laudem et gloriam nominis tui, cum humilitate et discretione, cum dilectione et delectatione, cum facilitate et affectu, cum perseverantiâ usque in finem; et tu sis solus semper spes mea, salus mea, tota fiducia mea, divitiæ meæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum, quies et tranquillitas mea, pax mea, suavitas mea, odor meus, dulcedo mea, cibus meus, refectio mea, refugium meum, auxilium meum, sapientia mea, portio mea et possessio mea, thesaurus meus, in quo fixa, et firma, et immobiliter sit radicata mens mea et cor meum. Amen.

Formula Gratiarum actionis.

O dulcedo cordis mei, et vita animæ meæ, et jucunda requies spiritûs mei, dulcis Jesu! immortales tibi ago gratias pro omnibus beneficiis mihi collatis; signanter verò, quia hodiè me dignum fecisti,

verum et immaculatum corpus et sanguinem tuum pretiosum consecrare, pertractare, illudque tibi offerre in memoriam tuorum mirabilium, ad tuam gloriam et in remissionem omnium peccatorum, tàm meorum quàm illorum pro quibus orare et offerre proposui, illoque in salutem et consolationem animæ meæ cibari et nutriri. Quapropter verè dicere audeo : Cibus meus Christus, et ego ejus. Multiplico ergo, et quotiescumque respiro, multiplicare intendo meam voluntatem in infinitum in tuis laudibus ; precorque beatissimam Virginem, angelos, sanctos, sanctas, et creaturas universas, pro me immensas tibi referre gratias. Imò quia ista minimè sufficiunt, te supplico ut tibi ipsi gratias agere, te laudare et glorificare complaceas : et qui dignatus es istam indignam, tuam tamen facere habitationem, dignare quoque apud ipsam perpetuam facere mansionem. Effice me hominem secundùm cor tuum. Uni me tibi intimè, et totum transforma, ac transmuta in te. Salva me, Jesu Christe ; et cunctam à me hostis antiqui depelle nequitiam per tuam innocentissimam passionem. Oro itidem ut digneris gratias et indulgentias omnes, quas, hoc sacrificio vel communione mediante, acquirere et lucrari possum, concedere tàm mihi quàm aliis vivis et defunctis quibus applicare proposui ; quia te ipsum et pro ipsis exoro pro quibus et tu vis, et Sanctissimus Pontifex intendit hâc de causâ me debere orare. Amen.

Pater et *Ave*.

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE. (SUITE.)

La sanctification du prêtre dans ses commencements, ou Vérités relatives à la première semaine des Exercices de saint Ignace.

SECTION TROISIÈME.

Les remèdes du péché. — La méditation des fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer.

(*Suite.*)

SECTION QUATRIÈME.

Le retour à Dieu. — Touchants effets de la miséricorde, surtout dans l'absolution sacramentelle. — Dignes fruits de pénitence.

SECONDE PARTIE.

La sanctification du Prêtre considérée dans ses progrès et sa consommation ; ou Vérités relatives aux trois dernières semaines des Exercices de saint Ignace.

SECTION PREMIÈRE.

Deux dispositions essentielles pour entrer à la suite de Jésus-Christ dans la voie de la sainteté : esprit de foi, esprit de sacrifice.

SECTION DEUXIÈME.

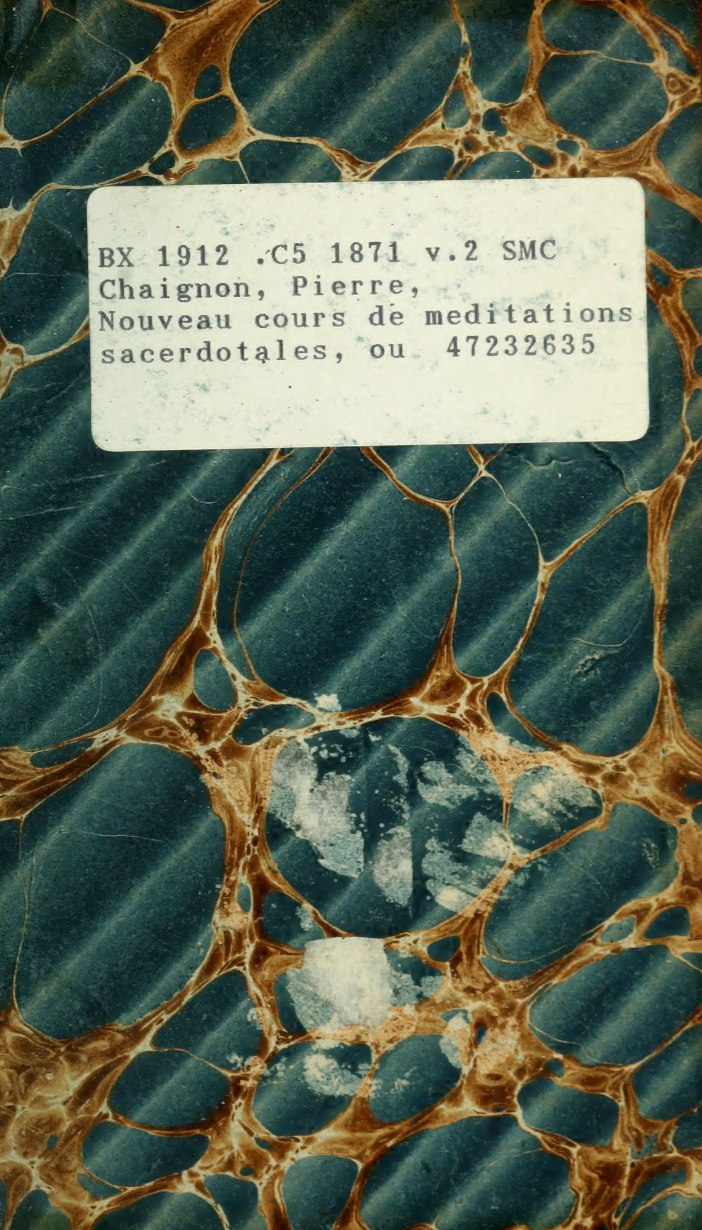
Jésus-Christ, le grand exemplaire des élus et en particulier des prêtres, nous invite à le suivre dans la voie de la véritable sainteté. — Raisons puissantes qui nous obligent à marcher sur ses traces. — Pratique de cette imitation.

SECTION TROISIÈME.

Vertus spéciales dont le Sauveur nous donne la leçon et l'exemple dans les mystères de son Incarnation, de sa naissance, de son enfance, et pendant les trente ans de sa vie cachée.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.




BX 1912 .C5 1871 v.2 SMC
Chaignon, Pierre,
Nouveau cours de meditations
sacerdotales, ou 47232635

